

Peter A. LeGault

AVERTISSEMENT ULTIME

Un homme qui a trouvé plus
qu'un voyage autour du globe

PROVOCANT

INFORMATIF

AUDACIEUX

CHOQUANT

ÉROTIQUE



AVERTISSEMENT ULTIME

Peter A. Legault



Première partie

Chapitre 1

Hier ou après: Bill, Cynthia et SeaLove

-Tu es vraiment un gars chanceux?

-Oui, j'imagine qu'on peut dire ça. Je dois toutefois dire que plus j'ai travaillé, plus je suis devenu chanceux.

-Veux-tu dire que tu as travaillé plus fort que nous tous?

-Peut-être bien!

William Morrison, mieux connu sous le nom de Capitaine Bill, se tenait à proximité de son voilier. Il regardait George Martin en souriant. Bill avait une présence que l'on pouvait qualifier de magnétique. Dans la quarantaine, il était grand, mince et en excellente forme. Ses cheveux noirs étaient légèrement grisonnés. Forts et bien bronzés, ses bras, tout autant que ses jambes, prouvaient qu'il maniait les voiles de son voilier depuis fort longtemps. Il constituait l'image parfaite d'un homme en santé.

-Tu sais George, lança-t-il, j'aurais vraiment bien aimé que tu m'accompagnes durant ce voyage. Je comprends que tu ne puisses pas le faire, mais...

-Mais je ne suis pas aussi fortuné que toi.

George était aussi grand que Bill, quoiqu'il le dépassait quelque peu en poids. Il était également capitaine d'une embarcation de plaisance. Cinq ans

auparavant, les deux amis avaient étudié ensemble au collège des «Us Coast Guards» afin d'obtenir le titre de capitaine.

George se tourna vers le voilier.

-Ton bateau est vraiment remarquable! dit-il.
Tu es bien certain qu'il est prêt pour cette aventure?

-J'espère! répondit Cynthia.

Cynthia Flaherty était la compagne de Bill depuis déjà quelques mois. Ils comptaient faire ensemble un long périple autour du monde sur le voilier SeaLove. D'une grandeur d'un mètre soixante-quinze, Cynthia était plutôt jolie. Sans être une femme fatale, elle possédait des attributs qui la rendaient agréable: joli corps, bien qu'un peu joufflu, longues jambes, longs bras, poitrine généreuse, cheveux bruns courts et un joli visage. La partie la plus remarquable de son anatomie était sans contredit ses grands yeux bruns et ronds. La lueur qui s'en dégageait trahissait son côté provocateur. Plutôt taquine, elle prenait plaisir, dans la limite du possible, à exhiber son corps. Lorsqu'attirée par un homme, elle se plaisait à le contempler longuement du regard. La petite démonsse se sentait sexy dès le moment où elle se rendait compte que le regard d'un homme reluquait sa poitrine. Bien qu'elle se proclamait totalement fidèle à Bill, elle adorait se sentir désirée.

-Tu crois que le bateau est prêt pour ce long voyage, Cynthia? lui demanda George.

-J'espère que oui! répondit-elle. C'est que je vais l'habiter pour un bon bout de temps. J'ose croire qu'il saura me ramener!

-Relaxe! rétorqua Bill. Tu sais tout autant que moi que SeaLove est prêt. Non, mais... regarde-le... il est là qui nous attend comme un véritable étalon!

-Il est vraiment superbe! convint George.

Faisant près de 15 mètres de longueur, SeaLove était un voilier gracieux et impressionnant. Il fut construit en France quelques années plus tôt par le groupe Jeanneau. Sa longue ligne sportive faisait foi de sa rapidité. En fait, ce voilier avait été conçu pour les régates. Au cours des années précédentes, Bill fut propriétaire de trois autres embarcations. Lors de l'achat de son voilier actuel, il savait parfaitement ce qu'il voulait. Il était persuadé que les voiliers de course étaient définitivement mieux construits que les bateaux de croisières. Non seulement ils sont plus rapides, mais les voiliers destinés à la course sont mieux adaptés pour résister aux intempéries et aux tempêtes. Après plusieurs petits voyages en mer à bord de SeaLove, Bill se familiarisa avec son nouveau jouet et apprit à composer avec ses différents caprices. Il prit part à quelques régates pour mieux connaître les limites de son embarcation. Ce faisant, il put s'apercevoir que SeaLove réagissait plutôt bien, en plus de se montrer agile et rapide. Face au vent, SeaLove avait vraiment fière allure. Avec les voiles bien ajustées, il pouvait naviguer et pointer à contre vent à l'intérieur d'un angle

de 20 degrés. Une fois bien lancé, il lui devenait facile de gagner de la vitesse et de rattraper les bateaux contre lesquels il courait. Par contre, avec un vent arrière, Sealove perdait un peu l'avantage. Sa largeur centrale de quatre mètres et demi jouait un peu contre lui. Bill n'avait inscrit son voilier qu'à très peu de régates, la compétition n'étant guère son objectif.

Six mois après qu'il soit devenu propriétaire du voilier, Bill mit SeaLove en cale sèche afin de l'adapter à ses besoins. Il changea le piédestal, remplaça la roue du gouvernail par un plus petit volant et renforça le système de direction, en plus de le munir d'un pilote automatique et de plusieurs autres instruments de navigation. Il veilla à s'équiper de voiles additionnelles, dont un spinnaker rouge (voile de régate), et d'une voile avant de dimension supérieure. Il fit l'achat d'un pneumatique motorisé et procéda à l'installation d'un bossoir en acier inoxydable pour supporter ce dernier. Au-dessus de l'arc en acier, il installa deux panneaux solaires de même qu'une éolienne. Le lazaret, situé à tribord, fut doté d'un radeau de sauvetage. Puisque le but consistait à transformer son bateau de course en yacht de croisière parfaitement équipé, Bill prit également soin de se procurer les articles suivants: générateur, climatiseur, réfrigérateur, machine à glace, cuisinière Force 10, onduleur, second réservoir d'eau ainsi que l'équipement nécessaire pour transformer l'eau salée en eau potable. Il ajouta un four à micro-ondes, un système de son, un téléviseur, un lecteur DVD et

une plénitude de films, sans oublier une bibliothèque offrant un excellent choix de bouquins.

De son côté, Cynthia fut chargée de la décoration intérieure. Les rideaux qu'elle choisit faisaient plutôt féminins, mais Bill laissa tout de même aller. Pendant ce temps, il veilla à s'équiper avec les instruments les plus modernes qui soient pour garnir sa table de navigation. Il se procura un ordinateur muni d'un logiciel de navigation maritime à la fine pointe de la technologie, comprenant tous les diagrammes auxquels il serait susceptible d'avoir recours. L'ordinateur était programmé pour agir en interaction avec le GPS et le grand écran radar couleur. Il se procura également deux radios de détresse, plaçant la première à bord de SeaLove et la seconde dans une trousse d'urgence qu'il installa à l'intérieur du canot de sauvetage. Bill fit l'achat de pièces de rechange pour chaque élément mécanique et électronique du voilier. SeaLove était prêt. Il ne manquait plus que les effets personnels de ses occupants ainsi que la nourriture.

Le 10 avril, l'ensemble des provisions requises pour les six prochains mois se trouvait finalement à bord de SeaLove. Les produits non périssables occupèrent les tablettes du garde-manger, tandis que les autres vivres furent placés dans le réfrigérateur ou le congélateur. À leur deuxième escale, soit Marsh Harbor aux Bahamas, Bill et Cynthia entendaient faire l'achat de provisions additionnelles. Quelques semaines plus tard, ils feraient de même lors d'un arrêt prévu aux Bermudes.

Au début de cette histoire, SeaLove se trouvait amarré à la marina de Cocoa Village en Floride, où Bill s'était procuré un emplacement quelques années plus tôt. Il y était très connu et fort respecté, tant par les employés que par les autres clients de l'endroit. Avant le grand départ, il remit son plan de croisière à Ken, le gérant de la marina, et déclara :

-Eh bien, Ken... il est huit heures. Nous sommes prêts à partir.

-Vous êtes certains d'avoir tout ce dont vous aurez besoin? s'enquit Ken.

-Oui, nous avons tout. La température semble bonne. Si nous pouvons atteindre le pont de la route trois avant huit heures trente, nous devrions gagner la mer en quelques heures. Sinon, il nous faudra attendre la prochaine ouverture du pont prévue pour neuf heures.''

-Sans compter que vous devrez ensuite progresser sur le Barge canal avant d'arriver à Cape Canaveral, signifia George. Je ne crois pas que vous atteindrez la mer avant midi.

-J'ai tellement hâte d'avoir traversé tout ce secteur et d'arriver sur l'océan, lança Cynthia. Je pourrai enfin débarrasser mon corps de tous ces chiffons...

-J' imagine, dit George, que tu fais allusion à tes shorts trop courts et ce top un peu trop étriqué qui te couvre à peine?

Ce à quoi Bill rétorqua :

-Bon, ça suffit vous deux! Embrassez-vous et dites-vous au revoir... Nous devons partir, Cynthia!

-Allez Cynthia, fit George, obéis à ton capitaine et colle ton corps contre le mien.

Cynthia s'exécuta et de façon érotique, enlaça son corps autour de celui de George. Elle le toucha au postérieur en le regardant dans les yeux.

-Tu as envie de moi, pas vrai? susurra-t-elle. Hum... je te sens bien. Garde ton jouet pour ta femme, veux-tu, et offre-lui du bon temps. Mais quand tu le feras avec elle, ne lui dis surtout pas que tu penses à moi. Ah! Ah! Ah!

Elle le libéra de son étreinte et George rétorqua :

-Allez... sois sage et ne sois pas trop pressée de revenir.

Ceci dit, il murmura faiblement, à la seule intention de son interlocutrice:

-Un jour... tu verras... je vais te pénétrer.''

-O.K., Cynthia! interrompit Bill. Il se fait tard et c'est le temps de partir. Hey Ken... nous devrions arriver à Turtle Key dans cinq jours. Je t'appellerai dès que nous y serons. Et comme convenu, je te tiendrai au courant de chacun de nos arrivées et départs.

-N'y manque surtout pas, Bill, autrement, on risque de s'inquiéter.

-T'inquiète pas... indiqua Cynthia. Je saurai très bien m'occuper de mon capitaine.

Bill démarra le moteur diesel de marque Perkins pendant que Cynthia s'affairait à ramasser les amarres que Ken et George avaient détachées du quai. Tout en se penchant, elle veilla à ce que ses attributs soient bien à la vue des deux hommes. Tout juste si son sein gauche ne s'esquiva pas de son mini-bustier rouge. Elle leur présenta un sourire avant de se relever et tourner les talons, pour ensuite se diriger vers la cabine de pilotage. Au même moment, Bill mit le moteur en marche arrière pour permettre à SeaLove de s'éloigner tranquillement du quai.

-Je me demande pourquoi Bill emmène cette traînée avec lui? demanda Ken à George.

-Parce qu'elle est amusante et a l'expérience de la mer. Elle aime les bateaux autant qu'elle aime émoustiller les hommes. Elle sera vraiment une excellente compagne, pour lui. Elle cuisine bien et peut parfaitement se débrouiller en haute mer.

Le voilier avait quitté la marina quand Bill et Cynthia saluèrent Ken et George une dernière fois de la main. D'où il était, Bill pouvait encore être entendu d'eux lorsqu'il leur cria :

-On se revoit dans quelques années!

Puis il détourna son regard vers l'avant pour diriger SeaLove vers le Barge Canal. L'information émise par le moniteur de la sonde des profondeurs indiquait que la profondeur de l'eau, sous la quille, était moins d'un demi-mètre. Il se devait d'être vigilant. Il serait plutôt gênant, pour lui, de s'échouer au

tout début de l'aventure. Il ouvrit la radio VHF pour s'informer à nouveau de ce que leur réservait dame nature. Cynthia veilla à enrrouler minutieusement les amarres avant de les ranger dans le lazaret, situé à tribord.

Puisque State Road 3 n'était qu'à quelques kilomètres, Bill jugea inutile de lever les voiles. Ils devaient emprunter Indian River jusqu'au Barge canal avant de franchir le pont tournant, pour ensuite garder le cap vers l'est et naviguer sur le canal qui les mènerait à Port Canaveral. Puisque SeaLove ne parvint pas à atteindre le pont avant huit heures trente, son pilote dut attendre une demi-heure avant de pouvoir le traverser. Passé le pont, il parcourut encore quelques kilomètres pour se rendre à l'écluse Canaveral, juste à temps pour l'ouverture des portes. De façon méthodique, il conduisit le bateau vers le mur droit de l'écluse tandis que Cynthia maniait les cordes telle une véritable pro. Le tout se déroula sans heurt ni incident.

Vers dix heures trente, ils atteignirent le bras de mer «Cape Canaveral Inlet» et continuèrent vers l'est à la vitesse permise. Bill pria Cynthia de prendre le volant et se rendit sur le pont centre du voilier pour préparer et monter la grand-voile. Alors qu'elle progressait en hauteur, la légère brise en provenance du sud-est souffla dans le tissu, faisant ainsi pencher le voilier vers bâbord, ce qui permit de gagner un peu de vitesse. Bill commanda à Cynthia de réduire l'accélérateur. Ceci permettrait à SeaLove de se laisser pousser par la force combinée du moteur et de la grand-voile jusqu'à ce qu'ils atteignent la mer.

Une fois là, Bill serait peut être en mesure de dérouler la misaine.

-Je suis tellement contente! s'exclama Cynthia. Tu imagines, Bill? Nous ne repasserons pas sur ce canal avant au moins deux bonnes années. Le monde nous appartient! Est-ce que je peux me déshabiller, maintenant?

-T'es malade ou quoi? Y'a plein de gens, là-bas, sur le bord de l'eau, qui nous regardent... Et ça, c'est sans compter tous les bateaux qu'on peut rencontrer, dont celui de la Garde côtière.

-Ça va, capitaine, je plaisantais...

-Si tu étais aussi bonne au lit que tu l'es pour afficher tes melons, je m'amuserais peut-être un peu plus!

-Qu'est-ce que tu as dit?

-Tu m'as très bien entendu.

-Cette remarque risque te coûter cher... la prochaine fois qu'on le fera, je ne te lâcherai pas tant que tu ne me supplieras pas d'arrêter!

-Tu ne verras jamais ce jour!

-Oui, monsieur John Wayne!

Lorsque SeaLove s'engagea sur l'océan, Bill se tenait encore sur le pont. Il lui suffisait de voir la grand-voile pour comprendre qu'ils perdraient de la vitesse dès le moment où le bateau emprunterait la direction sud-est qu'il lui fallait prendre pour longer la côte Floridienne. L'objectif était d'arriver à Fort Pierce en fin d'après-midi et d'y jeter l'ancre jusqu'au lendemain matin.

-L'idée ne me plaît pas tellement, adressa Bill à Cynthia, mais on devra se rendre à Fort Pierce à l'aide de la grand-voile et du moteur.''

-Ça, je le savais depuis longtemps, Capitaine!

-Bien sûr que tu le savais!

-Je peux enlever mon bustier, maintenant?

Bill se contenta de la regarder en haussant les épaules, avant de lui commander:

-Mets le cap sur 150 degrés, enclenche le pilote automatique et règle le moteur à 20 rpm. Ensuite, tu feras ce que tu veux. Moi, j'vais en bas pour chercher quelque chose à boire. Tu as soif?

-Pourquoi pas un petit verre de ce merveilleux Cognac qui se trouve dans ton bar? J'ai vu la bouteille, hier soir. Tu croyais que tu pourrais la cacher de moi?''

-Non, se défendit Bill. Je ne cache rien de personne. Cela dit, tu ne peux pas en boire maintenant... c'est trop tôt.

-Je plaisantais.

-Le bateau vogue dans la bonne direction?

-Oui mon capitaine, répondit Cynthia en offrant un salut militaire. À quelle heure crois-tu que nous arriverons à Fort Pierce, capitaine?

-Quelle est notre vitesse actuelle?

-6,8 nœuds.

-Avec un peu chance, le vent devrait augmenter et souffler un peu plus de l'est. Dans ce cas, nous arriverons avant dix-huit heures.''

Vers quinze heures, Bill se rendit au lazaret pour y prendre une chaise pliante. Après quoi, il s'installa sur le pont avant. Là, il s'assit et étira ses longues jambes vers l'avant du bateau, puis contempla l'eau qui caressait la coque du bateau. Il aurait aimé éteindre le moteur et monter la voile avant, mais le vent venait toujours du sud-est. La grand-voile réagissait à peine et hormis la stabilité qu'elle procurait au bateau, n'était d'aucune utilité. La mer était calme. Aucune lame à l'horizon. À perte de vue, l'océan se limitait à ces longues vagues déferlantes en provenance du sud-est et sur lesquelles SeaLove tanguait gracieusement. Bill détourna son regard de la mer pour examiner tour à tour le grand mât de vingt mètres, les cordages, les haubans, les galhaubans et les deux épandeurs, pour ensuite ramener ses yeux vers la proue. Ce qu'il pouvait l'aimer ce voilier! Il y avait consacré tant d'heures de travail... une véritable dévotion. Mais SeaLove était maintenant à l'image même de ce qu'il avait toujours voulu, prêt comme jamais pour ce long périple. Bill rêvait du moment où ils seraient suffisamment éloignés pour ne plus être en mesure d'apercevoir la côte Floridienne. Ce qui prendrait encore quelques jours. Il fallait d'abord se rendre à Fort Pierce. Ensuite, le lendemain, ils arriveraient à Lake Worth. C'est d'ailleurs là qu'il entendait faire le plein d'essence et remplir les réservoirs d'eau. C'est à la suite de cette dernière escale aux États-Unis que cette formidable aventure prendrait son véritable envol. Après quoi, ils navigueraient vers l'est, en direction de Memory Rock et des Bahamas.

-Qu'est-ce que tu fais, capitaine? demanda Cynthia. Je me sers un verre et ensuite, j'veiens te rejoindre. Ça te va?

Puis avant même qu'il ne réponde, elle ajouta:

-Tu veux quelque chose?

-Non merci, répondit-il.

Il aurait préféré qu'elle reste dans la cabine un peu plus longtemps. Il appréciait ce moment de solitude sur le pont, SeaLove et lui partageant la mer et la paix. Il était évident qu'il n'aurait pas voulu effectuer ce long voyage en solitaire. Durant les derniers jours, il avait dû négocier avec plusieurs personnes et veiller aux très nombreux préparatifs qu'exigeait ce long périple. Voilà pourquoi, en cet instant, il aurait voulu s'offrir le luxe d'un peu de solitude.

-Quelle belle journée! s'exclama Cynthia. C'est tellement beau autour de nous. Dommage qu'on ne puisse pas éteindre ce fichu moteur.

Bière à la main, elle s'assit, style indien, à même le pont, et fit face à son capitaine. Elle but une petite gorgée et demanda à nouveau:

-Alors, capitaine, puis-je enlever mon bus-tier, maintenant?

-Si tu veux, répondit Bill d'un ton neutre.

-Ce n'est pas une réponse, fit Cynthia. Je veux entendre oui ou non. Tu peux prononcer oui ou non, n'est-ce pas? Tu pourrais aussi agir en gentleman et dire: «Oh s'il te plaît, Cynthia, enlève ton

bustier que je puisse voir tes beaux gros seins. Ils sont tellement sexy! »

Amusé, Bill posa son regard sur elle avant de répondre:

-Cynthia, si tu tiens à exhiber tes pamplemousses, vas-y et fais-le!

-Je veux entendre... oui ou non!

-O.K... Oui... montre-les... montre-les!

-En plein ce que je voulais entendre. Maintenant, je n'ai plus à me déshabiller.

-Tu ne veux plus le faire?

-Non, rétorqua Cynthia. Je n'ai plus à le faire.

-T'es une fille étrange! lança Bill à la fois amusé et exaspéré. Vraiment étrange!

-Je ne suis pas si étrange! se défendit Cynthia en empruntant un air sérieux. Le fait est... que maintenant, je peux me dévêtir. Je suis enfin libérée de cette stupide société qui jour après jour, me dicte ce que je peux et ne peux pas faire. Mais quel est le problème avec les seins? Comme s'ils n'étaient pas une partie normale du corps humain! Pourquoi faire tout un plat chaque fois qu'il est question de seins? Pourquoi est-ce qu'il existe des lois aussi stupides contre mes seins dans cette maudite culture américaine que je quitte avec tellement de plaisir? Pour chaque aspect de ma vie, on me dicte sans cesse ce que je dois faire ou ne pas faire.

-Nous vivons dans une société régie par des lois, répliqua Bill.

-Cette société est stupide! riposta Cynthia après une nouvelle gorgée de bière. Vois ça de mon point de vue... aux États-Unis, la population est d'environ trois cents millions de personnes. Plus de la moitié de cette population est composée de femmes. C'est donc dire que nous comptons trois cents millions de seins au pays. Les seins... les seins... à croire que la société a rendu ce mot péché. C'est difficile de parler de seins sans offenser les gens. Quel est le problème avec ce mot? Quel est donc le problème avec les seins?

Cynthia abaissa son bustier, empoigna son sein gauche à l'aide de sa main droite, tout en gardant sa cannette de bière dans la gauche.

-Quel est le problème avec mes seins? répéta-t-elle. Pourquoi est-ce que vous, les hommes, en faites quelque chose de tabou? Moi je te le dis, Bill, notre société est bizarre, très bizarre.

Cela dit, elle posa sa cannette de bière entre ses jambes, retira complètement son bustier et le lança par-dessus bord.

-Même toi, Bill, tu ne peux pas dire le mot seins. Chaque fois que tu fais allusion à mes seins, tu utilises des mots comme pamplemousses, ananas et quoi encore!

-Et toi? l'interrogea Bill. Comment appelles-tu mes parties intimes?

-Premièrement, rigola Cynthia, ton «pipi» n'est pas vraiment intime. Il est davantage comme un général qui a un peu trop combattu. Je l'appelle

«pipi» parce que plus souvent qu'autrement, c'est ce à quoi il sert.

-Tu n'es pas capable de dire le mot pénis et tu te demandes pourquoi je n'appelle pas «seins» ces gros ballons de viande qui se trouvent sur ta poitrine!

-Excellent, Bill, vraiment excellent!!! Tu viens de prononcer le mot... sein.

-Mais t'es complètement dans le champ! lança Bill tout en s'amusant franchement de la situation. Mon assistante est complètement givrée!

-Bon voilà, Bill... laisse-moi te présenter une mise en scène: une femme, présentant une belle allure classique, se rend au restaurant en compagnie de quelques amis. Dans ses bras, elle tient un petit bébé. Durant le repas, celui-ci se met à pleurer parce qu'il a faim...

-J'imagine que le bébé est un garçon? la coupa Bill tout en continuant de rigoler.

-Oui, c'est un garçon! répondit Cynthia d'un ton sarcastique, ce qui explique pourquoi c'est un pleurnichard. Maintenant, écoute... donc, le bébé a faim. Sa mère décide alors de déboutonner sa blouse pour le nourrir. Rien de plus normal, non? Eh bien... devine la suite?

-Le bébé a mieux mangé que la mère?

-Mais non, idiot! Ça a provoqué un scandale! On lui a demandé de quitter le restaurant et de ne plus jamais y revenir.

-Elle aurait pu aller à salle des dames...

-Mais pourquoi, Bill, hein? Pourquoi? N'est-ce pas là une chose normale, pour une femme, que

de nourrir son enfant? N'est-ce pas là une chose... parfaitement naturelle?

Bill fixa quelque peu sa compagne avant de clore ainsi le sujet:

-J'admets que notre société est vraiment illogique. On n'a aucun scrupule à ce que nos enfants regardent des films violents au cinéma ou à la télévision, mais par contre, on leur interdit tous les films qu'on classe «adultes», sous prétexte qu'on y voit une paire de seins...

-Tu comprends, maintenant, ce que j'essaie de t'expliquer?

-Effectivement, convint Bill. Je comprends très bien.

Chapitre 2

Hier ou après: premier arrêt

Il était environ dix-huit heures lorsqu'ils arrivèrent à Fort Pierce. Ils jetèrent l'ancre dans une petite baie sise à proximité de la station de la Garde côtière, sur le côté sud du bras de mer. Puisque la marée montait tranquillement et que l'eau était calme, ils n'eurent aucun problème à ancrer.

-Est-ce que ton ancre Danforth va nous maintenir en place? demanda Cynthia.

-Oui. J'ai déjà jeté l'ancre ici. Ça peut être quelque peu embêtant quand des bateaux circulent dans la baie, mais puisque nous sommes en soirée, on ne risque pas d'être trop dérangés. De toute façon, je veux partir tôt demain matin. Qu'est-ce que tu préfères... préparer le repas à bord ou aller manger dans un restaurant?

-On commence tout juste notre voyage alors je préfère rester ici. Sans compter que j'ai déjà quelque chose de planifié. Je suis certaine que ça va te plaire. Je te sers un rhum coca?

-S'il te plaît. Pendant que tu prépares le repas, je vais essuyer le pont.

Sans trop en mettre, Cynthia cuisina un succulent repas. Par la suite, Bill sortit le hamac double, qu'il installa entre le mât et l'étai avant. Les deux s'y étendirent côte à côte et contemplèrent les étoiles avant de s'endormir. Lorsqu'ils se réveillèrent,

quelques heures plus tard, ils descendirent à la cabine du capitaine où à nouveau, ils retournèrent aux pays des rêves.

Bill se leva à six heures. Pour surprendre Cynthia, il voulait lever l'ancre et retourner en mer avant son réveil. De ce fait, il s'efforça de faire le moins de bruit possible. Ce serait effectivement pour elle toute une surprise que de s'éveiller et découvrir qu'ils avaient déjà regagné la mer. Grâce au treuil électrique, il put facilement ramener l'ancre à bord. La marée était déjà basse et se déversait graduellement dans l'océan. Sans démarrer le moteur, Bill dirigea SeaLove vers le centre du bras de mer et laissa le voilier glisser doucement jusqu'à l'océan. Il ouvrit la radio pour s'enquérir des conditions météorologiques. Pas de tempête, ni pluie en vue. Une journée en tous points similaire à la précédente... une mer calme, accompagnée d'un vent léger en provenance du sud-est. «Je parie qu'on devra encore se contenter de naviguer à l'aide du moteur et de la grand-voile » songea Bill avant de remarquer la présence de dauphins qui durant quelques minutes, se plurent à nager aux côtés de SeaLove.

-Est-ce que vous vous rendez à la même place que moi? leur demanda-t-il.

Il observa les mammifères jusqu'à ce qu'ils disparaissent de son champ de vision. Après avoir atteint l'océan, il mit le moteur en marche. Il attendit brièvement qu'il se réchauffe et engagea la transmission en direction avant.

-Ce moteur ronronne comme un chat, se dit-il à lui-même.

Il mit le cap sur la bonne direction, confia les rênes au pilote automatique et se rendit sur le pont

pour lever la grand-voile. Quelques minutes plus tard, Cynthia apparut dans la cabine. Elle était complètement nue.

-Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas réveillée, Capitaine? lui demanda-t-elle.

-J'ai pensé qu'un peu de sommeil raviverait ta beauté! Maintenant que tu es levée, je pense qu'un bon café et un petit déjeuner seraient de mise. Qu'en penses-tu?

-Dis donc, mon Capitaine, tu ne t'es pas trop forcé hier soir?

-On n'a rien fait. Tu t'es endormie comme une p'tite vieille... sans même m'embrasser. Ça vient le café?

-Oui Capitaine! répliqua Cynthia en quittant la cabine.

La grand-voile n'aidait nullement SeaLove à gagner de la vitesse. Tout comme la veille, il faudrait compter sur le moteur. Bill retira un linge sec du lazaret et l'imbiba d'une lotion pour nettoyer et polir les étançons, de même que les pièces en acier inoxydable qu'on retrouvait un peu partout autour du bateau. C'était l'une des deux tâches qui le rebutaient le plus, l'autre se résumant à changer l'huile du moteur.

-Le café est prêt! cria Cynthia depuis les profondeurs de la cuisine. Alors viens te servir!

-Mais qu'est-ce que c'est que ce service? Une bonne première assistante se doit d'apporter le café à son capitaine!

-Eh bien la première assistance fait dire au capitaine qu'elle lui apportera son café dès que la deuxième assistance se chargera du petit déjeuner!

Une fois le repas terminé et après que Cynthia eut terminé de tout ranger, Bill s'installa devant la table de navigation pour vérifier leur position exacte et noter les données dans le journal de bord. Ceci fait, il retourna dans la cabine où il trouva Cynthia en train de lire, confortablement étendue sur les coussins marins. Encore nue, elle s'était installée sous le bimini, histoire de se protéger du soleil.

-On aura droit à une autre journée super chaude, lui signifia Bill.

Il la regarda, et en vint à se demander pourquoi il persistait à garder ses shorts et son T-shirt.

-Dans combien de temps serons-nous à Lake Worth? demanda Cynthia. C'est la première fois que j'y vais en bateau. En fait, je n'ai jamais vraiment navigué sur l'Atlantique. Je suis plus familière avec le lac Michigan et la Côte du Pacifique où j'ai déjà habité. Tu peux me croire quand je te dis que là-bas, on avait droit à du vent et de véritables vagues. Bien plus qu'ici! Moi je te le dis... il y a plus de vagues et d'action dans mon bain que dans cet océan.

-Sois patiente... on en aura du vent et des vagues. On aura certainement droit à de la pluie et... sûrement quelques tempêtes. D'ici là, profite bien de ces petites journées tranquilles. Lake Worth n'est pas très loin. On devrait y être en moins de cinq heures. Regarde là-bas... il y a quelques voiliers. Je te parie que je peux les rattraper avant d'arriver à destination.

Cela dit, il jeta un œil sur la grand-voile pour constater qu'il lui serait impossible de compter sur les voiles pour accélérer la cadence, le vent provenant toujours du sud-est. Selon l'indicateur, le vent apparent était de douze nœuds. Bill posa la main sur

la manette de l'accélérateur et augmenta la tournée du moteur à vingt-deux rpm. SeaLove put ainsi poursuivre sa course un peu plus rapidement.

-Tu fais la course, mon Capitaine? questionna Cynthia.

-Pas vraiment, fit Bill. C'est toujours bon de changer le rpm de temps en temps.

-Bien sûr... en particulier quand il y a des bateaux devant toi!

Bien qu'elle avait vu juste, Bill ignore sa réplique.

-Qu'est-ce que tu lis? chercha-t-il à savoir.

-Oh... un livre sur la prostitution. S'il y a un truc qui me dégoûte, c'est bien la prostitution.

-Pourquoi est-ce que ça te dégoûte? C'est un service comme un autre.

-Tu es en faveur de la prostitution? s'indigna Cynthia.

Elle déposa son livre pour s'asseoir en face de son compagnon qui lui, prenait place à tribord, juste à côté de la table qui meublait la cabine.

-Je n'ai aucun problème avec la prostitution, admit ce dernier. Comme je te l'ai dit, c'est un service au même titre que n'importe quel autre.

-Tu n'as donc aucun problème avec la prostitution? s'emporta Cynthia en haussant la voix. Tu sais ce que c'est que la prostitution? C'est l'exploitation de la femme par des porcs comme toi!

-Est-ce que tu viens tout juste de me traiter de porc?

-Si tu es en faveur de la prostitution, t'en es un!

-O.K.! rétorqua Bill. Parlons-en d'une façon calme et logique. Hier, tu disais que les seins étaient une partie tout à fait normale de la femme, qu'ils

étaient naturels et qu'on ne devait pas les considérer comme partie honteuse du corps.

-Oui, mais qu'est-ce que cela a à voir avec la prostitution? l'interrompit Cynthia.

-Rien et tout. Écoute-moi, veux-tu. J'vais t'expliquer ma théorie sur le sujet et ensuite, tu me diras si mon opinion a de la valeur pour toi.

-Alors vas-y! prononça Cynthia en roulant les yeux.

-Bon! Est-ce qu'on s'entend tous les deux pour dire que le corps humain, peu importe l'époque, a toujours fait partie de la vie et de la nature?

-Oui...

-Est-ce qu'on s'entend aussi pour dire que la sexualité, qu'elle soit végétale ou animale, représente une source de vie normale?

-Qu'est-ce que cela a à voir avec la prostitution?

-Mais tout! Continue d'écouter. Dans le monde animal, c'est le chef de la meute, soit le plus fort des mâles et celui qui possède les meilleurs gènes, qui acquiert le droit de choisir en premier la femelle de son choix, celle avec laquelle il entend procréer et assurer la survie de l'espèce... c'est bien vrai?

-Je sais déjà ça! signifia Cynthia en montrant quelques signes d'impatience. C'est ce que font les chevaux. Quel est le lien avec la prostitution?

-J'y arrive. Donc tu ramènes la chose aux chevaux. Ça me va. Dans une meute de chevaux, c'est l'étalon le plus fort qui obtiendra le premier choix en ce qui concerne les femelles. C'est la loi du plus fort. D'autres étalons seront peut-être tentés de le confronter pour lui ravir sa place, mais tant et

aussi longtemps qu'il demeure le plus fort, il conserve son droit de priorité sur les femelles.

-J'ai déjà dit que j'étais d'accord avec ça. Mais tu t'égares... est-ce qu'on pourrait parler de prostitution, maintenant?

-Ça s'en vient, l'assura Bill. Est-ce que tu es d'accord avec le fait que tout ce que je viens de dire à propos des chevaux relève directement des lois de la nature?

-Oui, sauf que nous ne sommes pas des chevaux!

-D'accord, mais nous faisons quand même partie du règne animal...

-Nous sommes des humains, pas des animaux!

-Les humains, je te le répète, font partie du règne animal.

-Et est-ce que les animaux se livrent à la prostitution? interrogea Cynthia d'un ton sarcastique.

-Peut-être bien, qui sait? À leur façon. Maintenant, parlons un peu des lois établies par la race humaine. Toutes ces lois que tu n'aimes pas sont celles-là mêmes qui ont ouvert les portes à la prostitution.

-Comment peux-tu dire ça? lança Cynthia en montrant un peu plus d'intérêt.

-On a établi des lois visant à contrôler la sexualité des gens. Sauf que ces lois entrent en parfaite contradiction avec celles de la nature et font en sorte qu'elles nous poussent vers la violence, le crime et le viol.

-Oui, Capitaine professeur Einstein... comment en es-tu arrivé à une telle conclusion? fit Cynthia non sans retrouver son petit ton sarcastique.

-Dans la société d'aujourd'hui, l'homme qui pratique le meilleur métier, qui est le plus riche ou le plus célèbre n'a jamais aucun problème pour se trouver des femmes.

-Je suis d'accord avec toi sur ce point. Et c'est la même chose pour les femmes, sauf que dans notre cas, nous utilisons des armes différentes. Une belle femme peut mettre le grappin sur presque tous les hommes qu'elle désire.

-C'est vrai...

Ce disant, Bill pointa un index dans les airs tout en affichant une mine victorieuse.

-Et c'est exactement ce qui nous conduit vers la prostitution. On s'entend pour dire que les hommes qui ont le mieux réussi et que les plus jolies femmes n'ont aucun mal à attirer les partenaires sexuels de leur choix... ceux-là, donc, peuvent vivre leur sexualité comme bon leur semble. Mais qu'en est-il de monsieur et madame laiderons?

-Quoi... qu'est-ce qu'ils ont?

-Ces individus font face à un sérieux problème. Ils ne peuvent pas exprimer leur sexualité comme ils le voudraient, et ça, malgré le fait qu'ils ont eux aussi des besoins et des désirs à combler.

-Tu n'as jamais entendu parler de la masturbation? rigola Cynthia.

-Bien sûr, répliqua Bill, mais la nature étant ce qu'elle est, l'homme et la femme cherchent tous deux à procréer. Je te donne un exemple: est-ce que tu es d'accord pour dire qu'un homme peu choyé par la nature, disons parce qu'il a hérité d'une apparence physique peu ragoûtante, a quand même des besoins sexuels à combler?

-Quelqu'un dans ton genre, Capitaine?

-Disons qu'ici, je vais me contenter de faire comme si je n'avais rien entendu. Alors je poursuis: disons que notre ami essaie de rencontrer des filles. La plupart du temps, il se fait rejeter, sauf quand il tombe sur des filles aux prises avec le même problème que lui. Mais comme n'importe quel homme, ou n'importe quel cheval, sa nature le pousse à rechercher la femme parfaite, celle avec qui il pourra concevoir de beaux enfants! Mais chaque fois qu'il tente d'approcher ce genre de femmes, non seulement elles le rejettent, mais très souvent, elles se moquent de lui. Ceci fait qu'à la longue, notre pauvre bougre devient frustré et c'est ce qui peut le rendre violent et le pousser au viol.

-Comme tu m'as violée, moi, mon Capitaine?

-Je ne t'ai jamais violée. C'est plutôt le contraire. T'es une véritable maniaque sexuelle.

-Une maniaque sexuelle! Attends à ce soir... j'veais te montrer c'est quoi, moi, une maniaque sexuelle!

-De toute façon, poursuit Bill, c'est ici que la prostitution peut servir. Une personne peut en rencontrer une autre, exprimer ses désirs sexuels et les satisfaire sans blesser ou forcer qui que ce soit. De son côté, la personne qui vend ses services comble ses besoins pécuniaires, ce qui du coup, lui permet d'arriver à subvenir à ses besoins dans un monde où le coût de la vie est élevé.

-Oui, mais... que fais-tu avec la fille qu'on a enlevée et vendue à un réseau de prostitution... hein? Que fais-tu d'un cas comme celui-là? C'est le genre de chose qui arrive, tu sais...

-Ça, c'est un problème dont la société est directement responsable. Mais il existe une solution... d'abord, il faudrait légaliser la prostitution, comme

c'est le cas dans certains pays. Là où la prostitution est légale, le viol est pratiquement inexistant. Nous devrions donc légaliser la prostitution et faire en sorte de la rendre aussi «propre» que possible. Ainsi, les femmes et les hommes qui pratiquent ce métier devraient obtenir un permis. Ils seraient aussi obligés de se soumettre régulièrement à des examens médicaux et de verser des impôts. Si tout ça était fait, la prostitution deviendrait un métier comme n'importe quel autre et seules les personnes réellement intéressées à le faire le pratiqueraient.

-Et comment le gouvernement s'y prendrait-il pour contrôler tout ça? Il ne peut quand même pas être partout pour voir tout ce qui se passe.

Bill réfléchit brièvement avant de répondre:

-Le gouvernement pourrait faire exactement ce qu'il a fait avec l'alcool après la prohibition. À l'époque, il a légalisé l'alcool, établi un contrôle sur la qualité et la vente, et bien sûr, il a perçu des taxes. Bon... il n'est pas parvenu à éliminer tous les contrebandiers, mais presque...

-Bien-sûr! Et regarde où tout ça a conduit... y'a des ivrognes partout!

-Les ivrognes seraient là d'une façon ou d'une autre. Même qu'on en aurait peut-être encore davantage.

-O.K., répliqua Cynthia. Ton scénario se résume donc comme ceci: ton monsieur laideron, comme tu l'as appelé, a besoin de se «mettre». Il emporte de l'argent et se rend dans une agence de prostitution reconnue, propre et légale. Là, il peut choisir la femme qu'il veut et faire ce qu'il a à faire avant de retourner chez lui parfaitement satisfait.

-En plein ça! De plus, les gens qui travailleraient dans ce type d'agence le feraient par choix et

gagneraient leur vie honnêtement. Ils paieraient des taxes, ce qui fait qu'ils ne seraient plus un fardeau pour la société.

-Et il se passe quoi si ton laideron n'a pas d'argent?

-C'est sûr que mon idée ne règle pas tous les problèmes, mais au moins, elle en élimine plusieurs. On ne parviendra jamais à éliminer tous les crimes. Il y aura toujours des gens pour voler, violer et tuer.

-Je comprends ton point de vue, Bill, mais qu'en est-il des personnes mariées qui se rendraient dans ce genre d'endroits? Ce que tu proposes encouragerait l'infidélité.

-Une personne qui ressent le besoin de sauter la clôture le ferait de toute façon. Celle qui veut le faire n'a qu'à se rendre dans un bar, dénicher un partenaire et possiblement, par la suite, ramener des maladies à la maison. Ce que je propose est plus sécuritaire. Les personnes en quête d'un partenaire sexuel n'auraient qu'à se pointer dans un endroit spécialisé qui ne présente aucun danger pour la santé. Ce serait aussi simple qu'une visite chez le dentiste.

-Tu penses vraiment que les femmes fréquenteraient ces endroits?

-Que oui! Si un homme triche sa femme avec une autre, il y a de bonnes chances pour que celle avec qui il trompe sa femme triche aussi son mari. Cela dit, nous sommes presque arrivés à destination. Il y a certaines choses que je dois vérifier sur le voilier.

Chapitre 3

Hier ou après: accostage

Après être parvenu à la hauteur des deux voiliers qui avaient attiré son attention, Bill n'avait plus qu'un kilomètre à parcourir avant d'atteindre Lake Worth.

-O.K., mademoiselle la première assistante, lève tes fesses et prépare SeaLove pour l'accostage! Et habille-toi, s'il te plaît. Entre-temps, je vais descendre la grand-voile.

-Oui, mon Capitaine! De quel côté allons-nous accoster? Bâbord ou tribord?

-Je ne le saurai pas avant de voir de quel côté se trouvent les pompes à essence. Je n'ai jamais fait le plein dans cette marina. J'ignore où elles sont placées. Sors trois bouées plus trois amarres et place-les au milieu du bateau. Je répondrai à ta question dès que je saurai à quoi m'en tenir.

-O.K., mon Capitaine! fit Cynthia tout en y allant d'un petit salut.

Bill éteignit le pilote automatique et prit la roue du gouvernail. Rendu au bras de mer de Lake Worth, il tourna vers ouest. Il dirigea SeaLove vers l'avant jusqu'à ce qu'ils atteignent une jonction permettant d'effectuer le virage à droite qu'il fallait prendre pour atteindre la marina. Dès qu'ils atteignirent la jonction, il engagea lentement son voilier vers le nord-ouest. Il remarqua qu'à l'ouest du petit canal, bon nombre de bateaux avaient déjà jeté l'ancre. Il remarqua aussi la présence de balises marines rouges, sur la droite de SeaLove, et de deux

balises noires à sa gauche. Il ralentit la cadence et avança entre les balises.

-Alors Bill, redemanda Cynthia, peux-tu maintenant me dire de quel côté je dois accrocher les bouées?

Elle se tenait à l'avant du voilier et remettait tranquillement ses shorts. Ses seins étant toujours à découvert, toute personne se trouvant à bord d'un des bateaux ancrés le long du canal aurait pu la remarquer.

-Cynthia, veux-tu bien remettre ton cache-boules! lui ordonna Bill. Je n'ai pas envie de me farcir une amende parce que mon assistante s'est rendue coupable de grossière indécence

-En plein ce que je t'ai dit hier soir! Les seins, les seins, les seins... mais quel crime!

Alors qu'elle hurlait ces paroles, elle empoigna ses seins tout en pointant son regard vers le ciel. Qu'y pouvait Bill, sinon en rire. Puis soudain, SeaLove s'arrêta sec. Il venait de s'enliser sur le fond marin. Quelque peu distrait, son pilote n'avait pas remarqué qu'ils avaient dérivé vers l'ouest.

-Un peu surprenant qu'on ait touché le fond! pensa-t-il

Puisque plusieurs embarcations étaient ancrées à seulement quelques mètres à l'ouest de sa position actuelle, il comprit rapidement qu'entre le canal et ces bateaux, se trouvait un banc de sable de peu profond.

-Qu'est-ce qui se passe, Bill? s'enquit Cynthia tout en couvrant sa poitrine à l'aide d'une petite blouse courte.

-Nous sommes enlisés. C'est vraiment stupide de ma part, mais je vais nous sortir de là.

Bill mit la transmission en marche arrière avant d'augmenter graduellement le rpm. Vaine tentative, SeaLove bougea à peine. Ce voilier était muni d'une quille nageoire de près de deux mètres de profondeur avec une base passablement bombée. Bill décida d'engager la transmission de façon alternative, passant de la marche arrière à la marche avant, tout en tournant le volant à droite puis à gauche. Il espérait ainsi adoucir le fond marin. Cette manœuvre lui permit de tourner à droite, avec un virage à 90 degrés. Il augmenta la puissance et essaya de dégager SeaLove, mais sans succès. Il dut donc se résigner au fait que son voilier se trouvait sérieusement enlisé dans la vase.

-Merde! jura-t-il à la face de Cynthia. Avec la marée qui se retire graduellement, ce que je viens de faire n'est vraiment pas brillant. Si on n'arrive pas à se sortir de ce merdier, on sera forcés de rester ici jusqu'à la prochaine marée.

-Ça ne te rendra pas très populaire, Capitaine! lui soumit Cynthia. Nous bloquons presque tout le canal.

-Je sais bien... mais d'une façon ou d'une autre, j'veis nous sortir de là.

À peine quelques minutes s'écoulèrent avant qu'un bateau portant l'emblème «Boat US» s'amène à tribord. Il s'agissait d'un bateau remorque

-Besoin d'assistance, Capitaine? lança un jeune homme qui se tenait debout à l'avant de son bateau.

-Vous demandez combien pour me sortir de là? s'enquit Bill.

-Tout dépend... Quelle est la longueur de votre bateau? interrogea le jeune homme dont le regard se riva sur Cynthia dès le moment où elle lui fit face.

-Quatorze mètres et demi, s'empressa-t-elle de répondre à la place de Bill. N'est-ce pas une merveille?

-C'est vous, la merveille, répliqua le jeune homme avant de consulter le livret qu'il tenait en main.

-Sept cent cinquante dollars, Capitaine.

-Sept cent cinquante dollars? Mais c'est ridicule! Je ne vais pas vous donner cette somme simplement pour nous sortir d'ici! Soit dit en passant, en tant que membre et excellent client de «Boat US», je ne devrais même pas avoir à déboursier quoi que ce soit pour ce service.

-Puis-je voir votre carte de membre? Si vous êtes assuré avec nous, vous n'aurez effectivement rien à payer.

Bill alla à la table de navigation et revint avec le document requis. Après vérification, le jeune homme lui annonça:

-J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, pour vous, Capitaine... au moment de votre adhésion, vous n'avez pas payé le supplément en lien avec l'option assurance remorquage. Par contre, le fait que vous soyez l'un de nos membres vous donne droit à un rabais de cent cinquante dollars. Donc la mauvaise nouvelle est que vous devrez me donner six cents dollars.

-Fiche-moi le camp tout de suite! lança Bill d'un ton agressif. Je préfère rester ici et attendre la prochaine marée haute plutôt que de te donner six cents dollars.

-C'est ça, ajouta Cynthia, disparaît! Et cesse de me regarder! Tu n'es pas membre de mon fan-club et tu devrais me payer pour avoir le droit de poser tes yeux vicieux sur ma personne!

-C'est comme vous voulez, Capitaine!

L'homme retourna derrière le volant de son bateau et partit. Dès qu'il fut à distance, Cynthia demanda:

-Alors qu'est-ce qu'on fait, maintenant?

-T'inquiète... j'ai un plan, répondit Bill.

-Aide-moi à mettre le hors-bord motorisé à l'eau, veux-tu.

Une fois le gonflable mis à l'eau, à l'arrière de SeaLove, Bill le guida jusqu'à l'avant. De là, il commanda à Cynthia:

-Actionne le treuil électrique et aide-moi à descendre l'ancre dans le pneumatique.

-Qu'est-ce que je dois faire? Est-ce que nous allons ancrer ici?

-Non, pas du tout. Pour relâcher l'ancre, tu n'as qu'à appuyer sur le bouton rouge à la droite du treuil.

Bill se tenait debout, dans la partie arrière du hors-bord. Il tira l'ancre vers lui, jusqu'à ce qu'elle soit à ses pieds.

-C'est bon, adressa-t-il à Cynthia. Bon boulot! Maintenant, laisse la chaîne se dérouler petit à petit pendant je rame vers l'avant.

Bill rama environ cent mètres à l'avant de SeaLove et jeta l'ancre à l'eau. Après s'être assuré que cette dernière était bien accrochée, il tira fortement sur la chaîne pour l'enfoncer plus profondément dans le fond marin. Après quoi, il ramena le

hors-bord à l'arrière du voilier, monta à bord et se retourna à l'avant pour positionner la chaîne sur le treuil.

-Voilà ce que je veux que tu fasses, Cynthia... je vais opérer le moteur et toi le treuil. Quand je te crierai «O.K.», tu n'auras qu'à appuyer sur le bouton vert avec ton pied. Pendant ce temps-là, je vais engager la transmission en marche avant et pousser le moteur au maximum de sa puissance.

L'opération fut un succès. Jumelée à celle du treuil, la puissance du moteur permit à SeaLove de se frayer un chemin et quitter sa fâcheuse position. En tout et partout, l'ensemble de cette manœuvre ne prit qu'une trentaine de minutes.

-Je te lève ma blouse, Capitaine! s'écria Cynthia.

Après avoir ramené le moteur à la position neutre, Bill revint à l'avant du voilier.

-Ce n'est pas «Je lève ma blouse» qu'il faut dire, lança-t-il, mais «Je lève mon chapeau».

-Je sais bien, rétorqua Cynthia, mais je ne porte pas de chapeau, alors...

Sur ces paroles, elle remonta sa blouse au-dessus de la tête.

-Beau travail, mon Capitaine, excellent travail!

-Tu veux bien couvrir ces trucs! J'ai suffisamment d'ennuis comme ça.

Bill ramena l'ancre à bord et regagna le volant.

Il ne fallut que quelques minutes pour atteindre le quai de la marina. En un rien de temps, SeaLove fut habilement amarré. Pendant qu'il remplis-

sait le réservoir à essence, Bill demanda à Cynthia de s'occuper de faire le plein d'eau. La jeune femme descendit aussitôt sur le quai dans le but de s'exécuter. Là, elle emprunta le tuyau d'eau fixé sur le robinet et dévissa le bouchon du réservoir de SeaLove. Pour procéder au remplissage, elle n'avait d'autre choix que de se pencher vers l'avant. Ce qu'elle fit sans prendre la peine de plier les genoux. Du coup, le jeune préposé au service qui au même moment, descendait sur le quai, ne put faire autrement que de se trouver juste en face du postérieur pratiquement dénudé de sa cliente.

-Dis-moi mon cher, lui adressa-t-elle, je vois qu'il y a un bar, là-bas, derrière... est-ce qu'on y sert à manger?

-Oui, madame...

-Et c'est bon?

-C'est bon, mais un peu trop onéreux pour moi.

-Hey Bill! cria Cynthia, est-ce que nous allons ancrer à côté des bateaux qui sont là-bas, ce soir?

-C'est ce que j'ai prévu, confirma Bill.

-Parfait, alors puisque le pneumatique est déjà à l'eau, et après avoir ancré SeaLove, on pourrait se reposer un peu et aller manger au bar qui est là-bas. Le garçon dit que la nourriture est bonne.

-Ça me va! répondit Bill.

Moins d'une demi-heure plus tard, SeaLove avait rejoint les autres bateaux ancrés dans la petite baie. Ces embarcations étaient toutes plus âgées et plus petites que SeaLove, tout comme elles étaient loin d'être aussi majestueuse. Après s'être assuré que l'ancre était bien plantée, Bill changea de vêtements, prit fièrement place sur la passerelle arrière

et en attendant Cynthia, qui se refaisait une beauté, étudia les environs. Les deux venaient de faire une petite sieste d'après-midi.

Des changements s'annonçaient au niveau de la température. Le soleil s'apprêtait à céder sa place à une bande de nuages qui s'amenait rapidement depuis l'ouest. Le vent avait modifié sa courbe, soufflant maintenant vers le sud-ouest.

Le couple prévoyait quitter Lake Worth sur le coup de minuit et naviguer tout le reste de la nuit en fixant le cap sur cent degrés est-sud-est. Bill souhaitait arriver à Memory Rock à temps pour le lever du jour. Naviguer sur une direction de cent degrés est-sud-est les mènerait normalement un peu plus au sud de leur destination, mais toutefois, il devait tenir compte des courants marins du Gulf Stream, lesquels poussaient vers le nord à une vitesse d'environ quatre kilomètres à l'heure. À chaque heure de cette traversée devant les conduire aux Bahamas, il devrait calculer sa position et au besoin, ajuster sa trajectoire.

Cynthia finit par le rejoindre .Elle était vêtue d'un sarong hawaïen aux motifs fleuris et plutôt sexy. La bande de tissu laissait deviner sa jambe gauche et s'entrelaçait en forme de X au niveau de la poitrine.

-Est-ce que tu portes quelque chose sous cette robe? l'interrogea Bill.

-Tu le sauras plus tard...

Le capitaine descendit le premier dans le pneumatique, sur lequel il avait déjà installé le moteur hors-bord Mercury. Puis il aida Cynthia à descendre à son tour.

-Tu n'as absolument rien sous cette robe! s'indigna-t-il.

-Tu regardes sous mes jupons, Capitaine?

-En plus, d'ajouter l'autre, tu n'as même pas de chaussures.

-C'est que je n'en possède pas qui vont avec cette robe. J'aurais l'air «dépareillée». Je te ferai remarquer, mon Capitaine, que je porte un sarong hawaïen et que lorsqu'elles dansent dans ce genre de robe, les Hawaïennes ne portent pas de chaussures.

Elle prit place à l'avant du bateau gonflable et fit face à son compagnon.

-Que tu portes des chaussures ou non m'importe peu, souligna Bill. Toutefois, tu risques de te faire mal en marchant pieds nus sur les quais. Ils ne sont pas fabriqués avec du bois poli. Si tu devais marcher sur une écharpe ou un vieux clou, tu pourrais blesser tes beaux petits pieds.

-Tu t'inquiètes trop, Bill. De toute façon, si les quais sont aussi terribles que tu le dis, je te ferai l'honneur de me transporter.

-Parce que c'est censé être un honneur? rétorqua Bill tandis qu'ils arrivaient à proximité de l'échelle menant sur le quai. Bon, on y est! Fais attention en montant.

Prenant les devants, Cynthia franchit quelques-unes des sept marches de l'échelle avant de s'arrêter pour regarder vers le bas et dire:

-Alors, Bill chéri, est-ce que tu regardes encore sous mes jupons? Si tu veux, après le repas, tu pourras jouer avec tout ce que tu vois.

-T'es vraiment incorrigible! rigola Bill. Je ne te regarde pas le derrière, j'attache le pneumatique.

Une fois sur le quai, Cynthia s'écria:

-Je comprends ce que tu voulais dire, cher Capitaine. Je ne peux vraiment pas marcher sur cette merde. Oh... s'il te plaît, je t'en prie, papa, prends ta petite fille!

Bill n'eut pas le temps de prononcer le moindre mot que déjà, elle se jeta contre lui pour ensuite se laisser tomber lentement vers la surface du quai. Avant qu'elle n'atterrisse au sol, il la prit dans ses bras et emprunta le chemin du bar.

-Je savais que tu étais une source d'ennuis, dit-il, mais si j'avais su que c'était à ce point...

-Mais tu m'aimes quand même, mon petit Capitaine aussi tendre que le beurre d'arachide, pas vrai?

-Hum... se contenta de répondre Bill tout juste avant d'arriver au bar.

Il s'agissait d'un petit bar-restaurant à aires ouvertes. On n'y trouvait aucun mur. Un toit recouvrait l'ensemble des lieux. Il était soutenu à l'aide de quelques poteaux et piliers. L'ameublement se limitait à environ dix tables, plusieurs chaises et un long bar autour duquel on avait installé une vingtaine de bancs. Un couple et deux hommes seuls y prenaient place. Quant aux tables, la plupart étaient déjà occupées. La clientèle se composait davantage d'hommes, lesquels discutaient bruyamment autour d'une bière, quoique l'on pouvait apercevoir quelques femmes ici et là. Exception faite des deux serveuses, la plupart des gens revêtaient un chandail ou un T-shirt, agencé à un short et des souliers de bateau. En pénétrant dans les lieux, Bill déposa Cynthia par terre.

-Merci, mon Capitaine! s'exclama cette dernière.

Se tournant pour lui faire face, elle enroula ses bras autour de son cou et l'embrassa bruyamment sur la joue, non sans soulever le mollet gauche du sol. Du coup, tout le monde les regarda. Même les serveuses interrompirent leur travail pour observer la scène.

-Nous voudrions une place pour dîner, dit Bill qui visiblement, n'appréciait guère cette attention dont ils faisaient l'objet. Où voulez-vous que nous nous asseyions?

Janine, l'une des deux serveuses, se trouvait près d'eux. Pas très grande, elle avait les cheveux blonds et des tatouages qui couvraient pratiquement toutes les parties visibles de son corps. Elle était sûrement dans la cinquantaine. Elle portait un mini short et des talons aiguilles. Sa blouse bleue transparente laissait entrevoir un soutien-gorge rembourré.

-Ses nichons sont des faux, chuchota Cynthia à l'endroit de Bill. Ce ne sont pas des vrais!

-Est-ce que ça vous dérangerait de vous asseoir au bar? s'enquit Dona, la deuxième serveuse. C'est confortable et vous serez servis plus rapidement. C'est tout ce que je peux vous offrir pour le moment. Si vous préférez attendre, nous aurons sûrement une table qui se libèrera sous peu.

Dona était tout à l'opposé de Janine. Bien que plus jeune, elle ne faisait preuve d'aucun attrait sexuel. Ses courts cheveux noirs entouraient son long visage émacié, au centre duquel on ne pouvait que constater la prédominance du nez. Elle était grande et mince et son apparence générale était plus masculine que féminine. Côté vestimentaire, elle portait un jeans, un T-shirt trop large et des sandales noires.

-Le bar sera parfait! trancha Bill. Ça te convient Cynthia?

-Bien sûr... pourvu que la nourriture soit bonne. Je meurs de faim!

Dona les conduisit à l'extrémité du bar, à l'écart des autres clients. Une fois rendue, elle se tourna vers eux et d'un simple geste de la main, les invita à prendre place. Il était assez facile de deviner l'impression que Cynthia exerçait sur elle. Même qu'elle alla jusqu'à tirer le banc avant de le repousser derrière sa cliente au moment où cette dernière allait y prendre place, non sans chercher à profiter de l'occasion pour lui effleurer légèrement la peau du dos.

-Merci, dit Cynthia en affichant un sourire moqueur. Qu'est-ce qu'il y a de bon pour dîner?

-Je serai votre serveuse, leur signala Dona. Notre soupe aux palourdes est vraiment excellente, nos steaks sont les meilleurs et si vous aimez le poisson, nous avons un nouvel arrivage, frais d'aujourd'hui.

Cela dit, elle se rendit de l'autre côté du bar, pour ensuite demander:

-Vous désirez un apéritif?

Bill ne manqua pas de déceler le vif intérêt de la femme pour Cynthia. Il remarqua également la furie qui animait le visage de l'autre serveuse.

-Qu'est-ce que tu voudrais boire, Cynthia? demanda-t-il.

-J'aurais envie d'une bonne Margarita. Vous pouvez me préparer une vraie bonne Margarita, dites-moi?

-Oui Madame, répondit Dona. Et c'est moi-même qui vais vous la préparer... croyez-moi, elle sera très spéciale. Et vous, Monsieur?

-Je suis sûr qu'elle sera vraiment spéciale! ironisa Bill avec un malin sourire. Je vais prendre la même chose.

-C'est une lesbienne, chuchota-t-il à l'oreille de Cynthia. Je crois qu'elle a le béguin pour toi. Et toi? Est-ce qu'elle t'intéresse?

-T'es dégoûtant, Bill! Je préférerais coucher avec toi plutôt qu'avec elle!

-Tu couches déjà avec moi, idiote!

-Puisque je couche déjà avec toi, pourquoi est-ce que je voudrais coucher avec elle?

-Tu n'as jamais joué aux fesses avec une femme? voulut savoir Bill tout en fixant Dona.

-Bill... ce n'est pas de tes affaires! Regarde-moi ces deux filles! Je suis persuadée qu'elles sont en couple. Madame faux nichons et madame petit cul maigrelet sont en couple!

-Si c'est le cas, c'est facile de deviner qui fait l'homme. Peux-tu seulement les imaginer ensemble dans un lit?

Tandis qu'ils discutaient de la chose, Janine se rendit derrière le bar. Elle pointa un regard méchant en direction de Dona et retourna servir ses clients. Entre-temps, les gens avaient repris leurs discussions, bien que quelques hommes gardaient encore les yeux sur Cynthia. Bill savait exactement ce qu'ils pensaient et racontaient au sujet de sa copine.

Une fois que Dona leur eut servi des Margaritas format jumbo, Cynthia commanda la soupe aux palourdes, une salade et la prise du jour. De son

côté, Bill demanda à avoir une soupe, une salade et un steak médium- saignant.

-Excellente Margarita! s'exclama Cynthia suffisamment fort pour être entendue par Dona. Cette fille est une excellente barmaid, tu ne trouves pas, Bill?

-Excellente! convint ce dernier dont l'attention se tournait maintenant vers Janine, l'autre serveuse.

-Cette fille me dégoûte au plus haut point, confia-t-il à voix basse. Ses faux nichons et tous ses tatouages... pourquoi s'étrille-t-elle de cette façon?

-Donc tu n'aimes pas les faux nichons? en conclut Cynthia.

-Non, et je n'aime pas les filles tatouées.

-As-tu déjà couché avec une fille aux faux seins?

-Une fois ou deux. Et je n'ai pas aimé l'expérience.

-Mais pourquoi? En quoi est-ce si différent?

-C'est difficile à dire. Ce n'est pas la même chose. J'aime la tendresse de la vraie chair, ce qu'on ne retrouve pas avec les faux seins. Ce n'est pas facile à expliquer... il y a aussi l'aspect psychologique de la chose.

-Que veux-tu dire?

-Je veux dire... euh...

Bill resta songeur quelques instants, pendant que Dona déposait leurs soupes et salades devant eux. Elle adressa un sourire à Cynthia, puis s'esquiva.

-Je veux dire, reprit Bill, qu'une belle fille avec des petits ou moyens seins peut être tout aussi attirante qu'une autre qui en a des gros. Du moins pour moi. C'est le genre de fille qui va vivre sa vie tout en étant elle-même et en accord avec ce que la

nature lui a donné. Le fait d'avoir des petits seins n'est quand même pas une infirmité.

-Pour certaines filles, ça peut l'être, le contredit Cynthia.

-Prends l'exemple, ajouta Bill, d'une personne qui souffre d'une véritable infirmité. Supposons qu'il lui manque une jambe. Si cette personne porte une prothèse, ça me va parfaitement, car ce n'est pas par vanité. Mais la femme qui se fait poser des faux seins, qui débourse une petite fortune pour subir l'opération que cela implique... elle, je la trouve bizarre. De mon point de vue, ce n'est pas une personne qui inspire la confiance. Elle se sert de faux attributs pour attirer un homme. À partir du moment où tu la vois toute nue, comment peux-tu arriver à lui faire confiance?

-Et si elle a eu un cancer du sein? demanda Cynthia.

-Là, c'est une autre histoire. Moi, je te parle uniquement des femmes qui se font grossir les nichons dans le but d'attirer les hommes. Pour moi, comme pour beaucoup d'hommes, ces femmes-là sont aussi fausses que leurs nichons.

-Humm... tu juges sévèrement, mon Capitaine. Donc si j'avais des faux seins, tu ne t'intéresserais pas à moi?

-Je ne sais pas, répondit Bill. Mais je ne crois pas que j'apprécierais autant ton corps. J'aurais sûrement moins confiance en toi.

-Tu as confiance en moi? demanda Cynthia aussi amusée que surprise.

-Peut-être plus que je le devrais. Mais si tes pamplemousses étaient en silicone, je te ferais beaucoup moins confiance.

Le steak était tendre et parfaitement bien apprêté, exactement comme Bill les aimait. Quant à Cynthia, elle était également très satisfaite de son repas. Pendant qu'ils mangeaient, Bill remarqua qu'à l'autre bout du bar, Jeanine et Dona s'étaient engagées dans une conversation houleuse. Nul besoin d'entendre ce qu'elles se disaient pour deviner qu'il s'agissait d'une querelle d'amoureuses.

C'est là que Cynthia fit un geste pour attirer l'attention de Dona qui aussitôt, se précipita vers elle.

-Vous désirez autre chose?

-Serait-il possible d'avoir un café, s'il vous plaît? Mais avant, pourriez venir ici, à côté de moi?

-Pourquoi? s'étonna Dona.

-Je veux vous dire quelque chose en secret.

Pendant que Dona s'exécutait, Bill fixa Cynthia d'un air intrigué.

-Mais qu'est-ce que tu fais? l'interrogea-t-il. Non, mais... t'es dingue?

Ignorant cette réplique, les yeux de Cynthia restèrent rivés sur Dona jusqu'à ce qu'elle arrive à sa droite. Ceci fait, elle l'attira près d'elle, glissa une main sur sa croupe et lui murmura doucement à l'oreille:

-T'as aimé ça, tout à l'heure, lorsque tu m'as caressé le dos? Est-ce que ça t'a allumée? Ça te plairait de baiser avec moi?

Avant même que Dona ne puisse dire quoi que ce soit, Janine arriva et l'agrippa pour l'entraîner à l'écart et l'engueuler à nouveau.

-Bordel! Mais qu'est-ce qui se passe ici? lança-t-elle.

-Est-ce que cette fille est ta chose exclusive? lui demanda calmement Cynthia tout en affichant une expression diabolique.

C'était trop pour Janine qui du coup, entra dans un état d'extrême furie. Tous les clients, dont Bill, suivaient la scène avec beaucoup d'intérêt. Chacun éprouvait du mal à croire ce qu'il voyait. Dona quitta le bar à une telle vitesse, qu'il apparaissait évident qu'elle n'y reviendrait pas.

-Sors d'ici, salope! hurla Janine à l'endroit de Cynthia. Sors tout de suite ou sinon, je vais te tuer! Vous deux... foutez-moi le camp! Dehors!

-D'accord... si c'est ce que tu veux, répliqua Cynthia avec sarcasme, on s'en va. Viens, Bill... je crois qu'on ne veut plus de nous.

Elle se leva de son banc, saisit Bill par la main et l'entraîna jusqu'à la sortie du restaurant. Se faisant docile, Bill la suivit, plus ou moins amusé par la situation.

-C'est ça... sors d'ici putain de chienne! cria Janine. Si jamais je te revois dans le coin, je te coupe la tête!

En prononçant ces paroles, Janine marchait derrière Cynthia et la suivit ainsi jusqu'à la sortie, mais sans jamais lever la main sur elle.

-T'es une sale putain, l'invectiva-t-elle encore! Tu devrais rester dans ton bordel!

Cynthia l'ignorait complètement. Une fois au quai, elle demanda à Bill:

-Est-ce que mon beau cheval à deux pattes voudrait me transporter jusqu'au pneumatique?

Sans mot dire, Bill la souleva facilement du sol et l'emmena jusqu'à leur embarcation. Une fois à bord du pneumatique et en route vers SeaLove, Cynthia lança en riant:

-On peut dire qu'on s'est bien amusés!

Ce à quoi Bill répondit, tout en la regardant:

-Tu risques de devenir un dangereux problème.

-Bien... ça nous a valu un repas gratuit!

Dans le feu de l'action, Bill avait complètement oublié de payer la note. En revanche, personne ne la lui avait remise. Ce que Cynthia pouvait être folle, pensa-t-il! Il dirigea le petit bateau en direction de SeaLove qui n'était plus qu'à quelques mètres de distance.

-Il est presque vingt heures, signala-t-il. Nous allons monter à bord du bateau et dormir quelques heures. On doit lever l'ancre à minuit, ce qui ne nous donne pas beaucoup de temps pour nous reposer.

-Pas de baise, mon Capitaine? C'est pitoyable! Ça me met vraiment à l'envers!

Chapitre IV

Hier ou après: Voyage sur l'Océan / Faisons connaissance avec Cynthia

À minuit quinze, SeaLove quitta Lake Worth, alors que le ciel était de plus en plus ennuagé et qu'un léger vent soufflait en provenance du sud-sud-ouest. Cynthia et Bill laissèrent le bras de mer de Lake Worth, profitant de la marée qui se retirait graduellement. Ils durent faire face à quelques grosses vagues avant de franchir leur premier kilomètre.

Tout le côté est de l'océan avait l'apparence d'un immense trou noir. L'écume des vagues reflétait la lueur émise par les lumières de la côte dont ils s'éloignaient progressivement. Se basant sur son expérience, Bill évalua entre un et deux mètres la hauteur des vagues qu'ils rencontraient. La poutre de SeaLove fendait gracieusement la puissance de la mer, dansant de haut en bas. Bill se retourna pour lancer un dernier coup d'œil sur la côte est Floridienne.

-Dis au revoir à la Floride, Cynthia, nous ne sommes pas prêts de la revoir.

-Désolée, chère Floride, je te trouvais marrante au début, mais là, tu commençais franchement à m'ennuyer.

Puis Bill redirigea son regard vers l'est pour faire face à l'océan. Ses yeux mirent plusieurs secondes avant de s'adapter à la noirceur et distinguer autant les ombres que les reflets de la mer. Il en était de même pour Cynthia.

-Mais c'est noir comme tout, Capitaine! Comment fais-tu pour savoir où nous allons?

-Je le sais par instinct! répliqua Bill. Cynthia... j'aimerais que tu ailles en bas pour t'assurer que tout est bien sécurisé. On ne veut pas d'objets libres qui pourraient se transformer en projectiles une fois en haute mer. Chaque chose doit être à sa place. Assure-toi également que les portes et hublots sont bien fermés.

-Mais on a déjà vérifié tout ça, mon Capitaine!

-Je sais, mais vérifie encore. Oh! Veille aussi à ce que la trousse de sécurité et les gilets de sauvetage soient faciles d'accès.

-Oui, monsieur le Capitaine! Autre chose, Capitaine? rétorqua Cynthia de façon sarcastique.

L'autre ne trouvant rien à répondre, la jeune femme quitta la cabine de pilotage. Pendant qu'elle exécutait sa tâche, Bill se chargea de maintenir le cap sur cent degrés est-sud-est et le tachymètre à 2000 rpm. Il vérifia l'ensemble des lumières de navigation pour s'assurer qu'elles étaient bel et bien allumées. La grand-voile était alors hissée à mi-mât et grâce au moteur, SeaLove se déplaçait plus rapidement que le vent arrière, lequel provenait du sud-ouest et avançait à une vitesse de six nœuds. Bill aurait pu hisser complètement la grand-voile, ne serait-ce que pour procurer un peu plus de stabilité au bateau, mais il avait jugé la chose inutile. Une fois Cynthia revenue, il dit:

-Il n'y a pas suffisamment de vent. Je crois qu'on devra utiliser le moteur toute la nuit. Tout est beau, en bas?

-Oui, tout semble en ordre. Je commence à m'endormir, moi...

-Tu peux retourner te coucher. Je vais assurer la première veille et je te réveillerai dans deux heures.

-Qu'est-ce que tu penses... je devrais dormir ici ou dans le lit?

-Je crois que tu serais plus confortable dans le lit. Si tu préfères dormir ici, prends-toi un oreiller et une couverture car c'est un peu frais, ce soir.

-Alors je vais aller dormir dans le lit, seule comme une sainte vierge!

Elle partit, non sans déposer un doux baiser sur la bouche de son capitaine.

Rien de particulier ne survint durant les deux heures qui suivirent, sinon que les vagues se faisaient un peu plus grosses et que certaines d'entre elles terminaient leur course par-dessus le nez du voilier. La température se rafraîchissant, Bill se rendit au bar, près de la cuisine, et s'offrit une petite rasade de son fameux cognac. Il s'arrêta ensuite à la table de navigation pour noter leur position. Ceci fait, il constata qu'ils avaient déjà franchi plus de quinze kilomètres depuis la rive. Il jugea donc qu'il n'était pas nécessaire d'ajuster le cap. Il entra ses nouvelles données dans son journal de bord et regagna la cabine de pilotage tout en revêtant une veste marine jaune pâle. Ce n'est qu'aux alentours de deux heures quarante-cinq qu'il commençait à ressentir les effets de la fatigue. À nouveau, il jeta un œil sur les instruments de bord et modifia quelque peu le réglage du pilote automatique. Si ses calculs étaient exacts, en maintenant le cap à cent deux degrés est-sud-est, ils devraient pénétrer le territoire des Bahamas par Memory Rock. C'était maintenant l'heure de réveiller Cynthia.

-Allez, lève-toi, petite dormeuse! lança-t-il une fois rendu auprès d'elle. Il est trois heures et c'est ton tour de garde.

-Ah... laisse-moi... je n'ai pas suffisamment dormi... reviens dans une heure.

-Sors du lit ou je vais te sortir, moi! la menaça Bill en riant

-D'accord, d'accord... tu sais que t'es une vraie teigne, toi, quand tu t'y mets!

Cynthia se glissa hors du lit en prenant tout son temps. Elle étira ses longs bras, ouvrit grandement la bouche et bâilla comme si elle cherchait à avaler son oreiller.

-Tu me laisses le temps de me faire un café avant de te mettre au lit? demanda-t-elle.

-Bien sûr. Mais le temps qu'il sera en préparation, je vais te montrer certaines choses qu'il te faudra vérifier.

Après avoir posé la cafetière sur la cuisinière, Cynthia grimpa l'échelle menant au pont pour rejoindre Bill dans la cabine de pilotage.

-Il fait froid, ici! fit-elle, donne-moi un peu de temps pour aller passer des vêtements plus chauds.

Elle retourna à l'intérieur du voilier pour passer un chandail de laine vert et un coupe-vent jaune. Ceci fait, elle remonta dans la cabine.

-O.K., fit-elle sans aucun entrain, qu'est-ce que tu veux que je fasse?

-Rien de vraiment compliqué, répliqua Bill. Première des choses, surveille bien ce qui se passe autour du bateau. Si tu aperçois un bateau ou un navire, essaie d'évaluer la distance qui nous sépare

et la direction dans laquelle cette embarcation navigue.

-Est-ce que tu en as vu, ce soir? s'informa Cynthia.

-Non, aucun. Tu dois aussi porter attention au compas, au pilote automatique, à la direction du vent et prendre note de notre vitesse de croisière.

-Quelle est-elle, présentement?

-On navigue à une vitesse moyenne de 6 nœuds. Si tu t'ennuies, tu pourras suivre la météo sur la VHF ou lire un livre.

-Est-ce que tu as écouté les prédictions météorologiques pour ce soir? Est-ce qu'on prévoit des changements?

-Non, aucun changement en vue. Le vent nous arrive toujours du sud-ouest, mais il est trop faible pour nous pousser vers l'avant.

-D'accord, Capitaine! Je vais chercher mon café et ensuite, tu pourras aller dormir. À quelle heure dois-je te réveiller?

-Accorde-moi au moins deux heures... ce qui nous mène à cinq heures. S'il y a quoi que ce soit, viens me chercher.

Puis il descendit dans le but de se rendre dans la cabine du capitaine. Puisque le café était prêt, Cynthia marcha à sa suite. Elle s'en versa une tasse et lança:

-Mais... qu'est-ce que c'est que ces manières? Tu pourrais au moins me dire bonsoir!

-Bonne nuit, Cynthia! Soit dit en passant, je ne t'ai jamais dit que j'avais de bonnes manières. Tout ce que je t'ai dit, c'est que j'étais un bon capitaine.

-Le même bon capitaine qui a enlisé notre bateau hier?

C'est en riant aux éclats qu'elle regagna la cabine de pilotage. Lorsqu'elle y fut, elle s'installa sur la chaise, derrière la roue du gouvernail. Elle vérifia quelque peu les alentours tout en absorbant une première gorgée de café, non sans arrêter son regard sur les vagues qui venaient se frotter contre l'avant du bateau. Elle leva les yeux vers le ciel pour vite remarquer l'absence d'étoiles. Dix minutes plus tard, elle posa sa tasse de café sur la table, s'empara des jumelles et se mit à la recherche du moindre signe d'activité susceptible de se produire autour de SeaLove. De prime abord, rien de particulier n'attira son attention. Puis, au nord-est de leur position, elle aperçut une lumière. Elle l'observa pendant une bonne quinzaine de minutes, jusqu'à ce qu'elle devienne un peu plus visible. La lumière en question s'approchant graduellement, Cynthia pouvait maintenant l'observer à l'œil nu. D'après l'intensité et les reflets qu'elle pouvait distinguer, elle devina qu'il s'agissait d'un ou de plusieurs bateaux de pêche.

Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise et ferma les yeux. À peine quelques secondes suffirent avant qu'elle ne s'endorme. Elle fut toutefois réveillée lorsqu'une vague, plus forte que les autres, frappa la proue de SeaLove. C'est le bruit et la différence du mouvement provoqué par cette vague qui vint à bout de sa somnolence. À nouveau, elle scruta les environs pour s'assurer que tout allait bien. Il était alors trois heures quarante-cinq. Les lumières qu'elle avait aperçues plus tôt se rapprochaient et se trouvaient maintenant plus au nord. Vérification faite, elle jugea qu'aucun risque de collision n'était à craindre. En regardant de plus près, elle nota qu'il s'agissait de deux bateaux de pêche. Elle s'empara

de la manette à main de la radio VHF, qu'elle régla au canal 16, puis émit:

-Ici le voilier SeaLove qui appelle les bateaux de pêche. Nous voyageons actuellement sur un cap de cent deux degrés est-sud-est. Nous sommes directement au sud de votre position, à environ un kilomètre de distance. Pouvez-vous m'entendre?

Elle patienta quelques minutes sans obtenir de réponse. Elle lança un nouvel appel et cette fois, eut droit à une réplique.

-Ici le bateau de pêche HighMar 3. Veuillez vous brancher sur la fréquence 68.

-68, répéta Cynthia.

Après avoir ajusté son appareil radio, elle reprit:

-SeaLove sur 68, vous m'entendez?

-Je vous entends parfaitement. Avez-vous besoin d'assistance? Terminez!

-Non, répondit Cynthia. Je suis seule dans la cabine de pilotage et mon capitaine est couché. J'étais là à m'ennuyer quand je vous ai aperçus. Je voulais en même temps m'assurer que nous n'avions aucun risque d'entrer en collision. Terminé!

-Il n'y a aucun danger! répondit son interlocuteur. Pourvu que vous mainteniez le cap vers l'est, nous n'aurons aucun problème. Nous sommes actuellement à plus d'un kilomètre au nord de votre position. Je vous vois très clairement sur notre radar. Tous nos filets pêche sont tendus dans la mer. Terminé!

-Est-ce que la pêche est bonne? Terminé!

-Difficile à dire. Je suis présentement seul sur le pont supérieur et conduis le bateau en cercle, dans le sens d'une horloge. Le capitaine et tout le reste de l'équipage sont sur le pont inférieur. Ils me diront plus tard si la pêche a été bonne. Terminé!

-Combien de personnes se trouvent à bord de votre bateau? interrogea Cynthia. Terminé!

-En tout, nous sommes cinq. Et vous? Terminé.

-Deux. Seulement moi et le capitaine. Terminé!

-Et où allez-vous? Terminé!

-Nous faisons le tour du monde. Nous nous dirigeons présentement vers les Bahamas et ensuite, nous nous rendrons aux Bermudes. Terminé!

-Pourquoi aller aux Bahamas? Vous pourriez prendre la direction nord et suivre le Gulf Stream jusqu'aux Bermudes. Ça ne vous prendrait que quelques jours et vous profiteriez du courant marin. Terminé!

-Oui, mais le capitaine veut d'abord se rendre à Green Turtle et ensuite, à Marsh Harbor. Il a des affaires à régler, là-bas. Terminé!

-Vous dites qu'il est votre capitaine... est-ce qu'il est aussi votre époux? Terminé!

-Non, nous ne sommes pas mariés. En fait, je ne le connais que depuis six mois. Terminé!

Cynthia n'était pas sans savoir qu'elle parlait trop. Mais en fin compte, se disait-elle, pourquoi pas? Après tout, elle ne risquait pas de tomber face à face avec ce type.

-Comment t'appelles-tu? entendit-elle. Terminé!

Et voilà qu'il la tutoyait déjà.

-Cynthia... et vous? Terminé?

-Je m'appelle Charles. Dis-moi, est-ce que ce gars est beaucoup plus âgé que toi? Terminé!

-Oui, répondit Cynthia. Il a à peu près vingt ans de plus que moi. Pourquoi? Terminé!

-Simple curiosité, dit Charles. C'est le cas typique: un vieux bonhomme qui a de l'argent et qui choisit une jeune femme pour l'accompagner en voyage. Terminé!

-Bien... c'est un peu ça, admit Cynthia non sans se montrer hésitante. Sauf que dans mon cas, je tenais à participer à ce voyage. J'adore voyager en mer et j'ai toujours rêvé de faire le tour du monde. Alors pour moi, tout est parfait. Terminé!

-Est-ce que tu l'aimes? demanda l'homme. Terminé!

-Pas vraiment... mais c'est un chic type et je dois admettre qu'il me traite plutôt bien.

À nouveau, Cynthia parut hésitante, se demandant pourquoi elle poursuivait cette conversation.

-Et puis vous, demanda-t-elle, vous êtes marié? Terminé!

-Oui, répondit Charles. Quoique je le regrette un peu. Qui sait si moi aussi, je n'aurais pas pu faire comme ton capitaine et me trouver une petite nana toute fraîche pour voyager avec moi. Est-ce qu'il est marié? Terminé!

-Non, il m'a dit qu'il était divorcé. De toute façon, vrai ou pas, j'm'en fous. Terminé!

-Comment l'as-tu rencontré? Terminé!

Encore une fois, Cynthia hésita avant de poursuivre, se demandant si cela était réellement une bonne chose que de répondre à toutes ces questions. Décidant de le tutoyer également, elle finit par lui demander:

-Pourquoi veux-tu savoir ça? Terminé!

-Juste pour faire la conversation. Notre signal de communication faiblit un peu. La distance

entre nos bateaux augmente de plus en plus. Terminé!

Puisqu'elle y prenait plaisir, Cynthia décida de poursuivre la conversation.

-Il a mis une annonce sur Internet. Il disait être à la recherche d'une femme avec expérience de la mer pour faire un voyage autour du monde à bord son voilier. Il a reçu tout un tas de réponses, dont la mienne. Terminé!

-Où demeures-tu? Terminé!

-Un peu partout. Originellement, je suis de Détroit. Mais ensuite, j'ai habité ici et là. Quand je l'ai rencontré, je vivais en Floride. Terminé!

-Et-ce que tu travaillais quelque part quand tu es tombée sur son annonce? Terminé!

Cynthia marqua une autre pause avant de répondre, jugeant la question quelque peu personnelle. Et puis pourquoi pas? se dit-elle enfin. Sûrement qu'elle ne le rencontrerait jamais, ce type, alors aussi bien poursuivre le jeu. Puisque le signal radio faiblissait de plus en plus, elle y alla de quelques ajustements avant d'avouer à l'homme:

-Je travaillais dans un club pour hommes. Tantôt comme serveuse et tantôt comme danseuse.

Elle se tut quelques instants et ajouta:

-J'ai travaillé dans plusieurs bars de ce genre un peu partout au pays. J'y gagnais beaucoup d'argent. Terminé!

-Tu dois être aussi jolie que sexy, alors? Terminé!

-Je ne suis pas mal. Disons que les hommes semblent me trouver à leur goût. Tu sais aussi bien

que moi qu'ils cherchent tous la même chose. Terminé!

La communication devenait encore plus faible. Il devenait difficile pour Cynthia d'entendre les paroles de Charles. Regardant en direction des bateaux de pêche, elle se rendit compte qu'ils étaient rendus beaucoup plus loin, au nord-ouest de SeaLove.

-Peux-tu encore m'entendre, Cynthia? Terminé!

-Oui, je t'entends. La réception est devenue très mauvaise. Terminé!

-Écoutes... si jamais tu finis par en avoir marre de ton vieux, appelle-moi. Mon bateau s'appelle HighMar 3 et normalement, il est amarré à proximité de Fort Pierce. Terminé!

-Bonsoir, Charles, se contenta de répondre Cynthia. Excellente soirée. Terminé! Je raccroche pour de bon.

Elle remit la radio sur la fréquence 16 et rangea le micro. Il était quatre heures quinze. Elle prit place sur la banquette la plus moelleuse de la cabine, en se disant que les hommes étaient tous les mêmes. Ce Charles ne l'avait pas encore rencontrée que déjà, il voulait lui tripoter le derrière. Elle s'étendit sur le coussin de bâbord après avoir pris soin de glisser un oreiller sous sa tête. À nouveau, elle songea à son interlocuteur:

-Je me demande de quoi il a l'air... et sa femme? Hum... peut-être qu'il est bon au lit.

Quelques minutes plus tard, elle sombra dans un profond sommeil.

Chapitre V

Hier ou après : la tempête

Bill s'était couché sans prendre la peine de se dévêtir. Après une heure de sommeil, son instinct l'avertit que quelque chose n'allait pas. Il s'éveilla brusquement et réalisa que SeaLove naviguait anormalement. Le cadran indiquait quatre heures vingt-cinq. Bill s'assit sur le bord du lit et essaya de comprendre ce qui se passait. Forcément, quelque chose n'allait pas. Il mit ses chaussures et son coupe-vent puis se précipita vers la cabine de pilotage. Il traversa la carre intérieure et grimpa l'échelle à vive allure. Dès qu'il atteint la cabine, il ferma le panneau derrière lui et se rendit compte que Cynthia s'était endormie. Bill observa la voile qui battait de façon irrégulière. La force du vent avait augmenté et soufflait du nord-est. Les vagues avaient grossies en hauteur en plus de se faire courtes et menaçantes. La mer était devenue beaucoup plus agitée.

-Réveille-toi, Cynthia, cria-t-il, on est dans la merde!

La jeune femme s'assit sur le sofa et regarda son interlocuteur en disant :

-Quoi? Mais qu'est-ce qu'il y a?

-On fonce droit vers une rafale! Tu veux bien me dire ce que tu faisais là, en train de dormir? Tu devais surveiller le bateau!

Bill prit place derrière la roue de la barre et vérifia les instruments de bord. Ceux-ci indiquaient qu'ils faisaient pratiquement face au vent et qu'ils naviguaient vers l'est nord-est. La vitesse du vent

était de 32 nœuds. Le moteur tournait encore à 200 rpm et la vitesse avant était réduite à moins de quatre kilomètres heure. Le capitaine scruta les devant, mais impossible, pour lui, de voir quoi que ce soit. Il corrigea la direction et mit le cap vers le sud-est. Les vagues se faisaient de plus en plus grosses et venaient se frapper contre l'avant du bateau avec une violence sans cesse grandissante. L'eau qu'elles laissaient sur leur passage recouvrait le pont et pénétraient en trombe dans la cabine de pilotage. Les bourrasques de vent augmentaient en force.

-Ça va être une ballade plutôt ardue et drôlement arrosée, prévint Bill. Cynthia... cours vite en bas pour prendre nos vêtements de tempête, mets ton gilet de sauvetage et reviens aussi vite que possible. N'oublie pas de fermer le panneau.

-Je suis désolée, Bill, j'aurais dû être plus attentive.

Ce disant, elle marcha d'un pas pressé vers l'escalier.

-Tu auras tout le temps d'être désolée plus tard, lui signifia Bill. Fais ce que j'ai dit et assure-toi de bien fermer l'écoutille en descendant et en revenant de l'intérieur de bateau.

Cynthia descendit l'échelle pendant que Bill étudiait les instruments. L'indicateur de vent indiquait une vitesse de 40 nœuds. Bill désengagea le pilote automatique, lequel expérimentait de sérieux problèmes à maintenir la bonne direction. Bill prit la roue en main et pointa SeaLove sur un cap de 102 degrés est-sud-est.

Capitaine Bill regarda vers l'avant et constata que les vagues frappaient le bateau avec de plus en plus de force. Les éclaboussures sur le pont et

cabine de SeaLove gagnaient en importance et atteignaient pratiquement le milieu du mât. Selon l'indicateur de vitesse, la progression avant n'était plus que deux kilomètres à l'heure. Le voilier était devenu difficile à diriger. Bill augmenta le rpm à 2500. Il obtint un meilleur contrôle, toutefois, la rencontre entre les vagues et SeaLove devint plus violente et augmenta en force. Bill était trempé jusqu'aux os.

-Mais qu'est-ce qu'elle fabrique cette fille? se demanda-t-il.

Ce qui au début n'était qu'une pluie légère se transforma graduellement en une véritable avalanche d'eau. Les gouttes tombaient comme des clous. Bien qu'il se tenait sous la tente-bimini, à l'arrière de la cabine, Bill était totalement aveuglé par la force du vent, la pluie et les éclaboussures que continuaient de provoquer les vagues.

Cynthia réapparut au haut de l'escalier menant à la cabine avec d'épais vêtements de pluie et un gilet de sauvetage sur le dos. Elle portait également un chapeau maintenu sur la tête à l'aide de fermoirs fixés sous le menton.

-J'ai ton manteau, Bill! lança-t-elle.

-Ferme l'écouille avant de me le remettre. Tu ne voudrais tout de même pas inonder toute la cale!

-D'accord! D'accord!

Elle s'exécuta et cria:

-Mais tout est complètement mouillé, ici! On se croirait en enfer! Sommes-nous en sécurité?

Elle se précipita vers Bill pour lui tendre son manteau. Elle avait peine à cacher sa surprise lorsqu'elle le vit éclater de rire.

-Comment peut-on trouver autant d'eau en enfer? Les curés m'ont toujours dit que l'enfer était le royaume du feu.

-Très drôle! Allez... mets ton manteau. Je n'arrive pas à croire que tu sois mouillé à ce point-là! Alors... est-ce qu'on va s'en sortir?

-T'en fais pas pour moi! Bien sûr qu'on va s'en sortir. Nous traversons simplement une rafale. Puisque que le vent nous arrive du nord-est et qu'il a pratiquement cessé de nous frapper de face, ça nous place au tout début de la rafale. Donc avant que la situation s'améliore, elle va s'envenimer encore plus.

-C'est quoi, une rafale?

-C'est une tempête qui peut devenir très violente. Normalement, ça ne dure pas très longtemps. Certaines personnes la surnomme LA tempête. Nous sommes donc présentement au sein d'une rafale de force moyenne. Les vents dépassent à peine 40 nœuds!

Bill remarqua que les mouvements de la mer provoquaient d'immenses houles. En plus d'être courtes, les vagues atteignaient des hauteurs pouvant varier entre cinq et huit mètres. Le devant de Sea-Love tanguait de haut en bas, retombant parfois violemment sur l'eau. La mer n'était plus qu'un grand lit d'écume. Il était impossible, pour Bill ou Cynthia, de déceler quoi que ce soit à l'avant du voilier.

Ayant pris place sur le coussin placé à tribord, Cynthia se risquait parfois à regarder vers l'avant. Dès qu'un jet d'eau venait la fouetter en

plein visage, elle ne pouvait faire autrement que de tourner la tête vers l'arrière.

-Comment fais-tu pour voir où nous allons? cria-t-elle suffisamment fort pour être entendue de Bill.

-Je ne vois rien, de confesser celui-ci. Je garde les yeux sur le compas et reste concentré sur la réaction du bateau pour tenter de garder le cap... du moins, autant que je le peux. Le problème est que les yeux me brûlent et que je suis mort de fatigue.

-Bill, ne me demande surtout pas de prendre le volant, j'en serais incapable. Le simple fait d'être assise ici me fatigue. J'ai la trouille et j'ai froid.

-La nuit va être longue, prédit Bill. J'espère que cette rafale ne durera pas trop longtemps. Je ne sais pas combien de temps j'avais pouvoir continuer comme ça.

Quelque quinze minutes plus tard, le vent changea de direction et se mit à souffler en provenance du nord. La pluie s'infiltrait dans la cabine avec encore plus d'insistance. Bien que toujours fortes et tumultueuses, les vagues qui les frappaient maintenant sur la gauche SeaLove ne produisaient plus autant d'éclaboussures et se déplaçaient plus facilement vers l'avant. À l'occasion, certaines vagues, plus hautes que les autres, se cognaient contre la coque avant de s'échoir sur le pont. À certaines reprises, la cabine s'en trouvait presque totalement inondée. Bill constata avec satisfaction que les points d'évacuation d'eau fonctionnaient bien et que les eaux étaient rapidement retournées vers l'océan. Le canot pneumatique, attaché au bossoir par des câbles, dansait dangereusement, passant constamment de bâbord à tribord. À le voir ainsi se déplacer, Bill craignait qu'il ne se détache ou s'endommage.

-Cynthia, lança-t-il, j'aimerais que tu te charges de la roue du gouvernail pour un moment. Je dois ajouter des câbles autour du pneumatique pour l'attacher plus solidement.

-Oh que non, Bill! s'empressa de répliquer Cynthia. Moi, je ne bouge pas de mon siège! J'ai peur comme jamais et il est hors de question que je conduise le bateau.

-Cynthia... ce n'était pas une demande, mais un ordre! Alors tu t'amènes ici immédiatement!

À contrecœur, Cynthia se leva prudemment, se tenant après tout ce qu'elle pouvait pour rester en équilibre. Elle avança lentement vers Bill lorsqu'un vif éclair illumina le ciel, suivi d'un éclatant coup de tonnerre.

-T'es un vrai chien, Bill! Je ne peux pas croire que je me suis pas rendu compte de ça quand que je t'ai rencontré la première fois!

-Laisse-faire ce que je suis, répondit Bill en s'efforçant d'adoucir le ton. Je vais rester près de toi durant quelques minutes, d'accord? Maintenant, prends la roue et n'essaies pas de regarder vers l'avant. Garde les yeux sur le compas. Comme tu peux le voir, on avance sur un cap qui varie entre 95 et 105 degrés. Dès que l'avant du bateau tourne un peu trop à tribord, c'est-à-dire vers la gauche, tu dois compenser en tournant doucement la roue pour maintenir le cap entre 95 et 105 degrés. C'est tout ce que tu as à faire. Alors vas-y, prends le volant.

-Je n'aime pas ça du tout, chiala Cynthia, pas du tout!

Ce disant, elle s'installa à la place de Bill et posa les mains sur la roue du gouvernail.

-Je vais rester ici, à côté de toi, la rassura Bill, jusqu'à je sois certain que tu peux contrôler le voilier.

-J'espère bien!

Cynthia porta son regard sur le compas. Elle conduisait à l'aide de sa main droite, se servant de la gauche pour protéger son visage contre la pluie.

-Mets les deux mains sur le volant, lui ordonna Bill.

-Mais la pluie me brûle les yeux, bordel de merde!

-Alors ajuste ton chapeau en conséquence, lui conseilla Bill.

Après qu'elle lui eut obéi, il l'observa pour un temps, tout en l'aidant à garder le bateau dans la bonne direction.

-Tu te débrouilles bien, la complimenta-t-il. Continues comme ça... je ne serai pas loin derrière toi.

Un coup de foudre éclata et illumina la partie nord-est du ciel.

Bill se pencha vers tribord et ouvrit la porte du lazaret d'où il sortit une longue corde marine à forte résistance. Il fit de son mieux pour empêcher l'eau de s'infiltrer dans le compartiment, mais sa tentative resta vaine. Une énorme vague s'échoua dans la cabine. Une quantité d'eau s'infiltra rapidement dans l'ouverture du lazaret et déversa beaucoup d'eau en plein là où il ne fallait pas. Bill referma le couvert, sachant parfaitement que tout un dégât l'attendait. Bien sûr, la puissante pompe de cale se chargerait d'évacuer l'eau du voilier en temps record. Toutefois, Bill serait éventuellement

forcé de nettoyer et rincer à l'eau fraîche l'ensemble des choses placées à l'intérieur du lazaret; incluant tous les cordages et amarres. Par la suite, tout devrait être séché.

Sur cette pensée peu réjouissante, il retourna vers le volant pour aider Cynthia à ramener le bateau dans la bonne direction.

-Sois attentive, la prévint-il, garde le voilier sous contrôle.

-Mais je fais de mon mieux, bordel!

Bill observa le pneumatique qui se faisait trimballer de tous côtés. Ce qu'il envisageait, pour mettre fin à ce va-et-vient, se résumait à passer un câble sous la coque avant du canot gonflable pour ensuite le ramener plus près de SeaLove. Il tenta à quelques reprises de faire glisser un câble sous la petite embarcation, mais sans succès. Il imagina donc un autre plan, soit celui de faire passer les cordes autour des palans servant à maintenir le pneumatique sous l'arc du bossoir de SeaLove. D'abord et avant tout, il fixa la corde à une des pôle-balustres. S'agrippant fermement de la main gauche à la base de l'arche du bossoir, il fit passer l'une des extrémités du câble autour du palan de tribord. Alors qu'il s'étirait pour tenter de faire de même avec le palan de gauche, une vague le frappa de plein front et lui fit perdre l'équilibre. Au moment où la vague se retira vers l'arrière, Bill chuta sur la plateforme de baignade à l'extrémité arrière du voilier. Il roula sur lui-même pour ensuite tomber sous l'eau, derrière SeaLove. Il revint à la surface de l'eau et se rendit compte qu'il avait toujours en main le câble dont l'autre bout était rattaché à un palan du pneumatique. Il tira de toutes ses forces pour se rapprocher du bateau. Au même moment, une vague venant sur

l'arrière du voilier le leva et le poussa sur la plateforme de baignade. Dès qu'il y fut, il s'accrocha solidement au câble et à l'échelle de la plateforme. Sa force naturelle et le désir de survivre lui permit de revenir à bord de SeaLove en quelques secondes. Il se releva, respira profondément et regarda tout autour de lui. Il se rendit compte très rapidement que le vent et les vagues provenaient maintenant de l'arrière du bateau.

-Qu'est-ce qui se passe Cynthia? questionna-t-il. Tu veux bien me dire ce que tu fais?

-Je ne sais pas, répondit-elle. Je fais exactement ce que tu m'as dit de faire.

-Tu as changé de direction et à cause de ça, je suis tombé à l'eau!

-Non, je conduis toujours sur le même cap.

Cynthia n'avait nullement pris conscience de la chute hors-bord de son capitaine.

Vérification faite, Bill se rendit compte que sa compagne tournait la roue sporadiquement de bâbord à tribord. Ayant toujours en main le câble relié au palan, il remplaça son assistante derrière le gouvernail. Après avoir jeté coup d'œil au compas, il nota que SeaLove avançait sur un cap de 170 degrés, pratiquement plein Sud. Il tourna le volant lentement avant de ramener son voilier dans sa direction originale.

-Tu as changé la direction, Cynthia. C'était très dangereux. Tu ne le sais peut-être pas, mais j'ai été éjecté du bateau!

-Non, Bill, je n'ai pas modifié la direction.

-Tu oses affirmer que tu n'as pas changé de direction?

-Non, j'ai fait exactement ce que tu m'as dit de faire.

-Alors comment expliques-tu que nous soyons passés de 100 à 170 degrés?

-Écoute... qu'est-ce que tu veux que je fasse si ton stupide bateau n'est pas capable d'aller là où il censé aller!

Ceci dit, elle tourna les talons et alla se rasseoir sur un coussin, portant piteusement son regard vers le sud. Bill n'y comprenait pratiquement plus rien. Comment cette femme pouvait-elle refuser d'admettre qu'elle avait conduit le bateau dans une toute autre direction? D'autre part, il se devait de trouver une nouvelle solution pour régler le problème du pneumatique. Sur l'indicateur, il put voir que la force du vent avait quelque peu diminué et que leur vitesse avant était maintenant de trois nœuds. Bill ramena le moteur à 2000 rpm et enclencha le pilote automatique. De longues et fortes vagues continuaient de frapper sur la gauche, mais se faisaient moins menaçantes. La pluie demeurait un véritable déluge. Bill pressentait qu'ils atteindraient bientôt le bout de cette rafale.

Il resta stationné derrière le volant jusqu'à ce qu'il se soit assuré que le pilote automatique pouvait maintenir cap. Après quoi, il retourna vers le pneumatique. Cette fois, il parvint assez rapidement à faire passer le câble autour des palans. Le pire était fait. Il tira très fort sur la corde avant de la nouer à la base du bossoir. Ce n'était pas la solution idéale mais au moins, le pneumatique se ferait beaucoup moins brasser.

Le problème étant réglé, Bill retourna derrière la roue du gouvernail où il fut à même de constater que le pilote automatique exécutait parfaitement bien sa tâche. Voilà qui le ravissait au plus haut point. Ce pilote automatique lui avait coûté une véri-

table petite fortune. Avec ce qu'il traversait actuellement, il était d'autant plus fier d'avoir choisi de l'équipement de haute qualité. La vitesse de croisière étant maintenant réduite à deux nœuds, il poussa la manette de l'accélérateur vers l'avant et réinitialisa le rpm à 2500. Comme il était doux, à ses oreilles, d'entendre le ronronnement régulier du moteur.

Maintenant que tout était sous contrôle, le Capitaine réalisa que non seulement il était trempé, mais aussi, frigorifié. À vrai dire, il tremblait de froid. Contrairement à Cynthia, il ne portait qu'en partie ses vêtements de tempête, ayant manqué de temps pour les revêtir au complet. Sa compagne lui avait bien apporté son manteau, mais il l'avait passé par-dessus un chandail mouillé. Sans compter sa baignade improvisée. Des vêtements plus adéquats auraient certes été appréciés! Mais qui sait... un accoutrement de mer trop lourd aurait aussi pu causer sa noyade. Bill réalisa de plus qu'il avait agi stupidement en ne portant pas son gilet de sauvetage.

Quelques minutes plus tard, il fut heureux de constater que les vagues avaient perdu de leur intensité et qu'elles venaient maintenant de l'arrière, ce qui faisait qu'elles se trouvaient maintenant à pousser SeaLove. Selon l'indicateur, la vitesse du voilier avait sensiblement augmentée. SeaLove se déplaçait maintenant entre 6 et 7 nœuds. Ne doutant plus que le bateau pouvait se débrouiller par lui-même, Bill abandonna la cabine pour emprunter les escaliers menant à l'intérieur, tout en espérant que ces averses torrentielles se termineraient sous peu.

-Cynthia, dit-il, je vais en bas une minute. Je dois enlever tous ces vêtements mouillés.

Le regard toujours rivé à tribord, son interlocutrice l'ignora totalement.

-Alors, Cynthia, poursuivit-il, qu'est-ce que tu penses de notre Atlantique maintenant ?

Bill fit de son mieux pour masquer la vive impatience que son assistante lui inspirait. Il avait pris soin de lui poser cette question d'un ton qui se voulait jovial. Mais Cynthia garda son attitude négative et ne répondit pas.

-O.K., finit-il par laisser tomber. Tu veux agir comme ça? Alors fais comme tu veux. Moi j'vais en bas...

Cynthia resta silencieuse. Bill se retourna vers elle pour lui dire :

-Écoute, je ne suis pas à blâmer dans tout ça. C'est plutôt toi; tu t'es endormie alors que tu étais de garde et tu n'as pas su garder le bateau dans la bonne direction. Je vais à ma cabine pour prendre une douche chaude et passer d'autres vêtements. Si je ne le fais pas, je risque de tomber malade. Ne me parle pas si tu veux et continue de boudier si ça te chante, mais surveille bien ce qui se passe.

-Je t'ai entendu, prononça enfin Cynthia sans pour autant le regarder.

Tout juste avant de descendre, Bill remarqua que la pluie avait cessé. Le vent arrivait maintenant du nord-nord-ouest et s'était quelque peu apaisé. Lorsqu'il atteignit l'intérieur du voilier, il vérifia les instruments ornant la table de navigation. Tout semblait en ordre. Leur trajectoire était juste et ils se déplaçaient à une vitesse de 5 nœuds. L'horloge indiquait cinq heures vingt.

Chapitre 6

Hier ou après: Le désastre

Seule dans la cabine de pilotage, Cynthia ne pouvait s'empêcher de pleurer. Par orgueil, elle avait su retenir ses larmes lorsque Bill était près d'elle; mais maintenant qu'il n'y était plus, elle pouvait enfin se permettre de les libérer. Sa fierté en avait pris un sacré coup! Non qu'elle en voulait à son compagnon. Bien au contraire. Elle se devait d'admettre qu'il était parvenu à conduire SeaLove avec brio tout au long de la tempête. Non... si elle pleurait, c'est qu'elle était franchement déçue d'elle-même. Comment diable avait-elle pu faire preuve d'autant d'incompétence? Bon, d'accord... jamais, jusque-là, il ne lui avait été donné de naviguer la nuit, encore moins sur des eaux déchaînées. Elle n'avait jamais eu à affronter de pareilles conditions climatiques. Elle qui se croyait un dure capable d'en prendre, voilà que ce soir-là, elle devait tout remettre en question. Était-elle lâche ? Se pouvait-il qu'en fin de compte, elle n'était rien, sinon une faible femme du même genre que celles qu'elle se plaisait à mépriser?

-Mais qu'est-ce que Bill doit penser de moi? se lamenta-t-elle.

Elle tremblait quelque peu. Malgré tous les vêtements qu'elle portait, le froid et l'humidité parvenaient tout de même à les traverser. Pour y remédier, elle décida de se livrer à quelque chose d'utile. Elle se leva et alla se planter derrière la roue du gouvernail pour ensuite vérifier les instruments de bord. Ils naviguaient sur 104 degrés, à une vitesse de

5.2 nœuds. L'indicateur-vent l'informait que le vent en provenance de l'ouest-sud-ouest soufflait de l'arrière à une vitesse de quatorze nœuds. La mer était beaucoup plus calme. Tout laissait croire que la tempête se trouvait enfin derrière eux. Elle jugea préférable de demeurer derrière la roue jusqu'au retour de Bill. Dès son retour, elle le recevrait avec un beau sourire et s'excuserait de sa mauvaise conduite. Le pauvre... ce n'était tout de même pas sa faute s'ils avaient dû faire face à une vilaine tempête. Lorsqu'il lui avait réclamé de l'aide, il était parfaitement en droit de le faire. Oui, elle se trouvait à bord de SeaLove pour faire un beau voyage, mais d'abord et avant tout, elle s'y trouvait pour offrir son assistance lorsque requise. Elle ne devait pas se contenter d'agir uniquement en tant que cuisinière, amante et ménagère. Non... elle devait aussi agir en tant qu'assistante du capitaine. À ce titre, elle avait le devoir de se montrer aussi efficace que saurait l'être un homme. Ce discours intérieur l'ayant rendue plus confiante, elle mit un terme à ses larmes.

Elle n'avait pas oublié que Bill lui avait demandé de garder le bateau à 102 degrés. Elle consulta donc quelque peu le pilote automatique et parvint à le faire passer de 104 à 102 degrés. C'est à ce moment même que Bill revint.

-Allo! lui lança Cynthia. Tu te sens mieux?

-Oh oui! répondit Bill. Comment ça va ici?

-Pas mal du tout. La tempête est finie, nous filons dans la bonne direction et je voudrais te demander de me pardonner pour ma conduite de tout à l'heure.

-Sans problème. Ça t'apprendra à comparer mon Atlantique à une baignoire! Tu viens d'avoir un excellent échantillon de sa puissance.

-Toutes mes excuses, cher Atlantique, et à toi aussi, Capitaine chéri! Plus jamais je ne vous sous-estimerai... ni l'un ni l'autre.

-Et que fais-tu de SeaLove? Il nous a tout de même permis de traverser cette tempête en toute sécurité!

-Oh merci! Merci SeaLove!

Ce disant, Cynthia se pencha pour embrasser le volant.

-Dis, Bill? Est-ce que tu me pardonnes?

-Je n'ai rien à te pardonner et je ne t'en ai jamais voulu, précisa Bill. Disons que j'ai été un peu surpris par le fait que tu ne voulais plus me parler, mais par contre, je pouvais comprendre ton anxiété.

-Je dois admettre que j'étais vraiment anxieuse et nerveuse! Je suis désolée, Bill. Sois-sûr qu'à la prochaine tempête, je serai fin prête!

-J'en suis persuadé!

-Lorsque nous traverserons les Bahamas, peut-être que tu pourrais me donner un peu plus d'instructions sur l'art de conduire SeaLove. Tu devrais aussi me montrer tout ce qu'il me faut savoir pour traverser une tempête comme celle de ce soir!

-Tu sais... ce voyage va nous permettre de mieux nous connaître, toi et moi. C'est d'ailleurs pourquoi nous allons aux Bahamas. Je veux qu'avant d'entreprendre une plus longue portion de ce périple, nous puissions devenir plus familiers, tant avec nos réactions personnelles qu'avec celles de SeaLove. En particulier sur un océan déchaîné. Toi et moi, nous devons apprendre à réagir et à travailler ensemble.

-Alors tu n'es vraiment pas fâché contre moi?

Après avoir posé cette question, Cynthia abandonna le gouvernail pour se jeter dans les bras de son capitaine. En guise de réponse, ce dernier lui retira son chapeau et déposa un baiser sur son front.

-D'accord, jeune fille. Descends en bas et va faire comme moi. Enlève ces vêtements trempés et prends une bonne douche chaude. Ensuite, libre à toi de faire une sieste.

-Non, je vais prendre une douche et remonter tout de suite après. Je ne m'endors plus. Est-ce que toi tu aimerais aller te reposer?

-Non, pas avant d'avoir dépassé Memory Rock et de naviguer sur les eaux des Bahamas. Sur le canal météo, on nous annonce une belle journée. Ils disent qu'il devrait faire près de 25 degrés cet après-midi. Nous pourrions mettre nos maillots de bain, installer des chaises sur le pont et dormir à tour de rôle...

-Pourquoi veux-tu que je mette mon costume de bain?

Les deux s'adressèrent un sourire, tandis que Bill préféra ignorer la question.

-Est-ce qu'on risque de croiser plusieurs bateaux sur notre route? voulut savoir Cynthia.

-Non, pas vraiment. On voguera sur la mer des Bahamas avec pratiquement rien autour de nous, sinon des petites îles ou quelques bateaux ici et là. On va filer tout droit vers Sale Key. C'est là que nous ancrerons ce soir.

-Et puis après? chercha à savoir Cynthia dont l'intérêt grandissait.

-Nous allons quitter Sale Key et demain soir, nous serons à Green Turtle où il nous faudra passer les douanes et l'immigration.

-C'est bien, Green Turtle?

-Oui, c'est joli! C'est une petite ville tranquille. On y trouve quelques bons petits restaurants typiques des Bahamas. On va passer quelques jours là-bas et ensuite, on reprendra la mer jusqu'à Marsh Harbor.

-Tout ça me convient parfaitement, Bill!

Ils se trouvaient l'un face à l'autre. Il l'entoura par la taille et elle, plaça ses mains autour de son cou.

-Bill, dit Cynthia, je t'annonce qu'à compter de maintenant, je ferai tout ce que mon capitaine me demandera et même plus. Mais...

-Mais? fit Bill plutôt intrigué.

-Mais plus tard, lorsque nous serons dans les Bahamas et que nous serons sur le pont...

-Et lorsque nous serons sur le pont...

-Je ne porterai pas de maillot!

Sur ce, elle le poussa légèrement, le contourna et ouvrit le panneau permettant d'accéder à la cuisine. Elle descendit tout en prenant soin de refermer derrière elle.

-Quelle fille étrange, songea Bill. Vraiment étrange...

Il prit place derrière le volant pour vérifier une nouvelle fois les instruments de bord. Tout semblait normal. La sonde indiquait «000», ce qui signifiait qu'ils naviguaient sur des eaux vraiment profondes, le sondeur étant incapable de détecter le sol sous mer lorsque la profondeur dépassait les cinq cents mètres. Dès que l'instrument serait en mesure d'indiquer le niveau exact de profondeur, Bill saurait alors qu'ils approchaient des récifs entourant les Bahamas. Il jeta un œil sur le GPS et calcula qu'ils

se situaient à environ vingt kilomètres des Bahamas. L'horloge indiquait cinq heures trente-six.

Cynthia revint dans la cabine quelque vingt minutes plus tard. En son absence, Bill avait essuyé et séché les coussins, de même qu'une partie des pièces en acier inoxydable. Sa compagne s'était vêtue d'un jeans et d'un gros chandail bleu dont le collet était remonté jusqu'au menton.

-Je vois que tu te tiens occupé, Capitaine! constata-t-elle. J'ai quelque chose pour toi.

Elle lui tendit une tasse de chocolat chaud puis retourna en bas pour y quérir la sienne.

-Est-ce que tout va bien? s'enquit-elle une fois revenue.

-Oui, tout va très bien. Notre vitesse est passée à 6 nœuds et on devrait s'approcher de Memory Rock dans environ deux heures. Dans moins d'une heure, il fera jour. Je crois qu'on aura droit à un beau lever du soleil! Merci pour le chocolat. Voilà qui me remontera. Je vais le boire et ensuite, j'irai hisser la grand-voile au complet. Si je me fie à la brise actuelle, ça nous aidera à gagner de la vitesse.

-Bienvenue pour le chocolat. Encore une fois, Bill, je suis vraiment désolée. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je crois que c'était la peur.

-C'est parfaitement compréhensible. Ce n'était pas une mince affaire que de se trouver sur un aussi petit bateau pour combattre tous ces éléments qui se déchaînaient contre nous.

Un bruit inusité attira son attention: un bruit étrange, tel un roulement, provenant de l'avant du voilier.

-Est-ce qu'on est O.K., Bill? demanda Cynthia à la manière d'une petite fille.

-Écoute... fit Bill. Est-ce que tu entends ce bruit bizarre?

-Quoi? Oh oui... ce genre de grondement? Qu'est-ce que c'est?

-Je ne sais pas. Je n'ai jamais entendu un tel vacarme. On dirait un train qui fonce droit sur nous.

-C'est peut-être un bateau?

-Oui, mais si c'était le cas, on verrait ses lumières de navigation.

Le bruit devenait de plus en plus fort et le vent avait complètement cessé. La mer était parfaitement calme... Bill et Cynthia avaient l'impression de flotter sur un miroir. Seul le déplacement de la coque et du moteur de SeaLove troublait l'eau. Le bruit augmentait graduellement. On aurait dit une énorme chute d'eau.

-Diable... mais qu'est-ce qui peut bien y avoir devant nous?

-Oh Bill... là, j'ai encore peur. Qu'est-ce qui se passe?

-Je ne sais pas... je ne sais vraiment pas! Va chercher nos gilets de sauvetage!

-Qu'est-ce que tu as dit?

Bill répéta en élevant la voix:

-Va chercher les gilets de sauvetage!

-Pas besoin de crier; je ne suis pas sourde!

Cynthia obéit sans plus de question. Le bruit de cascade continuait d'augmenter. Bill enfila son gilet de sauvetage, veilla à ce que Cynthia fasse de même et garda les yeux vers l'avant du voilier. Il ne pouvait toujours pas identifier la nature du bruit. Son cœur battait à tout rompre. Il posa son regard sur Cynthia. La pauvre était terrorisée. Elle ne ces-

sait de répéter: «Mais mon Dieu, qu'est-ce qui se passe... Oh mon Dieu...»

De son côté, SeaLove avançait paisiblement. La mer semblait immobile. Bill continua de scruter les devants pendant que le bruit s'intensifiait.

-Oh mon Dieu! lâcha-t-il.

-Qu'est-ce que c'est? paniqua Cynthia.

-Fais tes prières, ma belle! Il y a une vague monstrueuse... un raz-de-marée qui fonce droit sur nous!

Rapidement, Bill alla se positionner derrière la roue du gouvernail et poussa au maximum la puissance du moteur. Il tourna rapidement la roue vers tribord, de façon à affronter de face l'énorme masse d'eau. Bien que ses chances d'y parvenir fussent minces, il allait tout de même tenter de surfer sur le monstre. Il était impossible pour Cynthia d'ignorer le danger auquel ils faisaient face. Elle regardait le gigantesque mur d'eau qui s'était formé devant eux avec des yeux prêts à sortir de leurs orbites. Elle était debout et se couvrait la bouche avec la main gauche.

-Assis-toi sur le plancher, Cynthia, lui commanda Bill. Tiens-toi après quelque chose de solide.

Le capitaine sentait que l'arrière de SeaLove se faisait rapidement soulever au-dessus du niveau de la proue. La vitesse augmentait de façon terrifiante. L'énorme vague se faufila sous la coque. Le bateau fut ensuite soulevé avant de se retrouver en déséquilibre alors même qu'il se dirigeait vers le sommet de la masse d'eau. En terme de hauteur, l'arrière dépassait l'avant d'environ soixante degrés. SeaLove poursuivit sa course tout en se faisant violemment secouer, jusqu'à ce qu'il atteigne le pic de

la vague. Il y resta quelques secondes, comme figé dans le temps. Filant toujours vers l'avant, il perdit de son altitude tandis que la vague glissait sous lui.

Bill avait peine à le croire. Ils avaient survécu à un raz-de-marée. Son cœur battait à cent kilomètres à l'heure. Il pouvait presque l'entendre. Il tremblait de tout son être. Ses mains étaient à ce point agrippées à la roue qu'il en avait mal aux doigts. Cynthia était étendue sur le plancher, se tenant fermement à la base du piédestal. Elle souleva la tête pour regarder Bill. Jamais ce dernier n'avait vu la peur animer un visage de façon aussi dramatique. On aurait dit une peinture de Picasso. Elle se mit à crier:

-Sors-moi d'ici, je n'en peux plus! Tu es en train de me tuer! Je t'en prie, sors-moi d'ici!

Bill devait admettre qu'il ne se sentait guère mieux qu'elle. Ce qu'il donnerait, lui aussi, pour quitter ce bateau, ne serait-ce que pour une heure!

-Je crois qu'on s'en est sortis, Cynthia. Essaie de te calmer. Tu pourrais commencer par quitter le plancher et t'asseoir sur un banc...

-Je ne peux pas bouger... je n'en peux plus... je ne peux pas...

Bill regarda autour du voilier pour observer les dégâts. Les coussins étaient répandus sur le plancher, recouvrant pratiquement Cynthia. En scrutant l'arrière, il se rendit compte que le pneumatique avait disparu. Ne restaient plus que les cordes qui traînaient dans l'eau. Il ralentit le moteur et dirigea graduellement le voilier vers l'est. À nouveau, la mer était revenue à l'état miroir. Un calme inquiétant régnait tout autour d'eux. N'eût été du son régu-

lier et plutôt réconfortant émit par le moteur, le silence aurait été perturbant.

-Viens Cynthia, fit Bill, relève-toi. Tu peux le faire, mon amour. Tout va bien, maintenant.

Le Capitaine n'osait s'éloigner du volant. Il tenait la roue comme si sa vie en dépendait. Il finit par comprendre pourquoi Cynthia s'entêtait à demeurer sur le sol. Voilà que ça recommençait... le bruit se faisait à nouveau entendre. Une autre énorme masse liquide d'une force rugissante fonçait sur eux, tel un train déchaîné. Une panique incontrôlable s'empara de Cynthia.

-Oh non... Oh non! laissa entendre Bill. Un autre raz-de-marée nous fonce dessus!

-Non, Bill, non! cria Cynthia. C'est trop pour moi! Je n'en peux plus!

Bill demeura silencieux. C'était également trop pour lui. Saurait-il maîtriser cette nouvelle menace? Cette nouvelle vague attaquait avec encore plus de violence et de rage l'homme qui avait su résister au premier assaut. Bill propulsa le bateau vers l'avant, exactement comme précédemment. Un autre mur d'eau se dressa devant eux. Il était au moins deux fois plus haut que le précédent. Le vacarme qu'il causait engendrait une terreur insurmontable. Le tintement diabolique du voilier accompagnait ce spectacle fantomatique. C'était comme si une navette spatiale rôdait autour d'eux. Et voilà que le mur s'amenait vers eux. Bill jugea qu'il aurait été franchement plus facile de gravir l'Empire State Building que cette vague qui n'était pas sans lui rappeler les chutes du Niagara. À vrai dire, ce n'était pas une vague, mais une montagne d'eau.

-Tiens-toi, Cynthia! cria-t-il.

Il tenta de rééditer son exploit d'avant en abordant la vague de face pour ensuite tourner vers le bas et surfer sur l'immense pente d'eau. Malheureusement, il s'y prit un peu tard. Le temps qu'il mit à pousser le moteur au maximum et à tourner la roue vers tribord permit au raz-de-marée de les engouffrer avant qu'il puisse terminer sa manœuvre. SeaLove fut projeté vers la basse du gouffre, se tenant pratiquement en position verticale, l'avant pointé vers le bas et l'hélice hors de l'eau. Le gouvernail ne servait plus à rien. Le bateau chavira. Puisque le mât descendait vers les profondeurs, Bill se retrouva sous l'eau, tête en bas, les deux mains toujours rivées sur la roue. Il pensait à Cynthia. Autant il ne pouvait rien pour lui, autant il ne pouvait rien pour elle. Il ferma les yeux et retint son souffle. Les vibrations, tout autant que les craquements émis par SeaLove, s'intensifiaient rapidement. Le voilier revint en position normale après une virevolte de 360 degrés sous l'eau. Le mât regagna la surface et Bill put apercevoir le lever du jour. Mais l'espoir que le désastre tirait à sa fin ne fut que de courte durée. Comme le voilier continuait de rouler, l'incroyable puissance du raz-de-marée fit plonger le mât sous l'eau une deuxième fois. Bill se maintint en place en gardant fortement les mains sur le volant. Pour une période de temps qui parut une éternité, voilà qu'il se retrouva à nouveau sous l'eau. Il en était à croire qu'il allait manquer d'air quand la gravité joua son rôle. La longue quille portant un tiers du poids total de SeaLove, le mât put reprendre sa place et permettre au bateau de regagner la surface de la mer. L'immense vague s'était dissipée et Bill avait survécu. Il chercha Cynthia des yeux, mais n'arrivait pas à la voir. Il inspira profondément et c'est avec une certaine réticence qu'il abandonna sa position der-

rière le volant. Autant mentalement et physiquement, l'expérience lui fut néfaste. Se sentant étourdi, il cracha eau et sang avant de perdre conscience et tomber à la renverse sur le plancher de la cabine.

Chapitre 7

Hier ou après: premier contact spirituel

Bill reprit lentement conscience, toussa violemment et vomit sans retenue. Tant son corps que le plancher de la cabine étaient recouverts de vomissure. Il fit face au sol tout en toussant de plus belle. Il parvint à évacuer l'eau salée qu'il avait ingurgitée et ouvrit les paupières pour les refermer aussitôt. Ses yeux le brûlaient; il avait un affreux mal de tête et son cœur battait à un rythme effréné. Tout autour de lui, c'était le silence total; il n'entendait absolument rien. Il toussa à nouveau, se sentit étourdi et sombra dans un profond sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla, il ignorait pendant combien de temps il était demeuré assoupi et étendu sur le sol. S'était-il endormi ou était-il inconscient? Tout ce dont il était certain, c'est qu'il gisait là depuis un bon moment. Il essaya de bouger et ressentit beaucoup de douleur. Il tenta d'ouvrir les yeux avant de se rendre compte que ses paupières étaient pratiquement collées l'une à l'autre. Non sans peine, il parvint à s'asseoir et à porter les mains à la hauteur de sa tête. Doucement, il se frotta les yeux du revers de la main droite, puis entreprit d'ouvrir d'abord un œil et ensuite, un autre.

-Qu'est-ce qui se passe? cria-t-il. Suis-je rendu aveugle?

Tout ce qu'il voyait se limitait à une vive lumière qui semblait se propager tout autour de lui. Il promena la main droite devant son visage pour constater qu'il arrivait à la percevoir. Il regarda autour et parvint à distinguer certains objets. Mainte-

nant qu'il savait qu'il n'était pas aveugle, il agrippa la roue du gouvernail sous laquelle il était assis et s'en servit pour se soulever et atteindre le siège du pilote. Une intense lumière blanche, dont il ne pouvait expliquer la source, l'entourait de partout. Comme il pouvait distinguer différentes formes et parties du bateau, il put conclure qu'il se trouvait toujours à bord de son voilier. De là où il était, il pouvait voir que le mât tenait toujours en place. Il lui était toutefois impossible de mesurer l'ampleur des dégâts.

-Mais comment est-ce possible? Le mât a fait deux rotations de 360 degrés... il a été sous l'eau à deux reprises!

Il tourna la tête et regarda en direction de l'océan. Il n'y voyait rien, sinon un mur composé d'une impénétrable lumière blanche, le laissant sous l'impression que le bateau se trouvait dans un espace entouré d'un épais brouillard.

-Mais où suis-je? s'écria-t-il. Suis-je mort?

Il se souleva avec peine pour avoir un meilleur aperçu de ce qui entourait SeaLove. S'il obtint une meilleure vue de la situation, il réalisa qu'il n'entendait absolument rien. Le silence qui l'entourait était apeurant. Il n'était pas sans se rappeler qu'il avait été confiné un certain temps sous l'eau. Peut-être bien que ses tympans s'en trouvaient transpercés. Il vérifia sa montre, laquelle indiquait huit heures dix-sept.

-Mais je ne veux pas être sourd! lança-t-il à voix haute.

Du coup, il put entendre sa propre voix. Il frappa sur le plancher de la cabine avec un pied et

cogna ensuite sur le couvert du lazaret. Là encore, il entendit très bien.

-Je ne suis ni sourd ni aveugle... Mais que se passe-t-il? Suis-je mort?

Il scruta l'extérieur du voilier puis chercha à voir l'océan. Tout ce qui s'offrait à sa vue se résumait à cette dense lumière blanche pour le moins surnaturelle. Un silence total et inquiétant complétait cette situation quasi irréaliste dans laquelle il se trouvait. Ce trop grand calme l'inquiéta au plus haut point.

-Mais qu'est-ce qui se passe?

Bien que très instable, il parvint à se lever. Il regarda à nouveau autour de lui, cette fois dans l'espoir de trouver Cynthia qu'il appela à plusieurs reprises:

-Cynthia? Cynthia? Est-ce que tu m'entends? Réponds-moi, bordel!

Il ne reçut aucune réponse.

-Non... non... pas Cynthia! Ne me dites pas qu'elle n'a pas survécu.

Il posa son regard sur le panneau permettant de descendre à l'intérieur du voilier. Il était toujours fermé. Lentement, il se dirigea vers le pont, mais toujours pas de Cynthia. Ce qu'il découvrit le fit changer d'idée quant aux dommages subits par Sea-Love durant son combat contre les forces de la nature. Les dégâts étaient énormes et beaucoup plus importants qu'il ne l'avait d'abord cru. La partie supérieure du mât s'était cassée, juste au-dessus des barres de flèche inférieure. On en trouvait des fragments, autant sur le pont que sur l'eau. La partie

avant de la bôme était toujours rattachée au mât alors que le tronçon arrière reposait sur le dessus du bimini et dans la cabine de pilotage. Un peu partout sur le pont jonchaient plusieurs pièces et parties du gréage. Toujours rattachée à SeaLove, la majeure partie des cordages trainait sur l'eau.

-C'est l'enfer! Comment vais-je faire pour réparer tout ça?

Il regarda en direction de la proue et réalisa que les deux ancres avaient été éjectées hors du bateau. Puisqu'elle était pratiquement fermée, il en conclut que l'écoutille s'était ouverte durant le naufrage et que les chaînes de mouillage s'étaient déroulées alors même que le pont du bateau se trouvait sous l'eau. Lorsque SeaLove était parvenu à reprendre sa position normale, sûrement que l'effet de gravité avait fait en sorte de refermer l'écoutille. Les chaînes de mouillage, ainsi que les cordes, étaient encore reliées à leurs attaches respectives tandis que le treuil était demeuré en place. Bill appuya sur l'interrupteur et son mécanisme s'engagea normalement.

-Parfait! lança-t-il avec satisfaction. J'ai encore de l'électricité!

Il supposa que les ancres étaient encore rattachées à l'autre extrémité de chacune des deux chaînes. Il se servit du treuil pour les ramener près du voilier. Il lui fut un peu difficile de les remettre sur leurs points de support, mais il y parvint.

Il poursuivit la visite de SeaLove tout en s'assurant de ne pas glisser ou poser les pieds sur un objet tranchant. Il retourna à la cabine de pilotage, pour constater que le bimini, bien qu'extrêmement endommagé et trempé, tenait toujours en place. Plu-

sieurs coussins avaient disparu, flottant sûrement quelque part sur l'eau. Il n'en restait plus que trois qui reposaient sur le plancher. Bill se dit que leur chute avait fort probablement été freinée par le bimini lorsque le bateau s'était retrouvé cul par-dessus tête.

Le bossoir était demeuré en place, tout comme le moteur du pneumatique. Levant les yeux, le capitaine fut à même de voir que les panneaux solaires avaient tenu le coup. Exception faite des manivelles qui avaient disparu, aucun des quatre winchs ne semblait avoir subi trop de dommages. Quant au pneumatique... il n'était plus à sa place.

Bill saisit le bout d'un des câbles brisés qui auraient dû garder le pneumatique attaché au voilier.

-Comment ces câbles ont-ils pu être coupés de la sorte?

Il vérifia ensuite le tableau électrique, les instruments de bord ainsi que les différents commutateurs de contrôle du moteur. Tout semblait en ordre. Les instruments de bord fonctionnaient bien, sauf qu'ils affichaient tous: «000». Idem pour le compas et le GPS. Quant à la clé du moteur, elle n'avait pas bougé de sa position initiale. Bill la tourna de façon à tout éteindre puis remit le contact à nouveau pour mettre le moteur en marche. Si les batteries le firent bien tourner, il ne démarra point.

-C'est bon, fit-il, au moins, il y a encore du courant. Je devrais pouvoir réparer le reste.

Il se tourna vers le panneau donnant accès aux escaliers qui conduisaient à l'intérieur du voilier. Il avait presque peur de descendre.

-Qu'est-ce que je vais trouver en bas? se demanda-t-il. J'espère que Cynthia est dans l'une des cabines et surtout, bien en vie.

Il était à deux doigts de pleurer. Il ouvrit le panneau et descendit prudemment l'escalier.

-Seigneur! Mais quel gâchis! Un vrai désastre!

À partir du salon, jusqu'à la table de navigation et la cuisine, tout ce qui n'était pas attaché au plancher, aux murs ou aux cloisons était partie prenante du dégât monstre qui régnait partout. Bill parvint à se frayer un chemin au milieu de cet immense fouillis pour inspecter les différentes cabines, ainsi que les espaces réservés au rangement – là encore, c'était la totale dévastation. Il s'assit sur une chaise, près de la table de navigation, et posa la tête entre ses mains. Il devenait évident, pour lui, que Cynthia ne se trouvait plus à bord. Il pleura comme un enfant pendant plusieurs minutes avant de reprendre le contrôle de lui-même et songer à se servir de la radio.

-Mais oui! se dit-il. La radio VHF fonctionne peut être!

Une nouvelle déception l'attendait. Les lampes témoins étaient allumées, mais par contre, la radio n'émettait et ne recevait aucune transmission.

-Évidemment, se dit-il, l'antenne était fixée à la partie supérieure du mât... qui se trouve maintenant sous l'eau.

Il se sentit très satisfait lorsqu'il réalisa qu'il n'y avait que très peu d'eau à l'intérieur du voilier. Pas de doute, le panneau et les hublots avaient ac-

compli leurs fonctions et empêché l'eau de s'infiltrer.

-Qu'est-ce que je suis censé faire, maintenant?

Il était épuisé, abattu et démoralisé. Il pensait à Cynthia. Était-elle encore en vie? Il l'imaginait, flottant sur l'océan, complètement seule et apeurée. Elle était peut-être morte. Si tel était le cas, au moins elle n'aurait pas souffert trop longtemps. Il retourna à la cabine de pilotage, ramassa un des coussins détrempés et le plaça sur le pont. Il était neuf heures trente et la matinée se réchauffait. Le coussin devrait donc sécher assez rapidement.

-Où est le soleil? se demanda Bill. Il semble faire beau, il fait plus chaud, mais il n'y a pas de soleil...

Il scruta l'horizon partout autour de SeaLove, mais l'épais brouillard ne lui permettait pas de discerner quoi que ce soit à l'extérieur du voilier. De plus, l'exécrable silence qui l'entourait le rendait pratiquement hystérique. Il ne pouvait qu'entendre les sons émis par sa propre voix et les bruits qu'il produisait.

-Cynthia est peut-être quelque part près du bateau...

Il déambula autour du pont tout en essayant d'apercevoir la surface de l'eau. Il tira sur chaque corde, chaque drisse et fragment de voile demeurés à bord ou suspendus le long de la coque. Aucun signe de vie. Cynthia n'était pas là.

-Pauvre fille...

Il reprit le chemin de la cabine et plaça le coussin maintenant presque sec sur le banc de tribord. Il s'y étendit sur le dos et plaça les bras sous sa tête. Mai il quitta rapidement cette position, lorsqu'il se rappela jusqu'à quel point il était sale. Il était couvert de crachats et de vomissure. Il se déshabilla complètement et retourna à l'intérieur du voilier, plus précisément à la salle de douche. Il fut heureux et surtout, étonné de découvrir que la pompe d'eau fonctionnait toujours et qu'il y avait encore suffisamment de pression pour qu'il puisse se laver adéquatement. Ceci fait, il se brossa les dents et jugea qu'il était inutile de se faire la barbe. Enfin, il parvint à dénicher des vêtements propres et presque secs.

De retour à la cuisine, il ouvrit le réfrigérateur et le congélateur. Là encore, c'était le fouillis. Rien n'était resté en place, quoique la nourriture demeurerait comestible, le système de réfrigération ayant su tenir le coup. Bill prit une bouteille d'eau avant d'ouvrir le garde-manger. Bien sûr, tout avait été déplacé. Toutefois, la nourriture semblait encore bonne. Il prit deux barres énergétiques et retourna à la cabine de pilotage où il absorba lentement ce mince repas.

-Qu'est-ce que je fais, maintenant? Peut-être... je suis peut-être mort? Je suis peut-être au purgatoire?

Il n'avait jamais cru en l'existence du purgatoire, mais en y songeant bien, qu'en savait-il vraiment?

-C'est ça! articula-t-il à voix haute. Je suis mort et je suis au purgatoire. C'est ma punition. J'ai mis trop de temps à planifier ce voyage, à épargner de l'argent et à préparer mon bateau. Et pendant ce

temps, j'ai négligé pratiquement tout le monde. De plus, je ne croyais en aucun dieu. Non seulement j'ai souvent mal agi, mais je me suis montré égoïste. J'ai couché avec beaucoup trop de femmes et j'ai beaucoup trop bu.

Sur ce, il abandonna son siège et leva les bras vers le ciel en criant:

-D'accord... je plaide coupable. Je suis désolé! Qu'est-ce que tu veux, hein? Que veux-tu que je fasse?

Venant de nulle part, une voix rappelant celle d'un baryton prononça d'un ton bas et difficile à saisir:

-Tu dois maintenant apprendre!

Bill examina les environs. Tout était exactement comme avant. Il ne voyait rien, sinon cette satanée lumière blanche qui depuis son réveil, était omniprésente. Tout demeurerait silencieux. Il se demandait s'il avait réellement entendu une voix. Qui sait? Il était peut être devenu un peu cinglé.

-Qui est là? cria-t-il. Ai-je vraiment entendu une voix ou suis-je devenu dingue?

-Tu dois maintenant apprendre, répéta la voix.

-Eh ben non... je ne suis pas fou. J'entends bien une voix. Qui es-tu? Dieu?

-Je ne suis pas Dieu, rétorqua la voix.

-Es-tu la mort? Suis-je mort?

-Tu n'es pas mort!

Marquant une longue pause entre chaque question, Bill demanda lentement:

-Si je ne suis pas mort, où suis-je? Et qui es-tu?

Marquant également une pause entre chacune de ses réponses, la voix rétorqua:

-Tu es toi-même, tu es ici, je suis ce que je suis, je suis qui je suis, je suis Alpha-Oméga.

-Le début et la fin?

-Je suis le début et la fin!

-Pourquoi suis-je ici?

-Tu es ici pour apprendre!

-Apprendre quoi?

-Ce que je vais t'apprendre.

-Comment dois-je t'appeler?

-Je suis la source de la vie. Appelle-moi La Vie.

-La Vie? Tu veux que je t'appelle La Vie?

-Je suis La Vie, je suis la nature, je suis Alpha-Oméga. Je suis le créateur. Sans moi, il ne peut y avoir de vie.

-Alors tu es Dieu!

-Le mot Dieu a été corrompu par les hommes. Les humains n'ont pas tous le même Dieu. Il y a trop de dieux et de faux dieux. L'humanité pille, torture et tue au nom de son Dieu. Je ne peux être connu sous ce nom. Je suis La Vie, je suis la nature et je suis le créateur.

Bill croyait rêver. Comme il était fatigué, sûrement qu'il dormait. Tout semblait si irréel. Non... la voix n'existait pas. Mais puisqu'il rêvait, autant jouer le jeu.

-D'accord, La Vie... pourquoi suis-je ici?

-Tu es le fils de La Vie. Tu es ici pour apprendre.

-Apprendre quoi?

-Le message. Tu deviendras le nouveau messager, le dernier prophète.

-Le messager de quoi?

-Le messager de La Vie!

-Prophète? Y'a-t-il d'autres prophètes, actuellement, sur terre?

-Il y en a déjà eu d'autres.

-En ai-je connu quelques-uns?

-Tu as entendu parler de certains d'entre eux.

-Donne-moi un nom!

-Jésus.

-Jésus? Le fils de Dieu?

-Jésus, le messager de La Vie.

-Qui d'autre?

-Noé, Abraham, Moïse. Mohammed, Joseph Smith... ils étaient tous des agents de l'action divine.

-Oui, je les connais. Est-ce qu'il y en a eu d'autres?

-Il y en a eu d'autres.

-Pourquoi moi? Qu'est-ce que j'ai en commun avec ces personnages bibliques?

-Tu as été choisi.

Bill n'arrivait pas à croire que cette conversation était réelle. Soit il hallucinait, soit il se trouvait au milieu d'un cauchemar? Il était là, debout, à parler avec une voix cachée à l'intérieur d'une lumière blanche. Hormis cette voix, c'était le silence absolu.

-Où es-tu? Pourquoi est-ce que je ne peux pas te voir?

-Je suis la source lumineuse qui t'entoure. La lumière est La Vie. Je suis la lumière.

-Pourquoi moi? Je ne suis rien d'autre qu'un marin incompetent. Je n'ai même pas pu conduire

mon bateau jusqu'aux Bahamas. Même que j'ai probablement tué une pauvre fille qui méritait très certainement de vivre!

-Tu n'as pas atteint ta destination parce que La Vie est intervenue. Tu as traversé la première tempête avec brio. Tu comprends et respectes les forces de la mer. Tu t'es montré affable envers ta compagne et tu as compris sa peur. Tu as franchi la première grande vague avec courage et détermination. La Vie a été impressionnée par la façon dont tu as su faire face au défi. Pour t'attraper, La Vie a dû provoquer un deuxième raz-de-marée.

-Pour m'attraper?

-Comme les humains attrapent le poisson dans leurs filets.

-Où suis-je, présentement? Peux-tu au moins répondre à cette question?

-Tu es dans un endroit que les hommes ont baptisé le Triangle des Bermudes. Ici, La Vie a capturé et étudié plusieurs de tes semblables. En fait, cette région constitue pour La Vie ce que tu appelles un lieu de pêche.

Les deux observèrent un court silence, jusqu'à ce que Bill, après s'être assis, demande:

-Est-ce que je rêve? Est-ce que je souffre d'un désordre mental?

-Tu ne rêves pas et tu ne souffres d'aucun désordre mental. Tu deviendras un visionnaire, un voyant, un prophète doté de grands pouvoirs. La Vie partagera certains secrets de l'existence avec toi.

-Quels secrets?

-Tu seras doté d'un niveau mental supérieur aux autres hommes. Tu apprendras la véritable philosophie. Tu développeras la sagesse devant te permettre de comprendre la différence entre la source, la raison de la vie et la mythologie.

-Quitte à me répéter... pourquoi moi? Pourquoi m'avoir choisi?

-Tu es ici pour accomplir ton destin. Réponds à quelques questions...

-Je vais répondre si je suis en mesure de le faire!

-Prends-tu plaisir à exterminer les êtres vivants lorsque tu n'y es pas obligé? Est-ce que tu tues les hommes, les animaux ou les poissons par sadisme? N'es-tu pas un médecin dont le but consiste à venir en aide aux hommes et aux animaux? N'as-tu pas un grand respect pour tout ce qui vit?

-Oui...

-N'as-tu pas refusé de tuer des êtres humains lorsqu'on t'a ordonné de le faire? N'as-tu pas été incarcéré après avoir été accusé de désobéissance? N'as-tu pas été congédié et déshonoré par les forces militaires de ton pays? N'as-tu pas perdu le droit de pratiquer ton métier? N'as-tu pas protégé la vie?

-Oui, c'est vrai.

-N'es-tu pas celui qui se soulève devant toute forme de destruction de la vie, y compris l'avortement?

Bill se leva de son siège et déclara:

-Oui, je crois en la vie et je crois également en la liberté. Alors, libère-moi!

-La vie te libèrera dès tu auras appris et que tu seras devenu le dernier messager.

-Qu'est-il arrivé à Cynthia?

-Elle vit... tu la verras de nouveau.

Bill consulta sa montre, mais celle-ci avait cessé de fonctionner. La voix ajouta:

-Le temps ne compte plus pour toi. Tu sombreras bientôt dans un profond sommeil qui durera

deux années terrestres. Durant ce temps, tu découvriras le visage surnaturel de la vie, de même que ses divins secrets. Lorsque tu te réveilleras, tu seras devenu le dernier prophète. Tu seras l'intermédiaire de La Vie auprès de l'humanité. Tu partageras tes nouvelles connaissances au profit de tes semblables. Tu seras le dernier émissaire avant l'extermination de l'humanité. Si tes pairs n'acceptent pas le message que tu leur livreras et qu'ils refusent de s'adapter aux exigences de La Vie, leurs jours seront comptés.

Bill était là, regardant partout autour de lui, incapable de comprendre ou d'accepter ce qu'il entendait. Comment ce divin message était-il possible? Oui, il croyait en la vie sous toutes ses formes. Vrai, aussi, qu'il lui était difficile de détruire un être vivant. Voilà longtemps, alors qu'il était beaucoup plus jeune, il avait accompagné des amis à une partie de chasse. Jamais il n'oublierait ce magnifique élan qui se tenait près d'un petit lac. Il prenait des photos de l'animal pendant que ses copains visaient la cible avec leurs armes. Voyant cela, il hurla de toutes ses forces pour faire fuir l'animal. Et le stratagème de fonctionner. S'il était fier de son coup, ce ne fut certes pas le cas de ses amis qui n'y allèrent pas de mots tendres à son endroit. À la pêche, c'était un peu la même chose. C'est que les poissons avaient eux aussi le droit de vivre!

-Les hommes n'écouteront pas, affirma-t-il.

-Ils n'écouteront peut-être pas... convint la voix d'un ton sombre.

-Alors, que se passera-t-il?

-Tu seras le dernier prophète, l'ultime messager. Si les hommes refusent le message que nous leur transmettrons par ton entremise, ce sera non seulement la fin de l'humanité, mais de tout ce qui

vit. Voilà des siècles que les hommes pèchent contre les trois éléments que sont l'air, l'eau et la terre.

-Si je ne rêve pas, si cette discussion est réelle; eh bien... tu m'en demandes trop. Je ne suis pas un prophète, je ne suis qu'un homme.

-Aujourd'hui, tu es un homme. Lorsque tu te réveilleras, tu seras le nouveau prophète... le dernier prophète.

Chapitre 8

Hier ou après: la fâcheuse situation de Cynthia

Cynthia cria éperdument lorsqu'elle se rendit compte que le bateau chavirait. Elle se retrouva sous l'eau, complètement terrifiée, se retenant toujours à la base du piédestal, la tête à l'intérieur de la cabine de pilotage où une bulle d'air lui permit de respirer. Lorsque SeaLove se renversa une deuxième fois, elle fut incapable de se retenir et se vit éjecter du bateau avant de se retrouver sous l'eau. Dieu merci, l'excellente flottaison de son gilet de sauvetage lui permit de regagner la surface de l'eau en quelques secondes. Elle toussait, criait et avait perdu tout contrôle. À proximité d'elle flottaient deux coussins qu'elle s'empressa d'agripper. Tout en s'y retenant, elle les poussa devant elle et tenta de nager vers le voilier. Mais SeaLove, poussé par le vent et les restes de la dernière vague, s'éloignait rapidement. Aussi, ne mit-il que très peu de temps avant de se soustraire de sa vue. Pendant ce temps, à l'horizon, le soleil saluait le début de la journée.

-À l'aide! cria-t-elle, à l'aide! S'il vous plaît, quelqu'un, aidez-moi!

Elle était dans un véritable état de panique. En même temps qu'elle pleurait et hurlait, elle pagayait dans l'eau de façon irréfléchie, se retournant dans toutes les directions.

-Non... non... pourquoi est-ce que ça m'arrive à moi? À l'aide! À l'aide!

Faisant face à l'est, elle observa le lever du jour et parvint quelque peu à se calmer. Elle n'en était pas certaine, mais il lui semblait voir quelque

chose qui flottait à quelque cinquante mètres de sa position. Rien de très gros, mais suffisamment pour masquer les rayons du soleil qui normalement, aurait dû éclairer le niveau de la mer.

-Ça doit être Bill... Bill! Bill! Je suis ici... viens me rejoindre!

Elle n'obtint aucune réponse. L'objet ou la personne qu'elle voyait s'éloignait progressivement.

-Bill! Bill! cria-t-elle à nouveau. Est-ce que tu m'entends? Bill! Bill! J'espère qu'il n'est pas mort. Oh! Mon Dieu... je ne veux pas être toute seule ici. Bill! Bill! Réponds-moi!

Elle se mit à nager vigoureusement vers l'objet. Ce faisant, elle poussait les deux coussins devant elle, ce qui lui permettait, lorsqu'elle se sentait fatiguée, de poser la tête sur l'un d'eux. Tout en pleurant inlassablement, elle parvint à se rapprocher, la distance, entre elle et son point de destination, diminuant petit à petit.

-Et si c'était Bill? Qu'est-ce que je vais faire s'il est mort? Bill... Bill... s'il te plaît, ne sois pas mort. Nage vers moi!

Faisant appel à tout son courage et à toute l'énergie dont elle était capable, elle continuait de nager. Puis vint le moment où elle se trouva suffisamment près de sa cible pour reconnaître le pneumatique.

-C'est le canot pneumatique... Oh! Mon Dieu! C'est le canot! Je suis sauvée!

Elle redoubla d'effort et y alla de ses meilleures brasses. Bien qu'elle était une excellente nageuse, elle ne s'approchait que trop lentement de ce

qui pourrait assurer sa sécurité. Du moins, à court terme. Pour augmenter sa vitesse, elle décida de se défaire d'un des coussins, monta sur l'autre et fit face au ciel, le coussin sous elle et contre son dos. Elle ramait avec ses mains plus qu'elle ne nageait et agitait les pieds pour mieux se propulser vers l'avant, ce qui lui permit d'avancer nettement plus vite. Elle continua ainsi pendant plus d'une heure.

-Le pneumatique... Oh! Cher pneumatique, je t'en prie, attends-moi. Oh mon Dieu... je me rapproche... je vais y arriver.

Elle tourna la tête pour regarder en direction du canot, glissa de son coussin et finit par se retrouver sous l'eau. Sitôt revenue à la surface, elle se mit à la recherche du coussin. Elle perdit de précieuses secondes pour arriver à le saisir, des secondes durant lesquelles le pneumatique s'éloignait.

-Non! Non! Non! Reviens ici!

La distance, entre elle et l'embarcation, avait quelque peu augmenté. Elle se reposa brièvement puis replaça le coussin sous elle, exactement comme précédemment. Puis telle une désespérée, elle pagayait des pieds, les faisant constamment aller de haut en bas. Après deux bonnes heures, ses efforts furent récompensés. Elle pouvait presque toucher le pneumatique. Une longue corde blanche flottait derrière. Elle la saisit et la noua autour d'elle. N'ayant plus une once d'énergie, elle s'offrit un moment de répit avant d'essayer de monter à bord du petit bateau.

-Bill... Bill... appela-t-elle, où es-tu?

Elle regarda tout autour d'elle pour ne voir rien d'autre que le pneumatique, l'eau et le ciel. Le soleil se situant presque au-dessus de sa tête, elle en déduisit qu'il devait être près de midi.

-Je suis dans cette putain d'océan depuis plus de six heures! gémit-elle. Je dois monter à bord de ce bateau le plus vite possible.

Elle tira sur la corde pour s'approcher autant qu'elle le pouvait du pneumatique. Dès qu'elle y fut, elle posa les mains sur le panneau de support du moteur, situé à l'arrière de l'embarcation, et essaya de monter à bord. Mais n'ayant plus suffisamment de forces, elle n'y parvint pas. Le dessus de la coque se trouvait à presque un demi-mètre au-dessus de la ligne de flottaison. Si la jeune femme retomba à l'eau, elle réussit quand même à se retenir d'une main sur la partie arrière du pneumatique. Elle se mit à hurler:

-Merde! Merde! Merde! Mais dans quoi tu m'as foutue, Bill!!! Comment est-ce que je suis censée monter dans ce maudit bateau, moi? Pourquoi t'as pas pensé à installer un truc pour nous permettre de grimper dans ce machin?

Toujours en larmes, elle se demandait ce que Bill aurait fait, s'il avait été là, à sa place.

Elle fixa le pneumatique, réfléchit et développa un plan qui lui permettrait de monter à bord. Elle savait maintenant quoi faire. Se tenant sur la coque côté tribord, elle se tira de l'arrière jusqu'à l'avant du bateau. Là, elle découvrit qu'une autre corde, rattachée au taquet avant, flottait dans l'eau. Elle la tira vers elle jusqu'à ce qu'elle arrive à l'extrémité. Elle dénoua la première corde qu'elle

avait auparavant placée autour de sa taille et la relia solidement à la deuxième, de façon à former une marche frôlant la surface de l'eau. Elle marqua une pause, puis entreprit de placer le pied gauche dans la courbe qui s'était formée au centre de la corde. Poussant de son mieux, elle réussit à se soulever suffisamment haut pour agripper fermement la partie intérieure de la coque. Elle y parvint presque, mais comme cette section était très glissante, elle retomba à l'eau pour ensuite se retrouver à quelque cinq pieds du pneumatique.

-Fichu de bateau de merde! gueula-t-elle. Pourquoi tu refuses de me laisser monter, hein?

C'est là qu'elle s'aperçut qu'un des coussins bleus flottait à seulement quelques mètres d'elle. Elle nagea dans sa direction pour s'en emparer, le plaça sous sa poitrine et revint vers l'arrière du bateau. Elle s'y retint quelques instants, tout en se demandant ce qu'elle pourrait faire de plus pour parvenir à ses fins. Elle se rendit compte que le panneau-moteur du bateau était un peu plus bas que la coque.

-Ce que je peux être conne! grommela-t-elle. C'est là que j'aurais dû fixer les cordes!

Elle se rendit au centre de l'embarcation et défit le nœud reliant les deux cordes. Ceci fait, elle regagna l'arrière avec les cordes bien en main. Elle roula l'un des bouts de la première autour du taquet placé près de la coque, à bâbord, et le bout de la deuxième autour du taquet situé à tribord. Elle relia ensemble les deux autres extrémités des cordes tout en s'assurant que leur centre repose bien à la surface de l'eau. À nouveau elle se reposa, après quoi elle porta le pied gauche sur cette marche d'infortune. Se

tenant solidement, elle se souleva hors de l'eau pour finalement atterrir à l'intérieur du pneumatique.

-J'ai réussi! cria-t-elle. Je suis enfin dans ce stupide bateau! Tu voulais me laisser poireauter dans l'eau, hein? Eh bien ça n'a pas marché! Je suis à bord!

Elle s'étendit sur le fond caoutchouté tout en fixant le ciel. Selon la position du soleil, elle devina qu'il devait être aux alentours de quatorze heures. Elle était fatiguée et déshydratée. Dans un effort ultime, elle se souleva pour gagner la position assise, histoire de vérifier si la trousse d'urgence que Bill avait fixée à l'embarcation s'y trouvait toujours. Oui, elle y était, bien attachée sous le couvert avant.

-Merci, Bill... Je t'aime! Je t'aime! Je t'aime!

Elle ouvrit le sac pour en examiner le contenu. Elle y trouva une bonne douzaine de petites bouteilles d'eau, des cannettes de soda, deux contenants en plastique renfermant des barres nutritives, deux paires de lunettes solaires, une lampe de poche, une radio VHF portable, un EPIRB, un tube de crème solaire, un petit et un grand couteau ainsi qu'un sac transparent contenant divers médicament et bandages. Tout au fond, Bill avait aussi placé deux couvertures et deux chapeaux.

-T'avais raison, Bill, lança-t-elle, t'avais tellement raison!

Elle se souvenait très bien du jour où Bill avait préparé cette trousse avant de l'attacher dans le pneumatique. N'en voyant pas la raison, elle l'avait alors trouvé plutôt bizarre.

Elle était suffisamment sage pour savoir qu'il lui fallait ménager son eau potable. Elle en but un peu pour se rincer la bouche avant de recracher sa gorgée par-dessus bord. Par la suite, elle but lentement, un peu à la fois.

-Ah! Mon Dieu! s'exclama-t-elle. Je n'aurais jamais pensé que de la simple eau fraîche pouvait être aussi bonne

En guise de repas, elle absorba une barre nutritive. Après avoir ainsi bu et mangé, elle constata que le plancher du bateau était dur sous son postérieur. Elle scruta les environs de sa nouvelle habitation pour vite découvrir que l'un des coussins flottait à près de trois mètres d'elle. Pas question qu'elle retourne à l'eau pour le récupérer. Sûrement qu'il existait un autre moyen. Elle attrapa l'une des cordes, la détacha de l'autre et lança l'une des extrémités vers le coussin. Il lui fallut effectuer quatre ou cinq lancers avant de voir sa corde retomber sur sa cible. Elle tira doucement; ce qui lui servirait de matelas s'approchait lentement d'elle. Avant de crier victoire, elle dut toutefois s'y reprendre à quelques reprises.

-Je t'ai! lança-t-elle lorsque le coussin fut enfin à sa portée. Ah... mon beau coussin! Tu m'as sauvé la vie. Est-ce que tu t'en rends compte?

Une fois le coussin à bord, Cynthia le plaça sur la base du pneumatique et s'y étendit, le bras gauche sous la tête et les yeux rivés vers le ciel. Le soleil s'était déplacé vers l'ouest, ce qui signifiait qu'il devait être au moins seize heures, peut-être même dix-sept. Elle n'était toujours pas confortable. Son chandail et ses jeans étaient à ce point imbibés d'eau salée qu'ils lui collaient au corps. Elle retira

son gilet de sauvetage, se dévêtit et étendit ses vêtements sur le côté du pneumatique, tout en espérant que le soleil parviendrait à les sécher avant la tombée du soir. Ensuite, après une brève hésitation, elle remit son gilet de sauvetage, s'allongea sur le coussin et sombra dans un profond sommeil.

Lorsqu'elle se réveilla, il faisait déjà presque nuit. Elle s'assit tout en prenant conscience de sa fâcheuse situation. Elle était là, au beau milieu de l'océan, seule et sans la moindre idée de ce qu'elle devait faire. Gagnée par la peur, elle se mit à crier:

-Qu'est-ce que je suis censée faire, maintenant? Bill! Bill! Mais où es-tu? Merde! Comment peux-tu me laisser toute seule ici?

Elle se calma et ouvrit la trousse de vivres pour en sortir une bouteille d'eau.

-Mais comment puis-je être aussi sotte! Il y a un transmetteur radio dans la trousse... je n'ai qu'à appeler à l'aide et voilà tout!

Cela dit, elle s'empara de la radio, qu'elle actionna en tournant l'interrupteur.

-Ça marche! jubila-t-elle, ça marche!

Comme la radio était déjà sur la fréquence seize, elle parvint facilement à lancer son message de détresse:

-Ici Cynthia. Je suis à bord d'un pneumatique et complètement seule. Est-ce que quelqu'un m'entend?

Elle répéta son message une bonne cinquantaine de fois, mais sans jamais obtenir de réponse. Elle commençait à désespérer sérieusement. Elle se recoucha sur le coussin, ferma les yeux et pleura un

bon coup. La nuit gagnait du terrain quand elle s'assit et lança:

-Mais qu'est-ce que je fais là... il y a un EPIRB, ici, non?

Elle se saisit de l'instrument et l'activa. Une petite lumière jaune s'alluma avant qu'elle entende un faible «Bip» qui revenait toutes les trente secondes. Elle referma la VHF pour préserver les piles, le remit dans la trousse, prit une gorgée d'eau et avala une autre barre nutritive. Après s'être rendue à l'arrière du pneumatique pour effectuer ses besoins naturels, elle étendit une couverture sur son coussin, s'enveloppa à l'intérieur de la deuxième et se coucha sur le côté. À nouveau, elle pleura à chaudes larmes puis s'endormit.

Chapitre 9

Hier ou après: Cynthia et la Garde côtière

Cynthia rêvait qu'elle prenait une douche froide. Puis elle se réveilla pour constater rapidement qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Ne se souvenant plus de l'endroit où elle se trouvait, elle souleva la tête pour scruter les environs.

-Oh non! soupira-t-elle, je suis encore dans ce fichu pneumatique! Et il pleut comme ce n'est pas possible! Merde! En plus, il fait froid!

Elle s'enveloppa avec l'une des couvertures, plia soigneusement l'autre et la remit dans la trousse d'urgence. Elle but à même la pluie, tout en levant les yeux vers le ciel et examiner l'horizon. Le soleil se levait à l'est et le ciel était pratiquement clair. Toujours aussi chanceuse, le hasard voulut que le seul nuage pluvieux qu'elle pouvait voir se retrouve juste au-dessus d'elle. Plutôt que de s'en plaindre, elle usa de son sens pratique pour tirer avantage de la situation. Aussi, retira-t-elle sa couverte, avant de rincer ses cheveux et son corps. Elle en profita également pour nettoyer ses vêtements et les étendre à nouveau sur la coque.

-Au moins, ils seront propres! Je ne peux pas croire à ce qui m'arrive!

Elle s'agenouilla et se mit à frapper à deux poings sur le rebord du bateau.

-Faites-moi sortir d'ici! S'il vous plaît, quelqu'un... faites-moi sortir!

Puis elle se rappela de l'EPIRB. Elle s'en empara et vit qu'il était toujours en mode de transmission.

-J'espère que cette putain de babiole fait ce qu'elle est censée faire!

Selon ce qu'elle était à même de pouvoir juger, il était environ six heures du matin.

-Ce doit être jeudi, figura-t-elle. Le cinquième jour de ce maudit voyage. Je dois absolument croiser quelqu'un sur cette mer de merde!

Elle prit la VHF et émit:

-Allo? Allo? Mon nom est Cynthia... Pouvez-vous m'entendre?

Après quelques minutes de conversation en solo, elle balança l'appareil sur le plancher.

-Cette fichue radio ne sert absolument à rien! se fâcha-t-elle.

Aussitôt ce geste posé, elle prit conscience de son impair. La radio n'offrait peut-être pas une longue portée de transmission, mais s'il advenait qu'elle puisse capter le signal d'un bateau, ou apercevoir un bateau, elle en aurait drôlement besoin pour appeler à l'aide. Elle la ramassa donc, l'éteignit, la sécha et la remplaça dans la trousse d'urgence. Puis elle s'assit sur le rebord gonflé du pneumatique, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, avant de se remettre à pleurer.

Le soleil se levait petit à petit et la pluie cessa.

-Ce n'est pas le fait de pleurer, se dit-elle, qui me viendra en aide. Je dois faire quelque chose

pour rester saine d'esprit. Il faut que je me tienne occupée.

Elle vida la trousse d'urgence pour en faire l'inventaire. Il lui restait onze bouteilles d'eau, dix barres nutritives et trois sodas. Elle conclut qu'elle possédait suffisamment de vivres pour trois jours. Elle prit une barre et une bouteille d'eau, s'assit sur le rebord du bateau et entama sereinement son premier repas de la journée. Le plancher était un peu mouillé et glissant. Après son minime repas, elle entreprit de l'assécher à l'aide d'une lingette humide bleue. Puisque la température était clémente et que la mer était devenue calme, elle n'entrevoyait aucun danger à retirer son gilet de sauvetage.

Il était environ huit heures lorsqu'à nouveau, elle sombra dans un état dépressif. Toujours nue, elle se coucha sur le sol en empruntant la position fœtale et pleura de plus belle. Après un bout, réconfortée par la douceur du soleil sur son corps, elle s'assoupit.

-Y'a-t-il quelqu'un à bord? Ici la Garde côtière. Est-ce que quelqu'un est à bord?

Cynthia ouvrit les yeux et se souleva sur les genoux pour regarder tout autour d'elle. À quelque cinquante mètres du sien, un gros bateau s'approchait tranquillement. Il n'en fallait pas davantage pour qu'elle se lève, non sans gesticuler et crier autant qu'elle le pouvait, faisant fi de sa nudité.

-Je suis ici, cria-t-elle, je suis ici! S'il vous plaît, aidez-moi! Ah! Merci mon Dieu!

L'embarcation de la Garde côtière américaine s'approcha tranquillement du petit pneumatique. Lorsqu'elle fut suffisamment près, l'un des deux

marins se trouvant sur son pont, à bâbord, lança une corde en direction de la naufragée.

-Attrapez-la! Pouvez-vous l'attacher au taquet avant?

-Oui, je peux! Merci... vous me sauvez la vie! Ah! Mon Dieu! Vous ne pouvez pas imaginer! J'avais tellement peur de mourir ici!

-Vous êtes en sécurité, maintenant. Nous allons vous sortir de là.

Le jeune marin qui lui parlait ainsi se tourna vers son confrère pour lui souffler:

-T'as vu ses gros nichons?

-Comment les manquer! répondit l'autre.

Un troisième homme les rejoignit pour adresser à Cynthia:

-Je suis le lieutenant Gosselin. Pourrais-je connaître votre nom?

-Mon nom est Cynthia Faherty. Je vous en prie, sortez-moi d'ici, s'il vous plaît!

-Nous allons vous aider. Je vois que votre embarcation est enregistrée aux États-Unis. Êtes-vous citoyenne américaine?

-Oui, je le suis. Que feriez-vous, si je ne l'étais pas... vous me laisseriez ici?

-Définitivement pas. Je vois que vous avez des vêtements sur la coque. Veuillez-vous vous habiller, s'il vous plaît.

Devant cette réquisition, Cynthia se servit de ses mains pour cacher certaines parties de son anatomie

-Je suis désolée, rétorqua-t-elle. J'étais seule et toute trempée dans ce maudit bateau. J'essayais de me réchauffer et de sécher mes vêtements. Ils

sont encore humides, mais je vais les mettre. Donnez-moi une minute.

L'officier se retourna et somma les deux autres de faire de même.

-Je suis prête, annonça Cynthia au bout de quelques minutes. Est-ce que vous voulez que je vous remette mes affaires?

-Non, répondit le lieutenant. Nous allons installer une échelle et vous aider à monter à bord de notre frégate. J'aimerais savoir s'il y a d'autres personnes qu'il nous faut rechercher et si c'est le cas, veuillez nous dire si vous avez une idée de l'endroit où ils peuvent se trouver?

-Il n'y avait qu'une seule autre personne à bord notre voilier. Son nom est Bill Morrison et je ne sais pas du tout où il se trouve, pas plus que je ne sais où se trouve le voilier. Nous avons été frappés par une tempête...

L'officier l'interrompt:

-Nous parlerons de tout ça plus tard. On va d'abord vous sortir du pneumatique.

L'un des jeunes marins installa l'échelle tandis que l'autre en descendit. Dès qu'il fut dans le petit bateau, Cynthia se rua vers lui et l'enlaça par le cou. L'homme, en position instable sur le bord du pneumatique, perdit l'équilibre et tomba à la renverse dans l'eau. De son côté, Cynthia se retrouva sur les genoux, mais parvint à se retenir sur le rebord du bateau. Quant à l'autre matelot, qui se trouvait toujours sur le navire de la Garde côtière, il ne put qu'éclater de rire tant la chose l'amusait. Bien que le

lieutenant Gosselin trouvait également la situation amusante, il s'efforça de le cacher, préférant afficher un air impassible.

-Paul, ordonna-t-il, cesse de rigoler! Ça va, Alexander?

-Oui, mon Lieutenant, je vais bien, répondit le jeune homme tout en réintégrant aisément le pneumatique.

-Je suis tellement désolée, s'excusa Cynthia en ayant peine à étouffer un fou rire. J'étais si heureuse d'avoir enfin quelqu'un pour me secourir... vraiment, je suis désolée, Alexander. C'est bien votre nom, n'est-ce pas?

-Oui, Madame! Ça va, Madame!

-Mademoiselle Cynthia, dit le lieutenant, je vous prie d'être prudente lorsque vous grimpez l'échelle. Je vous tendrai la main dès que vous serez à proximité du pont. Alexander?

-Oui, mon Lieutenant?

-Quand madame sera à bord de notre navire, remets toutes ses choses à Paul. Il t'aidera par la suite à monter le pneumatique à l'arrière. Une fois que ce sera fait, vous le dégonflerez.

-Oui, mon Lieutenant! À vos ordres.

Comme elle était très faible, Cynthia éprouva de la difficulté à atteindre le pied de l'échelle. Dès qu'elle y fut, elle monta quelques marches, mais dut s'arrêter.

-Aide-la, Paul, commanda le lieutenant.

-D'accord, mon Lieutenant, si c'est ce que vous voulez...

Paul ne trouva rien de mieux que de poser ses deux mains sur le postérieur de Cynthia et de la pousser vers le haut, ce qui fit que le lieutenant Gos-

selin put finalement attraper la main droite de la rescapée et l'aider à monter à bord. Cynthia prit une profonde inspiration, lui adressa un sourire et le remercia. Puis elle regarda en direction d'Alexander, qui se trouvait encore au pied de l'échelle.

-Vous êtes vraiment fort, Alexander, le complimenta-t-elle. Vos mains m'ont vraiment aidée à monter. Ce fut très plaisant.

-Euh... désolé, Madame, bafouilla le jeune homme en rougissant quelque peu. Je ne savais pas quoi faire d'autre pour vous aider.

-Vous avez fait ce qu'il fallait et je vous en remercie. Je suis enfin sortie de ce fichu pneumatique. Merci à Dieu et merci à vous!

-Je ne dirais pas ça, soumit Alexander. Ce petit bateau vous a tout de même sauvé la vie.

Le lieutenant mit un terme à cette conversation en disant:

-Suivez-moi, je vous prie, Cynthia. Je vais vous conduire à votre cabine. Vous pourrez vous rafraîchir et vous reposer un peu.

-Me serait-il possible d'avoir un café et quelque chose à manger? réclama Cynthia.

-Nous apporterons ce que vous demandez à votre cabine.

-Merci, vous êtes très gentil.

-Dès que vous serez en mesure de le faire, le capitaine aimerait vous rencontrer pour vous poser quelques questions.

-Mais bien sûr... qui est le capitaine?

-L'homme, là-bas, qui se tient sur le pont et qui nous regarde. C'est le capitaine Conway.

-Y'a-t-il des femmes à bord?

-Non, nous ne sommes que quatre hommes.

Ceci dit, le lieutenant la conduisit vers les quartiers réservés à l'équipage et lui ouvrit la porte d'une petite cabine.

-Vous devriez être confortable, l'assura-t-il. La salle de douche se trouve de l'autre côté du passage.

-Merci.

-Quand vous serez prête pour la rencontre avec le capitaine, appelez-nous. Il y a un poste de communication, là, sur la table près de la couchette.

-Je vous appellerai. Sommes-nous encore loin de la côte?

-Vous voulez dire de la Floride?

-Oui...

-Quand nous vous avons trouvée, vous étiez à environ vingt kilomètres de la côte ouest des Bahamas. Nous sommes présentement à environ cent kilomètres de notre base. Êtes-vous en mesure de me fournir des informations concernant l'endroit où votre embarcation a coulé?

-Eh bien... pas vraiment. Tout ce que je sais, c'est que nous faisons la traversée entre Lake Worth et Memory Rock, aux Bahamas.

-Reposez-vous un peu. Nous discuterons plus tard.

-Si vous le permettez, je vais prendre une douche. Il faut que j'enlève tout ce sel qui recouvre mon corps.

-Sans problème. Vous trouverez un sandwich et du café dès votre retour dans la cabine.

-Auriez-vous quelques vêtements secs que je pourrais enfiler une fois sortie de la douche?

-Je vais voir ce que je peux vous trouver.

Le lieutenant quitta la cabine. Une fois seule, Cynthia se laissa choir sur la couchette. Elle se de-

mandait ce qui avait pu advenir de Bill. Peut-être bien qu'il n'avait pas survécu. Elle se releva et s'examina dans une glace.

-Oh! Mon Dieu! Mais je suis affreuse! Pas surprenant qu'Alexander se soit jeté à l'eau quand j'ai voulu le toucher.

Elle se dévêtit, se recouvrit à l'aide d'une serviette, ouvrit la porte de la cabine et regarda de chaque côté du couloir avant de le traverser et d'entrer dans la salle de douche. «Je ne voudrais surtout pas scandaliser davantage ces prudes messieurs», se dit-elle.

Le jet chaud de la douche revêtit pour elle des airs de paradis. Lorsqu'elle regagna sa cabine, elle y trouva une tasse de café, de la crème, du sucre et un sandwich. Le tout avait été déposé sur la table attenante à sa couchette, sur laquelle on avait déposé des vêtements parfaitement bien pliés, à savoir une chemise militaire kaki et une paire de shorts. Le café était chaud et combien délicieux. Elle le but tranquillement, tout en savourant son sandwich au poulet.

À nouveau, elle se regarda dans le miroir et se dit:

-Je suis un vrai désastre... presque dégoûtante!

«Que faire, maintenant? s'interrogea-t-elle. Dormir un peu, ou m'habiller en vue de ma rencontre avec le capitaine?» Elle opta pour la seconde option. Bien que le pantalon court fût un peu trop grand au niveau de la taille, il tenait tout de même en place. La chemise était également un peu grande, mais lui allait plutôt bien. Elle garda les trois bou-

tons du haut détachés, et forma un nœud autour de sa taille à l'aide des deux extrémités avant de la chemise. Pour une troisième fois, elle se mira pour se trouver franchement horrible. Elle eut beau chercher, mais ne trouva ni peigne ni brosse. Elle se coiffa donc en se servant de ses mains.

-Eh bien... c'est tout ce que je peux faire. Au diable la séduction et allons rencontrer le capitaine.

Puis elle prit le combiné du poste de communication et appela le pont.

-Ici le Lieutenant Gosselin, entendit-elle. Il vous faut quelque chose?

-Non, ça va, Lieutenant, répondit Cynthia. Je suis prête pour ma rencontre avec le capitaine.

-Nous passerons vous chercher dans une minute.

-Merci.

Moins d'une minute plus tard, Alexander vint frapper à sa porte. Elle lui ouvrit, non sans être quelque peu déçue de ne point être escortée par le jeune lieutenant.

-Je suis là pour vous conduire à la cabine qui nous sert également de cuisine, l'informa Alexander. Le capitaine vous attend.

-Merci. Vous êtes Alexander, n'est-ce pas? C'est vous que j'ai poussé dans l'eau? Ce que je peux être sotte, parfois! Je voudrais m'excuser à nouveau.

-Ce n'est pas grave, M'dame. Il n'y a pas eu de mal. Par ici, M'dame...

Cynthia le suivit. Quelques instants plus tard, elle se trouva en présence du capitaine, assis derrière une table. D'un geste, il l'invita à s'asseoir en face

de lui. Également présent, le lieutenant Gosselin était accoudé sur ce qui semblait être un comptoir à cuisine.

-Capitaine, dit-il, voici Cynthia Faherty. Mademoiselle Faherty, je vous présente le capitaine Conway.

-Je suis enchantée de vous rencontrer, Monsieur, sourit Cynthia. Merci de m'avoir secourue.

-C'est bon, rétorqua le capitaine. Nous n'avons accompli que notre devoir.

D'instinct, Cynthia n'aimait pas cet homme. Il lui semblait arrogant et condescendant. Il n'avait même pas daigné sourire au moment où il lui avait serré la main. Tant au niveau de l'apparence que de l'attitude, il lui rappelait l'un de ses anciens professeurs. L'un et l'autre avaient à peu près le même âge, soit environ cinquante-cinq ans, et se tenaient aussi raides qu'un érable. En plein le genre d'hommes qui ne lui inspirait aucune confiance.

-J'ai évidemment quelques questions à vous poser, poursuivit le capitaine, et je vous demanderais, s'il vous plaît, de bien vouloir me répondre de façon claire et précise. Le lieutenant m'a rapporté ce que vous lui avez expliqué et nous tentons présentement de retracer votre voilier et son capitaine. Enfin... s'il est encore en vie.

-Merci, Capitaine. J'espère que Bill est toujours en vie. Je l'espère de tout mon cœur.

-Décrivez-moi votre bateau. Je veux tout savoir... sa grandeur, sa couleur, son modèle...

-C'était un Jeanneau blanc de quarante-sept pieds et qui ne comptait qu'un seul mât.

-Hum... un de ces sloops français.

-C'était vraiment un bon bateau.

-C'est une question d'opinion. Avant de poursuivre, pourriez-vous me raconter ce qui vous est arrivé à vous et votre capitaine?

Crayon à la main droite, le capitaine rapprocha sa chaise de la table pour mieux noter sur son bloc-notes jaune les informations que l'autre s'apprêtait à lui transmettre.

-Voyons voir... commença par dire Cynthia. Bill et moi avons mis quelques mois pour planifier ce tour du monde en bateau.

-Bill qui? l'arrêta le capitaine. Je veux son nom au complet.

-Bill Morrison.

-Continuez...

-Lundi, tout était prêt et nous avons quitté la Floride.

-Quel lundi?

-Bien... lundi dernier... il y a quelques jours.

-De quel port de Floride êtes-vous partis?

-Nous sommes partis de Cape Canaveral. Le premier jour, nous avons navigué d'un seul trait jusqu'à Fort Pierce. Le lendemain, mardi, nous avons amarré à Lake Worth. Nous sommes restés ancrés à cet endroit jusqu'à minuit. Je ne suis pas vraiment certaine de l'heure à laquelle nous avons levé l'ancre, mais je sais qu'à une heure du matin, nous étions déjà en mer.

-On parle donc du mercredi 12 avril? voulut préciser le capitaine.

-C'est exact, valida Cynthia. Un peu plus tard, on s'est retrouvés au beau milieu d'une tempête. Bill m'a dit qu'il s'agissait d'un...

-D'une tempête tropicale?

-Oui, c'est bien ce qu'il a dit. Moi, j'appelle ça une tempête.

Cynthia marqua une pause tandis que le capitaine la dévisagea tout en attendant patiemment la suite. Toujours derrière le comptoir, le lieutenant Gosselin suivait la conversation tout en se plaisant, occasionnellement, à contempler l'extérieur.

-Et puis quoi? demanda le capitaine.

-Eh bien... nous sommes parvenus à traverser la tempête sans trop de problèmes, sauf que Bill est tombé à l'eau après avoir essayé de solidifier les attaches du pneumatique.

-Est-ce là la dernière fois que vous l'avez vu? demanda le lieutenant Gosselin.

-C'est moi qui pose les questions, crut bon de préciser le capitaine.

-Oui, mon Capitaine, répliqua l'officier.

-Alors, jeune femme... enchaîna le capitaine, répondez à la question.

-Non, il est revenu à bord.

-Comment a-t-il fait?

-Je ne sais pas. À ce moment-là, j'étais occupée à essayer de maintenir le voilier dans la bonne direction, mais je n'y arrivais pas. C'est là que Bill a perdu l'équilibre. J'imagine qu'il s'est accroché à une corde ou un truc quelconque pour parvenir à regagner le bateau. Enfin! Nous sommes parvenus à passer à travers la tempête et tout allait bien. Nous étions tous les deux trempés jusqu'aux os. Nous avons remplacé nos vêtements par des plus secs et plus chauds.

Cynthia montrait des signes d'agitation et de nervosité. Il lui était difficile de raconter ces tristes événements à un homme qui ne semblait capable d'aucune sympathie. Du coup, elle se mit à pleurer.

-Est-ce que vous souhaitez prendre une pause? lui proposa le lieutenant.

Proposition qui lui valut, de la part de son capitaine, un regard désapprobateur.

-Non, ça va, fit Cynthia. Donc... j'en étais au moment où nous avons été frappés par cette gigantesque vague. Le bateau était pratiquement hors contrôle, mais Bill a su le prendre en charge. Je ne sais pas comment il a fait, mais il a fait passer le bateau par-dessus la vague. J'étais morte de peur... je n'arrivais pas à le croire. Toute cette eau qui nous fonçait droit dessus et qui formait un mur d'environ cent pieds de haut...

Tout en racontant son aventure, Cynthia continuait de faire preuve de nervosité.

-Quelle hauteur, dites-vous? demanda le Capitaine Conway.

-Je ne sais pas! Je n'ai pas eu le temps de le mesurer, mais c'était très haut.

-Que faisiez-vous durant ce temps?

-J'étais couchée sur le sol. Je pleurais, je criais... j'avais drôlement peur.

-Donc vous me dites que vous, votre capitaine Bill et le voilier avez survécu à ce que vous appelez... cette vague?

-Oui, jusqu'à l'arrivée d'une deuxième.

-Une deuxième grosse vague? répéta le capitaine.

-Oui! Mais encore plus grosse. Bill a dit qu'il s'agissait d'un raz-de...

-Un raz-de-marée? C'est bien ce que vous voulez dire?

-Oui, je crois que c'est ce que Bill a dit. Mais qu'importe... tout ce dont je me souviens, c'est que le voilier a culbuté et que je me suis retrouvée toute seule dans l'eau...

Ce disant, Cynthia se tenait debout. Elle tremblait, en plus de crier et pleurer, pendant que le capitaine se contentait de la regarder. Le lieutenant tenta de convaincre son supérieur de marquer une pause, mais en vain.

-C'était l'enfer! poursuivit la jeune femme. Moi, toute seule... là... dans ce putain d'océan! Et en pleine noirceur, en plus!

-Il faisait encore nuit?

-Oui, il faisait encore nuit... et c'était affreusement noir.

-Comment se fait-il qu'on vous ait trouvé à bord du pneumatique?

-Je portais mon gilet de sauvetage. J'ai trouvé quelques coussins qui étaient tombés du bateau et je me suis tenue sur eux. Plus tard, au lever du soleil, j'ai aperçu quelque chose... comme une silhouette... qui flottait au loin.

Elle s'assit, s'accouda sur la table et posa son menton sur ses paumes. Elle inspira profondément tandis que son interlocuteur observait un parfait silence.

-Je croyais que c'était Bill, enchaîna-t-elle. Du coup, je me suis mise à crier son nom et à nager vers lui aussi vite que possible.

-Et ce n'était pas lui?

-Non, c'était le pneumatique. Ça m'a pris pratiquement toute la journée pour l'atteindre.

-Où avez-vous trouvé la nourriture, l'eau et le EPIRB?

-Dans le pneumatique. Avant notre départ de Floride, Bill avait rempli un sac à l'épreuve de l'eau qu'il a ensuite attaché et placé dans le cabinet avant du pneumatique. Je croyais que c'était con de faire ça, mais... maintenant, je bénis son geste.

-Si nous vous avons trouvée, précisa le lieutenant, c'est grâce à cet EPIRB que vous avez actionné.

Faisant fi de cette remarque, le capitaine continua:

-Donc... vous n'avez pas la moindre idée de l'endroit où Bill Morrison serait susceptible de se trouver?

-Non, répéta Cynthia sans prendre la peine de cacher l'impatience qui l'animait de plus en plus. Je pense que plutôt que de me poser toutes ces questions, vous devriez essayer de le retrouver.

-C'est ce que nous faisons, l'informa le lieutenant. Depuis que vous êtes à bord, nous effectuons des recherches à l'aide du radar et des satellites. Nous passons tout le périmètre au peigne fin. Nous avons également lancé des recherches aériennes, en plus de contacter tous les bateaux se trouvant à cinquante kilomètres à la ronde. Nous avons demandé à tous ceux qui se trouvent présentement en mer de garder l'œil ouvert et de nous prévenir le plus rapidement possible s'ils croisent un voilier accidenté ou le moindre objet à la dérive.

-Je vous en remercie beaucoup.

-Si votre voilier est encore à la surface, nous le trouverons.

-Et si le bateau a coulé et que Bill flotte quelque part en mer? Serez-vous en mesure de le trouver?

Le capitaine adressa un signe à Gosselin en lui disant:

-Ne devrais-tu pas être sur le pont pour coordonner les recherches?

-Oui, mon Capitaine, rétorqua l'autre avant de s'éclipser.

Une fois seule avec elle, le capitaine fixa Cynthia et lui adressa, de façon agressive:

-Regardez-moi, jeune femme... j'ai quelque chose à vous dire. J'ai écouté votre histoire avec beaucoup d'attention et laissez-moi vous dire qu'elle n'a aucun sens.

En entendant cette déclaration, Cynthia se leva, martela la table du poing et s'écria:

-Qu'est-ce que vous avez dit? Que mon histoire n'a aucun sens? Vous n'êtes même pas au courant de cette putain de tempête et de ces grosses vagues? Quelle sorte de capitaine êtes-vous?

-Du calme, je vous prie, du calme! Mardi soir et mercredi matin, je me trouvais ici, sur cette frégate, et sur ce même océan. Nous avons subi une petite rafale, mais rien de majeur.

-Mais qu'est-ce que vous faites des vagues? N'avez-vous donc rien vu ni rien entendu?

-Non! Il n'y a pas eu de grosses vagues et encore moins de raz-de-marée. En fait, la mer était relativement calme.

Cynthia frappa la table à nouveau, s'exaspéra et hurla:

-Il y a eu une tempête, suivie de deux énormes vagues. Je les ai vues et je sais ce que j'ai vécu! Elles ont tout de même renversé notre bateau!

Le capitaine se leva à son tour et déclara:

-Vous êtes dans un état hystérique. Je vais vous faire reconduire à votre cabine. Nous reprendrons cette conversation plus tard. Entre-temps, je vais contacter le département météorologique pour obtenir un compte-rendu détaillé quant à la température qu'il faisait mercredi matin.

-Eh bien vous verrez! Je ne suis pas folle, j'étais là!

-Euh... avant de partir, dit encore le capitaine, est-ce que vous transportiez de la drogue à bord de votre bateau?

-Sûrement pas! Qui croyez-vous que nous sommes? Des vendeurs de stupéfiants?

Le capitaine quitta la cuisine sans se donner la peine de répondre. Il était à peine sorti quand le lieutenant Gosselin revint en disant:

-Suivez-moi, Cynthia. Est-ce que je peux vous appeler Cynthia?

-Oui, bien sûr. Je déteste cet homme. Votre capitaine est un horrible petit homme!

-Il est dur, c'est vrai, mais c'est un excellent marin. Suivez-moi... je vous ramène à votre cabine. Je vous conseille de dormir un peu. Vous vous sentirez mieux et surtout, beaucoup plus calme.

-Je pourrais avoir une autre tasse de café?

-Bien sûr. Comment le prenez-vous?

-Avec un peu de crème et du sucre, s'il vous plaît.

Bien qu'elle se fût quelque peu calmée, Cynthia pleurait toujours. Le lieutenant trouva du café encore chaud, en versa dans une tasse et prépara le tout comme demandé. Ceci fait, il ramena la jeune femme à ses quartiers.

-Nous ferons tout ce que nous pourrons pour retrouver la trace de votre capitaine, l'assura-t-il. S'il flotte quelque part sur l'océan, nous le trouverons.

Une fois seule dans la cabine, Cynthia s'assit sur le lit et pleura de plus belle. Elle but son café, s'étendit et s'endormit rapidement.

Chapitre 10

Hier ou après: la Marina de Cocoa Village

Deux jours plus tard, à la Marina de Cocoa Village, le gérant, Ken Barkley, lisait son journal et écoutait la télé sur l'écran géant tout en sirotant son deuxième café. En ce beau samedi ensoleillé, il s'attendait à une journée ultra chargée. Plusieurs propriétaires de bateaux de plaisance occupaient déjà les quais, soit pour travailler sur leur bateau ou encore, pour se préparer en vue d'une promenade sur la rivière ou l'océan. Ken espérait que plusieurs bateaux en transits amarreraient dans sa marina d'ici la fin de la journée. Plusieurs espaces à louer étaient encore libres et il allait de soi que des revenus additionnels ne sauraient nuire.

Vers dix heures, ce matin-là, deux hommes revêtant l'uniforme de La Garde côtière américaine entrèrent dans le club-house. Dès qu'il les vit, Ken se leva pour les accueillir.

-Bonjour, messieurs! Puis-je vous aider?

-Nous aimerions parler soit au propriétaire ou au gérant des lieux. Est-ce que l'un ou l'autre est ici?

-Je suis à la fois le gérant et le responsable de la marina. Mon nom est Ken Barkley.

-Je suis le lieutenant-commandant Charles Hoover du département d'enquête de la Garde côtière américaine.

Et le deuxième homme ajouta:

-Et moi, je suis le lieutenant Peter Whiter.

-Très heureux de faire votre connaissance, dit Ken.

Sur ces mots, il se glissa derrière son comptoir d'accueil. Les deux hommes le suivirent et s'installèrent devant. Le lieutenant ouvrit un portfolio d'où il sortit une photo qu'il tendit à Ken.

-Est-ce que vous connaissez cette personne?

-Oui, je la connais, répondit Ken après avoir jeté un œil sur la photographie. C'est la copine du capitaine Bill. Ils ont quitté la marina lundi dernier pour faire le tour du monde à bord de leur voilier. A-t-elle des ennuis?

-C'est fort possible, indiqua le lieutenant-commandant. Elle prétend que leur bateau a coulé durant la nuit de mercredi dernier. Nous l'avons trouvée dans un pneumatique, jeudi matin.

-Qu'est-il arrivé à Bill et à son voilier? s'inquiéta Ken.

-Nous l'ignorons. Nous avons lancé des recherches et établi un plan de secours. Des avions et des bateaux ont ratissé le secteur... mais rien. Nous n'avons trouvé aucun bateau, aucune épave et aucun débris.

-Auriez-vous une photo ou une description du bateau? demanda le lieutenant.

-Laissez-moi vérifier, rétorqua Ken. Je ne crois pas avoir de photo en ma possession, mais j'ai le nom de la compagnie qui assure le voilier de Bill. Nous exigeons que tous les bateaux qui résident à long terme dans le bassin de la marina soient assurés. La compagnie d'assurance doit sûrement avoir une photo en filière.

Ken tourna le dos à ses visiteurs pour consulter son ordinateur.

-Voyons ce je peux vous trouver...

-Merci beaucoup, laissa entendre l'un des officiers.

-Je ne peux pas le croire, confessa Ken. Il y a seulement quelques jours, il était là, devant moi, et nous parlions de son voyage. Bill est un navigateur hors pair. Il gagnait pratiquement toutes les régates auxquelles il prenait part.

-Vous le connaissez bien, alors? questionna le lieutenant.

-Absolument! répliqua Ken tout en continuant de rechercher l'information requise sur son ordinateur.

-Parlez-moi de Cynthia? poursuivit le lieutenant-commandant. Que pensez-vous d'elle?

-J'ai trouvé! lança Ken. Est-ce que vous désirez que j'en imprime une copie?

-Ce serait très utile, merci, fit le lieutenant. Que pouvez-vous nous dire au sujet de cette femme? Vous la connaissez bien?

-Je ne peux vraiment pas dire que je la connais bien. Bill nous l'a présentée il y a environ six mois. Par la suite, elle est revenue assez souvent. Elle était correcte. Plusieurs de nos membres, surtout les femmes, la trouvaient un peu légère mais malgré tout, elle savait se tenir.

Il tendit les papiers d'assurance aux officiers.

-J'espère que ça pourra vous aider.

-Ces documents nous seront assurément utiles, affirma le lieutenant-commandant Hoover. Pourrait-on s'asseoir autour de l'une des tables, là-bas? J'aurais d'autres questions à vous poser.

-Bien sûr. Choisissez celle que vous voulez.

Les officiers choisirent la plus grande table, autour de laquelle se trouvaient six chaises. Au même moment, un homme et une femme entrèrent dans le club-house.

-Bonjour Ken! lança l'homme de petite taille. T'as du café frais, ce matin?

-Hier soir, ce p'tit con d'Henry a oublié d'apporter le café, déclara la petite femme. En conséquence, nous n'avons pas de café à bord.

-Oui, nous avons du café! les rassura Ken. Vous savez où est la cafetière... vous désirez une tasse de café, Messieurs?

-Non merci, répondit l'un des officiers.

Henry posa son regard sur les deux hommes avant de demander:

-Qu'est-ce qui se passe, Ken? Est-ce que quelqu'un a encore pissé dans le bassin?

-Non, répondit Ken. Cette fois, c'est beaucoup plus sérieux.

-Quel que soit le problème, mon Ken, moi, je suis avocat et je peux t'aider. Sauf que ça va te coûter un max! Ah! Ah!

-Tiens-toi donc tranquille, Henry! grommela Pauline. Ça semble vraiment sérieux. Tu vois bien que Ken ne sourit pas. Qu'est-ce qui se passe, Ken?

-Le capitaine Bill et son voilier ont disparu en mer durant leur traversée vers les Bahamas. Ils ont trouvé Cynthia en vie à bord du pneumatique.

-Oh! Mon Dieu! s'exclama Pauline. Est-ce que c'est vrai?

Elle fixait les officiers tout en marchant lentement vers eux.

-C'est impossible, ajouta-t-elle, Bill est l'un de nos meilleurs navigateurs. Nous l'aimons tous énormément.

-Et toi en particulier! lâcha Henry. Quand est-ce que c'est arrivé?

Un des officiers se leva alors pour faire face au couple.

-Nous n'avons encore aucune réponse. Pour le moment, nous enquêtons. Puis-je vous demander de nous laisser poursuivre notre conversation avec le gérant? En fait, dit encore l'officier en regardant Ken, serait-il possible de fermer le club-house pour quelques minutes? J'ai encore un certain nombre de questions à vous poser et plus vite nous pourrions procéder, plus vite vous pourrez retourner à vos occupations.

-Évidemment! accepta Ken. Henry... si ça ne te dérange pas, prends ton café avec toi. Je vais fermer le bureau pour un moment. Ça ne devrait pas être long.

-Je crois que je devrais rester, Ken. Après tout, je suis avocat; je devrai peut-être représenter Bill. En tout cas, lui, il aurait préféré que je reste... nous étions des amis!

-Étiez-vous officiellement l'avocat de Bill? s'enquit l'un des deux officiers.

-Non, mais...

-En ce cas, Monsieur, si Ken est d'accord, nous allons vous demander de bien vouloir quitter le club-house pour quelques minutes.

-J'ignorais que les gardes-côtes avaient le droit de conduire une enquête. Votre rôle n'est-il pas plutôt de secourir les marins et d'arrêter les trafiquants de drogue? persista Henry.

-La Garde côtière est une agence mandatée pour enquêter et appliquer la loi, l'informa le lieutenant, et nous travaillons tous deux pour cette agence.

-Je n'ai pas à quitter le club-house, vous savez... je suis un membre en règle de cette marina et j'ai le droit de rester.

-Ne cause pas de problèmes, Henry! le pria Ken.

-Allez, Henry... intervint Pauline en saisissant son époux par le bras. Tu vois bien qu'ils ne veulent pas de nous? Ken... tu nous tiendras informés sur tout ce qui se passe, d'accord? Pauvre Bill... c'était tellement un chic type. Je ne peux pas croire qu'il ait entrepris ce voyage avec cette fille-là. Moi je vous le dis... elle n'a aucune classe. Mais pas du tout!

Dès que le couple eut quitté le club-house, Ken prit place à la table des officiers. Le lieutenant-commandant Hoover reprit

-J'ai remarqué quelque chose, Ken!

-Quoi donc?

-Vous ne semblez pas avoir une très bonne opinion de la copine de Bill. La même remarque s'applique à la femme qui vient de nous quitter.

-Bien... en plus d'être plus jeune que la majorité d'entre nous, Cynthia était nouvelle au sein de notre marina. Après son divorce, qui date de deux ou trois ans, Bill avait l'habitude de venir ici presque chaque week-end. Il était rarement accompagné. Nous l'aimions tous et il était très populaire auprès de la gent féminine. Éventuellement, il a commencé à amener quelques femmes. Et un beau jour, il est arrivé avec Cynthia.

-Après avoir emmené Cynthia pour la première fois, lui est-il arrivé d'inviter d'autres femmes? demanda le lieutenant.

Ken réfléchit quelques secondes et répondit:

-Pas que je sache...

-Que savez-vous d'autre au sujet de Cynthia? l'interrogea le lieutenant-commandant.

-Très peu de choses. Comme je vous l'ai dit, certaines femmes n'aimaient pas la façon dont elle s'habillait. Elle s'exhibait souvent sur le voilier ou ailleurs dans la marina, vêtue uniquement d'un mini bikini. Elle était différente des autres femmes de l'endroit et semblait avoir des idées préconçues. Bill ne semblait pas se soucier de ce qu'elle faisait ou disait. Après tout, ils n'étaient pas mariés.

-D'après vous, pourquoi Bill a-t-il décidé de s'afficher avec cette femme?

-Mon opinion?

-Votre opinion...

-Cynthia est une femme qui aime les bateaux et la mer. Je n'ai jamais rencontré une personne qui aimait autant les balades sur l'eau. Cette attitude plaisait à Bill. Il nous répétait régulièrement qu'elle était exceptionnelle. Elle n'est jamais malade, sur un bateau, même quand ça brasse. La mer a beau faire des siennes, ce n'est pas ce qui va empêcher cette fille de préparer un bon repas. Cynthia est une excellente cuisinière, nous disait Bill. En ce qui me concerne, je dois ajouter qu'elle est drôlement sexy!

-Comment l'a-t-il rencontrée? demanda le lieutenant.

-Je ne sais vraiment pas.

Ken devint songeur et ajouta:

-Un des meilleurs amis de Bill a un bateau, ici, à la marina. Il en sait probablement davantage sur Bill et Cynthia.

-Est-ce qu'il est ici, aujourd'hui?

-Je ne sais pas. Je peux essayer de l'appeler sur la VHF, si vous voulez...

-Vous le ferez plus tard, fit le lieutenant-commandant. Pour le moment, parlez-moi de Bill.

-Bill était un chic type, un vrai bon gars.

-Pourquoi dites-vous: était?

-Euh... je ne sais pas. Bon... d'accord... Bill est un vrai bon gars. Je suis persuadé qu'il est quelque part sur l'océan.

-Qu'est-ce qu'il fait comme travail?

-Je sais qu'il est retraité. On m'a dit que dans le passé, il était médecin et capitaine des Marines. Je ne sais rien de plus à son sujet. Bill ne parle que très peu de lui-même.

-Parlez-nous de son bateau? demanda le lieutenant

-C'est un excellent voilier. Vous trouverez toutes les informations nécessaires sur les documents d'assurances que je vous ai remis.

-Son voilier était-il en bon état? poursuivit le lieutenant.

-En excellent état! Un vrai bijou. Il faisait l'envie de tous les autres membres de la marina.

Il y eut un temps d'arrêt durant lequel les officiers se regardaient l'un et l'autre. Ken demeura silencieux, en attente de la prochaine question. Puis le lieutenant-commandant demanda:

-Vous nous avez dit que Bill a un bon ami qui est également membre de votre marina. Pouvez-vous nous dire son nom?

-George Martin. Aimeriez-vous lui parler?

-Oui, si c'est possible, répondit le lieutenant-commandant.

-Je vais essayer de le rejoindre sur la VHF.

Ken se leva et s'empara de la VHF portative qui traînait sur le comptoir.

-Cocoa Village Marina appelle George Martin. Répondez, s'il vous plaît?

Il dut répéter l'appel quelques fois avant d'obtenir une réponse.

-Ici SandySea, prononça une voix. Je crois que George n'est pas encore arrivé. Hey... est-ce que c'est vrai ce qu'Henry raconte au sujet de Bill?

-Il semble que oui, répliqua Ken. On parlera de ça plus tard. Terminé!

Puis il ajouta à l'intention des officiers:

-J'ai son numéro de téléphone portable en filière. Je vais essayer de le joindre.

-Merci, lui adressa l'un des hommes.

-Ken trouva le fichier et composa le numéro.

-Bonjour... ici George, répondit une voix masculine.

-George? C'est Ken, de la marina.

-Comment ça va, Ken?

-George, nous avons un problème et nous avons besoin de ton aide. C'est au sujet de Bill. Où es-tu, actuellement?

-Je suis en route vers la marina...

Dix minutes plus tard, George pénétra dans le club-house. D'autres propriétaires d'embarcations de plaisance faisaient le pied de grue sur le balcon, dans l'espoir d'obtenir des nouvelles fraîches. Ken fit entrer George et avant de refermer la porte, annonça aux autres qu'il leur parlerait sous peu.

-George... ces messieurs, ici présents, sont des officiers de la Garde côtière.

-Je suis le lieutenant-commandant Hoover et voici le lieutenant Whiter.

-Qu'est-ce qui est arrivé à Bill? s'inquiéta George. Est-ce qu'il va bien?

Le premier officier lui fit part de ce qu'il savait et enchaîna en y allant de quelques questions pendant que son confrère prenait des notes.

-Ken m'a dit que vous connaissez bien Bill Morrison et qu'en fait, vous êtes de bons amis?

-Nous sommes effectivement de très bons amis.

-Parlez-nous un peu de lui et de son passé.

-Eh bien... Bill était anciennement capitaine du corps des Marines des États-Unis. Il était médecin. Il y a quelques années, il a été affecté au Nicaragua où il a eu maille à partir avec son commandant. Il refusait de combattre, sous prétexte qu'il était médecin et que sa profession consistait à sauver des vies, non de les détruire. Tuer, pour lui, contrevenait à sa profession. Il a donc été forcé de retourner aux États-Unis avant de se voir déshonorer par la Cour martiale. On lui a également retiré le droit de pratiquer la médecine.

-Qu'a-t-il fait par la suite?

-Il a pratiqué la médecine préventive. Bill est vraiment une excellente personne. Si vous avez un ennui médical, vous pouvez être sûr d'obtenir son aide. Et croyez-moi, ce n'est pas pour une question d'argent.

-Comment gagnait-il sa vie avant son départ?

-La plupart des gens avaient l'habitude de le payer lorsqu'il faisait quelque chose pour eux. Je sais aussi qu'après son divorce, il a vendu la ferme de son père qui se trouvait quelque part au fin fond de l'État de New York. Il a aussi vendu la quasi-totalité de ses biens. Il souhaitait se retirer sur son bateau et faire le tour du monde.

-Combien d'argent a-t-il, selon vous?

-Je ne sais vraiment pas. Je crois qu'il jouit d'une bonne sécurité financière. En tout cas, il a toujours été en mesure de s'offrir ce qu'il voulait.

-Savez-vous dans quelle banque il garde son argent? chercha à savoir le lieutenant.

-Non.

-A-t-il ou avait-il un avocat? poursuivit le lieutenant-commandant.

-Je ne sais pas.

-Vous nous avez mentionné qu'il est divorcé. Connaissiez-vous le nom de son ex-épouse et savez-vous comment nous pouvons la contacter?

-Je l'ignore, mais je sais qu'elle était une gosse de l'armée et que son père était un haut gradé. Quand Bill a été déshonoré, le père et la fille lui ont tourné le dos.

-Connaissiez-vous le nom du père de son ancienne épouse?

-Non.

-Que pouvez-vous nous dire au sujet de Cynthia? questionna le lieutenant-commandant.

-C'est une dévergondée. Sexy, mais dévergondée.

-Je devine que vous ne l'aimez pas...

-Bien... j'aurais bien aimé coucher avec elle une ou deux fois, mais sans plus. Ce n'est vraiment pas une bonne personne. Elle dansait dans des clubs pour hommes.

-C'est là que Bill l'a rencontrée?

-Que non! Bill ne fréquentait pas ce genre d'endroits. Il avait beaucoup trop de classe. Lui, ce qui l'intéressait, c'étaient les trucs classiques: la bonne musique, la lecture, la bonne bouffe, son voilier et ainsi de suite... vous voyez le genre?

-Je vois. Comment a-t-il rencontré Cynthia?

-Voilà une bonne histoire. Après son divorce, Bill s'est beaucoup renfermé. Il voyait bien quelques femmes, mais ça ne durait jamais. Un jour, je lui ai demandé comment il s'y prenait pour arriver à faire fuir autant de femmes. Il m'a répondu: «Elles n'aiment pas faire de la voile». Alors je l'ai aidé. Nous avons placé une annonce sur l'Internet qui disait quelque chose comme: 'Homme dans la jeune cinquantaine recherche jeune femme avec expérience de la voile voulant faire le tour du monde en bateau.'

-Est-ce qu'il a obtenu beaucoup de réponses? s'enquit le lieutenant.

-Des tonnes et des tonnes! Nous avons éliminé une liasse de candidates à même les infos trouvées sur l'Internet. Nous n'avons conservé que dix candidates que nous avons rencontrées par la suite.

-Étiez-vous présent lorsqu'il rencontrait ces femmes?

-Pas toujours, mais dans la majorité des cas, oui.

-Étiez-vous présent lorsqu'il a rencontré Cynthia?

-Non. Il m'a téléphoné un jour pour me dire qu'il avait trouvé la perle rare.

-Quand avez-vous rencontré Cynthia pour la première fois?

-Quelques semaines plus tard, il y a environ six mois. Bill m'a dit qu'il l'aimait bien et qu'il croyait pouvoir l'aider. Il prétendait qu'elle se débrouillait bien sur un voilier et qu'il envisageait de faire le voyage avec elle

-D'après vous, était-elle vraiment compétente sur un bateau? interrogea le lieutenant Whiter.

-Oui, elle se débrouillait pas mal du tout. Un jour, elle m'a raconté, que son père l'avait élevée sur un bateau et qu'elle s'était enfuie à l'âge de seize ans.

-Dites-moi, messieurs, intervint Ken, est-ce que vous faites toujours des recherches pour retrouver Bill?

-Oui, nous patrouillons encore tout le secteur où selon nous, il serait susceptible de se trouver. La patrouille aérienne et la Garde côtière des Bahamas sont également à sa recherche.

-Qu'est-il arrivé à Cynthia? questionna George.

-Elle est en état d'arrestation.

-Mais pourquoi? s'étonna Ken.

-Eh bien... elle a raconté une longue histoire au capitaine de la frégate qui l'a secourue et personne ne l'a crue. Lorsqu'ils l'ont ramenée sur la terre ferme, elle a été incapable de prouver sa citoyenneté. Elle a refusé de répondre aux questions et a invité tout le monde à aller se faire foutre.

-Ça lui ressemble bien, ça! clama George.

-Une agente du service de l'immigration a bien tenté de l'interroger pour lui soutirer la vérité, mais Cynthia l'a poussée avant de lui asséner un coup de poing en plein visage. Après quoi, elle a tenté de s'enfuir. Elle a été rattrapée à la sortie par les gardiens et comme elle s'est débattue, ils ont dû la menotter.

Ken et George se regardèrent.

-Wow! lança Ken. J'ai presque de la peine pour elle. Puis-je vous demander de poursuivre les recherches, concernant Bill, et de nous tenir au courant des développements?

-Bien sûr, agréa le lieutenant-commandant.

Après le départ des officiers, Ken demanda:

-George, est-ce qu'on devrait faire quelque chose pour aider Cynthia?

-Laisse-la moisir, rétorque l'autre. C'est tout ce qu'elle mérite.

Deuxième partie

Chapitre 11

Aujourd'hui ou peut-être demain: deuxième contact spirituel

Vingt-quatre mois plus tard, quelque part à l'est de la Côte floridienne et à l'ouest des Bahamas, un voilier dérivait sur l'océan Atlantique. Il était triste à voir. Son mât était brisé tout juste au-dessus des barres de flèche alors que sa partie supérieure gisait dans la mer. Les haubans, les étais, les drisses et les cordages recouvraient le pont, certaines parties traînant même sur l'océan. Toutes les pièces fabriquées en acier inoxydable qu'on pouvait voir sur le bateau, incluant les supports du bimini, les bossoirs, les winchs et le piédestal, revêtaient une couleur verdâtre, jumelée à de la moisissure. La fibre de verre, à la grandeur du voilier, était teintée de noir et de vert. Le bimini et les couvertures des voiles avaient perdu leur lustre tandis que la coque était crasseuse et gluante. Malgré tout, le nom du voilier «SeaLove» demeurait lisible.

Bill voyageait littéralement hors de son corps, ayant la nette impression que son esprit planait au-dessus de lui et qu'il survolait le voilier. Il était entouré d'une vive lumière blanche à travers laquelle il pouvait aisément reconnaître sa forme humaine qui gisait sur le plancher de la cabine extérieure. Ce corps qu'il observait était aussi sale que répugnant, pour ne pas dire sordide. Les cheveux et la barbe étaient devenus longs et blancs. Soudain, il sentit qu'il avait réintégré son corps. Puis il ouvrit lentement les yeux. De prime abord, il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait. Il souleva

la partie supérieure de son corps et regarda autour de lui. Il se sentait faible et étourdi. La mémoire lui revenait graduellement, ce qui lui permit de se rappeler qu'il se trouvait sur son voilier. Il parvint à s'asseoir sur le plancher, ayant peine à croire que tout ce qu'il voyait était bien réel.

-Je me demande bien ce qui s'est passé ici... murmura-t-il.

Son cœur battait à un rythme effréné. Chacun des battements se répercutait dans sa tête et le faisait extrêmement souffrir. Dans un suprême effort, il arriva à se soulever et à s'asseoir sur le banc de tribord.

-On dirait qu'il y a une bombe à l'intérieur de moi et que je vais exploser!

Il souleva les mains vers sa tête, s'arrêtant à mi-chemin après avoir touché les longs cheveux qui lui recouvraient le visage. À l'aide de ses doigts, il explora son visage et sa tête. Non seulement portait-il une longue barbe, mais ses cheveux, crasseux et sales, lui arrivaient presque au milieu du dos. Il examina ensuite ses mains pour se rendre compte qu'elles étaient recouvertes de substances dégoûtantes. Ses longs ongles étaient encrassés et pour le moins répugnants.

Il essaya de se lever pour aussitôt s'échoir sur le banc. Il ferma les yeux tout en essayant de comprendre ce qui lui était arrivé ou plutôt, ce qui lui arrivait. Ce faisant, il ressentit une forte crampe à l'estomac, probablement due à la malnutrition dont il souffrait. Une odeur nauséabonde l'entourait, une odeur qui émanait autant de l'environnement que de sa propre personne. Du coup, il fut pris d'une vive envie de vomir. Il se pencha vers l'avant pour

s'exécuter, mais son estomac étant trop vide, il n'avait rien à dégobiller.

-Faut que je fasse quelque chose, songea-t-il. Autrement, je vais mourir ici. Je pue le moribond.

Ce fut pénible et ardu, mais il parvint à se lever et à se débarrasser de ses vêtements souillés. Debout, nu comme un ver, il procéda à l'examen de son corps. Il était maigre au point de n'être plus fait que de chair et d'os. Il avait la bouche sèche et les lèvres en feu. Ses vêtements, jonchant sur le sol, étaient remplis d'excréments. Il les ramassa et s'apprêtait à les balancer par-dessus bord quand il se dit:

-Je ne peux quand même pas faire ça...

Il disposa donc de ses haillons en les engouffrant dans le lazaret de tribord.

-Je dois absolument me laver! réalisa-t-il.

Lentement, prudemment, non sans se retenir sur chaque chose qui l'entourait, qu'il s'agisse des chaises, du piédestal ou des bossoirs, il se rendit à la passerelle arrière et prit place sur la plateforme de bain. Il baigna ses pieds dans l'eau pour vite apprécier la fraîcheur que cela lui procura. Puis il s'empara du tuyau d'arrosage installé derrière une petite porte, à l'arrière de SeaLove. Il ouvrit la valve et fut heureux de constater qu'il y avait encore suffisamment de pression pour qu'il puisse se laver.

-J'ignore depuis combien de temps je suis ici, songea-t-il, mais on peut dire que les panneaux solaires ont bien fait leur boulot. Les batteries contiennent encore de l'énergie.

Après s'être rincé le corps, il mit la main sur une bouteille de savon «Joy» qui se trouvait à proximité du robinet, à même le cabinet du tuyau d'arrosage. Quelque vingt minutes plus tard, il se sentait presque propre. Il passa près d'une heure sur le plongeur, à contempler le ciel et l'horizon. C'était une journée partiellement ensoleillée. La mer était calme, avec rien d'autre que des petites vagues. Se basant sur la position du soleil, il parvint à déterminer qu'il était près de midi. De peine et de misère, il quitta la plateforme pour retourner à la cabine extérieure.

-Je dois boire et manger quelque chose. Il faut que j'arrive à descendre à la cuisine.

Maintenant qu'il était propre, il ne tenait certes pas à tomber sur l'un de ces bancs tout crasseux du bateau. Comme il se sentait encore étourdi et instable, il avança avec une extrême prudence, jusqu'à ce qu'il atteigne l'escalier menant à l'intérieur du voilier. Il s'agenouilla pour ouvrir l'écotille. De la moisissure aussi verte que répugnante lui collait aux pieds, aux mains et aux genoux.

-Dégueulasse! râla-t-il.

Sans qu'il ne sache trop comment, il parvint à descendre les huit marches et ainsi, accéder à la cuisine. Là, il ouvrit la porte du réfrigérateur. Une sale odeur lui sauta aussitôt au nez. Tout ce qui avait déjà été frais, dans ce frigo, était maintenant moisi et pourri. Il ouvrit le congélateur pour faire face au même résultat. S'il n'était pas en mesure de déterminer depuis quand, exactement, le système de réfrigération ne fonctionnait plus, il était à même de deviner que cela faisait déjà un bon moment.

-Les bouteilles d'eau doivent sûrement être encore bonnes à boire, se dit-il.

Il en retira une du réfrigérateur, referma la porte, ainsi que celle du congélateur, et traîna son breuvage jusqu'à l'évier, où il actionna l'un des robinets. La pression était faible, mais il put quand même nettoyer la bouteille avant de l'ouvrir. Il se lava les mains, puis but très lentement.

Partout dans le voilier, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, c'était le fouillis total. Tout était à la traîne. Par contre, la moisissure n'avait pas fait trop de ravages. Ça ne sentait pas la rose, mais c'était tout de même supportable. Bill ouvrit le cabinet de nourriture, d'où il sortit une boîte de pêches et quelques barres nutritives. Il nettoya le contenant, mais quand vint le temps de l'ouvrir à l'aide de l'ouvre-boîte, ce fut loin d'être évident. Ses ongles, devenus beaucoup trop longs, le rendaient quelque peu maladroit. Après y être parvenu, il prit place à la table pour déguster son piètre repas. Ceci fait, il visita les différentes cabines du bateau et ouvrit tous les hublots. Une légère brise s'infiltra, ce qui rendait l'endroit plus respirable.

Se sentant relativement mieux, il se rendit ensuite à la cabine du capitaine. Après avoir refermé la porte, il se retrouva en face du long miroir fixé derrière elle.

-Oh! Mon Dieu! Mais regarde-moi!

L'image qu'il reflétait n'avait rien à voir avec celle dont il se souvenait. Il était transformé en un homme aux longs cheveux blancs tout en broussaille, assortis d'une longue barbe de la même couleur qui elle, recouvrait la majeure partie de son visage devenu méconnaissable. Il abaissa le regard pour examiner le reste de son corps. Son physique

s'était complètement métamorphosé. Il était maigre à faire peur.

-Mais qu'est-ce qui m'est arrivé? se demanda-t-il. Je suis répugnant. J'ose même plus me regarder!

Il prit place sur le coin du lit et entreprit de couper et nettoyer ses ongles. Puis il se laissa tomber sur le côté, avant de rouler sur lui-même. Une fois couché sur le dos, il fixa le plafond, essayant de se rappeler et surtout, de comprendre de ce qui lui était arrivé. Il s'endormit et rêva qu'il entendait une voix.

-Je suis La Vie, prononçait-elle. Tu as vécu les deux dernières années au sein du corps spirituel et immatériel de l'existence. Ton aspect physique a été négligé de la même façon que la terre est négligée par les êtres humains. Ton embarcation a été soustraite de la vue des hommes durant toute la durée de ton absence. Ton intelligence a atteint un nouveau sommet. Tu possèdes maintenant le savoir et la compréhension des secrets de la vie.

La voix dit encore:

-Tu te réveilleras sous peu sans te soucier de la personne que tu as été. Tu es devenu un être supérieur. Tu es beaucoup plus qu'un simple homme; tu es le dernier prophète, le dernier messager. Ton corps est affaibli, épuisé et t'occasionnera bien des malaises. Tu as subi les mêmes douleurs et les mêmes tourments que l'air, l'eau et la terre, les trois éléments terrestres que les abus de l'homme ont menés à l'agonie. Tu es le feu capable de sauver le monde et aussi, capable de le détruire.

Bill connaissait un sommeil aussi agité que troublé. La voix poursuivait :

-Tu possèdes maintenant les connaissances, le discernement et la sagesse. Tu as en toi les réponses à toutes les questions. Tes mots commanderont les forces de la nature. C'est impératif; tu dois entrer en contact avec ces êtres ignares et superficiels qui dirigent le monde. Tu devras exprimer devant eux l'angoisse que ressent La Vie. Tu devras leur transmettre le message. L'homme doit cesser de saccager et de tout détruire. Tu te retrouveras bientôt en présence de tes semblables. Ils ne te croiront pas. Ils te ridiculiseront et se moqueront de toi. Tu devras trouver la puissance et la force de convaincre l'humanité. Pour démontrer et prouver la véracité de l'être que tu es devenu, tu auras le pouvoir de guérir les infirmes et les malades. Tu absorberas temporairement chaque douleur que tu retireras. Tu es le dernier messager. Si la race humaine ne t'écoute pas, la terre, telle que tu la connais, ne sera plus. Ton esprit humain ne te permettra pas de te rappeler du lieu de notre association. La puissance de La Vie agira à travers ton subconscient, tout autant qu'elle te guidera; à tout jamais, sa force t'accompagnera.

La voix se tut. Bill se réveilla et se rappela: le voyage, Cynthia, la tempête, les vagues... il se remémora son premier contact avec la voix et l'endoctrinement qui s'en était suivi. Il se leva, ouvrit la porte de la garde-robe et recouvrit son corps dénudé à l'aide d'un chandail blanc et d'un short de couleur identique. Puis il se vit dans le miroir sauf que cette fois, ce qu'il voyait n'avait plus aucune importance. Il était devenu un être doté d'une intelligence suprême. Il savait et il connaissait; il était la force. Il mit une paire de sandales blanches et fran-

chit les escaliers pour gagner le pont supérieur. Une fois rendu à la cabine de pilotage, il put voir qu'un bateau de la Garde côtière américaine s'approchait du sien.

La partie du mât flottant sur l'eau se trouvait à tribord de SeaLove. La frégate de la Garde côtière présenta donc son côté tribord alors qu'elle s'approchait à bâbord du bateau en détresse. Deux marins armés se tenaient sur le pont. L'un à l'avant et l'autre à l'arrière. Chacun pointait son arme en direction de Bill, pendant qu'un message en provenance de la frégate lui était adressé :

-Ici le commandant Parson de la Garde côtière américaine. Toutes les personnes à bord de votre vaisseau doivent se rassembler dans la cabine.

-Je suis seul, indiqua Bill.

-Je répète, toutes les personnes à bord de votre vaisseau doivent de se rassembler dans la cabine. Obéissez immédiatement!

Bill marcha lentement vers le pont arrière, leva les bras au-dessus de la tête et répéta d'une voix suffisamment forte:

-Je suis le seul passager à bord de ce bateau!

Les matelots gardèrent leurs armes braquées sur lui. Un officier en uniforme les rejoignit sur le pont puis s'avança prudemment vers la partie tribord de leur embarcation.

-Je suis le lieutenant Gardner, se présenta-t-il. Êtes-vous vraiment seul sur ce bateau?

-C'est bien ce que j'ai dit, répliqua Bill.

De là où il se trouvait, le lieutenant pouvait aisément constater l'incroyable désordre qui régnait à bord SeaLove.

-Pouvons-nous monter à bord de votre voilier, Capitaine?

-Vous êtes le bienvenu!

Le marin positionné à l'arrière de la frégate installa une courte échelle tandis que celui à l'avant gardait les yeux et son arme rivés sur Bill. Le premier remit son arme au lieutenant puis descendit prudemment l'échelle. Une fois sur SeaLove, il reprit possession de son fusil et alla vers Bill; qu'il tint à nouveau en joue.

-Quel est votre nom? demanda Bill.

-Mon nom est Oliver, Monsieur.

-Vous n'avez pas besoin de pointer votre arme sur moi, lui indiqua Bill. Je suis seul sur ce bateau et je ne vais sûrement pas vous attaquer.

-C'est la procédure, Monsieur.

-Ah... puisque c'est la procédure! Je ne vais sûrement pas vous reprocher d'obéir aux ordres que vous avez reçus.

Bill était étonné, tant par le ton que par le son de sa propre voix. Elle était profonde, calme, ne trahissant aucune émotion. Durant ce bref entretien, le deuxième marin les avait rejoints pour prendre place devant la cabine et pointer lui aussi son arme en direction du passager. Après quoi, c'est le lieutenant qui descendit avant de se positionner à tribord, près de la cabine. À l'instar de ses confrères, il était armé.

-Bienvenue à bord, l'accueillit Bill.

-Merci, Capitaine. Je vous le demande encore: y'a-t-il quelqu'un d'autre sur ce bateau... peu importe qu'il s'agisse d'une personne ou d'un animal?

-Non, Lieutenant, vous n'avez rien à craindre. Il n'y a personne d'autre que moi.

L'officier adressa un signe à l'endroit du marin situé à proximité de la cabine. S'empressant de lui obéir, le jeune homme marcha vers l'escalier menant à l'étage inférieur et descendit les marches. Il revint une ou deux minutes plus tard et dit:

-J'ai vérifié partout, mon Lieutenant. J'ai passé le salon en revue, ainsi que la cuisine, les trois cabines, les toilettes, la salle de douche et les quatre espaces de rangement. Il n'y a personne d'autre à bord.

-Très bien.

Le lieutenant fixait toujours Bill.

-Est-ce qu'il y a déjà eu quelqu'un d'autre, ici, avec vous? l'interrogea-t-il.

-Oui, une jeune femme du nom de Cynthia Faherty.

-Et où se trouve-t-elle, actuellement?

-Je présume qu'elle est tombée par-dessus bord quand nous avons été frappés par un raz-de-marée.

-Quand cela s'est-il passé?

-Quelle est la date d'aujourd'hui?

-Le 7 avril...

-Alors ce voilier a chaviré il y a maintenant deux ans.

-Vous dites que votre voilier a chaviré il y deux ans? Et cet incident s'est produit à quel endroit?

-Quelle est notre actuelle longitude/latitude?

Le lieutenant s'empara de sa VHF et appela son capitaine.

-Vous pourriez m'indiquer notre position actuelle, Monsieur?

-Latitude 27, 20, 47 et longitude 79, 20, 52, répondit la voix. Pourquoi?

-Ce type vient de me raconter une histoire et j'essaie d'y voir plus clair.

-Très bien. Est-ce que tout semble en ordre, sur ce bateau? s'informa le capitaine.

-Un vrai chaos! laissa entendre le lieutenant. Il n'y a que le capitaine à bord et il ne semble pas avoir toute sa raison.

-D'accord! Terminez votre enquête et ramenez tout le monde sur la frégate, y compris le capitaine.

-À vos ordres, mon Capitaine.

Le jeune officier posa son regard sur Bill et demanda:

-Avez-vous entendu ce que le capitaine a dit?

-Oui, j'ai entendu.

-Très bien. Où votre bateau a-t-il chaviré? Est-ce loin d'ici?

-Exactement ici.

-Vous avez chaviré précisément ici? Mais c'est impossible! Si tel était le cas et si vous aviez réellement chaviré il y a deux ans, le Gulf Stream vous aurait entraîné vers le nord à des milles et des milles.

-Plusieurs choses qui semblent impossibles sont parfois possibles, Lieutenant Gardner, rétorqua Bill avec un affable sourire.

L'air quelque peu irrité, le lieutenant enchaîna:

-Quel est votre nom, Capitaine?

-Je suis le Capitaine Bill Morrison et je suis le dernier prophète.

Chapitre 12

Aujourd'hui ou peut-être demain: Bill et les gardes-côtes

Dans le salon de sa frégate, le commandant Parson était appuyé contre le dossier de sa chaise, ce qui lui procurait une excellente vue sur SeaLove, l'embarcation qu'il remorquait vers le port de Cape Canaveral. La partie supérieure du mât, les étais, les drisses et les cordages avaient été retirés de l'océan puis étalés sur le pont du voilier. L'un des membres de l'équipage avait pris soin de sortir tous les documents et papiers qu'il avait pu trouver à bord de l'épave.

Assis au bout d'une table, Bill observait le commandant, sous l'œil attentif d'un des matelots.

-Vous n'avez pas besoin d'un gardien, dit Bill. Je n'ai pas l'intention de vous fausser compagnie.

-C'est la procédure, répliqua le commandant tout en examinant les différents documents en provenance du voilier.

Il se tut et poursuivit, d'un ton sarcastique:

-Eh bien... on peut dire que votre histoire est courte et claire. Vous êtes le dernier prophète et vous souhaitez être reçu à l'édifice des Nations Unies de New York pour adresser un discours aux dirigeants de ce monde?

-C'est ce que je dois faire, confirma Bill.

Le commandant déposa une filière provenant de SeaLove sur la table. Il en retira quelques documents, dont les passeports de ses deux occupants.

-Voyons voir... il est écrit, sur votre passeport, que vous êtes le Docteur William Morrison. Toutefois, sur cette photo, vous paraissez beaucoup plus jeune. C'est bien votre passeport, n'est-ce pas?

-Oui, répondit Bill sans afficher la moindre réaction.

-Donc vous êtes William T. Morrison?

-C'est bien moi.

L'homme fixa Bill un moment puis porta son attention sur le deuxième passeport.

-Cet autre passeport appartient à une dame répondant au nom de Cynthia Faherty. Était-elle à bord du voilier?

-Oui.

-Savez-vous où elle se trouve, actuellement?

-Non, pas vraiment; mais je sais qu'elle est en vie.

-Si vous ne savez pas où elle se trouve, comment pouvez-vous savoir qu'elle est en vie?

-Je suis convaincu qu'elle a survécu à la tempête.

-Je vois. Hum... quand l'avez-vous vue pour la dernière fois?

-Il y a deux ans.

-Que s'est-il passé? Comment est-elle disparue?

-Nous avons tout d'abord traversé une petite tempête tropicale. Par la suite, nous avons fait face à deux raz-de-marée consécutifs et j'ai perdu le contrôle du voilier.

-Comment êtes-vous arrivé à survivre?

-Je me suis retenu à la roue du gouvernail. Nous avons chaviré et lorsque SeaLove est revenu en position normale, j'étais toujours à bord.

-Et Cynthia?

-Je l'ai cherchée partout, mais je ne l'ai pas trouvée.

-Et alors?

-Je me suis endormi, confessa Bill avant de demeurer pensif durant quelques instants.

Puis il ajouta:

-J'ai fait un long rêve. En me basant sur la date d'aujourd'hui, ces événements se sont produits il y a deux ans.

-Vous avez fait un rêve? répéta le commandant en affichant un air sceptique. Si votre bateau dérivait réellement sur cet océan depuis deux ans, nous l'aurions retrouvé depuis longtemps. Votre histoire ne tient pas debout et n'a aucun sens. Pourquoi ne pas me dire la vérité?

-J'ai répondu avec franchise à chacune de vos questions. Je n'apprécie pas que vous mettiez mon intégrité en doute.

Sérieusement contrarié, le commandant éleva la voix.

-Pour qui vous prenez-vous? Quelle arrogance! Non, mais... vous êtes insensé! Bien sûr que je doute de votre intégrité, comme vous le dites! Si vous pensez que vous pouvez vous payer ma tête aussi facilement, vous faites erreur, Monsieur!

-Votre opinion vous appartient, Commandant. Je ne répondrai plus à aucune question, jusqu'à ce que je rencontre vos supérieurs.

Le commandant se leva tout en examinant son vis-à-vis, non sans cacher l'impatience et l'irritation qui l'animaient. De son côté, Bill demeura sur sa chaise, l'air parfaitement calme. L'officier se pencha vers lui pour lui dire:

-Écoutez-moi bien, vous! Avant que je vous enferme, pourriez-vous répondre à deux autres questions?

-Si vous vous montrez respectueux, je pourrai peut-être bien répondre à deux autres questions.

-Êtes-vous un trafiquant de drogue?

-Puisque je crois que tout humain doit avoir un esprit sain et en santé, comment pourrais-je être un trafiquant de drogue? répondit Bill, un peu surpris par la question.

-Nous allons fouiller chaque mètre carré de votre bateau, le prévint l'autre. Ce faisant, est-ce possible que nous y trouvions des substances illégales?

-Si personne n'en place dans le voilier que vous remorquez présentement, vous n'en trouverez aucune.

-D'accord, Monsieur le prophète. Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Vous êtes en état d'arrestation et serez confiné jusqu'à votre mutation à nos services de sécurité de Cape Canaveral. Clark... Sortez-le d'ici! Je n'ai plus rien à foutre avec cet homme!

Bill se leva lentement et jeta un regard sur le commandant avant de détourner les yeux vers le jeune homme. Puis il lui adressa un sourire en murmurant:

-Semper Paratus... le dicton de la Garde côtière, jeune homme. C'est-à-dire: toujours prêt. Je n'entretiens aucune rancœur, que ce soit envers vous ou envers votre commandant. Je sais parfaitement qu'il ne fait que son devoir. Ma nouvelle existence le perturbe. Son intelligence ne peut admettre la présence de celui que je suis devenu. Les prophètes vivants n'ont jamais été acceptés dans le monde des

hommes. Plusieurs ont dû être mis à mort avant que l'humanité ne se mette à croire en eux. Vous vous souvenez de Jésus?

Le matelot Clark recula de quelques pas en disant:

-Oui, je m'en souviens, Monsieur. Je crois en Jésus!

-Pas un mot de plus, Clark! l'avertit le commandant. Sors-le d'ici!

Puis, s'adressant à Bill:

-Je ne suis pas un homme religieux, mais si je me rappelle bien, le Jésus dont vous parlez a accompli plusieurs miracles, n'est-ce pas?

Bill franchit la porte en marchant devant le matelot. Il se retourna de façon à faire face à Parson qui lui, se tenait toujours derrière la table.

-Commandant... vous ne croyez pas aux miracles?

-Non, je n'y crois pas!

-Comment appelez-vous la création de la vie ou la naissance d'un enfant?

-C'est moi qui pose les questions, ici, Monsieur Morrison, pas vous!

-Commandant, persista Bill, la mer est vraiment calme, aujourd'hui. Aimerez-vous être témoin d'un phénomène, disons... naturel? Un événement météorologique que vous pourrez peut-être qualifier de miracle?

Son interlocuteur quitta sa place et marcha vers lui.

-Que voulez-vous dire? questionna-t-il.

-Si vous me le permettez, Commandant, allons à l'avant de votre frégate.

-Et pourquoi? Avez l'intention de sauter?

-Sûrement pas, répondit Bill en souriant. Je ne quitterai pas votre bateau avant que nous soyons rendus à destination.

-Alors vous pouvez procéder. Clark... restez avec lui et surveillez-le bien.

Bill se rendit lentement à l'avant du bateau. Le jeune matelot marchait à sa suite tandis que le commandant demeura près de la porte de la cabine. Le lieutenant Garner, de son côté, observait les événements à partir du pont supérieur, alors que l'autre matelot se tenait derrière le poste de contrôle. Dès que Bill atteignit le devant de la frégate, il s'arrêta et observa l'océan. Il plaça son bras droit devant lui et pointa son index vers un point précis, là où la mer et le ciel se rencontrent. Tous les témoins regardèrent dans cette même direction et furent déconcertés par la scène qui se déroulait sous leurs yeux.

D'abord, un point noir prit naissance à la surface de l'eau. Puis rapidement, il se transforma en spirale qui elle, se changea en typhon. Une colonne d'eau s'éleva ensuite au-dessus de l'océan et monta en direction des nuages. Ce qui ressemblait en tous points à un jet d'eau finit par prendre la forme d'une colonne sinueuse entre l'océan et les nuages. Se déplaçant vers l'avant tout en augmentant rapidement, tant en volume qu'en puissance, la trombe fonçait droit vers la frégate. Les yeux rivés sur cette chose qui s'approchait dangereusement, les membres de l'équipage étaient sidérés.

-Qu'est-ce qui se passe? Arrêtez ça! ordonna le commandant en se précipitant vers l'avant du bateau, semi-automatique en main. Arrêtez ça tout de suite ou je tire!

Bill laissa la trombe s'approcher à environ cinq cents mètres du bateau puis, calmement et lentement, abaissa son bras. Le puissant jet d'eau bifurqua quelque peu avant de se dissoudre et disparaître. Ceci fait, l'auteur de cet étrange phénomène se tourna vers le commandant pour lui demander:

-Si vous aviez tiré sur moi, Commandant, qui donc aurait arrêté la tempête?

-Je ne sais pas comment vous êtes parvenu à créer une telle illusion, mais je sais une chose: vous êtes en état d'arrestation! Clark... menottez-le et enfermez-le sur-le-champ!

Épuisé par l'exploit qu'il venait d'accomplir, Bill était à deux doigts de s'effondrer. Il parvint néanmoins à placer ses mains derrière le dos. Le sourire aux lèvres, il regarda Parson et dit:

-Ce que vous venez de voir, Commandant, n'avait rien d'une illusion. C'était plutôt une véritable démonstration de ce que peuvent accomplir les forces de la nature. Cette puissante trombe aurait pu facilement détruire votre embarcation. Bien que vous ne puissiez pas comprendre le phénomène dont vous venez tous d'être témoins, ne faites pas fi de cette puissance qui m'a été confiée. La Vie pourrait facilement détruire notre monde. L'être humain, dans sa grande arrogance, se croit le maître de la terre. Mais en ce qui concerne la nature, la fourmi a autant de droits que l'homme.

S'efforçant de cacher l'extrême douleur qui l'envahissait de partout, Bill enchaîna en demandant:

-Matelot Clark... pourriez-vous s'il vous plaît me reconduire à mes quartiers? Je dois me re-

poser. J'apprécierais beaucoup quelque chose à boire et à manger.

-Puis-je lui apporter ce qu'il demande, Commandant? s'enquit le jeune homme.

-Oui, et débarrassez-moi de sa présence au plus vite.

Clark se tourna vers Bill et commanda:

-Veuillez marcher devant moi, Monsieur, et descendez les escaliers que vous voyez à votre gauche.

Bill obéit. Après qu'il l'eut conduit dans la cabine devant servir de cellule, Clark ajouta:

-Je ne suis pas censé le faire, mais je vais retirer vos menottes. Puis-je vous demander quelque chose?

-Bien sûr...

-Comment avez-vous réalisé ce tour? Êtes-vous magicien?

-Vous avez un bon cœur, Matelot Clark. Conservez la foi, car seule la foi pourra vous sauver. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais être seul. J'ai besoin de manger quelque chose et de me reposer.

-Vous êtes réellement un prophète?

-Je suis le dernier prophète.

-Je vais vous chercher à boire et à manger.

Clark partit et verrouilla la porte derrière lui. Bill se laissa choir sur l'inconfortable couchette, et murmura:

-Ils ignorent tout des dangers qui menacent cette terre. Ils sont si peu conscients du mal qu'ils causent et du terrible châtement qui les attend. Si je n'arrive pas à les convaincre, ils seront tous anéantis

par les armes de l'apocalypse... les inondations, la sécheresse, les tremblements de terre, les pluies de météorites, le feu et... la famine.

Quelques minutes plus tard, l'équipage fut rassemblé sur le pont tandis que la frégate avait été placée sous le contrôle du pilote automatique. Les quatre marins discutaient des récents événements.

-Je crois, avança le commandant, que nous avons tous été témoins d'une illusion de haut niveau. L'homme est vraiment bon. Un fichu de bon illusionniste ou... un maître de l'hypnotisme!

-C'est plus qu'une simple illusion, le contredit le lieutenant Gardner. C'était bien réel. Nous avons tous vu la trombe!

-C'était un truc de magie, répliqua le commandant. Quel est donc le nom de ce magicien qui peut faire disparaître un éléphant?

-David Copperfield, répondit l'un des matelots.

-C'est ça! Ce type est comme David Copperfield! Il est sûrement moins célèbre, mais définitivement meilleur! Maintenant, voici ce que je suggère: nous allons tous oublier le spectacle qu'il vient de nous servir. Je n'en ferai aucune mention dans mon rapport et je vous demande de faire de même. Oubliez tout. Rien ne s'est passé. De toute façon, personne ne nous croirait, alors...

-Comme vous voulez, mon Commandant, consentirent Gardner et Olivier.

Quant à Clark, Parson ne remarqua guère son silence.

Chapitre 13

Aujourd'hui ou peut-être demain: Bill face aux enquêteurs.

Les mains menottées derrière le dos, Bill s'apprêta à quitter la frégate. Il jeta un œil derrière lui pour s'assurer que SeaLove se trouvait toujours à l'arrière, mais il n'y était plus. Après avoir remarqué que deux gardes-côtes attendaient sur le quai, il se tourna vers le lieutenant Gardner pour lui demander:

-Pourriez-vous me dire où est mon voilier?

-Un bateau-remorqueur l'a pris en charge à notre arrivée dans le port.

-Que vont-ils en faire?

-Ils vont sûrement le fouiller de fond en comble. Si vous trimbaliez des substances illégales à l'intérieur, soyez assuré qu'ils les trouveront.

-Sauf si mes rêves et mes souvenirs sont illégaux, il n'y a rien d'illicite à bord de mon voilier.

-Je l'espère pour vous, répondit Gardner. Vous devez maintenant quitter notre frégate, Monsieur.

Bill prit un élan pour sauter de l'embarcation et atterrir sur le quai. Ainsi, il était de retour à Cape Canaveral, en Floride. Voilà deux ans qu'il avait quitté ce port pour entreprendre le voyage de ses rêves. Il était de retour et triste de l'être.

-Suivez-nous, Monsieur, ordonna l'un des marins qui l'attendaient sur le quai.

Le poussant vers l'avant, les deux hommes marchèrent à ses côtés, l'un tenant son bras droit et l'autre, le gauche.

Quelques minutes plus tard, il fut libéré de ses menottes puis abandonné dans ce qui ressemblait à une salle d'interrogatoire. La pièce comptait environ quatre mètres carrés. Trois des murs peints en blanc étaient totalement dénudés, tandis qu'un miroir était fixé sur le quatrième. Nul besoin d'être un devin pour comprendre qu'il s'agissait d'une vitre teintée, derrière laquelle se tenaient fort probablement certaines personnes en train de l'observer. Au centre du local se trouvaient une table et trois chaises. Au-dessus de ces meubles, une lampe à néons suspendue au plafond et renfermant deux tubes d'un mètre et demi assurait l'éclairage. Près du miroir, un gros projecteur lançait une vive lumière en direction de la table. Bill choisit de prendre place sur la chaise faisant face au miroir. La pièce ne comptait qu'une seule porte, sise à la droite du miroir.

Deux grands hommes musclés, vêtus tels des civils, entrèrent et marchèrent vers lui. Lorsqu'ils abaissèrent leurs regards vers lui, Bill avait peine à distinguer leurs visages. Tout de même assez, par contre, pour constater que si l'un présentait un air jovial, l'autre semblait aussi sympathique qu'un tyran.

L'homme au sourire, se tenant à sa gauche, se présenta:

-Je suis l'agent spécial Jennings, du FBI.

Ce à quoi l'autre ajouta:

-Et moi, je suis Charles O'Donnell du DEA.

-Messieurs, dit Bill, que puis-je pour vous?

-Nous avons quelques questions à vous poser, répliqua Jennings.

-Le commandant Parson m'a déjà interrogé et assez durement. Je lui ai fourni toutes les répon-

ses qu'il désirait. N'avez-vous donc pas lu son rapport?

-Écoutez, vous, lança O'Donnell, n'essayez pas de jouer au plus fin! Nous avons des questions pour vous, et nous voulons des réponses. Je vous recommande donc de collaborer!

-Avez-vous parlé avec le commandant Parson? insista Bill. Avez-vous lu son rapport?

-Nous l'avons fait, répondit Jennings.

-Eh bien chers Messieurs... vous connaissez déjà toutes les réponses.

-Je n'aime pas ce type! lâcha O'Donnell. Qu'est-ce que vous en pensez, Jennings? Est-ce qu'on devrait lui botter le cul?

En entendant ces derniers mots, Bill se leva et fit face à O'Donnell pour lui adresser un sourire et lui dire:

-Seriez-vous en train de me menacer?

-Du calme, vous deux! intervint Jennings. Monsieur Morrison... s'il vous plaît, asseyez-vous.

Il regarda son collègue à qui il crut bon de préciser:

-O'Donnell, je ne crois pas que tu puisses intimider cet homme. Pourquoi ne pas me laisser seul avec lui? Je suis certain que nous pourrons nous entendre... ne pensez-vous pas, Monsieur Morrison?

Bill émit un sourire en regardant O'Donnell quitter les lieux.

-Dites-moi, Agent Jennings, demanda-t-il, il y a combien de personnes derrière la glace?

-Quelques-unes! avoua l'agent. Et chacune d'elles est captivée par votre histoire. Pourquoi ne pas répondre à mes questions?

-Parce que j'ai déjà tout raconté au commandant Parson. Je lui ai dit tout ce que je sais et tout ce dont je me rappelle.

-Monsieur Morrison... si vous consentez à tout répéter devant moi, peut-être trouverez-vous de nouveaux éléments, quelque chose qui nous permettra de comprendre ce qui vous est arrivé...

-Dans ce cas, laissez-moi vous raconter une fois de plus mon histoire, mais sans m'interrompre.

-C'est bon. Voulez-vous un verre d'eau? Un café, peut-être?

-J'aimerais bien un peu d'eau froide.

Avant même que Bill n'ait terminé sa phrase, la porte s'ouvrit et un jeune homme lui apporta une bouteille d'eau.

-Voilà ce qu'on appelle un service rapide! rigola-t-il.

Il but un peu et demanda:

-Prêt à m'entendre?

-Je le suis.

-Alors prenez des notes. Je vais vous dire tout ce que je peux me rappeler.

-Je vous écoute, cher Monsieur.

-Je m'appelle William Morrison. Il y a quelques années, j'étais médecin au sein du corps des marines. J'ai été déshonoré et démis de mes fonctions après avoir refusé de combattre au Nicaragua. On m'a aussi retiré mon droit de pratiquer la médecine. Après mon divorce, j'ai quitté la Californie pour venir m'établir en Floride où durant quelques années, j'ai pratiqué la médecine alternative.

-Quel est le nom de votre ex-épouse et où vit-elle à présent?

-Ceci n'a aucun lien avec mon histoire. N'a-t-il pas été convenu que je ne serais pas interrompu?

-Vous avez raison, fit Jennings. Je suis désolé.

-J'ai hérité de la propriété familiale que j'ai vendue et par la suite, j'ai fait l'achat de SeaLove. J'ai toujours rêvé de faire le tour du monde en voilier. Alors j'ai préparé SeaLove en conséquence et me suis trouvé une assistante du nom de Cynthia Faherty. Nous avons quitté la Floride il y a de cela deux ans. En fait, nous sommes partis du port de Cape Canaveral. Quelques jours après notre départ, nous venions de quitter Lake Worth et naviguions sur le Gulf Stream en direction des Bahamas lorsque nous avons été frappés par une importante tempête tropicale. Un peu plus tard, nous avons dû affronter deux raz-de-marée consécutifs et c'est durant le second que nous avons chaviré.

Bill marqua une pause et reprit:

-Je me souviens qu'une lumière très vive m'entourait. Je me souviens aussi d'avoir vu mon corps étendu sur le plancher de la cabine. Puis je me suis réveillé. J'étais fatigué, amaigri et vieilli. Mes cheveux et ma barbe étaient devenus longs et tout blancs. Physiquement, je me sentais affaibli, mais mentalement, j'étais beaucoup plus lucide.

Puis il ajouta:

-Je possède maintenant un incroyable savoir et je possède une vision très précise du destin de l'humanité. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, mais je sens la présence d'une grande force à l'intérieur de moi. Quelles sont la définition, la signification et l'essence de ce que je suis devenu? Seul le créateur le sait. Il y a une force en moi qui dépasse ma rai-

son, qui me guide et qui me dirige. J'aurais dû mourir en mer, mais à la place, j'ai été transformé en un homme de savoir. Je possède une puissance méconnue des hommes. Je suis le dernier prophète, le dernier messager.

Le prévenu étant devenu silencieux, Jennings patienta quelque peu avant de lui demander :

-Dites-moi, Bill... croyez-vous qu'il soit possible que vous ayez plongé dans une sorte de coma?

-Agent Jennings... j'étais médecin et le suis toujours. Il n'existe aucun antécédent médical pouvant nous permettre d'établir qu'un comateux puisse arriver à survivre deux ans sans nourriture et sans soins. Je n'étais pas dans le coma.

-Alors comment avez-vous survécu?

-Une force surhumaine s'est occupée de ma survie afin que je puisse accomplir la mission qu'on m'a confiée.

-Et en quoi consiste cette mission?

-Je dois transmettre le message de La Vie. Si j'échoue, le monde, tel que nous le connaissons présentement, n'existera plus.

-Comment comptez-vous transmettre votre message?

-Je dois rencontrer les leaders du monde. Je dois tenir une assemblée spéciale dans les locaux des Nations Unies à New York. Les hommes doivent m'entendre et m'écouter.

-Pouvez-vous m'expliquer la teneur de votre message?

-Je sais que notre monde court un grave danger. L'essence de La Vie habite mon âme et c'est elle qui va s'exprimer à travers ma voix à l'endroit et au moment voulus.

-Donc, Monsieur Morrison... vous croyez, ou voulez nous faire croire qu'une force, que vous appelez La Vie, vous a capturé, pour ensuite vous endoctriner et vous retourner sur votre voilier, histoire de vous permettre de sauver le monde. Est-ce bien ce que je suis censé comprendre?

En guise de réponse, Bill se contenta de fixer son vis-à-vis. Les deux demeurèrent silencieux un petit moment puis Bill enchaîna:

-Agent Jennings, je sais qu'à l'instar des autres personnes qui se cachent derrière le miroir et qui suivent cette conversation, vous n'êtes pas en mesure de comprendre ni même d'accepter mon interprétation de ce qui m'est arrivé. Comment puis-je m'attendre à ce que vous compreniez? Moi-même je n'y arrive pas!

-Y'a-t-il quelque chose que vous pourriez dire ou faire pour nous aider à comprendre?

-À tous ceux qui m'entendent présentement, je dis: vous devez me croire, vous devez m'aider. Autrement, nous ferons tous face à l'Armageddon.

-Je ne sais pas quoi penser, Monsieur Morrison. Je vais vous laisser seul, un moment, et discuter de tout ceci avec mes collègues. Je reviendrai sous peu.

-Je ne bouge pas d'ici, indiqua Bill. En passant, pourriez-vous dire au psychiatre qui se trouve de l'autre côté que je ne suis pas dingue.

-Comment savez-vous qu'il y a un psychiatre de l'autre côté?

-Je le sais, sourit Bill. Je sais aussi ce qu'il pense de moi. Avant que vous ne partiez, puis-je vous demander ce qui est advenu de Cynthia Faherty?

-Vous ne croyez pas qu'elle est décédée suite à votre accident en mer?

-Je sais qu'elle a survécu, mais j'ignore où elle est.

-Comment savez-vous qu'elle a survécu?

-De la même façon que je sais qu'il y a un psychiatre de l'autre côté du mur.

-Eh bien... vous avez raison. Elle est en prison.

-Pourquoi est-ce qu'elle s'est fait arrêter?

-D'abord, nous pensions qu'elle pouvait être responsable de votre disparition. Lorsqu'on l'a interrogée, elle s'est montrée violente. Elle a même frappé l'une de nos agentes. Lors de son procès, elle a dit au juge d'aller se masturber. Ça lui a coûté trois ans.

-Ça, c'est bien Cynthia! Je m'occuperai de la faire libérer.

-Vous devez d'abord vous aider vous-même, mon ami. Il se pourrait que vous ayez de sérieux ennuis.

Jennings quitta la pièce et fut immédiatement remplacé par O'Donnell.

-Eh bien... fit ce dernier, voilà qu'on peut voir à travers les murs et les miroirs?

-Agent O'Donnell, ne perdez pas de temps à m'injurier ou à tenter de m'intimider. Je n'ai rien à vous dire et je refuse de vous parler.

-D'accord... continuez dans cette voie et vous verrez où ça vous mènera.

O'Donnell sortit à son tour, puis Bill fut abandonné à lui-même durant quelques heures. Comme on avait éteint le projecteur, la pièce n'était éclairée qu'à l'aide des néons qui surplombaient la

table. Une dame, vêtue de blanc et transportant un cabaret, finit par entrer dans le local.

-Aimeriez-vous manger quelque chose, Monsieur Morrison? demanda-t-elle gentiment.

-Oh! oui, Pauline, je suis affamé! Merci.

-Comment connaissez-vous mon nom?

-Facile... vous portez un badge avec l'inscription «Pauline». J'en conclus donc que Pauline est votre nom.

Quelque peu rougissante, Pauline répliqua:

-Suis-je bête! J'avais oublié que je portais un badge. Je vous apporte une bonne soupe aux légumes, du pain et une bonne tasse de thé chaud.

-Formidable! Merci.

Bill se pencha et huma chacun des contenants du plateau.

-Que faites-vous, Monsieur Morrison? questionna Pauline.

-Je tiens à m'assurer que les bonnes personnes qui se tiennent de l'autre côté du miroir n'ont pas ajouté certaines substances chimiques dans ma nourriture.

-Monsieur Morrison... Nous ne ferions jamais ça!

-Vous avez raison. Il n'y a aucune substance chimique dans ma nourriture, mais...

-Mais?

-Il y en a dans mon thé.

Puis, en regardant en direction du miroir, Bill ajouta:

-J'espère que je ne vous offusquerai pas si je ne bois pas ce thé?

-Monsieur Morrison, il n'y a aucune substance chimique dans votre thé. Je vous jure que je n'aurais jamais fait ça! Je suis une infirmière certifiée, vous savez.

-Je vous crois, Pauline, mais les personnes derrière le miroir ne sont pas aussi honnêtes que vous. Elles feraient n'importe quoi pour parvenir à leurs fins.

Fixant à nouveau le miroir, Bill continua:

-Merci quand même pour la nourriture, les amis!

-Je vais vous chercher une autre tasse de thé, signala Pauline. Et je vais le préparer moi-même.

-Merci Pauline.

La jeune femme quitta les lieux. Alors que Bill mangeait sa soupe, elle revint avec une nouvelle tasse de thé. Sans mot dire, elle la déposa sur la table et tourna les talons dans le but de partir.

-Pauline?

-Oui, Monsieur?

-Puis-je tenir vos mains?

-Pourquoi?

-Je vous en prie... faites plaisir au vieil homme que je suis. Votre cancer... je peux le guérir.

-Comment savez-vous que je souffre d'un cancer?

-Vous avez le cancer du sein.

-Oui, c'est vrai. Mais comment le savez-vous?

-Laissez-moi prendre vos mains.

Bill se leva et l'infirmière posa ses mains dans les siennes. Les témoins invisibles de cette scène purent voir celui qu'ils retenaient prisonnier

entrer en transe. Pendant que son corps tremblait et que son visage témoignait d'une intense douleur, ses yeux s'emplirent de larmes. Quant à Pauline, elle réagissait comme si elle était en train de subir une série de décharges électriques. Après un temps, les deux s'effondrèrent sur le sol et leurs mains se lâchèrent. Très vite, les gardiens firent irruption dans le local pour aussitôt éloigner Pauline de Bill.

-Attendez! les arrêta-t-elle, attendez! Monsieur Morrison... qu'est-ce que vous m'avez fait?

Bill parvint à récupérer suffisamment pour regagner son siège.

-Parce que vous vous êtes montrée aimable envers moi, je vous ai guérie. Passez voir votre médecin dès que vous le pourrez. Il vous confirmera que vous ne souffrez plus du cancer. Soit dit en passant, cessez de prendre les médicaments qu'il vous prescrit.

Les gardiens obligèrent Pauline à sortir de la salle.

-Merci! Merci! s'écria-t-elle.

Après avoir terminé son thé, Bill posa les bras sur la table et y enfouit la tête pour trouver un repos éphémère. Il s'était presque assoupi quand une personne entra dans la salle. Il releva la tête pour trouver un petit homme, plus âgé que les précédents, vêtu d'un habit gris foncé, d'une cravate grise et d'une blouse blanche.

-Je ne voulais pas vous réveiller, Monsieur Morrison, s'excusa l'homme, je...

-Bien sûr que vous le vouliez! Votre tour de me tourmenter, Docteur?

-Je n'ai pas l'intention de vous tourmenter, répliqua l'autre en s'asseyant en face de lui. Je suis le docteur Paterson.

-Et vous êtes psychiatre?

-Effectivement.

-Et votre travail, bien sûr, consiste à prouver que je ne jouis pas de toutes mes facultés mentales...

-Est-ce le cas, Monsieur Morrison? Puis-je vous appeler Bill?

-Bien sûr. Puis-je vous appeler Paul?

-Vous savez que je m'appelle Paul?

-En fait, votre véritable nom est Paul Henry, mais vous n'aimez pas qu'on vous appelle ainsi. Seule votre mère vous appelle par ce nom, en particulier lorsqu'elle est furieuse contre vous. Votre femme vous appelle également Paul Henry. Elle se sert de cette petite voix aiguë que vous détestez tant... «Paul Henry... tu veux bien faire ça... Paul Henry... s'il te plaît, viens faire cela...»

-Vous êtes vraiment un cas intéressant, Bill. Comment savez-vous toutes ces choses?

-Je n'essaie pas de vous impressionner, Paul Henry. Je ne suis pas votre genre de patient. Je ne suis pas fou ni mentalement atteint.

-Alors... que pensez-vous être, Bill?

-Je suis ce que je suis. Je suis le dernier prophète, le dernier messager.

-Si vous persistez à parler de la sorte, je ne pourrai pas vous faire libérer...

-Eh bien, mon cher Paul Henry, vous pouvez essayer de me faire enfermer. Mais je connais mes droits, vous savez... vous ne pouvez pas me retenir indéfiniment, sans que j'aie d'abord eu la chance de m'exprimer devant un tribunal. Seul un juge est en droit de décider si je dois ou non être enfermé.

Une fois de plus, Bill dirigea son regard vers le miroir:

-Je vous demande officiellement de m'obtenir une audience en cour.

-Comment saviez-vous que Pauline souffrait d'un cancer?

-Grâce à un contact psychique qui s'est établi entre elle et moi.

Le docteur Paterson se leva, fixa Bill et déclara:

-Je ne vois pas comment je pourrais vous être utile, mon ami. Je vais donc vous laisser. Je vous souhaite bonne chance.

Le psychiatre parti, Bill fut escorté jusqu'à une petite cellule composée de quatre murs en béton et d'aucune fenêtre. Seule une porte métallique en permettait l'accès. Quant à l'ameublement des lieux, il se limitait à deux couchettes superposées et d'une toilette portative qu'on avait placée dans le coin droit. L'unique éclairage provenait d'une lumière suspendue au centre du plafond. Bill n'était assis sur la couchette du bas que depuis quelques minutes lorsque la porte s'ouvrit. Un jeune homme faisant dans la trentaine et présentant une imposante carrure se vit poussé à l'intérieur par un gardien qui lança d'un ton autoritaire:

-Allez! Entre là-dedans!

L'homme fut poussé avec une telle violence, qu'il tomba sur les genoux de Bill. Il se leva, le regarda et demanda:

-Comment ça va, Pappy? Quelle couchette veux-tu avoir? Celle du haut, ou celle du bas?

-Je vais prendre celle du haut, Richard. Si cela te convient, bien sûr.

-Tu me connais? Bof... qu'importe! Appelle-moi Dick, veux-tu!

-Si tu veux.

Bill grimpa sur la couchette du haut tandis que Richard s'installa sur celle du bas. Ils gardèrent le silence durant quelques minutes, jusqu'à ce qu'on éteigne les lumières.

-Wow! lança Richard. Il fait drôlement noir, ici!

-Ça nous aidera à nous endormir plus vite, répliqua Bill.

-Je n'aime pas la noirceur.

-T'en fais pas... ça ira.

-C'est quoi, ton nom, Pappy?

-Bill.

-Pourquoi t'es ici?

-Parce que je suis différent. Je les inquiète un peu.

-Ces bâtards n'ont peur de rien. Ce sont des chiens!

-Et toi, pourquoi es-tu ici?

-Ils m'accusent d'être un vendeur de drogues et un pervers. Je faisais juste fumer un joint avec un jeune sur mon bateau. La belle affaire... je ne lui ai pas vendu l'herbe... je l'ai juste laissé en fumer.

-Comment vous ont-ils découvert?

-Ben... j'ai loué un dock à la marina de Cape Canaveral pour y accoster mon bateau; juste pour un soir. Le gars qui se trouvait dans celui d'à côté a dit que la senteur de l'herbe se rendait jusqu'à lui. Ce chien a appelé les flics.

-Et qu'est-ce qui s'est passé?

Des gardes-côtes sont venus frapper à mon bateau. Ils sont montés à bord et là, ils ont trouvé le

joint et le reste de la mari que j'avais en ma possession. Ensuite, ils m'ont posé un tas de questions.

-Quel genre de questions?

-Ben... tu sais... ils voulaient savoir qui était le garçon et ce qu'il faisait sur mon bateau.

-Qu'as-tu répondu?

-Ben... tu sais... quand les gardes-côtes sont arrivés sur le bateau, le jeune et moi, on était nus comme des vers.

-Pourquoi étiez-vous nus?

-Ben qu'est-ce que tu crois, Pappy, hein? Juste avant que les gardes viennent casser notre plaisir, je lui faisais une petite sucette. Il était sur le point de venir. Je lui procurais du plaisir, quoi!

-Quel âge avait le jeune homme?

-Je ne sais pas... quinze ou seize ans.

-Voilà pourquoi ils t'ont traité de pervers.

-Le gosse était mignon comme tout, mon ami. J'te jure que ça valait le coup!

-Si on se base sur les règles établies par la société, ce que tu faisais était mal. Très mal, même.

-Mais où est le mal? Je faisais plaisir au garçon, je me faisais plaisir à moi... j'allais lui montrer tout ce qu'il faut faire pour être bon au plumard.

Bill se tut quelques instants puis enchaîna:

-Je comprends pourquoi on t'a arrêté, Richard. Ce que tu as fait n'était pas très bien.

-Ça dépend pour qui. J'étais consentant et le gosse aussi. Il m'a demandé s'il pouvait partager mon joint et j'ai répondu oui, à la condition qu'il me laisse lui sucer la queue. Il en avait autant envie que moi. Même qu'il a dit qu'il sucera la mienne. Je ne l'ai pas forcé à faire ça... je lui ai rien demandé du tout, moi!

-Ils vont t'accuser de détournement de mineur... tu le sais, ça?

-Je sais. Je me demande ce qu'ils vont faire de mon bateau. C'est pas un gros bateau, mais je l'aime. C'est mon bateau. Sans compter que j'ai pas encore fini de le payer; je dois encore de l'argent à la banque.

-Après ta mise en accusation, et si le juge te condamne à la prison, la banque va probablement saisir ton bateau.

-T'as sûrement raison, Pappy.

-Comme ça, tu aimes t'amuser avec les garçons?

-Oui, j'aime les garçons et j'aime aussi les hommes. Puisqu'on en parle, ça te dirait que je m'amuse un peu avec toi?

-Je ne crois pas, Richard.

-Pourquoi pas? On n'a rien d'autre à faire, alors...

-Je ne suis pas un homosexuel, Richard.

-Homosexuel, gai, hétéro... c'est juste des mots, Pappy. Quelle différence ça fait? Du sexe, c'est du sexe. En fait, avec tous ces cheveux qui te tombent autour du visage, t'as l'air d'une chatte. J'aimerais bien que tu me sucés la bite, mec!

-Ne compte surtout pas sur moi pour ça, Richard.

-D'accord... alors laisse-moi monter en haut et sucer la tienne.

-Non, Richard. Absolument pas.

-Mais pourquoi pas? Ça nous ferait du bien à tous les deux.

-Ce que tu proposes de faire, Richard, va à l'encontre des lois de la nature. Sache qu'à travers l'histoire, les relations homosexuelles ont toujours été condamnées.

-Vie un peu, Pappy! Si on retourne à l'époque de l'ancienne Grèce, les hommes baisaient autant avec les garçons et les hommes qu'avec les femmes. Les Romains faisaient la même chose. Il n'y a absolument rien de mal là-dedans, sauf pour les gens coincés.

-Dans le Nouveau Testament, on associe l'homosexualité au diable.

-Qui se soucie du Nouveau Testament, hein?

-Richard, ce genre de relations n'est pas mal du fait que la Bible l'interdit. La Bible l'interdit plutôt parce que c'est mal. C'est contre les lois de la nature, lesquelles sont basées sur la logique et non la foi.

-Les lois de la nature?

-Les lois de la nature établissent, en quelque sorte, une différence entre le bien et le mal.

-Et nous y voilà! Le bien et le mal. Dieu et le diable. Encore des trucs religieux qui n'ont pas de sens. On parle de sexe, là, mec!

-Richard, le sexe, tel qu'il doit être pratiqué, a tout à voir avec la vie. Chez les humains, il peut être pratiqué pour l'unique plaisir de la chose, mais d'abord et avant tout, son but consiste à assurer la procréation! Autrement dit, c'est bien, parce que c'est naturel.

-Je comprends, mec, mais quand un homme et une femme baisent ensemble, ce n'est pas toujours pour faire des bébés. La plupart le font par pur plaisir et laisse-moi te faire remarquer que plus de la moitié des gonzesses prennent la pilule.

-C'est vrai. Sauf que lorsqu'un homme rencontre une femme et couche avec elle, ils respectent davantage les lois de la nature que deux hommes ou deux femmes qui font la même chose. Dis-moi...

quand tu couches avec un homme, pratiques-tu la sodomie?

-Hein? Mais c'est quoi, ce truc?

-Est-ce que tu pénètres l'homme dans le rectum?

-Oui, quelques fois. J'aime ça, mais ce que j'aime encore plus, c'est de me faire prendre par un mec qui a une grosse bite. Ça te plairait d'essayer? Moi, Pappy, eh ben... je suis un homosexuel. C'est ce que je suis et y'a rien qui va changer ça. Les femmes, ça m'allume pas du tout. Je préfère de loin les jeunes garçons. Je le ferais bien avec toi pour passer le temps, mais...

-Mais?

-T'es pas vraiment mon genre.

-Heureux de l'entendre. Je vais clore le sujet en te disant qu'avoir des relations sexuelles avec un jeune garçon innocent est totalement pervers. Tu peux ruiner sa vie sexuelle, la détruire complètement et en faire un homme comme toi. J'espère qu'un jour, tu vas saisir l'importance de ce que je te dis avant de briser la vie de trop de garçons.

-Va chier, Pappy!

-Est-ce que quelques moments de sexe avec un mineur valent vraiment des années prison?

-Peut-être bien qu'en prison, je pourrai avoir tout le sexe que je veux. Imagine... ils vont me punir parce que j'ai fait ça avec des garçons et ils vont m'envoyer dans une prison où il n'y aura que des hommes. Dans un certain sens, c'est un peu comme m'envoyer au paradis.

-Intéressant, comme théorie, convint Bill. Mais que se passera-t-il dans ton après-vie? T'as déjà pensé à ça?

-Tu veux dire au ciel ou en enfer? Je vais te dire quelque chose, mec... je ne crois rien de cette

merde. Une fois que je serai mort, je serai mort et voilà tout!

-Ce n'est pas le cas, Richard, car vois-tu, il y a une autre vie qui t'attend après la mort. As-tu déjà entendu parler de la réincarnation.

-Ça... y'a personne qui peut le prouver.

-Dans la vie, Richard, rien ne peut être détruit. L'homme ne peut que transformer les choses. La réincarnation signifie que lorsqu'une personne meurt, son corps se décompose, mais l'esprit et l'âme, eux, renaissent dans un autre corps.

-Tout ça, c'est de la foutaise, Pappy!

-Sache que pour chaque crime commis dans ta vie actuelle, une punition t'attend dans la suivante. Par contre, dans ta prochaine vie, tu bénéficieras de chaque qualité et talent acquis durant ta présente vie.

-Comment peux-tu croire en de telles balivernes? Tu serais pas tombé sur la tête, par hasard?

-Penses-y, Richard. Seule la réincarnation peut expliquer le phénomène des enfants prodiges. Ceux-ci reviennent à la vie dans un nouveau corps et bénéficient des talents qu'ils ont acquis dans leurs vies antérieures. Si un homme passe une ou plusieurs vies à travailler très dur pour devenir un virtuose du piano; il lui sera facile, dans une nouvelle vie, d'apprendre à jouer de cet instrument et d'exceller dans cet art.

-Quitte à me répéter... tout ça, c'est de la foutaise, Pappy!

-N'as-tu jamais entendu parler de ce qu'on appelle l'étrange sensation de «déjà vu»?

-Ouais... j'en ai déjà entendu parler.

-D'accord... la sensation de «déjà vu» est très souvent associée aux souvenirs provenant d'une autre vie.

-Tu causes comme un prédicateur ou un prêtre...

-Je ne suis ni prédicateur ni prêtre.

-Alors qu'est-ce que t'es... le Bon Dieu?

-Je suis le dernier prophète. Je dois maintenant me reposer, Richard, et je te suggère de faire de même. Demain, ce sera une grosse journée autant pour toi que pour moi. Bonne nuit, Richard.

-Ouais...dort bien, Pappy. Puisque tu veux pas jouer, j'vais me satisfaire en solo.

Chapitre 14

Aujourd'hui ou peut-être demain: Bill et le juge.

Le mandat de l'avocat de l'État consistait à convaincre le juge que Bill Morrison n'était pas sain d'esprit et qu'en raison de son état, il serait favorable de lui prescrire un séjour dans un centre psychiatrique avant de le recevoir en procès. De son côté, Bill n'avait le choix qu'entre deux plaidoiries: soit il contestait les prétentions de l'avocat, soit il acceptait de se plier à sa recommandation. On lui ordonna de s'asseoir sur une chaise en bois, placée derrière une table du même matériau. Puisque la salle du tribunal était très petite et que seulement quelques personnes s'y trouvaient, il remarqua très vite la présence d'un jeune homme aux longs cheveux noirs et aux épaisses lunettes, assis tout au fond de la salle, la tête appuyée contre le mur et les yeux rivés au plafond.

Cela faisait maintenant cinq jours que Bill était retenu prisonnier sans qu'aucune accusation n'ait été portée contre lui. Selon la loi, on n'aurait pas dû le retenir plus de vingt-quatre heures, sauf sur approbation d'un officier portant le titre de magistrat ou juge. Et là encore, le temps maximal de détention n'aurait jamais dû excéder quatre-vingt-seize heures. Son cas fut confié à la cour du district de la Floride Centrale, division du comté d'Orange. Durant les trois premiers jours de sa détention, on l'avait fait interroger et contre-examiner par des représentants de plusieurs agences juridiques, dont le FBI et le Département de justice de la Floride. Deux psychiatres, un psychologue et un prêtre avaient également passé plusieurs heures avec lui. Devant chacun, Bill s'était contenté de demeurer quasi silencieux tout en se montrant calme et cour-

tois. Comment ces gens pouvaient-ils comprendre, voire même accepter, ses dons surnaturels? À la majorité des questions, il répétait:

-J'ai déjà répondu à cette question. Je n'ai aucune autre explication à vous donner.

La dernière personne à l'interroger à des fins d'évaluation fut George Walker, représentant légal du bureau des procureurs juridiques.

-Vous savez, Monsieur Morrison, devait-il lui dire, votre manque de collaboration et les réponses que vous nous fournissez risquent fort de vous envoyer dans un institut psychiatrique!

-Mon avenir ne m'inspire aucune crainte, de rétorquer Bill. Mon destin est déjà tracé. Soit dit en passant, en me gardant ici, vous contrevenez à vos propres lois. Quand aurais-je droit à mon audition en cour?

-Nous avons le droit de vous retenir pendant quatre-vingt-seize heures.

-J'ai été arrêté il y a près de cinq jours. Ça dépasse largement les quatre-vingt-seize heures.

-Oui, mais le temps que vous avez passé sur le bateau de la Garde côtière ne compte pas.

-Bien sûr que ça compte et vous le savez parfaitement. Cela dit, je ne retiendrai pas cette réponse fautive contre vous.

-Très aimable de votre part. Avez-vous un avocat?

-Non, je n'en ai pas. Toujours en passant, j'aimerais vous rappeler que j'ai été arrêté sans que personne ne songe à me lire mes droits.

Bien que le procureur Walker était tout à fait conscient que le prévenu avait raison, il décida quand même d'ignorer la remarque.

-Aimeriez-vous recevoir les services d'un avocat? proposa-t-il.

-Non merci. J'ai déjà toute l'assistance dont j'aurai besoin.

-Qui donc vous aidera?

-La puissance qui réside en moi.

L'autre se leva pour l'observer durant quelques minutes. Bill l'imita, sauf que lui posait sur son vis-à-vis un regard empreint de gentillesse. Ce faisant, il ajouta:

-N'ayez aucune crainte, mon cher procureur, ce qui doit arriver, arrivera.

-Vous êtes une personne vraiment inusitée, se permit Walker. Je vous souhaite bonne chance et vous reverrai en cour demain matin.

Avant de quitter, il dit encore:

-Monsieur Morrison... j'aimerais vous faire savoir que les vêtements que vous portiez au moment de votre arrestation ont été nettoyés. Aussi, quelqu'un vous les apportera. J'imagine que vous les préférerez à l'uniforme plutôt moche de la prison? Vous paraîtrez mieux, devant le tribunal.

-J'apprécie cette attention, mais j'aimerais vous signaler que je portais des shorts et des sandales lors de mon arrestation.

-Est-ce que des pantalons noirs et une chemise de la même couleur vous conviendraient davantage?-Je crois, oui.

-Je vais voir ce que je peux vous trouver.

-C'est très gentil à vous.

-Si vous souhaitez faire votre toilette, un agent vous conduira aux douches.

-Merci. J'ai vraiment besoin de me laver.

-Et pour ce qui est de vos cheveux et de votre barbe... Désirez-vous qu'on vous envoie un barbier?

-Non merci. Avez-vous déjà vu un prophète sans barbe? sourit Bill.

-Je n'ai jamais rencontré de prophète, Monsieur Morrison, et je n'ai vraiment pas l'impression d'en voir un quand je vous regarde.

-Et qu'est-ce que vous voyez, dites-moi?

-Un homme confus aux prises avec de gros ennuis.

Sur ces paroles, Walker quitta les lieux.

Bill se retrouva donc en cour sans la présence d'un avocat. Quelques personnes additionnelles étaient entrées dans la salle. Le procureur et son assistant prirent place derrière un bureau, situé à moins de deux mètres à la droite de Bill. À dix heures précisément, le juge fit son entrée.

-Tout le monde debout, lança le clerc. La cour du district du Comté d'Orange est maintenant ouverte. L'honorable juge Martin Stewart préside.

Tant le personnel du tribunal que les observateurs se levèrent pour accueillir le juge.

-Vous pouvez vous asseoir, signifia le clerc.

Bill observa le juge qui l'observa brièvement à son tour. L'honorables Martin Stewart était âgé d'environ soixante ans, avait le crâne pratiquement dégarni, ne comptant plus que quelques cheveux gris de chaque côté. Son corps, grand et mince, lui

procurait une certaine élégance. Question d'amorcer l'audience, il regarda en direction du procureur et demanda:

-Monsieur Bentley, qu'avez-vous à reprocher à cet homme?

Mark Bentley se leva aussitôt et marcha tranquillement vers le magistrat. Avec son fort accent du sud des États-Unis, il répondit:

-Votre honneur, il s'agit d'un cas plutôt compliqué. Avez-vous pu jeter un œil sur les documents que je vous ai fait parvenir?

-Oui, je les ai lus. Toutefois, je n'ai rien reçu en provenance de la défense.

Détournant son attention vers Bill, Stewart lança:

-Dois-je comprendre que vous avez choisi de vous présenter devant moi sans l'assistance d'un avocat, Monsieur Morrison?

-Oui, votre honneur.

-Le moins que l'on puisse dire, enchaîna le juge, c'est que votre cas est quelque peu étrange. Je doute que vous puissiez assurer votre défense. Aimeriez-vous revenir sur votre décision? Cette cour peut vous obtenir un avocat sans qu'il vous en coûte quoi que ce soit.

-Non, votre honneur, mais merci de me l'avoir offert.

Le juge l'examina quelques secondes pour ensuite ajouter:

-Très bien, Monsieur. Vous pouvez procéder, Monsieur Bentley.

-Votre honneur, déclara le procureur, l'État est d'avis que monsieur Morrison n'est pas apte à subir un procès. Tel qui apparaît dans les documents

que l'on vous a remis, il a été victime d'un accident de bateau puis a été secouru par la Garde côtière américaine. Entre le moment de l'accident et celui où il a été retrouvé, l'homme déclare qu'il s'est écoulé environ deux ans. Donc si l'on s'en tient à ses dires, il serait resté perdu en mer durant toute cette période.

D'un air impassible, Bill étudiait chaque mot et geste du procureur.

-Monsieur Morrison était-il seul sur son bateau? questionna le juge.

-Au moment du naufrage, il y a deux ans, une personne du nom de Cynthia Faherty était sur le bateau. Le lendemain, elle a été secourue par la Garde côtière.

-Et monsieur Morrison n'a été rescapé que deux ans plus tard? s'étonna le juge.

-Exact, votre honneur. Et l'une des premières choses que monsieur Morrison a affirmées aux gardes-côtes qui l'ont retrouvé, c'est qu'il n'était plus un homme, mais un prophète.

Ayant pris soin de prononcer cette dernière phrase d'une voix sarcastique, le procureur fit ensuite face à Bill pour ajouter:

-Même qu'il a déclaré et insisté sur le fait qu'il était le DERNIER prophète.

Le jeune homme, assis tout au fond de la salle, décolla la tête du mur et voua plus d'attention à ce qui se déroulait devant lui. Il pratiquait le métier de journaliste et en tant que tel, se devait de demeurer à l'affût du moindre scoop.

-Toujours est-il, reprit le procureur, que quelques psychiatres, ainsi qu'un psychologue, se sont entre-

tenus avec monsieur Morrison pour procéder à son évaluation. Si tous n'en ont pas conclu qu'il souffrait de psychose ou de démence, ils ont tout de même jugé que sa longue et douloureuse expérience en mer l'avait rendu... lunatique. Ils s'entendent pour dire que sans être totalement dérangé, monsieur Morrison serait débalancé, dérangé et très perturbé.

Le juge posa son regard sur le prévenu pour lui demander:

-Croyez-vous que vous êtes lunatique, Monsieur Morrison?

Adressant un air de compassion et de pardon à l'endroit du procureur, Bill répliqua:

-Non, votre honneur. Au pire, je suis aussi sain d'esprit que monsieur Bentley.

Propos qui déclenchèrent quelques rires au sein de l'assistance.

-Vous aurez bientôt l'opportunité de me présenter votre défense, fit le juge.

-Merci, votre honneur.

-Vous pouvez continuer, Monsieur Bentley.

-Votre honneur, nous sommes d'avis qu'avant de formuler nos accusations contre lui, Monsieur Morrison devrait être confié à un institut psychiatrique pour quelques mois. Ou du moins, jusqu'à ce que les médecins le déclarent sain d'esprit.

-Avez-vous d'autres informations à me fournir?

-Eh bien votre honneur, il y a quelques années, alors que monsieur Morrison pratiquait la médecine, il a été congédié et déshonoré par le Corps

des Marines qui de surcroît, a jugé nécessaire de lui retirer son droit de pratique. Par la suite, le prévenu a divorcé de son épouse et s'est procuré un voilier dans le but de faire le tour du monde. Il a amorcé son voyage en compagnie d'une stripteaseuse répondant au nom de Cynthia Faherty, laquelle se trouve maintenant derrière les barreaux. Tout ceci démontre que déjà, dans le passé, monsieur Morrison était un personnage assez singulier.

Le juge se tourna à nouveau vers Bill.

-Est-ce que tout ceci est exact, Monsieur Morrison? chercha-t-il à savoir.

-En partie, votre honneur.

-Autre chose à ajouter, Monsieur Bentley?

-Oui, encore une toute petite, votre honneur.

Deux jours après leur départ, et juste avant de quitter la côte Floridienne, monsieur Morrison et sa compagne se sont arrêtés dans un bar-restaurant de la Marina de Lake Worth pour y prendre un verre et un repas. Eh bien votre honneur... ils ont abandonné les lieux sans régler l'addition. Puisque la police locale ne jouit d'aucune juridiction sur le territoire couvert par l'océan, monsieur Morrison et son amie ont pu s'enfuir en toute quiétude. Comme vous pouvez le constater, le détenu n'est pas exactement ce qu'on pourrait appeler un honnête homme.

-Est-ce vrai, Monsieur Morrison? de s'enquérir le juge Stewart.

-Hormis certaines explications pouvant clarifier cet incident, l'accusation est justifiée, votre honneur.

-Autre chose, Monsieur Bentley? questionna le magistrat.

-Pas pour le moment, votre honneur, mais... nous poursuivons notre enquête.

Durant la présentation du procureur, quelques nouvelles personnes s'étaient amenées dans la salle. Le jeune journaliste, du nom de Carl Spencer, se montrait beaucoup plus attentif à ce qui se disait. Promu en journalisme et communication depuis quelques mois, il était toujours sans emploi et de ce fait, n'avait d'autre choix que de travailler à la pige. Il faut admettre que son apparence physique ne jouait pas en sa faveur. Il n'était certes pas le type de journaliste recherché pour tenir l'antenne dans un journal télévisé. Mais comme tout jeune sachant faire preuve de courage et de détermination, il ne doutait pas qu'un jour, il réussirait. Pour y arriver, il suffisait de dénicher de grosses nouvelles ou des histoires susceptibles d'attirer l'attention. Il rêvait du jour où il serait enfin reconnu et admis dans le cercle des grands journalistes.

-Merci, Monsieur Bentley, continua le juge.

Cela dit, il prit une longue inspiration avant de boire un peu d'eau et de pointer son regard sur l'homme à la grande barbe. Bill ne lui apparaissait ni nerveux ni agité. Au contraire, il semblait calme, l'air d'attendre patiemment qu'on s'adresse à lui.

-Comment plaidez-vous, Monsieur Morrison? En lien avec les faits qui vous sont reprochés, êtes-vous coupable ou non coupable?

Bill se leva pour s'approcher de son interlocuteur. Un peu inquiet, le garde qui depuis le début de l'audience se tenait derrière lui, avança à sa suite jusqu'à ce que le magistrat lui signifie:

-Ce sera inutile. Je ne crois pas que monsieur Morrison veuille s'en prendre à qui que ce soit. Est-ce que vous voulez m'attaquer, Monsieur Morrison?

Bill afficha l'un de ces sourires qui le distinguaient si bien pour rétorquer :

-Absolument pas, votre honneur. Je suis un homme sain, non violent, en santé et pas du tout confus. Je dois toutefois plaider coupable à l'une des accusations. Je n'ai effectivement pas payé l'addition du repas que Cynthia et moi avons pris, il y a de cela deux ans, au restaurant de la Marina de Lake Worth.

-C'est suffisant pour que je vous fasse incarcérer, lui fit remarquer le juge.

-Votre honneur, Cynthia et moi n'avons jamais eu l'intention de quitter sans payer la note. Voici ce qui s'est passé... une querelle a éclaté entre les deux serveuses du restaurant. Je dois insister sur le fait qu'elles formaient un couple. L'une d'elles a fait des avances à Cynthia qui bêtement, est entrée dans le jeu. Du coup, l'autre serveuse s'est fâchée et a détourné sa colère contre Cynthia. On a exigé que nous quittions les lieux avant la fin notre repas. J'ai alors pensé qu'il valait mieux obéir plutôt que de rester et risquer de provoquer une bagarre. Nous sommes donc partis, sans songer à régler l'addition. Cynthia ne m'a signifié ce fait qu'après coup et étant donné les circonstances, j'ai jugé qu'il serait inapproprié de retourner au restaurant.

-Très bien. Y'a-t-il une personne de ce restaurant, ici présente, pour contester ce témoignage ?

-Non, votre honneur, répondit le procureur.

-Dans ce cas, cette accusation est retirée, trancha le juge. Maintenant, Monsieur Morrison, quelle est donc cette histoire ? Vous croyez réellement que vous êtes le dernier prophète ?

Tous écoutèrent religieusement pendant que Bill racontait son histoire. Lorsqu'il eut terminé, le

magistrat, pensif, posa sur lui un regard soutenu. Puis il déclara:

-Monsieur Morrison, vous ne me semblez pas dérangé, mais toutefois, votre histoire est le pire conte de fiction jamais présenté devant ce tribunal. Je crois que je dois me ranger du côté du procureur et pour votre propre bien, vous envoyer dans un institut psychiatrique.

-Votre honneur, intervint calmement Bill, avant que vous ne rendiez votre jugement, pourrais-je m'adresser à la cour sans être interrompu?

-Et quel serait le but de ce monologue?

-Prouver que je suis parfaitement sain d'esprit et que je suis bel et bien celui que je prétends.

-Le dernier prophète?

-Et le dernier messenger.

-Monsieur Bentley, adressa le juge au procureur, êtes-vous en accord avec cette requête?

-Oui, votre honneur. Je meurs d'envie d'entendre ce petit discours!

-Alors allez-y, Monsieur Morrison.

Bill se rapprocha du juge et commença:

-Monsieur le juge... il y a environ deux semaines, votre petit-fils Francis a été frappé par une voiture alors qu'il conduisait son vélo.

-Mais qu'est-ce que cela a à voir avec cette affaire? interrogea le juge visiblement troublé. Et comment savez-vous cela?

-Votre honneur, vous m'avez affirmé que je pourrais m'exprimer sans être interrompu. Suite à l'accident, votre petit-fils a subi deux fractures du crâne et une hémorragie cérébrale. Depuis, le pauvre petit garçon est dans le coma. Ses médecins vous ont confirmé, ainsi qu'à ses parents, qu'il était en

phase terminale et qu'il ne lui restait plus que quelques jours à vivre.

Chaque témoin présent dans la salle observait un parfait silence alors que le journaliste, lui, prenait des notes.

-Je vous préviens, Monsieur Morrison, interrompit le juge, n'allez pas trop loin... ne dépassez surtout pas mon seuil de tolérance.

-Votre honneur, je peux prouver que je ne suis pas un simple d'esprit et que je suis réellement le dernier prophète. Conduisez-moi au chevet de votre petit-fils. Je serai la source de sa guérison.

Furieux, le juge se leva.

-Vous êtes allé trop loin! Vous n'avez pas le droit de jouer ainsi avec les sentiments d'autrui. Avant de vous envoyer dans un institut spécialisé, je vais vous coller une accusation pour outrage au tribunal.

-Je vous l'avais dit, votre honneur, ce type est totalement déconnecté! lança le procureur.

-Silence! lui ordonna le juge. Monsieur Morrison... vous êtes un être démoniaque et mériteriez qu'on vous enferme pour le restant de vos jours.

Effaçant son sourire, Bill leva son bras droit et pointa un doigt en direction du juge. Ses yeux brillaient au point de donner l'impression qu'ils s'apprêtaient à sortir de leurs orbites. Son corps tremblait et le ton de sa voix était plus bas qu'à l'ordinaire. Une incroyable force, splendide et majestueuse, émanait de son être. Dans toute sa grandeur, il fit face au juge ainsi qu'aux gens qui l'entouraient.

-Avant que vous rendiez jugement, ne voulez-vous pas faire preuve de courage et profiter de

mon offre? Si vous ne le faites pas, votre petit-fils quittera ce monde en moins de six heures. Emmenez-moi à son chevet et il échappera à une mort certaine. Allez-vous saisir cette opportunité ou est-ce que la peur du ridicule, si jamais j'échoue, compte davantage, pour vous, que la vie de Francis?

Le juge Stewart fixa Bill d'un air à la fois douteux et hésitant. Le silence régnait en roi et maître dans le tribunal pendant que Carl Spencer continuait de prendre des notes.

-Messieurs Morrison et Bentley, commanda le juge, suivez-moi dans mon bureau.

Les trois hommes quittèrent la salle. Le bureau du magistrat était quelque peu étroit et austère. L'ameublement se composait d'une bibliothèque, d'un grand bureau en bois entièrement couvert de papiers et de livres, du fauteuil en cuir noir de l'occupant et des trois chaises, aussi en cuir noir, faisant face au bureau. Une moquette foncée recouvrait le plancher alors que quelques photos fixées au mur et un drapeau américain, placé dans le coin arrière, complétaient le décor.

-Monsieur Morrison, demanda le juge, pouvez-vous m'expliquer comment il vous serait possible de sauver la vie de mon petit-fils? Vous pensez-vous plus compétent, en tant que médecin, que ceux qui le soignent actuellement?

-Non, votre honneur, je sauverai Francis simplement en le regardant, en le touchant et en insufflant en lui la guérison et la vie.

Le procureur, qui jusque-là se tenait silencieux en se contentant de promener son regard entre Bill et le juge, lança:

-Votre honneur... ne me dites pas que vous allez tomber dans ce traquenard?

-La paix, Monsieur Bentley. Tout comme moi, vous ignorez ce qui se passe ici. Seul monsieur Morrison peut clarifier la situation. Monsieur Morrison... d'abord et avant tout, comment savez-vous que mon petit-fils est mourant?

-J'ignore comment je sais ce que je sais ou comment je sais les choses que je sais. Lorsque requis, les informations envahissent mon cerveau et je suis inspiré par La Vie. C'est un peu comme quand la lumière remplace les ténèbres... je peux tout voir et tout comprendre.

-Comment pouvez-vous guérir les gens?

-Votre honneur, répondit Bill le visage empreint de bonté, ce n'est pas moi, mais La Vie qui guérit par mon entremise. Elle peut créer, guérir ou détruire. Moi, ma tâche principale se résume à informer l'humanité. Je suis le dernier prophète. Si les hommes ne m'écoutent pas, s'ils n'entendent pas ce que j'ai à dire et s'ils ne me croient pas, le monde entrera dans l'âge des ténèbres.

-Votre honneur, lança le procureur Bentley en se levant, vous voyez bien que cet homme est complètement tordu!

-Monsieur Bentley, je vous demande encore une fois de vous taire!

-Mais votre honneur...

-La paix, Monsieur Bentley! répéta le juge. Maintenant, Monsieur Morrison, je vais relever le défi et accepter votre offre. Vous serez donc escorté jusqu'à l'hôpital. Mais prenez garde... si vous me décevez, je vais vous poursuivre de toutes les façons permises par la loi. Je me fous d'être ridiculisé, mais je n'aime pas qu'on me prenne pour un imbécile. Cela dit, retournons dans la salle d'audience.

Lorsqu'ils y revinrent, la salle était remplie au maximum de sa capacité et les gens donnaient libre cours à leurs discussions. Des gardes, placés à l'arrière, faisaient en sorte de prévenir l'entrée de nouveaux curieux. Le juge regagna son siège tandis que Bill et le procureur retournèrent aux leurs. Le jeune journaliste s'était considérablement rapproché vers l'avant. Grâce à son téléphone portable, il put prendre quelques photos de Bill. Bien qu'il fût interdit de transporter une caméra dans l'enceinte du tribunal, Carl Spencer connaissait quelques bonnes astuces. Après un temps de silence, le juge reprit la parole:

-Il est maintenant onze heures trente. La cour va ajourner et accorder à monsieur Morrison le bénéfice du doute. Combien de temps désirez-vous, Monsieur Morrison?

-Avec votre petit-fils? Seulement quelques minutes.

-Ce procès reprendra à quinze heures trente. Garde... veuillez menotter monsieur Morrison.

Une heure plus tard, Bill se retrouva au chevet du jeune malade. Après que le gardien lui eut retiré ses menottes, il apposa doucement sa main droite sur le front de Francis, lui chuchota quelques mots et plaça ses lèvres au-dessus des siennes avant d'entrer en transe et de s'effondrer sur le plancher. Assistant à la scène, le juge fixa son petit-fils pour finalement se rendre compte qu'il ne montrait aucune réaction. Furieux, il pointa un doigt en direction de Bill et ordonna:

-Sortez-moi cet idiot d'ici!

-Je vous avais prévenu! en profita pour glisser le procureur.

Les gardes aidèrent Bill à se relever, lui remirent ses menottes et le guidèrent à l'extérieur de la chambre. Ceci fait, le juge s'approcha de Francis pour l'embrasser sur le front. Du coup, il le vit bouger, ouvrir les yeux et dire:

-Salut Grand-Pa!

Le juge, tout autant que le procureur, les trois infirmières et le médecin alors présents dans la chambre, put observer le miracle qui se produisait sous ses yeux. Tout près, de l'autre côté de la porte, Carl Spencer ne put qu'entendre les réactions émises par les témoins de la scène. Presque en larmes, le juge sortit de la pièce. Dès qu'il vit Bill, il s'en s'approcha pour le remercier et le serrer chaleureusement dans ses bras.

-Merci! répétait-il. Merci!

Aussi confus qu'indécis, le procureur se plaisait à déclarer:

-Il y a décidément quelque chose d'anormal qui se passe ici!

Stupéfiés, les médecins cherchaient à comprendre cette incroyable guérison. Mais parce que trop épuisé, Bill ne leur offrit aucune explication. On lui retira ses menottes et lui servit à boire et à manger, soit un petit sandwich préparé à même la cafétéria de l'hôpital et deux cafés. Il fut par la suite ramené au tribunal, où le juge Steward annonça:

-Les circonstances et les événements qui se sont déroulés aujourd'hui dépassent mon niveau de compréhension. De ce fait, je dois m'accorder un temps de réflexion et consulter mes pairs avant de pouvoir rendre jugement. Monsieur Morrison de-

meurera aux mains de la loi jusqu'à la reprise des travaux, soit demain matin dix heures.

Sur ces paroles, il quitta les lieux.

Chapitre 15

Aujourd'hui ou peut-être demain: Carl Spencer

Le journaliste Carl Spencer fut la dernière personne à quitter le tribunal. Il s'appliquait sérieusement à transcrire ses observations sur un bloc-notes jaune.

-Voilà qui risque de me faire connaître! jubila-t-il, convaincu qu'aucun autre reporter n'avait assisté à cette audience. Je serai le premier à rapporter cette nouvelle aux médias.

Il avait travaillé dur et étudié consciencieusement pour devenir journaliste. Contrairement à ses deux frères, sa vie ne fut pas toujours facile. Cadet d'une famille composée de trois garçons, il était le seul à porter des lunettes et à ne pas exceller dans les sports. Durant ses jeunes années, ses frères ne jouaient pratiquement jamais avec lui. Ils l'avaient surnommé «chochotte, celui qui aurait dû être une fille.» Son père était camionneur, parcourait de longs trajets et préférait visiblement ses deux fils aînés. Il s'absentait régulièrement de la maison, ce qui laissait Carl à la merci de ses deux frères. Quant à la mère, elle n'avait jamais osé affronter son mari. Il lui arrivait bien de se montrer maternelle et douce envers Carl, mais uniquement lorsque le père et les autres enfants n'étaient pas présents. Les deux aînés étaient bien bâtis, musclés et jouissaient d'une grande popularité auprès des autres élèves de l'école. Le pauvre Carl, pour sa part, était frêle, petit et faible et se faisait régulièrement traiter de «rejet» ou de «placenta.» En grandissant, il dut apprendre à composer avec le fait qu'il était différent des autres. Alors qu'il avançait en âge, c'est son grand père handicapé

qui devint son meilleur ami et sa principale source d'influence.

-Grand-Papa, lui demandait-il souvent, pourquoi est-ce que je suis comme ça? Pourquoi suis-je si différent de mes frères?

-Parce que, lui répondait son grand-père, tu es fait pour être différent. Dieu a choisi une autre voie, pour toi. Ils ont les muscles, tu as l'intelligence. Tu es le petit futé de la famille. Laisse-les se moquer et ignore-les. Tu es bien meilleur qu'eux.

Carl ne comprit le véritable sens de ces mots que quelques années après le décès de son aïeul. Jamais ses frères ne parvinrent à compléter leur secondaire tandis que lui gradua sans difficulté. Il était sans équivoque le plus brillant de la famille. Durant plusieurs années, il tenta d'enrayer de sa mémoire le fait que lorsqu'il était un jeune adolescent, il avait dû servir d'esclave sexuel à ses frères qui après avoir baissé leurs pantalons, l'avaient l'invité à jouer avec eux en disant:

-Viens, Carl... suce-nous un peu. Fais venir nos joujoux, Carl. Allez...viens prendre des bonnes vitamines. Peut-être bien que ça fera de toi un homme.

Durant une bonne partie de sa jeunesse, l'innocent garçon croyait réellement que ses frères disaient vrai et que c'est ce qu'il devait faire pour devenir aussi fort qu'eux. Bien qu'éventuellement, il finit par se rendre compte qu'il était victime d'abus sexuel, il choisit de ne rien révéler de cette histoire. Après avoir obtenu son diplôme secondaire, il se trouva un emploi et quitta le domicile familial. Il se dénicha un petit appartement et un centre d'aide.

Après quoi, il s'inscrivit à l'université. Ses frères suivirent les traces de leur père et devinrent camionneurs tandis que lui poursuivit ses études jusqu'à ce qu'il obtienne son diplôme en journalisme et communication. Malgré cela, son paternel et ses frères continuaient de le considérer tel le petit faible et se plaisaient à le ridiculiser chaque fois qu'ils en avaient l'occasion. Seule sa mère savait lui accorder un peu de support moral et financier, mais uniquement lorsqu'elle se trouvait seule avec lui.

Le jour où il assista à l'audience de Bill Morrison, Carl était entré dans cette salle de tribunal par pure coïncidence. Ce qui avait résulté de cette journée lui semblait intéressant et pourrait peut-être bien lui ouvrir la porte du succès. Tout ce qu'il devait faire, maintenant, se résumait à rédiger une histoire dramatique qui capterait l'intérêt des médias et du public. C'est ce que les journaux, la radio et la télévision réclamaient.

Il devait écrire et livrer son article au plus vite. Il quitta donc le tribunal, courut jusqu'à sa vieille voiture et se dépêcha de gagner son petit appartement. Dès qu'il atteignit le vieil immeuble, sa propriétaire lui lança :

-Bonjour Carl!

-Bonjour, Madame Clark!

-J'ai horreur de devoir encore te le rappeler, Carl, mais ton loyer est passé dû.

-Je sais. Je vais vous régler ça très bientôt. Les choses sont en train de changer, pour moi. Je crois que je tiens finalement une bonne histoire.

-Je te le souhaite, jeune homme. Je ne veux pas jouer les rabat-joie, mais c'est que j'ai aussi besoin de mon argent.

-Je sais. Je vais avoir quelque chose pour vous très bientôt.

Il courut à l'intérieur de l'immeuble et grimpa les escaliers menant au troisième étage. En atteignant le second plancher, il croisa Huguette, la fille de madame Clark. Elle était âgée d'environ trente-cinq ans et était à laver le plancher à l'aide d'une vieille vadrouille.

-Salut Carl! lui adressa-t-elle gaiement, pourquoi es-tu aussi pressé?

-Je dois aller dans ma chambre pour écrire un article.

-Pas avant de m'avoir embrassée...

Carl lui donna un tout petit baiser sur la joue gauche puis essaya de la contourner. En plus d'être grande, Huguette était une femme corpulente. Profitant de ce fait, elle s'installa au milieu de l'escalier pour lui interdire le passage.

-Laisse-moi passer, Huguette, j'ai du travail...

-Pas avant que tu m'aies embrassée comme un homme. Allez... donne un gros bisou mouillé à ta chérie.

-Je t'ai déjà dit que tu n'étais pas ma chérie. Cela dit, voici ton baiser.

Bien qu'il n'en avait aucune envie, Carl s'exécuta. Il enlaça la femme, colla son corps squelettique contre son immense poitrine et posa ses minces lèvres sur sa bouche charnue, toute peinte de rouge. Elle laissa tomber sa vadrouille pour mieux passer ses longs bras dodus autour de la taille de son partenaire qui tenta aussitôt de reculer. Peine perdue, puisqu' elle le retint contre elle avec son bras gauche tout en poussant sa tête vers elle de façon à ce que leurs lèvres demeurent en contact. Carl ne put éviter cette langue qui pénétrait sa bouche.

-Comment aimes-tu le goût de mon nouveau rouge à lèvres? s'enquit-elle. Il est à la fraise.

-Ça passe... laisse-moi partir, maintenant.

-Bien sûr, mon bébé, mais faudra se revoir bientôt, nous deux... c'est que je suis en manque d'affection, moi...

Carl feignit un sourire, la contourna et se précipita vers le troisième étage, non sans s'essuyer la bouche du revers de la main.

-Quelle truie dégoûtante! murmura-t-il à sa propre intention.

Sa première rencontre avec Huguette datait d'environ trois ans. C'était à l'heure du dîner, le jour même où il avait emménagé dans sa nouvelle chambre. Le prix de location incluait le déjeuner et le dîner. La première fois qu'il la vit, elle lui servit une soupe au poulet plutôt médiocre.

-Bienvenue dans ta nouvelle maison, lui lança-t-elle. Ma mère m'a dit que tu te prénommais Carl... tu es étudiant?

-Exact. Et toi, comment t'appelles-tu?

-Huguette. Je suis la fille de la propriétaire.

-Et où se trouve ton père?

-Il est mort depuis longtemps. Il n'y a que moi et ma mère. On se divise les tâches.

-Je vois. Eh bien... merci pour la soupe.

-J'espère que tu te plairas, ici, ajouta Huguette en quittant la salle à manger.

D'autres hommes, plus âgés que lui et habitant également l'immeuble, étaient alors assis autour de la table, mais ne semblaient guère intéressés à entretenir la moindre relation avec lui. Quelques jours après son arrivée, Carl installa dans sa cham-

bre un vieil ordinateur et une imprimante tout aussi désuète. Ce même jour, il eut droit à une première visite. Après avoir entendu quelqu'un frapper doucement à sa porte, il ouvrit puis se retrouva face à face avec Huguette.

-Bonjour, Carl, est-ce que je peux entrer? J'aimerais parler avec toi.

-Euh... oui...

Huguette se fraya un chemin jusqu'au petit lit, placé à droite de la pièce, et s'y assied.

-Tu veux me parler? Quelque chose ne va pas?

-Mais non, pas du tout... Je veux juste passer un peu de temps avec toi.

Carl se sentait quelque peu déconcerté par sa présence. Il ne connaissait que très peu de choses sur les femmes. Comme la plupart l'avaient ignoré durant toute sa jeunesse, il ne savait pas vraiment comment composer avec elles. Au moment de son arrivée dans cette maison, jamais, sexuellement parlant, il n'avait été embrassé par une femme et autrement qu'avec ses frères, jamais il n'avait eu de rapport sexuel.

-Pourquoi veux-tu passer du temps avec moi? demanda-t-il.

-Euh... parce que tu me plais. Tu vis dans notre maison et pourtant, je ne te vois presque jamais. Pourquoi passes-tu tout ton temps dans ta chambre à ne rien faire?

-Non, pas vraiment. J'étudie beaucoup.

-Qu'est-ce que tu étudies? La médecine?

-Non, je n'en suis qu'à ma première année d'université. Je ne sais pas trop encore, mais je crois que j'aimerais devenir journaliste.

-Wow! Journaliste? Mais pourquoi est-ce que tu restes planté là comme une lampe? Viens t'asseoir à côté de moi.

Carl prit place sur le lit, à environ un demi-mètre d'elle.

-De quoi veux-tu parler?

Huguette répondit avec ce qu'elle croyait être un beau sourire romantique:

-Ma mère est sortie, ce soir. Il n'y a que toi et moi sur le troisième étage.

-Et?

-Bien, tu sais...

Ce disant, elle s'approcha un peu plus près de lui.

-Je t'aime bien. Je t'ai aimé dès notre première rencontre... quand je t'ai servi ce grand bol de soupe. Tu te souviens?

-Je me souviens, oui.

-N'as-tu jamais remarqué que je te sers toujours une plus grosse portion qu'aux autres?

-Non, je n'avais pas remarqué.

-Eh bien... je le fais parce que je t'aime bien. Et toi, est-ce que tu m'aimes un peu?

-Hum... bien... j' imagine.

-Tu sais quoi?

Elle le toucha à la cuisse, tout près de son sexe, et ajouta:

-Ma mère va bientôt rentrer. Avant qu'elle n'arrive, j'aimerais fermer la lumière et m'amuser un peu avec toi.

Carl était sidéré tellement il éprouvait du mal à croire ce qu'il venait d'entendre. Avant même qu'il ne puisse réagir, Huguette se leva et éteignit la

lumière. Après quoi, elle le poussa un peu et allongea son corps contre le sien. Comme il ne savait pas quoi faire, il décida de ne rien faire. En moins de cinq minutes, elle avait retiré tous leurs vêtements, laissant tomber son gros soutien-gorge sur le visage de son nouvel amant, dont le sexe se gonfla aussitôt. Profitant de ce fait, elle le chevaucha, ce qui fit d'elle la première femme à lui procurer un orgasme.

Depuis cette mémorable soirée, ils s'étaient revus à plusieurs reprises, la plupart du temps à des fins sexuelles. Huguette était toujours l'instigatrice de leurs ébats et presque chaque fois, Carl devait se débattre pour arriver à se défaire d'elle.

Donc ce jour-là, à la suite du procès de Bill et de l'intervention d'Huguette, le journaliste parvint finalement à gagner sa chambre, où il prit le temps de choisir minutieusement ses mots pour composer son article. Une fois rédigé, il le relut à quelques reprises et y apporta diverses corrections, jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Il l'imprima en plusieurs exemplaires et repartit. Chemin faisant vers la sortie, il tomba à nouveau sur Huguette. Tandis qu'elle le caressait langoureusement, il lui empoigna les seins pour ensuite s'enfuir au plus vite.

-Je t'aurai ce soir! le prévint-elle en le regardant s'éloigner.

Le jeune homme visita toutes les stations de radio et de télévision d'Orlando. En certains lieux, il obtint la chance de s'entretenir soit avec le directeur des nouvelles ou encore, l'assistant du directeur tandis qu'en d'autres, il dut se contenter de remettre son article à une secrétaire. Il effectua son dernier arrêt au journal «The Sentinel», le plus gros quotidien de la ville. Là, il put rencontrer le chef de pupi-

tre à qui il remit son papier avant de l'entretenir sur le sujet dont il était question.

Chapitre 16

Aujourd'hui ou peut-être demain: Cynthia au pénitencier de Lowell State

Cynthia purgeait sa sentence au pénitencier de Lowell State. Le juge lui avait imposé une peine de trois ans, avec possibilité de peine réduite en cas de bonne conduite. Mais n'étant pas du genre à agir correctement, elle éprouvait bien du mal à se tenir à l'écart des ennuis. En fait, dès sa première journée d'incarcération, elle eut maille à partir avec un gardien, en plus de se battre avec une autre prisonnière. Suite à ces altercations, tant pour sa sécurité que pour lui servir une leçon, elle fut confinée pendant sept jours dans une cellule d'isolement. Dans ce lieu, le silence la bouleversa au plus haut point et la solitude lui semblait horifiante. Elle se sentait perdue.

Durant le cours de la sixième journée, la psychologue de l'établissement la fit venir dans son bureau, dont l'ameublement se limitait à un petit pupitre en métal et deux chaises en bois. Lorsque Cynthia entra, les deux femmes restèrent debout un certain temps à se dévisager. Si la psychologue présentait un sourire accueillant, Cynthia, elle, affichait un air haineux. Au bout de quelques minutes, la première s'installa derrière le pupitre tout en invitant la prisonnière à s'asseoir, laquelle préféra rester debout.

-Cynthia, je m'appelle Susan Moore. Je suis psychologue. Je suis ici pour t'aider à t'adapter à ta nouvelle vie.

-Je ne devrais pas être ici. Je n'ai rien fait de mal.

-Peut-être bien, Cynthia, mais quand même, si tu veux bien, assieds-toi et discutons un peu. Je ne suis pas ton ennemie. Je veux réellement t'aider.

-Alors appelez les putain de Gardes-côtes et le putain de juge et dites-leur bien de ma part qu'ils sont des sacs à merde! Je n'ai rien fait de mal!

-Eh bien... après lecture de ton dossier, je constate qu'en effet, ils n'avaient aucun crime à te reprocher.

-Vous voyez? Je vous l'avais dit.

-Assis-toi, Cynthia... s'il te plaît.

-D'accord, je m'assois... finit par consentir l'autre en conservant son agressivité.

-Est-ce que tu sais pourquoi tu es en prison?

-Je ne mérite pas d'être ici! Je n'ai rien fait de mal!

-Tu es ici en raison de ta mauvaise conduite et de ton manque de respect envers le juge.

-Je me suis fâchée parce qu'ils m'ont collé toutes sortes d'accusations bidon. J'étais perdue au beau milieu de l'océan dans un tout petit bateau pneumatique... et quand ils m'ont trouvée, ils m'ont traitée comme si j'étais une criminelle!

Cynthia prononça ces mots en criant. Des larmes s'échappaient de ses yeux.

-Je les hais, ces bâtards, je les déteste!

-Je comprends. Tu n'as pas été punie pour un crime que tu aurais commis. Tu es en prison pour mauvaise conduite envers les représentants de la loi et le juge.

-Et de leur mauvaise conduite envers moi... qu'est-ce que vous en faites? continua de crier Cynthia en pleurant toujours. Ils m'ont pratiquement accusée d'avoir tué Bill! Ils m'ont même soupçonnée de ne pas être citoyenne américaine et d'être

impliquée dans le trafic de drogues! Ils m'ont tourmentée et y sont allés un peu trop fort!

Ce à quoi Susan répliqua aimablement:

-Cynthia... tu n'es pas sans savoir qu'il est illégal de frapper un gardien de la paix?

-Je n'ai pas le droit de les frapper, mais eux peuvent me pousser et m'attaquer autant qu'ils veulent? J'ai des droits, moi aussi, vous saurez!

-Si tu avais expliqué ces choses de façon gentille et polie au juge...

-Ce vieux bâtard! interrompit Cynthia. Il était de leur côté! Je l'ai su dès que j'ai vu sa tronche!

-S'il te plaît, rassois-toi, Cynthia, répéta Susan d'un ton plutôt ferme.

-Mais qui êtes-vous donc pour me parler de cette façon? Je vais m'asseoir quand j'en aurai envie!

Susan réalisa qu'elle venait de commettre une bétise. Elle n'aurait pas dû user d'autorité. Pour éviter de perdre le contrôle de la conversation, elle se devait de modifier son approche. C'est donc en riant qu'elle reprit:

-Ouf... Quel tempérament! Je comprends mieux, maintenant, comment tu t'es attiré tant d'ennuis.

À travers ses larmes, Cynthia émit un petit sourire, bien qu'il s'agissait davantage d'une grimace que d'un sourire.

-D'accord, consentit-elle, je vais me rasseoir.

Susan fit une courte pause et adopta un air plus sérieux avant de préciser:

-Cynthia, tu vas passer un bon bout de temps dans ce pénitencier et il n'y a rien que je ne puisse faire pour activer ta libération.

-Ça, je m'en doutais!

-Tu dois accepter la situation et chercher à t'adapter.

-Comment peut-on s'adapter dans un tel trou à rats?

-Tu sais, si tu fais preuve d'une bonne attitude et d'une bonne conduite, tu pourrais être libérée d'ici quinze mois.

Cynthia pencha la tête et fixa ses mains. Elle demeura un temps silencieuse puis déclara:

-Quand je vais retourner là-bas, dans la salle commune, c'est sûr qu'une de ces filles va encore s'en prendre à moi. Du coup, je devrai me défendre et me battre à nouveau.

-Je vais demander au surveillant de te transférer au sein d'un autre groupe de prisonnières. Personne ne sera au courant de ta petite altercation. Essaie de te montrer gentille et patiente. Ça sera beaucoup plus facile ainsi.

Cynthia garda à nouveau le silence.

-C'est pour ton bien, Cynthia, enchaîna Susan. Tu dois accepter la situation et tirer le meilleur de tout ça.

-Ça, vous l'avez déjà dit!

-Et je vais le répéter. C'est la seule façon. Est-ce que tu vas essayer?

-Essayer quoi?

-Ne deviens pas l'héroïne de ton propre malheur. Essaie de t'adapter et de te montrer gentille.

-Autrement dit, vous voulez que j'agisse comme une souris.

-Il vaut mieux faire la souris pendant quinze mois que faire le lion pendant trois ans... ne crois-tu pas?

-Oui, peut-être bien...

-Maintenant, Cynthia, tu dois retourner en cellule d'isolement pour une autre journée. Demain, ils te transféreront avec un nouveau groupe de femmes.

-Et si elles m'insultent, je fais quoi?

-Laisse-les faire, Cynthia. Ces femmes peuvent parfois se montrer dures avec une nouvelle venue. Mais ça va finir par passer. Essaie de te faire des amies et tout ira bien. Tu dois t'adapter... c'est la seule façon de survivre dans un pénitencier.

-Je vais essayer...

Le lendemain, aux environs de midi, Cynthia fut escortée par un gardien et Susan jusqu'à une nouvelle aile de la prison. Ils pénétrèrent dans une zone à sécurité minimum où on pouvait voir une grande salle rectangulaire, meublée d'une longue table, d'une trentaine de chaises et d'un téléviseur vingt-cinq pouces fixé dans un coin. De deux côtés, le long des murs, se trouvaient les cellules, lesquelles comprenaient chacune deux couchettes et un grillage métallique qui à la tombée du soir ou du couvre-feu, se refermait automatiquement. À chaque extrémité de la pièce commune, des grillages et des portes métalliques permettaient aux gardiens et au personnel de quitter l'aile pour en gagner une autre.

Cynthia fut conduite dans une cellule de l'aile B, portant le numéro dix-neuf.

-Voici votre nouvelle adresse, jeune femme! lança le gardien.

La prisonnière posa un regard acerbe sur l'homme, mais juste avant qu'elle ouvre la bouche, Susan intervint:

-Ce n'est pas si mal, Cynthia. Maintenant, rappelle-toi... sois gentille et tout ira bien.

L'autre retint les injures qu'elle se mourait de lancer à la tête du gardien et entra dans la cellule. La première chose qu'elle aperçut fut les deux couchettes superposées, installées contre le mur de droite. À la gauche se trouvait un lavabo surplombé d'une petite étagère et ce qui servait de cabinet d'aisances occupait la gauche du mur arrière. Enfin, elle nota que l'étagère était à ce point remplie, qu'il lui serait impossible d'y ranger ses propres affaires. Le gardien lui dit:

-Tu dormiras dans la couchette du haut. Dans le sac qu'on a placé sur ton lit, tu trouveras des draps, une taie d'oreiller et quelques articles comme une brosse à dents, du dentifrice, un peigne et quelques serviettes. Tu y trouveras également un uniforme propre et des sous-vêtements. Tu recevras des draps et des sous-vêtements propres à la fin de chaque semaine. Pour ce qui est de ton uniforme, il sera lavé deux fois par mois.

-Où puis-je faire ma toilette et prendre une douche? s'enquit Cynthia pratiquement en larmes.

-De l'autre côté des grillages, indiqua le gardien, il y a des douches communes. Elles sont aussi utilisées par les filles de trois autres ailes similaires à celle-ci. Tu as droit à deux douches par semaine.

Le gardien jeta un œil sur l'horaire des douches puis annonça:

-Les prisonnières de l'aile B ont accès aux douches tous les lundis et jeudis.

-Et quel jour sommes-nous, aujourd'hui?
demanda Cynthia.

-Mardi, répondit Susan.

-C'est donc dire que je ne pourrai pas me laver avant deux jours?

-Elle revient tout juste de la cellule d'isolement où elle a passé les sept derniers jours, précisa Susan à l'intention du gardien. Ne pourrions-nous pas faire une exception et la laisser prendre une douche aujourd'hui?

-Je suis désolé, Susan, signifia le gardien, mais il n'y a pas d'exception.

-Bande de sales bâtards! grommela Cynthia.

-Qu'est-ce que tu as dit? tenta de lui faire répéter le gardien.

-Elle n'a absolument rien dit, intervint à nouveau Susan.

Cynthia savait très bien que la psychologue venait tout juste de lui éviter un autre séjour en isolement. Elle lui adressa un léger sourire puis se tourna vers le gardien à qui elle demanda:

-Je ne vois aucune personne, dans la grande salle. Est-ce que j'aurai tout cet espace pour moi seule?

-Les autres filles sont dans la salle à manger. Après le déjeuner, elles seront conduites dans la cour extérieure pour prendre l'air et faire un peu d'exercice.

-Quand pourrai-je manger quelque chose?

-Tu as loupé le déjeuner, ma jolie, l'avisa le gardien. Tu mangeras donc à l'heure du dîner, ce qui veut dire à dix-huit heures.

-Mais c'est maintenant que j'ai faim et que j'ai soif, râla Cynthia en élevant la voix.

-Ce n'est pas mon problème, rétorqua le gardien d'un ton sarcastique. Si tu as soif, tu n'as qu'à boire à même le robinet du lavabo.

Avant que Cynthia ne dise quoi que ce soit, Susan questionna:

-Ne pouvons-nous pas lui donner quelque chose à manger?

-Moi, je ne le peux pas, dit le gardien, mais si vous vous le pouvez, c'est libre à vous. Il y a quelques distributrices, dans le hall avant, où on peut se procurer des trucs à manger et des sodas.

-Je vais aller te chercher un sandwich, annonça Susan qui avait bien vu que Cynthia était à deux doigts d'exploser.

-Un peu de patience, Cynthia, lui glissa-t-elle.

-Merci, Susan. Qu'est-ce que je fais, maintenant?

-Souviens-toi... tu dois être gentille et demeurer polie. Je vais maintenant te chercher quelque chose à manger. Je reviens tout de suite.

La psychologue quitta la cellule. Après que Cynthia se fut assise sur la couchette du bas, le gardien plia les genoux de façon à lui faire face et murmura:

-Tu sais que tu es une très jolie femme? Tout ce que tu as à faire, c'est de suivre les conseils de Susan. Sois gentille et agréable. Tu es vraiment sexy! Si tu décides de te montrer gentille, et là je veux dire... très gentille, eh bien... la vie pourrait devenir très chouette, pour toi, ici.

Affichant un air de parfait dégoût, Cynthia répliqua:

-Et qu'est-ce que je dois faire pour être vraiment, mais vraiment gentille? Te sucer la queue?

Le gardien se releva, puis abaissa son regard vers elle pour lui répondre d'un ton intimidant:

-Rappelle-toi bien de ces paroles, Cynthia... ici, la vie peut-être parfaitement acceptable, comme elle peut se transformer en un véritable enfer. Penses-y bien.

Sur ces mots, il recula vers l'entrée de la cellule tout en gardant un œil sur la nouvelle venue qui visiblement, bouillait de l'intérieur. Elle fixait le sol, s'efforçant de contrôler autant son exaspération que ses larmes. Elle entendit des bruits de pas. C'était Susan qui revenait.

-Cynthia, je t'apporte un bon sandwich au poulet, un sac de croustilles et un soda! Est-ce que ça te suffira en attendant le dîner?

-Oh oui! fit Cynthia en se relevant. Susan... j'ai quelque chose à vous dire.

Avant qu'elle ne termine sa phrase, le gardien s'avança tout en la menaçant du regard. Il n'en fallut pas davantage pour qu'elle comprenne qu'il valait mieux se taire.

-Qu'est-ce que tu veux me dire? s'enquit Susan.

-Je voulais juste vous remercier de votre gentillesse. Vous êtes la seule bonne personne dans ce trou à rats.

Le gardien recula, non sans afficher un sourire de satisfaction. Cynthia s'empara du sandwich, des croustilles et du soda pendant que Susan, se sen-

tant quelque peu concernée, promenait son regard entre la prisonnière et le gardien. La dame en savait beaucoup sur ce qui se passait en prison et de ce fait, pouvait pratiquement deviner les mots qui avaient été échangés en son absence. Mais elle n'y pouvait rien. Elle salua Cynthia, lui souhaita bonne chance et repartit. Quand elle ne fut plus en mesure de l'entendre, le gardien en profita pour glisser:

-Je vois que tu es une fille intelligente, Cynthia. Je crois que toi et moi, on s'entendra très bien.

-Sale porc! murmura l'autre sans même le regarder.

Et l'homme s'éloigna, la laissant seule dans sa cellule. Environ une heure plus tard, alors qu'elle regardait la télévision dans la salle commune, les autres prisonnières revinrent. La plupart d'entre elles se contentèrent de poser un regard vers elle avant de gagner leurs cellules respectives tandis que d'autres prirent place autour de la grande table pour poursuivre leurs conversations. Parmi elles, deux se lancèrent à sa rencontre. La plus grande, une femme dans la quarantaine, mince, blonde et cheveux courts, lui demanda:

-Qui t'a donné la permission d'ouvrir la télé, toi?

-Il n'y avait personne à qui le demander, signala Cynthia sans cesser de fixer l'écran.

-Regarde-moi quand je te cause!

Cynthia tourna tranquillement la tête pour regarder son interlocutrice, franchement grande et maigre.

-D'accord... là, je te regarde. Et puis quoi, maintenant?

-T'es d'un genre plutôt futé, toi, on dirait. Ici, c'est moi la chef. Alors, tiens-toi-le pour dit.

-Ça, c'est vrai... renchérit l'autre femme.

Celle-là était menue et semblait résulter d'un croisement oriental-caucasien. Avant que Cynthia ne puisse prendre la parole, une femme de race noire les rejoignit. Tant son physique que ses airs de dure à cuire la rendaient imposante. Visiblement dans la jeune cinquantaine, elle était assez négligée en plus de ressembler à un boxeur ayant perdu trop de combats.

-Est-ce que c'est toi la nouvelle qui partage ma cellule? voulut-elle savoir après s'être plantée à côté de Cynthia.

-Est-ce que ta cellule porte le numéro dix-neuf?

-Oui...

-Eh bien tu as une nouvelle compagne de cellule, valida Cynthia.

La grosse femme la lorgna d'un regard satisfait, l'air de se dire: «Ainsi, cette petite jeune à la chair toute fraîche va partager ma cellule...» Celle qui auparavant cohabitait avec elle avait été libérée près de deux semaines auparavant. Bien que le fait de se retrouver seule après le couvre-feu ne l'ennuyait guère, il lui apparaissait plus plaisant d'avoir une compagne. Si son ancienne était parfaitement bien entraînée et obéissante, elle se doutait bien que la petite nouvelle aurait besoin d'être dressée. Mais jolie et appétissante comme elle était, ça en vaudrait le coup.

-C'est bon, ma fille! lança-t-elle. Suis-moi jusqu'à la cellule... on a des choses à se dire.

-D'accord, acquiesça Cynthia en quittant son siège.

-Attends une minute! protesta la maigrichonne. C'est que j'étais en train de lui parler, moi, à cette garce!

-Toi, va jouer avec ta petite Asiatique! riposta la noire avec agressivité. La nouvelle est à moi!

Les deux se confrontèrent du regard jusqu'à ce que la blonde décide de reculer.

-Puisqu'elle va dormir dans ta cellule, trancha-t-elle, tu peux l'avoir. Mais je te préviens que la prochaine est à moi.

-La prochaine sera toute à toi, consentit sa rivale avant de faire face à Cynthia et lui dire:

-Suis-moi... faut qu'on se parle.

-Je te suis.

Une fois dans la cellule, la grosse s'assit sur la couchette du bas et invita Cynthia à faire de même. Elle entama la conversation d'une voix qui se voulait à la fois douce et intimidante, son but étant de séduire la nouvelle venue d'abord par la douceur et sinon, par la force.

-Mon nom est Dot... le diminutif de Dorothy. Comment t'appelles-tu, ma chérie?

-Cynthia.

-C'est beau comme nom. Ça fait très romantique. Maintenant, j'aimerais te faire part d'une chose ou deux qu'il faut que tu comprennes. Dans un endroit comme celui-ci, tu n'es rien d'autre qu'un tas de merde, sauf si tu as une protectrice. Tu es chanceuse d'être tombée dans ma cellule, car je serai ta protectrice. Les autres petites salopes, là-bas, ne t'embêteront pas tant et aussi longtemps que je serai... disons... ton garde du corps.

-Et qu'est-ce que je devrai faire pour toi en échange de ce service?

-C'est très simple, ma belle... il te suffira de faire tout ce que je dis, de te soumettre à moi, d'être obéissante et gentille. Tant que tu me rendras heureuse, tu seras en sécurité.

-Est-ce que ça implique le sexe?

-On va directement au but, hein? Que oui, chérie! Beaucoup de sexe, et du bon! Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre, dis-moi, durant les longues soirées? Je vais tout faire pour que tu te sentes bien.

-Donc je serai ta pute?

-Non, tu es beaucoup trop mignonne pour ça. Tu seras mon amoureuse. As-tu déjà fait ça avec une femme?

-Non...

Cette réponse ne reflétait pas la vérité. À l'époque où elle dansait, Cynthia avait vécu quelques expériences intimes avec des femmes. Elle préférerait de loin les hommes, mais avoir du plaisir avec une belle jeune fille pouvait aussi la satisfaire. Bien que cette sale négresse, là, devant elle, avec ses seins qui pendouillaient de partout, la répugnait au plus haut point, elle comprit qu'elle n'avait d'autre choix que de se soumettre. À défaut de le faire, elle se retrouverait livrée à elle-même, s'attirerait des ennuis et retournerait dans la cellule d'isolement. Vraiment, l'idée ne l'enchantait pas du tout, mais entre deux maux, valait mieux choisir le moindre et... devenir le nouveau jouet de Dot.

-Et les gardiens? questionna-t-elle. Est-ce que tu vas aussi me protéger contre eux?

-La plupart des gardiens, ici, sont des femmes et très peu sont lesbiennes. Les hommes ne viennent ici que pour inspecter ou emmener des

nouvelles prisonnières. En principe, ils ne devraient pas te causer d'ennuis.

-Pourtant, le gardien qui m'a conduit ici m'a laissé comprendre que je devrais me montrer gentille avec lui...

-Si un de ces gros porcs veut t'obliger, il vaut mieux te soumettre à lui plutôt que de subir les conséquences. En passant, ne prends jamais ta douche sans moi... si t'es avec moi, y'a personne qui osera s'en prendre à ton petit cul.

À la fin de cette journée, après le repas, les deux femmes se retrouvèrent seules dans la cellule dix-neuf. Dot invita Cynthia à venir la rejoindre dans la couchette du bas.

-Est-ce qu'on ne pourrait pas attendre à demain soir? supplia Cynthia. Je suis fatiguée.

-Pas question, refusa Dot. Je te veux maintenant. Ma dernière compagne est partie depuis presque deux semaines et là, je suis vraiment en manque. Tu n'as qu'à te laisser faire. Je ferai tout. Je vais te déshabiller et te donner un bon bain en te léchant partout avec ma langue. Oh! Je n'en peux plus d'attendre... viens, bébé!

-Je n'ai pas pris de douche depuis plus de dix jours. Je ne suis pas propre.

-Oh... alors, tu goûteras meilleur.

Cynthia se dit qu'il serait préférable, pour elle, de se soumettre au désir de cette chienne en chaleur. Ce soir-là, elle eut droit au plus gros orgasme de sa vie.

Moins d'une heure plus tard, elle retourna dans sa couchette. Elle était abattue. Elle pleura en silence durant un moment puis chercha le sommeil,

dans l'espoir de mourir et de ne plus jamais se réveiller

Le lendemain matin, elle s'éveilla un peu avant le son de cloche. Elle se remémora les derniers jours et son aventure avec l'ignoble vache qui ronflait dans la couchette du bas. Elle se sentait honteuse d'avoir réagi à ses caresses et encore plus à cette langue dégoûtante qui s'était insérée dans chacun de ses orifices. Mais comment avait-elle pu jouir avec cette grosse femme crasseuse qui l'avait possédée!

Et le temps passa. Jour après jour, elle faisait de son mieux pour se tenir à l'écart des problèmes. En fait, elle n'avait eu qu'une seule altercation. Alors qu'elle se lavait les cheveux dans la salle des douches et que Dot se trouvait à la toilette, l'une des prisonnières l'agrippa par le sein gauche. Dès qu'elle se sentit touchée, elle essuya le savon de ses yeux avant de reconnaître son assaillante et lui asséner un coup de poing en plein visage. Un coup suffisamment puissant pour lui fracturer le nez. Quelques-unes des femmes ayant assisté à la scène décidèrent de se porter à la défense de leur amie et encerclèrent Cynthia. Mise au fait, Dot s'amena rapidement à la rescousse, ce qui fit que la mêlée ne fut que de courte durée. Après avoir entendu les récits des témoins, le gardien en chef ajouta trente jours à la sentence de Cynthia, du fait qu'elle avait porté le premier coup. Après cet incident, complètement démolie, la jeune femme décida de laisser-faire et de se soumettre à la volonté de tout un chacun.

Durant les deux années qui suivirent, Cynthia fut conduite plusieurs fois à l'infirmerie pour combler les désirs de certains gardiens et de l'infirmière en chef. Ces abus, elle les subissait sans se plaindre. Même qu'elle appréciait ces petites éva-

sions nocturnes. Non seulement ce pouvait être plaisant et divertissant, mais de plus, cela l'éloignait de la vie monotone qui régnait dans l'aile B et des obsessions sexuelles de Dot. L'un à la suite de l'autre, les jours s'écoulèrent, jusqu'à ce qu'elle devienne le joujou préféré des dépravés sexuels. À un point tel, qu'elle l'était devenue autant qu'eux.

Au bout de deux ans, alors qu'elle regardait un bulletin de nouvelles à la télévision, la quasi-totalité des filles de l'aile B l'entendirent hurler:

-Oh! Mon Dieu! Bill est vivant!

Chapitre 17

Aujourd'hui ou peut-être demain: Bill rencontre Paul Stewart

Dès le départ du juge, Bill fut escorté à l'extérieur du tribunal. À sa grande surprise, les gardiens ne lui passèrent pas les menottes.

-Vous n'allez pas me menotter? demanda-t-il. Cela va à l'encontre la règle, non?

-Ordre du juge, Monsieur, lui répondit l'un des gardiens.

-Ce qu'il est gentil, ce juge!

On l'emmena dans une voiture de police pour le conduire au pénitencier d'Orange County, situé sur la 33^e rue à Orlando. Une fois sur place, deux gardiens le prirent en charge et le guidèrent au bureau de la direction. Assis derrière son bureau, le responsable de la prison semblait concentré dans la lecture de divers documents et n'accorda aucune attention aux personnes se tenant devant lui. C'était un homme dans la cinquantaine, presque chauve, et dont la vue semblait très mauvaise. Sa myopie le forçait à porter des verres drôlement épais. Il était vêtu d'un costume brun froncé, agencé d'une cravate rouge. Il finit par relever la tête et dire aux gardiens:

-Vous pouvez partir, les gars, je dois m'entretenir avec ce prisonnier. L'un de vous devra rester de l'autre côté de la porte pour l'escorter quand j'en aurai terminé avec lui.

-À vos ordres, Monsieur, fit l'un des gardes.

Sans plus attendre, ils quittèrent le bureau. Le directeur posa un long regard sur le détenu et prononça, avec un sévère accent du Sud:

-Mon nom est Hector Brown, directeur du centre de détention d'Orange County. Et vous... vous êtes William T. Morrison... un homme sûrement... particulier.

-Tout ce qui vit est particulier, répliqua Bill.

-Hum... Asseyez-vous.

Bill obéit. Sans se soucier de sa présence, le directeur révisa ses documents un instant puis, levant les yeux sur lui, déclara avec lenteur:

-Le juge Stewart semble croire que vous êtes une personne très spéciale et que de ce fait, je dois vous traiter tel un invité de marque. Savez-vous pourquoi il vous trouve à ce point spécial, Monsieur Morrison?

-Tout ce qui vit est spécial, sourit Bill.

-Ça, vous l'avez déjà dit. Seriez-vous en train de jouer au malin avec moi? De toute façon, j'ai ordre de vous traiter comme un invité. Vous ne serez donc pas gardé en cellule, mais dans l'une de nos chambres et vous n'aurez pas à revêtir un uniforme de prisonnier. Votre chambre sera munie d'une salle de bain privée et de tout ce dont vous aurez besoin. On vous y servira votre dîner et votre petit déjeuner. On vous remettra un menu et vous pourrez commander tout ce que vous voudrez, sauf des boissons alcoolisées. Demain matin, vous devez être au tribunal à dix heures. Votre petit déjeuner vous sera servi à sept heures. C'est bien compris?

-Oui, Monsieur, j'ai compris. Merci de votre amabilité.

-Je vous le demande encore: pourquoi avez-vous droit à un tel traitement?

-Je suppose que je dois plaire au juge! avança Bill d'un ton quelque peu narquois. Songeur, le directeur se gratta la joue gauche avec l'une des extrémités de son crayon.

-Vous comprenez que vous êtes quand même mon prisonnier! précisa-t-il. Vous ne serez pas libre de circuler là où bon vous semble. La porte ne sera pas verrouillée, mais elle sera surveillée par un gardien.

-Je n'ai pas l'intention de visiter les lieux, signifia Bill. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un bon repas et d'une bonne nuit de sommeil.

-Bien sûr...

L'homme, dont la petitesse était largement compensée par la corpulence de son corps, se leva de sa chaise pour se diriger lentement vers la porte du bureau. Il traînait un ventre plus qu'énorme.

-Garde... emmenez cet homme à la chambre trois. Veillez à ce qu'il soit bien traité.

-Oui, Monsieur, répondit le gardien avant de se tourner vers Bill et lui dire: si vous voulez bien me suivre, Monsieur.

Il était alors près de seize heures trente-cinq. La chambre indiquée ne se trouvait qu'à quelques portes du bureau du directeur. Une fois à l'intérieur, Bill se montra satisfait de sa nouvelle résidence. Tout était propre et le lit semblait confortable. Le garde l'avisa qu'il lui fallait effectuer son choix, sur le menu du jour, le plus rapidement possible, autant pour le dîner que pour le petit déjeuner du lendemain. Pour le dîner, Bill opta pour une soupe au poulet, un steak avec patate cuite au four et une salade César. Pour le petit déjeuner, il commanda un jus d'orange, une salade de fruits, une omelette

jambon fromage et des rôties. Après avoir transmis ces informations, il se prépara une tasse de thé aux herbes, à même la cafetière repérée près de la salle de bain. La douche lui semblant invitante, il en profita pour faire sa toilette. Il aurait bien voulu se couper les cheveux et la barbe, mais ne trouva pas de ciseau. Il tenta d'en réclamer une paire auprès de son surveillant, mais pour des raisons de sécurité, sa demande fut refusée.

-Je ne veux pas me suicider, ironisa-t-il, je veux simplement couper ma barbe.

-Je n'en doute pas, répliqua le gardien, mais c'est le règlement.

-Ah... bien sûr... le règlement. Il faut toujours obéir au règlement...

Cette remarque fut passée à la rigolade et non d'un ton qui se voulait déplaisant. Bill réintégra sa chambre et fit de son mieux pour se rendre présentable. Aux environs de dix-sept heures trente, il s'étendit sur son lit pour regarder la télévision. À peine quelques minutes plus tard, on frappa à sa porte. Lorsqu'il ouvrit, un gardien lui annonça:

-Monsieur, vous avez une visite autorisée. L'avocat Paul Stewart désire s'entretenir avec vous.

-Faites-le entrer, dit Bill.

Paul Stewart était un homme grand et mince. Il était dans la trentaine et outre une belle apparence, il avait un visage sympathique. Il s'approcha de Bill et lui serra la main avec une réelle émotion, pour ne pas dire dévotion.

-D'abord et avant tout, Monsieur Morrison, je veux vous remercier, au nom de ma femme, de ma famille et en mon propre nom, pour avoir sauvé

mon fils, aujourd'hui. C'est miraculeux! Vous avez accompli un miracle! Nous vous devons sa vie!

Ces mots furent lancés avec beaucoup de sincérité. L'avocat en avait les larmes aux yeux.

-Je vous en prie, fit Bill également ému. Mais je veux que vous compreniez que ce n'est pas moi qui ai accompli ce miracle. Je ne suis que l'instrument de La Vie.

-Je n'arrive pas à comprendre comment vous avez réussi à le sortir de son coma et à le guérir. Grâce à vous, mon fils va vivre! Et ça, c'est crucial pour nous!

-Vous avez raison, Monsieur Stewart, votre fils est guéri.

-Mon nom est Peter. Appelez-moi Peter. Comment puis-je vous remercier? Que puis-je faire pour vous, Monsieur Morrison?

Bill fixa son invité et dit:

-Si je peux t'appeler Peter, tu peux m'appeler Bill. Il n'y a pas vraiment grand-chose que tu puisses faire pour moi. Personne, pas même moi, ne peut comprendre ce qui m'est arrivé et pourquoi ça m'est arrivé. Je ne suis plus qu'un simple homme. On s'est emparé de mon corps... de mon esprit... et on m'a transformé. Je suis devenu le dernier prophète.

-C'est ce que mon père m'a raconté. Il ne sait pas trop quoi en penser.

-Ton père, au même titre que les autres, ne me croit pas. J'ai dû réaliser ce que tu appelles un miracle pour éviter qu'il ne m'envoie dans un asile psychiatrique.

-Sans ce miracle, il aurait été impossible, pour lui, de te croire.

-Je comprends. C'est pourquoi La Vie m'a donné l'inspiration et le pouvoir de sauver ton fils.

-Qu'importe... je vous remercie, Monsieur Morrison. Hum... je veux dire Bill. Que puis-je faire, pour toi, en retour.

-Prends une chaise, Peter. Le gardien m'a dit que tu étais avocat?

-C'est exact.

-Quel genre d'avocat? Quel type de droit pratiques-tu?

-Je suis ce qu'on appelle un avocat «touche-à-tout». J'ai toutefois une préférence pour le droit criminel.

-Dans ce cas, je sais comment tu peux m'aider.

-Je ferai tout ce que je peux. Et ça ne te coûtera rien du tout. À n'importe quel moment, chaque fois que tu auras besoin d'un avocat, je serai toujours là pour toi! N'importe quand!

Peter avait prononcé ces mots avec passion et sincérité. Bill rassembla ses idées puis enchaîna:

-Il y a deux ans, une jeune femme et moi sommes partis sur mon voilier pour entreprendre un périple autour du monde.

-Oui, je le sais. J'ai lu ton dossier. Son nom était Cynthia... euh...

-Faherty! Quelques jours après notre départ, notre embarcation a chaviré. Deux ans plus tard, lorsque je suis revenu de je ne sais trop où, je la croyais morte. Mais La Vie m'a assuré qu'elle vivait toujours.

-Je suis désolé de t'interrompre, Bill, mais lorsque tu parles ainsi, je peux facilement compren-

dre pourquoi certaines personnes pensent que tu es dérangé.

Bill gloussa, puis continua:

-Durant mon incarcération, les gardes-côtes m'ont confirmé que Cynthia était encore en vie et qu'elle avait été arrêtée. Je ne connais toutefois pas les motifs de son arrestation. Elle est d'un genre rebelle, mais dans l'ensemble, c'est une bonne personne. Toujours est-il que j'aimerais savoir pourquoi on l'a arrêtée, dans quelle prison elle se trouve et...

-Et?

-J'aimerais te demander de la représenter pour obtenir sa libération le plus rapidement possible.

-Je me ferai un honneur de lui venir en aide. Est-ce là tout ce que je peux faire pour toi?

-Oui, c'est tout.

-Je pourrais également te servir d'avocat. Je pourrais t'être très utile.

-Je n'ai pas besoin d'avocat. La Vie veille sur moi.

-Eh bien... après ta petite démonstration d'aujourd'hui, je comprends ce que tu veux dire, mais si je deviens ton avocat, je peux te représenter et te défendre en ton absence. Je peux te défendre quand tu...

-Peter, l'interrompt Bill avec un grand sourire, ton nom est Pierre et je t'invite à devenir mon premier disciple.

-Disciple? Comme un disciple de Jésus?

-Je blaguais, Peter.

Peter n'était pas du tout un homme religieux. Il ne croyait ni aux prêtres ni aux prédicateurs. La

dernière fois qu'il avait mis les pieds dans une église, c'était le jour de son mariage avec Elizabeth. Ils s'y étaient mariés pour plaire aux familles, aux voisins ainsi qu'à leurs nombreuses relations politiques. Lui pour qui la Bible et l'histoire de Jésus étaient dénuées de sens, voilà maintenant qu'il se retrouvait devant un homme déclarant être un prophète et essayant de dénicher des disciples.

-Tu sembles confus, Peter, devina Bill. Je sais ce que tu penses. J'étais dans le même état d'esprit lorsque La Vie a communiqué avec moi. Je croyais que j'étais devenu dingue. J'ai appris à croire lors de mon court séjour sur la frégate de la Garde côtière. La Vie m'a alors transmis suffisamment de puissance pour provoquer une tempête et une trombe, de même qu'elle m'a permis de contrôler et mettre un terme à cette tempête. Je ne suis pas fou, Peter. Ton manque de foi envers la religion ne me choque nullement. La Vie ne veut en aucune façon se voir confondue avec les différentes religions créées par l'homme. Même qu'elle refuse d'être reconnue sous le nom de Dieu ou d'être ainsi appelée. Dans le passé, et encore aujourd'hui, les hommes ont causé beaucoup trop de torts et de crimes au nom de Dieu. Je présume que votre fils, à toi et Elizabeth, a été pris en pitié par La Vie pour permettre notre rencontre.

-C'est incroyable! de s'exclamer Peter. Absolument incroyable! Je suis totalement désorienté! Soit dit en passant, comment sais-tu le nom de ma femme? Je n'ai pas souvenir de l'avoir mentionné...

-Je ne sais pas. Son nom m'a été comme... révélé.

Peter réunit ses idées et ajouta:

-Pour la première fois de ma vie, je suis... euh... déconcerté. Eh bien... je vais voir ce que je peux faire pour aider Cynthia et la faire libérer. Au besoin, mon père m'aidera.

-Merci.

-Bill, avec toute la puissance qui semble être la tienne, ne pourrais-tu pas faire libérer Cynthia par toi-même?

C'est en riant que Bill répliqua à cela:

-Tu es l'intermédiaire, Peter.

-Je vois!

À dix-sept heures cinquante-cinq, le gardien frappa à nouveau à la porte.

-Votre dîner est arrivé, Monsieur!

Peter marcha vers Bill, lui serra la main et dit:

-Je vais te laisser manger en paix. Je te remercie encore une fois. Oh... en passant, je vais t'accompagner à la cour, demain. Peut-être pas en tant qu'avocat, mais en tant que conseiller.

-Merci, rétorqua Bill. J'ai bien apprécié notre rencontre.

Pendant le départ de Peter, le garde déposa les plats de nourriture sur une petite table et quitta à son tour en souhaitant:

-Bon appétit, Monsieur!

-Merci, mon ami. Je suis certain que ce repas sera excellent.

Après avoir mangé, Bill se prépara une tasse de thé puis s'étendit sur le lit. Ceci fait, il regarda la télévision durant quelques minutes et s'endormit.

Le lendemain matin, il se leva à six heures trente. Après s'être lavé et préparé de son mieux, il inspecta ses vêtements. L'idée de porter les mêmes que la veille ne l'enchantait guère, mais nul autre choix ne semblait s'offrir à lui.

-Eh bien, La Vie? lança-t-il. Tu pourrais quand même me fournir de nouveaux vêtements! Tu m'ignores, ou quoi? Oh... je vois... tu ne te montres que quand tu le veux bien. D'accord... si c'est ce que tu veux, ton messenger aura l'air d'un pauvre mendiant.

À sept heures, le petit déjeuner lui fut **servi et c'est** en regardant la télévision qu'il le dégusta. Quelque trente minutes plus tard, la diffusion d'un bulletin spécial attira son attention, en particulier lorsqu'il entendit l'annonceur déclarer:

-Un homme se prétendant le dernier prophète a comparu hier devant le juge Stewart au tribunal d'Orange County en Floride. L'individu, répondant au nom de William Morrison, a été rescapé par la Garde côtière, suite au naufrage de son bateau sur l'océan Atlantique. Lorsqu'on l'a secouru, il semblait quelque peu confus et de ce fait, deux psychiatres ont été appelés pour procéder à son évaluation mentale. Les deux ont jugé que l'individu était un être irrationnel, souffrant d'une légère forme de démence. Rejetant ces allégations, monsieur Morrison a réclamé une audience en cour. On nous a rapporté qu'après avoir entendu la requête du procureur, le juge Stewart semblait déterminé à envoyer le prévenu dans un centre psychiatrique. Puis William Morrison, qui assurait sa propre défense, a obtenu la permission de s'adresser à la cour. Affirmant qu'il était le dernier prophète, il a ramené à la mémoire du juge que deux semaines auparavant, le

petit-fils de ce dernier avait subi un accident et que depuis lors, l'enfant était plongé dans un coma, à deux doigts de la mort. Suite à ce propos, le juge a demandé au prévenu de bien vouloir établir le lien existant entre la présente cause et l'accident de son petit-fils. En guise de réponse, monsieur Morrison a demandé à être conduit à l'hôpital où se mourait l'enfant, pour soi-disant lui sauver la vie. Furieux, le magistrat lui a alors interdit d'aborder une nouvelle fois ce sujet puis l'a invité, ainsi que le procureur, à le suivre dans son bureau pour un entretien privé. Une fois le trio revenu dans la salle du tribunal, le juge a prononcé l'ajournement de la session, histoire d'accorder, à monsieur Morrison, le bénéfice du doute. Une fois rendu à l'hôpital et toujours selon notre source, l'accusé serait parvenu à sortir le jeune Francis Stewart de son coma, et ce, devant plusieurs témoins. De retour en cour, le juge a déclaré que les circonstances, tout autant que les récents événements de la journée, allaient au-delà de son niveau de compréhension. Aussi, se devait-il de consulter ses pairs avant de rendre jugement, précisant que monsieur Morrison demeurerait incarcéré jusqu'à la reprise de l'audience, prévue à dix heures ce matin. Veuillez noter que notre station enverra un reporter sur place pour couvrir l'événement et nous rapporter la suite de l'histoire. On poursuit maintenant avec la météo...

Chapitre 18

Aujourd'hui ou peut-être demain: Bill retourne en cour

La deuxième journée que Bill passa en cour fut fort différente de la première. La salle était remplie au maximum de sa capacité et l'assistance se composait principalement de reporters et de journalistes. Autre fait nouveau: Bill partageait sa table avec le jeune avocat Peter Stewart dont il avait accepté la présence. Il était toutefois entendu que Peter n'agirait qu'à titre de consultant. Fait intéressant, le procureur Bentley s'était entouré de quelques conseillers et avocats supplémentaires.

-Tout le monde debout, annonça le clerc. L'honorable juge Martin Stewart préside à la cour.

Avant de s'asseoir, le juge promena son regard autour de la salle, l'arrêtant sur quelques personnes en particulier.

-Aujourd'hui, je réclame l'ordre dans cette cour. Je constate que nous sommes en présence d'un grand nombre de représentants de la presse. Chacun devra respecter les règles de cette cour. Je ne tolérerai aucune prise de vidéo ni aucune photo. Je sais que vous possédez tous une carte de presse et que celle-ci vous autorise à transporter vos caméras et appareils photographiques à l'intérieur du tribunal, mais je n'admettrai l'utilisation d'aucun d'entre eux.

Cela lui valut plusieurs murmures de mécontentement.

-Hier, reprit-il, quelqu'un a pris une photo de monsieur Morrison à même l'enceinte de ce tribunal. Cette photo fut prise sans mon consentement et à mon insu. Soit dit en passant, j'ignore qui est l'auteur de la photo en question, mais il est évident qu'il s'agit d'un bien piètre photographe. Si cette personne est actuellement ici, je la somme de s'identifier.

Il scruta la salle du regard, jusqu'à ce qu'il croise un jeune homme qui s'était levé de son siège.

-Je vous ai remarqué, hier, lui signifia-t-il. Vous étiez d'abord assis à l'arrière et vous vous êtes par la suite rapproché vers l'avant. Êtes-vous l'auteur de la photo?

-Oui, votre honneur, répondit Carl Spencer.

-Par quel moyen l'avez-vous prise?

-Avec mon téléphone cellulaire, votre honneur.

-Comment êtes-vous parvenu à entrer un téléphone cellulaire dans ce lieu? Le service de sécurité n'est pourtant pas censé admettre ces appareils à l'intérieur de l'immeuble?

-J'ai utilisé ma carte de presse, votre honneur.

-Vous êtes journaliste?

-Oui, votre honneur.

-Quel est votre nom?

-Carl Spencer, votre honneur.

-Veuillez vous asseoir, Monsieur Spencer. Je vais garder un œil sur vous. Si vous faites quoi que ce soit qui me déplaît, je vous ferai expulser du tribunal.

-Oui, votre honneur. Merci votre honneur.

Le juge prit place sur son siège, abaissa son regard un court instant, rassembla ses idées, puis dit:

-Les événements qui sont survenus hier dans cette salle furent insolites, inhabituels et plutôt extraordinaires. En termes de complexité, cela dépasse toutes les causes qui m'ont été soumises durant ma longue carrière. Après maintes consultations auprès de mes pairs, j'en suis arrivé à la conclusion que je suis personnellement trop impliqué dans cette affaire pour pouvoir rendre un jugement équitable.

Suite à quoi Peter Stewart se leva pour déclarer avec force et vigueur:

-Votre honneur, mon client et moi sommes d'avis que vous possédez autant le sens de l'impartialité que les connaissances et les habiletés requises pour rendre un jugement tout à fait équitable.

-Agissez-vous à titre d'avocat officiel de monsieur Morrison?

Peter se tourna vers Bill qu'il questionna du regard.

-Votre honneur, soumit Bill en se levant, j'aimerais répondre à la question. Peter Stewart est maintenant mon avocat... et j'insiste sur le mot maintenant.

-Très bien, Monsieur Morrison. Veuillez vous rasseoir. Vous pouvez poursuivre, Monsieur Stewart.

-Tel que je l'ai mentionné, votre honneur, nous vous demandons formellement de demeurer en poste.

Sur ces mots, le procureur Bentley se leva à son tour pour répliquer:

-Votre honneur, monsieur Paul Stewart n'est-il pas votre fils?

-Vous connaissez très bien la réponse à cette question, Monsieur Bentley. Où voulez-vous en venir?

-Votre honneur, en raison de ce qui s'est produit hier et si votre fils représente monsieur Morrison, je suis en droit de me demander...

-De vous demander quoi, Monsieur Bentley? l'interrompt le juge. Essayez-vous d'insinuer que je ne puis rendre un jugement équitable parce que mon fils représente le côté de la défense?

-Sûrement pas, votre honneur. Je ne veux rien insinuer de tel. Mais vous avez personnellement déclaré que ce qui s'est passé hier vous a laissé quelque peu confus...

Peter Stewart se leva pour intervenir dans l'échange.

-Votre honneur, il ne fait aucun doute que ce qui s'est passé hier nous a tous troublés. Toutefois, s'il nous faut remplacer toutes les personnes troublées par ces événements, alors il nous faudra remplacer tout le monde, y compris le procureur. Car à voir tous les consultants qu'il a emmenés avec lui aujourd'hui, il fait preuve de son propre état de confusion.

-Objection, votre honneur! lança le procureur.

-Objection retenue, prononça le juge. Où voulez-vous en venir, Monsieur Stewart?

-Eh bien... mon client et moi pensons que vous devriez persister en tant que juge de cette af-

faire, au même titre que les autres personnes impliquées dans les événements d'hier.

-Objection, votre honneur! réitéra Bentley. Cette remarque ne sert que les intérêts de la défense. Si nous décidons de garder toutes les personnes impliquées dans les événements d'hier, alors cela suppose que Peter Stewart, votre fils, ne devrait pas se trouver ici.

-Votre honneur, répliqua Paul Stewart, selon les termes de la loi, un accusé a le droit de recourir à un avocat pour assurer sa défense lors d'un procès. Monsieur Morrison vous a officiellement déclaré que j'étais son avocat. Puisque de notre côté, nous acceptons de composer avec cette équipe de prétendus experts que monsieur le procureur a jugé nécessaire de réunir, je pense qu'il doit accepter le fait que je suis ici pour aider monsieur Morrison.

-Objection, votre honneur! Je m'oppose à cette allusion qui vient d'être faite en lien avec mes prétendus experts.

-Objection retenue, Monsieur Bentley. Monsieur Stewart, veuillez choisir vos mots de façon moins agressive.

-Votre honneur, rétorqua Peter, pour être reconnu en tant que personne distincte et extraordinaire, monsieur Morrison a dû nous offrir une démonstration qui dépasse l'entendement. Si jamais nous l'envoyons devant un autre tribunal, c'est dire qu'il serait forcé de livrer le même genre d'exploit pour prouver qu'il n'est pas lunatique.

-Votre argument est pris en considération, Monsieur Stewart, et...

-Votre honneur, interféra le procureur, je m'objecte à nouveau.

-Asseyez-vous, Monsieur Bentley, et laissez-moi poursuivre. Je vais me rendre à mes quartiers et

revenir dans trente minutes. Jusque-là, le procès est ajourné.

Dès le départ du juge, les commentaires se mirent à fuser de partout. Bill sourit à son avocat à qui il lança:

-Très intéressant. En fait, c'est presque amusant. L'idiotie et la bêtise humaine dans toute leur splendeur! Devant l'inconnu et tout ce qu'il n'est pas en mesure de comprendre, l'homme brille par son ignorance et sa faiblesse intellectuelle.

-Hum... se contenta de répliquer l'autre.

-En passant, ajouta Bill, j'aimerais bien m'entretenir avec Carl Spencer, le jeune journaliste. Avons-nous le droit de lui demander de s'approcher de nous?

-Je crois bien. Laisse-moi lui parler.

Peter n'eut pas à se déplacer très loin, Carl n'étant qu'à seulement quelques mètres derrière eux.

-Monsieur Spencer, lui adressa-t-il, pourriez-vous nous accorder une minute? Monsieur Morrison et moi aurions quelques questions pour vous.

Le journaliste consentit à le suivre, quoique ses pensées s'activaient. «Dans quel merdier est-ce que je suis encore foutu?» se demanda-t-il. Il s'approcha du prévenu avec une certaine appréhension tout en s'efforçant de sourire. Dès qu'il fut suffisamment près, Bill se leva pour lui serrer la main, geste visiblement apprécié.

-Assis-toi près de moi, le pria-t-il. Je voudrais te remercier.

-Me remercier? s'étonna Carl. Mais pourquoi? Je croyais au contraire que vous étiez contra-

rié par la photo que j'ai prise et que j'ai fait publier...

-Mais pas du tout, jeune homme! Au contraire! Je veux que tout le monde puisse prendre connaissance du message que je dois livrer. Et grâce à toi, on a parlé de moi dans les journaux, à la radio et à la télévision. Voilà un excellent début!

Peter se tenait près d'eux, sans toutefois s'immiscer dans la conversation. Il se demandait en quoi les actions du jeune journaliste pouvaient ravir à ce point son client.

-Eh bien... poursuivit Carl en se sentant beaucoup mieux, je suis heureux que vous le preniez ainsi. Je vais faire tout ce que je peux pour que vous vous retrouviez à la une. Mais cette fois, je ne suis plus seul. C'est rempli de reporters, ici, qui ne demandent pas mieux que de me concurrencer.

-C'est parfait! lâcha Bill.

-Parfait? rétorqua Peter. Ne penses-tu pas, au contraire, que l'intervention de la presse pourrait te valoir de sérieux ennuis?

-Ce n'est pas un problème, l'assura Bill. Plus ils parleront de moi, plus il me sera facile de transmettre mon message. Monsieur Spencer... puisque tu tentes d'attirer l'attention des médias autant sur ta personne que sur moi, comment aimerais-tu devenir mon attaché de presse?

-Votre attaché de presse? répéta Carl.

-Ton attaché de presse? répéta Peter, un peu surpris.

-Oui, de poursuivre Bill. En une seule journée, tu as été en mesure d'entraîner ici tous ces journalistes affamés d'histoires. Alors je me dis qu'en t'ayant avec moi, il ne s'écoulera que très peu

de temps avant que le monde entier puisse prendre connaissance de mon message.

-Eh bien... euh... je ne sais pas, hésita Carl. C'est que je misais sur cette primeur pour que l'une des stations de télévision locale m'ouvre ses portes... c'est ça que je veux.

-Que veux-tu réellement, Carl? l'interrogea Bill.

-Je veux être reporter à temps plein au sein d'une importante station de télévision.

-Je vais te faire une meilleure offre, mon ami. Si tu deviens mon attaché de presse, ton nom sera connu dans le monde entier. Chaque personne œuvrant dans le domaine des médias saura qui tu es. Peter Stewart, mon avocat, Carl Spencer, mon attaché de presse, ainsi que moi-même, allons délivrer le message de La Vie aux quatre coins de la terre.

-Ça semble intéressant, Monsieur Morrison, mais...

-Mais?

-Je dois travailler. Je dois gagner un salaire. Je suis totalement fauché et en plus, j'ai des dettes. Je n'ai même pas encore payé mon dernier loyer.

-Si monsieur Morrison maintient son offre et si tu acceptes de travailler avec lui, je pourrai peut-être t'aider financièrement, offrit Peter Stewart.

Cette remarque eut comme effet de semer le silence entre les trois hommes. Carl regarda tour à tour Peter, Bill, ses mains et le plancher pour enfin dire:

-Je ne sais pas quoi penser...

-Ne cherche pas trop, Carl. Suis ton cœur. J'ai une mission et pour l'accomplir, je dois m'adresser à l'humanité tout entière. Crois-moi, je ne suis pas un prophète de malheur. Je dois juste

transmettre le message de La Vie. M'aider, c'est tenter de sauver l'humanité.

-Si tu peux sauver le monde de la même façon dont tu as sauvé mon fils, commenta Peter, je te suis jusqu'au bout.

-Mais est-ce que les gens vont nous croire? s'inquiéta Carl.

-Sûrement pas! répondit Bill. Quelques-uns vont bien nous croire, mais la plupart des gens nous ignoreront.

-Alors à quoi bon?

-Si tu étais seul au milieu d'un lac et que le rivage se trouvait éloigné, nagerais-tu aux limites de tes possibilités pour atteindre la berge ou abandonnerais-tu sans même essayer? Ne nagerais-tu pas jusqu'à ton dernier souffle?

-Je nagerais autant sur le ventre que sur le dos, rétorqua Peter. Je ferais tout ce que je peux pour atteindre le rivage.

-Je ferais la même chose, renchérit Carl.

-C'est pourquoi nous devons essayer, mes amis! enchaîna Bill. Nous devons essayer jusqu'à notre dernier souffle.

-Monsieur Morrison... fit Carl.

-Appelle-moi Bill.

-Bill... es-tu vraiment celui que tu prétends être?

-Je vais vous demander de vous retourner tous les deux, lui servit Bill en guise de réponse. Regardez le jeune homme qui est debout, là-bas, au fond de la salle... celui qui porte un polo vert et des jeans. Vous le voyez?

-Oui, signifia Peter.

-Je le vois aussi, dit Carl.

Son nom est Richard Clark... le matelot Clark de la Garde côtière américaine. Le jour où on m'a secouru en mer, il travaillait sur la frégate qui m'a ramené à Cape Canaveral.

-Comment peut-il nous aider? s'enquit Peter.

-Le matelot Clark a reçu un ordre de son commandant. Il doit garder le silence au sujet d'un incident pour le moins particulier.

-Quel incident? chercha à savoir Carl.

-Il vous le dira, répondit Bill tout en regardant Peter pour qui il ajouta: «Peter, quand le juge reviendra, j'aimerais que tu lui demandes trois choses...»

-Quoi donc?

-Premièrement, avant qu'il ne rende son jugement, demande-lui la permission de faire témoigner le matelot Clark.

-Je devrais pouvoir faire ça.

-Deuxièmement, je ne veux pas être libéré sous condition. Je veux jouir d'une liberté totale et entière.

-Ça risque d'être un peu plus compliqué, mais je vais essayer.

-Troisièmement, je veux récupérer mon voilier, mes effets personnels et tous les documents qui se trouvaient à bord et que les gardes-côtes se sont appropriés.

Cela dit, il se tourna vers Carl et redemanda:

-Alors... veux-tu devenir mon attaché de presse?

-Puis-je donner ma réponse à la fin du procès?

-Bien sûr, jeune homme, agréa Bill avec un sourire en coin. De toute façon, je connais déjà ta réponse.

-Vraiment? Et que croyez-vous qu'elle sera?

-Dans moins d'une heure, nous allons tous trois quitter ce tribunal ensemble. Une fois sur la rue, nous serons poursuivis et interrogés par des centaines de personnes. Les gens me demanderont d'accomplir des miracles, la presse voudra en apprendre davantage sur moi tandis que plusieurs me lanceront des injures. Peter et moi ne répondrons pas. Toi, Carl, tu seras notre porte-parole. Ensuite, nous trouverons refuge dans une voiture de taxi jaune.

-Et qu'est-ce que je devrai dire?

-Tu vas leur dire que nous répondrons à leurs questions et livrerons nos commentaires lors d'une conférence de presse que nous tiendrons dans quelques jours.

-En êtes-vous bien sûr, Monsieur Mor... je veux dire... Bill? Comment peux-tu savoir à l'avance que le juge va te libérer?

-Le juge m'accordera mon entière liberté.

-Eh bien... si le juge te libère, je suis ton homme!

-Tu es un homme de peu de foi, Carl, mais je ne retiendrai jamais ce fait contre toi.

-Le juge revient, annonça Peter.

Le magistrat prit place sur son siège et déclara:

-J'en suis arrivé à une décision. Mais avant de prononcer mon jugement, je voudrais demander tant à la poursuite qu'à la défense s'il y a autre chose qu'elles souhaiteraient adresser à la cour?

Avant que le procureur ne réagisse, Peter exprima d'une voix forte:

-Votre honneur, il y a un jeune homme, dans cette salle, qui détient une information capitale en

lien avec cette affaire. Avec votre permission, j'aimerais le faire venir à la barre des témoins.

Peter regarda Bill et chuchota:

-J'espère que ce sera pertinent.

-Fais-moi confiance, Peter.

-Vous pouvez faire venir le témoin, consentit le juge.

-J'appelle Richard Clark, matelot de la Garde côtière américaine.

Le jeune matelot réagit comme s'il émergeait d'un rêve.

-Moi? marmonna-t-il. Mais je n'ai rien à dire... il n'y a rien que je puisse vous raconter.

-Huissier, commanda le juge, ouvrez le chemin et escortez monsieur Clark jusqu'à la barre des témoins.

Un gros et grand huissier en pleine force de l'âge s'exécuta aussitôt. À peine quelques secondes s'écoulèrent avant que le matelot ne gagne son poste. Il jura de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Ceci fait, Peter s'approcha puis le pria de décliner son identité.

-Je m'appelle Richard Clark.

-Vous servez en tant que matelot pour la Garde côtière américaine, est-ce exact?

-Oui, Monsieur.

-Qui est votre commandant?

-Le commandant Parson, Monsieur.

-On m'a informé qu'un événement assez particulier s'était produit après que monsieur Morrison ait été secouru par votre équipage. Racontez-moi ce qui s'est produit.

Le jeune Clark se montra très hésitant avant de presque murmurer:

-Je ne peux pas, Monsieur.

-Qu'avez-vous dit, Matelot Clark? Veuillez vous exprimer plus clairement, je vous prie.

Toujours hésitant, Clark répéta:

-J'ai dit que je ne peux pas répondre à votre question, Monsieur.

-Pourquoi pas?

-Ordre du commandant, Monsieur.

Peter fit face au juge à qui il réclama:

-Votre honneur, pouvons-nous informer ce jeune homme qu'il est sous serment et qu'il a l'obligation de répondre à mes questions?

-Vous devez répondre, jeune homme, prévint le juge.

Le matelot regarda à son tour le magistrat pour riposter:

-Mais, Monsieur... votre honneur... Monsieur... si je répons, je contreviendrai à un ordre.

-Le pouvoir de cette cour surpasse les ordres d'un commandant de la Garde côtière. Vous devez répondre, où vous serez accusé d'outrage au tribunal. Est-ce que vous comprenez?

-Oui, Monsieur, je comprends... votre honneur.

-Alors, vous allez répondre à la question?

-Oui, Monsieur, mais...

-Mais quoi?

-Qu'arrivera-t-il si je perds mon emploi et si la Garde côtière me déshonore?

-Ça ne se produira pas. Cette cour et notre constitution vous en protègent. Monsieur Stewart, veuillez poursuivre...

-Merci, votre honneur. Maintenant, Matelot Clark, pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé sur la frégate, le jour où monsieur Morrison est monté à bord?

Les gens de l'assistance observèrent un parfait silence tout en promenant leurs regards entre l'accusé et le témoin. Bill semblait parfaitement serein alors que le journaliste Spencer éprouvait du mal à cacher sa nervosité.

-Qu'est-ce qui s'est passé, Bill? ne cessait-il de demander. Que diable s'est-il passé? Dis-le-moi!

-Il va te le dire, se contentait de lui répondre Bill.

-Oh... je suis désolé. J'ai dit «diable». Vraiment désolé, Bill!

-Ça ne m'offense pas du tout... ce n'est qu'un mot.

Après une brève hésitation, Peter redemanda:

-Matelot Clark, êtes-vous prêt à répondre et à nous raconter ce qui s'est passé sur la frégate de la Garde côtière il y a de cela quelques jours?

-Oui, Monsieur, je vais répondre.

Clark marqua une pause.

-Eh bien, Matelot Clark, nous attendons!

-Bien... Monsieur... c'était un miracle.

Le témoin fixa Bill avant de continuer:

-Cet homme a réalisé un miracle. C'était incroyable!

-Qu'est-ce qui s'est passé? questionna Peter. Quel genre de miracle?

-Eh bien, Monsieur... le commandant Parson avait eu un long entretien avec monsieur Morrison. Le tout se passait en présence d'un gardien. Monsieur Morrison a raconté son histoire au commandant, puis il a prétendu qu'il était un prophète ou quelque chose comme le dernier messenger. Le commandant en est alors venu à la conclusion que soit monsieur Morrison lui mentait, soit il était fou. Il n'arrivait pas à croire que monsieur Morrison ait pu survivre pendant plus de deux ans sur un bateau aussi endommagé que celui sur lequel nous l'avons trouvé.

-Continuez... dit Peter.

-Oui, Monsieur. Eh bien... le commandant s'est mis à soupçonner monsieur Morrison d'être un trafiquant de drogues. Après que l'homme ait renié cette accusation, on m'a demandé de le conduire dans une cabine. Avant que je ne l'emmène, le commandant lui a dit: «Si vous êtes un prophète, vous devriez être en mesure d'accomplir des miracles.» Là, monsieur Morrison a répliqué en lui demandant s'il croyait aux miracles. Ce à quoi le commandant a répondu non. Et c'est là que ça s'est produit...

-Quoi donc? l'invita à poursuivre Peter alors que tout le monde était rivé aux lèvres de son témoin.

-Eh bien... monsieur Morrison a demandé à ce qu'on le guide à l'avant du bateau. Comme le commandant craignait qu'il ne veuille sauter par-dessus bord, nous l'avons escorté. C'était une belle journée, la mer était calme, il n'y avait pratiquement aucun nuage dans le ciel et aucun vent.

Durant une minute, le jeune homme resta sans voix et se montra quelque peu réticent.

-Eh bien poursuivez! s'impatienta Peter.

-Du calme, Monsieur Stewart, interféra le juge. Le matelot Clark va tout nous raconter. N'est-ce pas, Monsieur Clark?

-Oui, votre homme, reprit Clark avant de se tourner vers Bill et dire: cet homme a levé son bras droit et pointé un doigt en direction de l'horizon, à l'endroit même où le ciel touche la mer. J'ai regardé dans la direction qu'il désignait et j'ai vu...

-Qu'est-ce que vous avez vu?

-J'ai vu une spirale d'eau se former... plus précisément une trombe, une tornade de mer. Elle grossissait à vue d'œil et se dirigeait droit vers notre embarcation.

Le matelot prononçait ces mots d'une voix haute et émotive. Le juge, les avocats et tout le reste de l'assistance demeuraient suspendus à ses lèvres. Bill se montrait calme, ne faisant preuve d'aucune réaction. En fait, il agissait comme si cette histoire ne le concernait pas.

-Continuez, jeune homme, ordonna le juge.

-D'accord, Monsieur. La trombe grossissait et menaçait d'entrer en collision avec notre bateau. Le commandant criait et ordonnait à monsieur Morrison de la faire disparaître avant qu'il ne soit trop tard. Alors monsieur Morrison a baissé le bras, et la trombe s'est évaporée graduellement, jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement.

Le témoin lorgna le sol quand le juge lui demanda:

-Vous avez vu ce phénomène de vos propres yeux?

-Oui, Monsieur. Je veux dire... votre honneur.

-Est-ce que cet incident figure dans le rapport de votre commandant? s'informa Peter.

-Je ne sais pas, Monsieur. Avant de quitter le bateau, le commandant Parson a suggéré l'idée que nous avions probablement été soumis à un quelconque tour de magie et que nous aurions l'air plutôt bêtes si nous décidions de raconter l'histoire. Puis il nous a ordonné de ne jamais en parler.

-Avez-vous d'autres détails à nous communiquer? demanda Peter

-Non, Monsieur.

-J'en ai terminé avec le témoin, déclara l'avocat.

-Monsieur Bentley, avez-vous des questions pour le témoin? chercha à savoir le juge.

-Quelques-unes, votre honneur.

Bentley s'approcha du témoin tout en se donnant des airs de grandeur.

-Matelot Clark, dit-il, est-ce que vous savez que vous êtes sous serment?

-Oui, Monsieur.

-Matelot Clark, vous considérez-vous comme un être normalement intelligent?

-Objection, votre honneur! s'empressa de s'écrier Peter.

-Retenue, fit le juge.

-Votre honneur, répliqua Bentley, j'essaie de découvrir si ce jeune homme se fait le complice du défendant ou s'il ne serait pas atteint d'un quelconque désordre mental.

-Objection, votre honneur, répéta Peter.

-Retenue, convint à nouveau le juge. Monsieur Bentley, je vous préviens... je n'aime la façon

dont vous vous y prenez avec vos questions et insinuations.

-J'ai vu ce que j'ai vu! cria le témoin. Ce que j'ai dit est vrai! Demandez aux autres qui se trouvaient à bord de la frégate, cette journée-là... vous verrez bien!

-Du calme, jeune homme, intervint le juge. D'autres questions, Monsieur Bentley?

-Non, votre honneur. Je devine exactement l'issue de cette affaire. Peu importe ce que je dirai ou ferai, votre idée est déjà forgée...

Ces mots ne manquèrent pas d'offenser le juge qui rétorqua aussitôt:

-Une autre remarque de ce genre, Monsieur Bentley, et vous écoperez d'une amende pour outrage au tribunal.

Le procureur regagna son siège, visiblement mécontent, pendant que Peter faisait de même. Puisqu'on en avait terminé avec lui, le témoin put lui aussi retourner à sa place. Le juge posa les yeux sur Bill et interrogea:

-Monsieur Morrison, est-ce que les événements rapportés par le matelot Clark sont véridiques?

-Oui, votre honneur.

-Comment avez-vous donc pu créer et faire disparaître une trombe?

-Je l'ignore, votre honneur. J'ai simplement utilisé mon instinct et la puissance que m'a transmis La Vie.

-Le procureur et la défense ont-ils d'autres témoins à faire entendre? demanda le juge.

Puisque les deux répondirent non, il poursuivit en déclarant:

-Monsieur Morrison, la cour demeure confuse en ce qui vous concerne, mais je ne vois aucune raison de vous retenir prisonnier. Vous êtes à n'en point douter une personne particulière, mais en ce qui me concerne, cela ne signifie pas que vous soyez aliéné ou que vous puissiez constituer un danger pour vous-même ou pour la société. Vous êtes donc libre de partir.

À l'annonce du verdict, Peter se leva pour dire:

-Votre honneur, nous vous remercions et en même temps, aurions quelques requêtes à formuler.

-Quelles sont-elles, Monsieur Stewart?

-Votre honneur, la Garde côtière est actuellement en possession du voilier appartenant à monsieur Morrison. Nous voulons connaître l'endroit où il est amarré et demandons à ce qu'il soit rendu à son propriétaire. Nous voulons de plus récupérer tous les documents et effets qui ont été retirés du bateau, soit dit: documents, passeports, vêtements, cartes de crédit, argent et autres.

-Demande retenue, fit le juge. Monsieur Bentley... est-ce que vous savez où la Garde côtière garde le bateau?

-Oui, votre honneur. Le bateau se trouve à la station de la Garde côtière de Cape Canaveral. Je peux, si besoin est, leur demander de le remorquer jusqu'à une marina publique.

-Votre honneur, puis-je m'entretenir avec mon client? réclama Peter.

-Vous pouvez...

-Qu'en penses-tu, Bill? Où voudrais-tu qu'ils transportent ton bateau?

-Le meilleur endroit, signifia Bill à voix basse, serait la Marina de Cape Canaveral. Là-bas, ils ont l'équipement nécessaire pour sortir SeaLove de l'eau. Cette marina opère un grand terrain destiné aux bateaux de plaisance en cale sèche et offre tous les services nécessaires pour leur réparation et leur reconstruction.

-Votre honneur, soumit Peter, si la chose est possible, nous voudrions que le bateau soit remorqué à la Marina de Cape Canaveral, laquelle se trouve à proximité de la station de la Garde côtière.

-Il est naturel que monsieur Morrison veuille récupérer son bateau et ses effets, souligna le juge. C'est dans l'ordre des choses. Monsieur Bentley, je vous somme de préparer les documents requis de façon appropriée. Je les signerai par la suite. Vous saurez vous en charger?

-Oui, votre honneur.

-Merci, votre honneur, fit Peter.

-Cette séance est terminée, conclut le juge.

Bill avait très bien su prédire la suite des choses. Tout se déroula exactement comme il l'avait dit. Les gens se bousculaient pour l'approcher tandis que les journalistes faisaient de même dans le but de lui soutirer une entrevue ou pour le moins, quelques commentaires. Pendant ce temps, des badauds le harcelaient de tous côtés dans l'espoir qu'il les libère de leur misère ou de leurs maladies. Heureusement, les policiers firent un excellent travail et parvinrent à l'escorter, ainsi que ses deux amis, jusqu'à une voiture de taxi jaune. Carl Spencer connut ses premiers instants de gloire lorsqu'il annonça aux autres reporters qu'il s'affairerait à préparer une conférence de presse à laquelle ils seraient tous conviés.

Chapitre 19

Aujourd'hui ou peut-être demain: Bill, Peter et Carl

Au moment où ils montèrent à bord de la voiture de taxi, aucun des trois hommes ne remarqua qu'un individu d'une étrange allure leur portait une attention particulière. Il était grand, mince et tout de noir vêtu. Il se déplaçait lentement et sournoisement, jusqu'à ce qu'il parvienne à se frayer un chemin parmi les journalistes et curieux qui encombraient les marches du palais de justice. Son but était de s'approcher du taxi qui avait pris Bill, Peter et Carl à son bord. Il inscrivit le numéro de la plaque d'immatriculation sur un bout de papier et suivit la voiture des yeux jusqu'à ce qu'elle atteigne la jonction de Church Avenue.

-Je me demande... murmura-t-il. Pas encore un autre...

-Est-ce à moi que vous parlez? lui demanda une jeune femme qui se tenait tout près de lui.

-Non... non... je me parlais à moi-même.

L'homme s'éloigna, traversa la rue et rejoignit sa voiture qu'il avait garée sous l'autoroute I-4. Pendant ce temps, Bill, Peter et Carl se dirigeaient vers Winter Park, où était situé le bureau de l'avocat.

-Jamais je ne me suis senti aussi confus, avoua Carl. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer? Je n'y comprends rien!

-Qu'est-ce que tu ne comprends pas? demanda Peter.

Bill demeurait silencieux. Il observait la route tout en suivant la conversation. Jeff Rodriguez, le chauffeur, accordait également beaucoup d'intérêt à ce qui se disait.

-Je n'y comprends absolument rien! répéta Carl. Dans quel genre de bateau sommes-nous embarqués?

-J'étais sur mon bateau quand tout ça a commencé, déclara Bill en souriant. Personnellement, je ne comprends pas non plus. Je n'ai aucun contrôle sur ce qui se passe. Il y a une force en moi qui me guide chaque fois qu'elle le veut. Quand je n'ai pas besoin d'aide, tout va... je suis moi-même. Mais si une menace ou un problème m'assaille, cette force refait surface. Je ne sais pas par quel moyen ton fils a été guéri, Peter. La force a pris le contrôle de mes pensées et de mes gestes. C'est comme si les mots qui sortaient de ma bouche m'étaient dictés. J'ignore totalement pourquoi j'ai dit ce que j'ai dit et fait ce que j'ai fait.

Peter remarqua que le chauffeur avait non seulement ralenti sa course, mais qu'il suivait attentivement ce que son client racontait

-Pourquoi ne pas poursuivre cette conversation à mon bureau? proposa-t-il. Nous y serons dans à peine quelques minutes.

Une fois à destination, il pria sa secrétaire de leur apporter du café tout en l'avisant qu'ils ne voulaient être dérangés sous aucun prétexte.

-Un café ne me suffira pas, signifia Carl. Il est presque quatorze heures et je meurs de faim.

-D'accord, dit Peter. Est-ce qu'une pizza ferait ton bonheur?

Avant que le journaliste ne puisse répliquer, Peter demanda à sa secrétaire de commander une grande pizza toute garnie. Ceci fait, il entraîna ses deux compagnons dans son bureau. Il s'agissait d'un espace de travail très impressionnant, richement meublé et décoré. Une grande baie vitrée offrait une superbe vue sur Park Avenue, de même que sur certaines des rues les plus en vogue de Winter Park. Plutôt que de s'installer derrière son bureau, l'avocat prit place sur l'un des quatre divans-monoplaces entourant une magnifique table en teck. Bill et Carl se joignirent à lui.

-Nous commencerons notre réunion après qu'Yvette nous aura apporté le café, suggéra Peter.

-Ça me convient, accepta Bill. Je ne suis pas pressé.

-Moi, lança Carl, je suis pressé de mettre les dents dans la pizza!

-Elle devrait nous être livrée dans moins d'une demi-heure, le rassura Peter avant d'ajouter: «Vous savez, ces deux derniers jours m'ont semblé quelque peu étranges. C'était... comme si je me trouvais au beau milieu d'un rêve.»

-Même chose pour moi, renchérit Bill. Il y a des fois où je me demande si je ne suis pas sur mon voilier en train de faire un cauchemar. Si c'était le cas, je pourrais au moins espérer me réveiller sur SeaLove et poursuivre mon voyage... je sortirais de la cabine pour me rendre au poste de pilotage... je contemplerai les splendeurs de la mer et selon son habitude, Cynthia serait installée à l'arrière du voilier ou sur le pont avant... complètement nue.

-Et là, qu'est-ce que tu ferais? demanda Carl.

-Je marcherais lentement vers elle, je lui saisiserais les seins à pleines mains pour la forcer à se

retourner et je l'embrasserais comme je n'ai jamais embrassé une femme.

Il allait poursuivre lorsqu'Yvette entra dans le bureau pour servir le café.

-J'ai commandé la pizza, Messieurs. Je pourrai vous la servir dans une vingtaine de minutes.

-Merci, Yvette, dit Peter.

-Formidable! lança Carl.

Immédiatement après le départ de la secrétaire, le journaliste laissa entendre:

-Je vais te dire une chose, Bill... pour un saint homme, t'es drôlement tordu!

Cette remarque provoqua un fou rire.

-Je ne suis pas un saint homme, se défendit Bill. Je ne suis qu'un simple prophète.

-Saint homme... prophète... quelle différence ça fait? Tu devrais être un exemple de sainteté, de chasteté et de pureté. Tu devrais parler de Dieu, de religion et de dévotion. Tu sais? Les choses dont les prophètes sont censés parler. Tu ne devrais sûrement pas exprimer ton envie d'agripper une femme par les boules. C'est moi qui devrais parler de cette façon. Hum... il me faudrait d'abord trouver une femme.

Les trois hommes rirent de bon cœur. La tension, entre eux, se dissipait peu à peu. En réponse à ce que Carl venait de lui dire, Bill expliqua:

-Tu as tort sur toute la ligne. Un prophète n'est pas nécessairement un saint homme. Je suis un homme exactement comme toi. Sauf que dans mon cas, je suis un homme à qui une force spirituelle a

confié un message à transmettre. Je suis, comme tu l'as si bien dit, aussi tordu que toi.

C'est le moment que choisit Peter pour interrompre cette amusante conversation et dire:

-Bill... hier soir, tu m'as demandé d'obtenir la libération de Cynthia. Est-ce que c'est toujours la première chose que tu veux que je fasse?

-C'est la seconde chose que tu feras pour moi, car tu m'as déjà aidé, aujourd'hui. Oui, Peter, il faut vraiment faire libérer Cynthia. La pauvre a assez souffert. Elle et moi entendions faire le tour du monde en voilier et la voilà qui se retrouve en prison... nous devons la sortir de là à tout prix.

-Demain matin, ce sera mon dossier prioritaire. Je vais tenter de lui obtenir un appel. Ça ne devrait pas être trop difficile. Mais d'abord, je dois étudier son cas et ensuite, la rencontrer. C'est que pour la représenter, je dois obtenir son accord.

-Lors de ta première rencontre avec elle, elle risque de te faire passer un mauvais quart d'heure et de te lancer quelques remarques désobligeantes. Ne t'en fais pas, c'est son genre. Je suis persuadé que tu arriveras à la convaincre.

-Je vais lui expliquer que tu as été perdu en mer durant deux ans et que dès qu'on t'a retrouvé, la première chose qui t'importait était d'obtenir de ses nouvelles et qu'ensuite, tu m'as engagé pour obtenir sa libération. Je ne lui dirai rien au sujet de ton statut de prophète, de ta mission et de tes pouvoirs.

-C'est bon, approuva Bill. Je lui en parlerai une fois qu'elle sera libérée.

Yvette frappa doucement à la porte, entra et déposa la pizza au centre de la table. Elle remit à

chacun une assiette, des ustensiles ainsi que quelques serviettes de table.

-Puis-je faire autre chose pour vous, Messieurs? leur demanda-t-elle.

-Ça va pour le moment, répondit Peter. Voudrais-tu une pointe de pizza?

-Non merci. J'ai déjà déjeuné.

La dame sourit et retourna à son poste de travail.

-Eh bien! s'exclama Carl. On peut dire que tu l'as bien entraînée! Elle est jolie fille et je suis fou de ses longues jambes. Est-elle mariée?

-Non, répondit Peter. Mais je sais qu'elle a un ami régulier. Elle travaille ici depuis quelques mois et... soit dit en passant, je n'ai pas du tout eu à l'entraîner. Elle est efficace de nature.

-Un de ces jours, reprit Carl, tu devrais me la présenter de façon formelle. Bon... laissez-moi me servir une pointe de pizza; elle a l'air délicieuse!

-La pizza ou la fille? le taquina Bill.

-Les deux! répondit Carl.

Les deux autres l'imitèrent pour ensuite manger en silence durant quelques minutes.

-Vraiment bon! lâcha Carl. Savoureuse... et juste assez épicée! Merci, Peter. Maintenant, revenons à Yvette. Est-ce que tu vas me la présenter officiellement?

-Tu n'as qu'à te présenter toi-même, sourit Peter.

Puis, détournant son attention vers Bill, il ajouta:

-D'accord, Bill, pour ma part, je sais ce que je dois faire. Maintenant, avant que Carl s'attaque à ma secrétaire, quel genre de responsabilité veux-tu lui confier?

-Carl, fit Bill, j'aimerais que tu organises la conférence de presse dont nous avons parlé plus tôt.

-Où voudrais-tu que ça se passe?

-À toi de décider.

-Combien de personnes devrions-nous inviter? Veux-tu une conférence qui serait ouverte à tous?

-Non, je préférerais une conférence qui ne s'adresserait qu'aux gens de la presse.

-Donne-moi une idée de ce que tu souhaites pour cette conférence? intervint Peter.

-Bien... disons... quinze ou vingt journalistes. L'un de vous me présentera. Je ferai un petit discours et ensuite, je répondrai à quelques questions.

-Est-ce que tu vas nous produire un miracle? interrogea Carl. Non seulement ça impressionnerait la presse, mais ça nous garantirait une place en première page!

-Je ne sais pas, Carl. Tout dépend des questions qui me seront posées et de ce que La Vie voudra que je fasse.

-Mais qu'est-ce que tu vas leur dire? poursuivit Carl. Qu'est-ce que tu vas leur raconter pour les convaincre que tu n'es pas un charlatan?

-Je vais leur dire la vérité, mon ami, telle que je la connais.

-Réponds-moi honnêtement, Bill... est-ce que toutes ces choses que tu racontes se sont réellement produites? Je veux bien travailler avec et pour toi, mais je dois avouer que je ne suis sûr de rien et... que je ne suis pas vraiment certain de te croire.

-La guérison de mon fils ne te suffit pas? s'étonna Peter.

-Dans un sens, oui, et dans un autre, non. Je ne connais pas ton fils. Cette guérison pourrait être un coup de théâtre ou un coup de publicité! Je ne suis pas convaincu. Je ne te laisserai pas tomber, Bill, je vais préparer ta conférence de presse, mais...

-Mais tu n'as pas confiance. Je ne te blâme pas, tu sais... pour moi aussi il est difficile de croire en tout ce qui m'arrive. Je comprends, Carl. Si tu veux partir, vas-y. Si je le pouvais, je laisserais tout tomber et je redeviendrais le Bill Morrison que j'étais.

-Laisse-moi te dire quelque chose, Carl, poursuivit Peter. Mon fils était réellement malade. En fait, il était mourant. Il n'y a pas de coup publicitaire, ici. Pas de faux-semblant, pas de coup de théâtre. Je ne comprends pas plus que toi, mais je crois sincèrement que Bill est vraiment celui qu'il affirme être devenu.

-J'ai bien peur, fit Carl, que si j'allais raconter à ma famille et à mes amis que je crois en cette histoire, je devienne très vite leur tête de Turc.

-L'acte le plus courageux qui soit, dans la vie, répliqua Bill, est celui qui consiste à penser par soi-même. Si tu connais et acceptes la vérité, alors laisse-les se moquer se toi.

Les trois discutaient ainsi tout en se partageant la pizza et le café. Carl s'empara de sa tasse pour l'emplir à nouveau lorsqu'il se rendit compte qu'elle était déjà pleine à ras bord.

-C'est bizarre, signala-t-il. J'avais presque terminé mon café... est-ce que l'un de vous aurait rempli ma tasse, par hasard?

-Non, pas moi, répondit Peter.

-Ni moi, dit Bill.

-Eh bien... j'imagine que durant la conversation, j'ai dû me resservir sans m'en rendre compte. Je crois que je vais me prendre une nouvelle pointe de pizza et...

Ce disant, il posa son regard sur la pizza et devint totalement muet. Surpris par son expression, Bill et Peter suivirent son regard et devinrent tout aussi ébahis que lui. La pizza était presque complète. Il n'y manquait qu'une seule pointe.

-Mais c'est impossible! s'exclama le jeune homme. Cette pizza comptait huit pointes et j'en ai mangé au moins deux.

-Nous y voilà, Carl! s'exclama Peter. Soit il s'agit d'un tour de magie de haut niveau, soit Bill est réellement un être à part...

-Donc... marmonna Carl, tu es comme le Christ qui multipliait le pain et le vin, sauf que toi, tu te spécialises dans le café et la pizza?

-Peut-être bien, rétorqua Bill qui semblait tout aussi surpris que ses compagnons. Je ne comprends toujours pas... je n'ai pas eu conscience de ce qui s'est produit.

-Hum... ajouta Carl. C'est probablement un tour de magie de bas étage. Vous savez quoi, les gars? Je crois que vous essayez de me duper.

-Mais qu'est-ce qu'il faut de plus pour te convaincre? questionna Peter.

-Écoute! adressa Carl à l'intention de Peter. On est d'accord sur une chose... Bill est un être tout à fait exceptionnel, mais son histoire de dernier prophète est difficile à avaler. Moi, je crois plutôt qu'il excelle en magie.

-Peut-être qu'on devrait t'appeler Thomas, au lieu de Carl... fit Peter.

Pendant tout le temps qu'il assistait à cet échange, Bill était songeur. Il regardait par la fenêtre, l'air d'observer quelque chose.

-Qu'est-ce que tu regardes? l'interrogea Peter.

-Je regarde l'oiseau... celui qui s'est posé sur l'arbre de l'autre côté de la rue...

À l'instar de l'avocat, Carl détourna son regard vers la fenêtre puis demanda:

-Qu'est-ce qu'il a de si particulier, cet oiseau?

-Tout et rien, se contenta de répondre Bill. Regarde-le... il a l'air tellement libre.

-Tu es vraiment un étrange bonhomme! se permit Carl. Je ne sais plus quoi penser à ton sujet. Est-ce que tu ne pourrais pas faire un petit miracle? Quelque chose qui m'aiderait à te croire?

Bill le fixa et reprit:

-Tu as des problèmes de vision, pas vrai? Depuis combien de temps portes-tu des lunettes?

-Depuis toujours. Pourquoi?

-Est-ce que tu peux voir sans tes verres?

-Tu veux rire! Je n'y vois rien du tout. Je suis complètement myope. Tout ce que j'arrive à distinguer, ce sont les formes et les couleurs. Mais c'est très vague.

-Tiens-toi debout devant moi, et place tes mains dans les miennes.

-Tu veux me tenir les mains? Hum... je ne savais pas que c'était ton genre.

Plutôt intrigué, Peter suivait la scène sans mot dire, sachant parfaitement que quelque chose d'inhabituel allait se produire. En rigolant, Carl se

tourna, plaça ses mains entre celles de Bill qui se mit à les serrer très fort. Tout de suite, Carl se sentit bizarre et quelque peu étourdi. La douleur était insoutenable au point de lui faire perdre son sourire.

-Tu me fais mal, mec! Lâche-moi!

Bill maintint sa prise et le fixa intensivement dans les yeux. Il tremblait et suait abondamment, comme s'il souffrait tout autant que Carl qui en plus de ressentir des brûlures aux yeux, croyait que sa tête était sur le point d'exploser.

-Ferme les yeux, ordonna Bill.

Le prophète frémissait pendant que Peter observait la scène. Carl obéit et entendit:

-Enlève tes lunettes, tu n'en as plus besoin.

-Qu'est-ce que tu dis?

-Il a dit que tu n'as plus besoin de lunettes, répéta Peter.

-Je n'ai plus besoin de lunettes? Est-ce que je peux ouvrir les yeux, maintenant?

Les douleurs intenses qu'avait ressenties le journaliste s'estompaient graduellement.

-Bien sûr, l'autorisa Bill. C'est l'unique façon de tester ta nouvelle vision.

-Les yeux me brûlent! Je suis peut-être aveugle! Qu'est-ce que tu m'as fait?

-Ouvre les yeux, Carl! ordonna Peter.

Carl ouvrit enfin les yeux et donna l'impression d'être en état de choc. Au début, tout lui apparaissait un peu flou, mais graduellement, tout devint différent: les formes, les couleurs, la profondeur de son champ de vision...

-Je vois! s'exclama-t-il en regardant chaque chose autour de lui. Je n'arrive pas à y croire! Wow!

Il s'approcha de Bill, se laissa tomber sur les genoux et posa ses mains sur les jambes du guérisseur. Il pleurait en même temps qu'il tremblait de joie.

-Merci! Maintenant, je te crois. Wow! Je peux voir comme jamais auparavant! C'est super!

Peter et Bill se regardèrent. Le premier était ébahi alors que le deuxième s'amusait devant la réaction du jeune homme qui ressemblait à un enfant devant un nouveau jouet. Bill paraissait épuisé.

-Tu ne sens pas bien, Bill? s'inquiéta Peter.

-Ça va... je suis juste un peu fatigué. Ces guérisseurs me demandent beaucoup d'énergie. On dirait qu'elles me minent de l'intérieur.

Carl testait sa nouvelle vision pendant que Peter promenait son regard entre ses deux invités.

-Non, mais... C'est l'évidence! lança-t-il. Le Créateur, le Seigneur, La Vie... ou peu importe le Dieu dont il est question, a fait de toi un prophète en te transmettant le savoir et la puissance des grands guérisseurs! Tu as une mission à accomplir et pour une raison inconnue, Carl et moi en faisons partie.

-Ça semble être le cas, convint Bill.

-Je ne peux pas le croire! Je vois parfaitement! s'écria Carl. Je te serai à jamais dévoué! Dis-moi comment je peux t'aider... Je suis ton homme! Est-ce que tu sais en quoi consiste ta mission?

-Pas vraiment. Tout ce que je sais, c'est que La Vie est contrariée par le comportement du genre humain et qu'elle prépare l'apocalypse. L'homme doit changer, sans quoi il sera éliminé.

-Si nous racontons cette théorie au grand public, répliqua Carl, on deviendra les têtes de Turc de tout le pays!

-Est-ce que l'aigle qui vol très haut dans le ciel se soucie de ce que pensent les insectes qui rampent, sous lui, sur la surface de la terre?

-Veux-tu dire que pour toi, nous ne sommes que des insectes? s'offusqua Carl.

-Pour moi, non, répondit Bill. Mais pour La Vie, oui.

-Eh bien! dit Peter, nous avons une sérieuse bataille à livrer!

-D'accord, se décida Carl. Je fais partie de l'équipe. Je crois et je vois, dans tous les sens du terme! Quelle est la prochaine étape?

Le jeune homme alla se poster devant le miroir pour s'y mirer.

-Wow! C'est que je suis vraiment pas mal, sans mes lunettes!

Il se précipita vers la porte, l'ouvrit, et se dirigea vers le bureau d'Yvette.

-Dites-moi, jolie dame, regardez-moi... est-ce que vous remarquez quelque chose de différent?

Surprise par la question, Yvette répondit:

-Euh... non... je veux dire... je ne saurais le dire... qu'est-ce qu'il y a de changé?

-Quand je suis entré ici, je portais des grosses lunettes épaisses! Et regardez-moi, maintenant!

La secrétaire ne savait trop que répondre à cet homme un peu trop surexcité.

-Reviens ici tout de suite, Monsieur le bouffon! le somma Peter qui en compagnie de Bill, se croulait de rire.

Carl réintégra le bureau et referma la porte derrière lui.

-Merci, Bill! Merci!

-C'est bon, Carl, signifia Bill. Je ne veux plus que tu me remercie. Le sujet est clos. La meilleure façon de remercier La Vie, c'est de m'aider.

-Comme tu veux, je suis tout à toi.

Bill jeta un regard sur ses interlocuteurs puis scruta quelque peu l'extérieur. Il observa un bref silence et annonça:

-Je vais oublier ma mission pour quelques jours. J'ai besoin de prendre soin de moi, trouver un hôtel, me reposer un peu, prendre une douche, faire couper mes cheveux et acheter des vêtements. Je dois aussi retrouver mon voilier pour inspecter les dégâts... mais d'abord et avant tout, il faut que je loue une voiture.

-As-tu suffisamment d'argent? s'enquit Peter.

-Pas sur moi, mais j'ai un compte d'épargne à la Bank Of America. J'ai aussi de l'argent et quelques cartes de crédit à bord SeaLove.

-Ouais, l'interrompit Carl, à condition que les gardes-côtes n'aient pas tout pris.

-On le saura bien assez vite! fit Peter. En attendant, Bill, laisse-moi te donner quelques centaines de dollars et une carte de crédit corporative. Tu pourras ainsi te procurer tout ce dont tu as besoin.

-Peter... tu n'as pas à me donner de l'argent.

-C'est vrai! intervint Carl. Bill n'a qu'à demander à La Vie et hop! Le voilà millionnaire!

-Puisque La Vie nous a réunis, insista Peter, je peux très bien m'occuper de l'aspect financier. De plus, je préfère aider Bill plutôt que de donner mon argent aux médecins qui s'occupaient de mon fils.

-Parlant d'argent, en profita pour glisser Carl, ne m'as-tu pas dit que tu m'aiderais? J'ai quelques trucs à payer... sans compter mon loyer.

-Oui, j'ai dit que je t'aiderais. Combien te faut-il?

-Je déteste le dire, mais euh... deux mille dollars m'aideraient à me sortir de mon marasme financier.

-Va pour deux mille dollars...

Peter se servit de son interphone pour demander à Yvette d'établir un chèque au montant de deux mille dollars à l'ordre de Carl Spencer, de même qu'il la pria de louer une voiture au nom du cabinet.

-Quelles marque et grandeur? demanda Yvette.

Peter retourna la question à Bill qui répondit:

-Ça n'a aucune importance.

-Laisse-moi te louer une camionnette. Si jamais tu as des choses ou des passagers à transporter, ce sera plus pratique pour toi.

-Si tu le dis. Mais tu n'as vraiment pas à ...

-Oui, je le dois, l'arrêta Peter. Yvette... loue une camionnette. Dis-leur que nous la voulons pour un mois,

-Merci, Peter, le gratifia Bill.

-Après tout ce que tu as fait pour ma famille et pour Carl, ce n'est rien du tout.

L'avocat hésita un instant avant de proposer:

-Bon... pourquoi ne pas nous retrouver dans deux jours, disons... à quatorze heures?

-Ça me va, consentit Bill. En passant, Carl... s'il te plaît, ne va surtout pas révéler que ta vue s'est améliorée grâce à mon intervention. Je ne veux pas me retrouver en compétition avec les ophtalmologistes de ce monde. Ils ont aussi besoin de gagner leur vie, après tout...

-Ne t'inquiète pas, promet Carl.

-Voilà qui est bien! poursuivit Peter. Nous ne voulons surtout pas que les optométristes fassent faillite. D'autant plus que j'en ai quelques-uns comme clients...

Quelques minutes plus tard, ils se séparèrent et chacun partit de son côté. Bill quitta les lieux à bord d'une camionnette Ford de couleur grise tandis que Carl prit un taxi pour retourner au tribunal où il avait laissé sa voiture. Peter, quant à lui, alla s'entretenir avec Yvette:

-Tu ne devineras jamais ce qui se passe... le grand homme qui vient tout juste de partir... eh bien... c'est un prophète... le dernier prophète!

-Que veux-tu dire? Un prophète? C'est lui qui t'a dit ça?

-Il a sauvé la vie de mon fils, et, il y a à peine quelques minutes, il fait don à Carl d'une vision parfaite.

-Ah... voilà donc ce qui s'est passé? Et suis-je censée croire cette histoire?

-Oui, car ce n'est pas une histoire. Mais rien de ceci ne doit sortir de ce bureau. C'est strictement confidentiel.

-Bien sûr.

Chapitre 20

Aujourd'hui ou peut-être demain: rencontre du Père McLane / Bill est libre.

L'homme en noir qui avait discrètement suivi Bill et ses deux amis, à leur sortie du tribunal, était un diplomate haut gradé appartenant à un groupe très influent, connu sous le nom de la Société des Illuminati. Cette société légendaire gouverne le monde par l'entremise des gouvernements, des corporations et des différentes religions. Les Illuminati maintiennent un haut niveau d'influence sur plusieurs autres sociétés, tels les francs-maçons, les sionistes et le Comité des 300. Ils contrôlent également quelques groupes impliqués secrètement dans l'administration du Vatican. Tous ces groupes et sociétés secrètes sont hiérarchiquement liés entre eux.

L'homme en question était connu sous le nom de Père McLane. Il lui arrivait fréquemment de prétendre qu'il était un envoyé de Rome, affirmant à qui voulait l'entendre que son rôle primordial consistait à sortir l'église des situations délicates et controversées dans lesquelles elle était régulièrement plongée. Après avoir regardé la voiture de taxi s'éloigner, McLane était monté à bord de sa voiture de location pour se rendre à la Cathédrale Saint James à Orlando, où il demanda à être reçu par l'évêque du diocèse, le Révérent Ballard.

L'évêque ne mit pas beaucoup de temps avant de le recevoir. Bien que les deux hommes se connaissent de longue date, ils étaient loin d'être amis. McLane n'entretenait aucun respect à l'égard de Ballard. L'évêque, pour sa part, se sentait mal à l'aise en présence de son visiteur.

-Bonjour, mon Révérent.

-Bonjour Père McLane. Que me vaut l'honneur de votre visite?

-L'Église pourrait être aux prises avec un nouveau problème, mon Révérent, et la source de ce problème provient d'une personne qui habite actuellement dans votre diocèse.

-En êtes-vous certain?

-Ne lisez-vous donc pas les journaux? Vous ne suivez pas les nouvelles à la télévision? Ce matin, il y avait un article d'importance traitant d'un homme qui se dit le dernier prophète.

-J'ai bien lu cet article et j'en ai pensé que cet homme avait passé un peu trop de temps sous notre beau soleil de Floride.

-L'article rapporte qu'il est parvenu à accomplir des actions et des guérisons miraculeuses. J'étais au tribunal, aujourd'hui, et j'y ai entendu des témoignages très convaincants. Il semble que notre homme possède des dons transmis par Dieu ou... par Lucifer.

-Je dois admettre que je n'ai pas accordé beaucoup d'attention à cette histoire.

-Je crois que nous devons garder un œil sur lui. Il serait raisonnable de le faire suivre et de recevoir un rapport détaillé sur ses activités avant d'aviser le Vatican de son existence.

-Ça me semble justifié. Et où est-il en ce moment?

-Il y a environ trente minutes, il est monté à bord d'un taxi en compagnie de son avocat, Peter Stewart, et d'un journaliste. Je crois qu'ils se dirigeaient vers Winter Park, où se trouvent les bureaux de Stewart. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais trouver l'adresse exacte et ensuite, je contacterai l'église St Mary de Winter Park. Je vais leur

demander, en votre nom, bien sûr, de mettre l'un de leurs jeunes prêtres sur cette affaire. Il serait important qu'il suive notre homme comme son ombre.

-Voilà qui me semble bien. Nous devons savoir où il va, mais surtout, tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit.

-Merci, Révérent. Je savais que je pouvais compter sur vous. Je vous tiens au courant.

Bill était heureux d'avoir enfin recouvré sa liberté et de pouvoir s'accorder un peu de temps libre. Il ne s'était écoulé que huit jours depuis que les gardes-côtes l'avaient retrouvé, mais ces huit jours lui avaient semblé une éternité. Il ne comprenait toujours pas ce qui lui était arrivé et fort probablement que jamais il n'y parviendrait. Mais pour l'heure, ça n'avait aucune importance. Tout ce qui comptait, c'est qu'il était enfin libre.

Il connaissait bien les villes de Winter Park et d'Orlando, ainsi que leurs environs. Il décida donc de se rendre à Altamonte Spring Mall pour y acheter quelques articles de base. Inutile de trop acheter, se dit-il, puisque la plupart des choses dont il avait besoin se trouvaient déjà à bord de SeaLove.

-Merde! jura-t-il. Je conduis et je n'ai pas mon permis! Je ferais mieux d'être prudent. Je n'ai même aucune pièce d'identité, sur moi. Mon avocat aurait dû y penser...

Une fois à l'intérieur du centre commercial, il se dirigea vers un salon de coiffure. Là, il choisit de garder sa chevelure plus longue qu'à l'habitude, soit jusqu'à la hauteur des épaules. Regardant son

allure, la coiffeuse lui suggéra:

-Vos cheveux sont longs et très beaux... vous êtes vraiment trop jeune pour qu'ils soient si gris. Aimeriez-vous que je les teigne?

-Non merci. J'ai vécu des événements incroyables qui me valent chacun de ces cheveux gris... je vais donc les garder.

Il se fit également tailler la barbe, la faisant ramener à une longueur tout à fait convenable.

-Comment doit s'habiller un prophète? s'interrogea-t-il. En noir? En blanc? En habit? En robe... comme celle que les hommes portaient à l'époque de Jésus? Hé! La Vie! Tu pourrais m'aider un peu! J'ignore comment me vêtir. Je n'ai aucune idée de ce que je devrais acheter.

Puisqu'il ne reçut aucune suggestion, il opta pour des vêtements d'homme de mer. C'est ce qu'il était et c'est ce qu'il continuerait d'être. Il acheta deux paires de shorts, un blanc et un noir; deux paires de pantalons, un blanc et un noir; deux chandails, un blanc et un noir, plus un troisième arborant des dessins nautiques. Il ajouta des bas blancs, des bas noirs et deux paires de souliers marins. Visitant ensuite une pharmacie, il se procura une brosse à dents, du savon, des serviettes et un rasoir électrique spécialement conçu pour les longues barbes.

À dix-huit heures, il s'offrit un repas substantif, après quoi il regagna sa voiture pour aussitôt prendre le chemin de Cape Canaveral où il avait l'intention de passer la nuit.

-Demain matin, songea-t-il, je serai près des bureaux de la Garde côtière et de SeaLove.

Il mit moins d'une heure avant de parcourir

les quelque quatre-vingts kilomètres qui le séparaient de sa destination. En aucun moment il ne remarqua qu'on le suivait.

À dix-neuf heures trente, après avoir choisi un hôtel et s'être installé dans sa chambre, il décida de sortir pour prendre une marche. C'était une très belle soirée d'été. Une fois dehors, il regarda vers l'est, en direction de l'océan. La nuit prenait naissance; les étoiles faisaient tranquillement leur apparition.

-Ce que je donnerais pour être sur SeaLove, se dit-il avant de se mettre à observer la trajectoire d'une étoile filante.

-Allez viens, étoile filante, murmura-t-il, viens me chercher.

De l'autre côté de la rue, face à son hôtel, se trouvait un petit centre d'achats. Parmi les différentes boutiques qu'il pouvait distinguer, une enseigne attira son attention: «Bain sauna et massage».

-Un massage... un bon massage. Voilà ce qu'il me faut!

D'un pas lent, il prit la direction du salon en question. Alors qu'il entrait dans les lieux et qu'il refermait la porte derrière lui, il ne remarqua toujours pas l'étrange individu qui l'épiait à distance.

-Vous êtes ici pour un massage?

Probablement dans la quarantaine, la femme qui l'accueillit était grande, mince, passablement jolie et bien tournée. Elle portait une longue robe grise qui tombait sur ses pieds nus tout en découvrant ses longs bras et ses épaules. Son profond décolleté ne laissait planer aucun doute quant à la générosité de sa poitrine. Ses cheveux, bruns et

courts, étaient coupés et coiffés à la garçonne.

-Absolument, répondit Bill.

-Vous désirez le traitement d'une demi-heure, ou celui d'une heure?

-Une heure.

-Le tarif, pour une heure, est de quatre-vingts dollars.

-Ça me convient.

-Suivez-moi, s'il vous plaît.

Elle le guida jusqu'à la seconde porte à la droite du passage, le fit entrer dans une petite chambre et referma doucement derrière lui.

-Serez-vous ma masseuse? s'enquit Bill.

-Si vous le souhaitez. À cette heure, nous n'avons que deux employées sur place. Si vous désirez rencontrer l'autre demoiselle, il me fera plaisir de vous la présenter.

-Non... je serai heureux de recevoir vos bons soins.

-Bien! Mon nom est Millie. Suivez-moi, je vous prie.

En plus d'être agréable, Millie semblait cultivée.

Elle l'escorta jusqu'à une petite cabine, située au fond de l'immeuble. Elle lui ouvrit la porte et entra à sa suite. Quelques vieilles peintures ornaient les murs de la pièce. Une table de massage était adéquatement placée au centre de la chambre. Un espace sur les quatre côtés de la table permettait un accès facile. Une chaise et un petit bureau sur lequel reposait une chaîne stéréo complétaient l'ameublement.

-Quel est votre nom? demanda Millie.

-Bill.

-Heureuse de faire votre connaissance, Bill.

J'aime bien vos cheveux. Est-ce que vous aimeriez prendre une douche ou visiter notre bain sauna avant votre massage?

-Les deux. J'aimerais d'abord me détendre dans votre bain sauna et ensuite, je prendrai une douche.

-Très bien. Le décompte de votre heure de massage ne prend effet qu'au début de votre session. Il n'y a pas de frais pour la douche et le sauna.

-Merci.

-Je vais vous laisser et vous donner le temps de vous mettre à l'aise. Veuillez déposer vos vêtements sur la chaise et par la suite, enrouler cette serviette autour de votre taille. Oh... en passant, je dois vous réclamer les quatre-vingts dollars maintenant.

Bill remit la somme avant de réaliser qu'il ne lui restait plus beaucoup d'argent liquide. Bien qu'il ait réglé la plupart de ses achats, ainsi que les frais de l'hôtel, avec la carte de crédit de Peter, il avait payé comptant pour la coupe de cheveux et le dîner. Mais il n'était pas question d'utiliser la carte de crédit pour payer le salon de massage. Ce qu'il faisait là ne concernait que lui. Millie prit l'argent qu'il lui tendit, sourit et indiqua:

-Je reviens dans un moment.

Puis elle s'éclipsa.

Bill se dévêtit et noua la serviette autour de sa taille. Une minute plus tard, Millie frappa légèrement à la porte.

-Êtes-vous prêt, Bill?

-Oui.

-Alors, suivez-moi.

Elle le précéda et le conduisit au sauna, qui se trouvait directement à l'opposé de la cabine de massage numéro trois. Elle ouvrit une porte vitrée et invita son client à entrer. Alors qu'il s'exécutait, elle agrippa fermement l'arrière de la serviette qu'elle retira d'un coup sec. Surpris et maintenant complètement nu, Bill se retourna de façon à lui faire face. Elle afficha un sourire et demanda:

-Combien de temps comptez-vous rester dans le sauna?

-Environ quinze minutes. Ça vous va?

-C'est bien. Je reviens vous chercher dans quinze minutes...

Elle ferma la porte et le laissa. Quinze minutes plus tard, elle revint devant lui pour lui rendre sa serviette.

-Le sauna était agréable? s'informa-t-elle.

-C'était fantastique! lança Bill tout en renouant la serviette autour de sa taille.

-Prêt pour la douche?

-Entièrement! Sauf que cette fois, vous n'aurez pas à retirer ma serviette. Je vais plutôt vous la remettre.

D'un sourire amusé, elle répliqua:

-Vous ai-je offensé?

-Non, je dirais plutôt que vous m'avez surpris.

-Désolée... voici la salle de douche. Vous y trouverez un pain de savon propre. Puis-je avoir votre serviette, s'il vous plaît?

-Hum... hum...

Bill passa environ cinq minutes sous la douche. Il se sentait détendu et prêt pour un bon massa-

ge. Lorsqu'il sortit de la douche, Millie se trouvait devant lui avec sa serviette. Il remarqua qu'elle ne baissait jamais le regard vers son corps, se contentant de le regarder droit dans les yeux. Il lui adressa un sourire, qu'elle lui rendit aussitôt. Elle le ramena à la cabine de massage tout en prenant soin de le laisser entrer en premier.

-Montez sur la table et veuillez vous étendre sur le ventre. Vous pouvez placer votre serviette sur votre postérieur. Je vais revenir dès que vous serez prêt. Vous n'aurez qu'à m'appeler. Je serai de l'autre côté de la porte.

À nouveau, elle l'abandonna. Bill s'exécuta puis la rappela. Lorsqu'elle revint, Millie tamisa l'éclairage et activa l'appareil stéréo. La musique d'ambiance qu'elle choisit était lente, douce et reposante. Elle s'approcha de son client en lui susurrant:

-Que préférez-vous... l'huile, la poudre ou rien du tout?

D'une façon sensuelle, elle posa gentiment ses deux mains sur le dos de Bill qui aussitôt, eut quelques frissons.

-L'huile fera l'affaire. Merci de me le demander.

-Avec l'huile, nous risquons de laisser une fine odeur. Votre femme pourrait vous poser des questions.

-Je n'ai pas de femme ni aucune personne qui pourrait se préoccuper d'une fine odeur sur mon corps. L'huile conviendra.

-Parfait. Dernière question: est-ce que vous désirez un massage en douceur ou en profondeur?

-En profondeur.

Elle versa quelques gouttes d'huile chaude sur l'entière surface du dos. Ses mains, d'une douceur exceptionnelle, se firent puissantes et travaillèrent en profondeur sur toute la musculature dorsale. Durant la demi-heure qui suivit, elle se concentra sur chaque partie arrière du corps. Il s'agissait d'un massage professionnel, presque puritain. Pendant qu'elle massait un côté du postérieur, Millie veillait à recouvrir l'autre fesse à l'aide d'une serviette. Lorsqu'elle travaillait sur le haut des cuisses, il lui arrivait, à l'occasion, de faire pénétrer ses doigts et d'effleurer l'arrière du scrotum, bien que la chose semblait involontaire. Bill se sentait parfaitement détendu, presque sur le point de s'endormir, lorsqu'elle lui dit :

-Retournez-vous, Bill, je vais maintenant masser l'avant de votre corps. Est-ce que le massage vous plaît, jusqu'ici?

-Oh oui! C'est tout simplement merveilleux. Vous êtes vraie une fée!

Lorsqu'il se retourna, Millie s'assura que la serviette reste en place, de façon à ce que les parties génitales demeurent couvertes. Elle le fixa dans les yeux et lui offrit un séduisant sourire. Bill lui prit la main gauche et l'embrassa doucement.

-Merci. Vous êtes très gentille.

-Très bien. Fermez les yeux, maintenant, et détendez-vous.

À nouveau, elle versa de l'huile sur lui, puis procéda à un massage facial, avant de poursuivre avec les épaules, les bras et la poitrine. Ses mains dansaient fermement sur lui. Lorsqu'elles atteignirent la hauteur du nombril, Millie appliqua plus de pression sur la peau et poussa légèrement ses doigts

vers l'intérieur de l'abdomen. Ceci provoqua chez Bill une réaction bien masculine, ce qu'elle ne manqua pas de remarquer. Elle retira ses mains du ventre pour plutôt se concentrer sur les pieds, les jambes, les cuisses et le haut des cuisses. Tel qu'elle l'avait fait durant le massage arrière, lorsqu'elle travaillait sur un côté du corps, elle s'assurait de recouvrir l'autre avec une serviette. Quelques fois, quand ses doigts s'approchaient du haut de la cuisse, il lui arrivait d'effleurer les parties génitales, ce qui faisait doubler en volume l'érection de Bill. Comme simple réaction, elle souriait tout en s'assurant de garder cette partie bien couverte.

-Voilà... c'est fait, chuchota-t-elle, à moins que...

-À moins que?

Elle approcha son visage, déposa un gentil baiser sur les lèvres de son client et poursuivit en disant:

-À moins que vous vouliez que je prenne soin du petit garçon qui n'arrête pas de grandir, là, au centre de votre corps...

Elle remonta la tête et regarda Bill d'un air interrogateur. Il la regarda également, mais sans mot dire.

-Pour cinquante dollars de plus, je peux vous offrir un soulagement à la main, soixante-quinze pour une fellation et cent dollars si vous désirez que je monte sur la table pour vous chevaucher.

-Mathématiquement parlant, ce n'est pas une très bonne affaire pour moi! ironisa Bill. Vous m'avez demandé quatre-vingts dollars pour me masser tout le corps et là, vous me réclamez entre cinquante et cent dollars pour le petit garçon. Si on

compare les dimensions de mon corps à celle de mon pénis; votre offre n'a aucun sens.

C'était la première fois que Millie recevait une telle réponse de la part d'un client. Elle effaça son sourire et posa un regard inquisiteur sur le pénis en érection.

-On peut aussi le laisser comme ça...

-Je ne paie jamais pour des relations sexuelles; c'est un principe! déclara Bill. Je n'accorde mes faveurs qu'aux jolies dames qui m'acceptent et qui partagent leur corps avec moi. Vous me plaisez et je suis bien disposé à vous faire l'amour, mais...

-Mais?

-Je ne vous paierai jamais pour ça.

-Vous voulez faire l'amour avec moi sans me payer? répéta Millie d'un air offusqué.

-Et en retour, je ferai l'amour avec vous sans qu'il vous en coûte un sou. En termes plus vulgaires... cul pour cul; voilà ma théorie!

-Très bien, répliqua sèchement Millie, je respecte votre opinion. Je vous laisse... vous pouvez vous rhabiller.

Elle se retourna dans l'intention de sortir. Elle posa la main sur la poignée de la porte, marqua une pause et fit volte-face pour fixer le drôle d'individu qui se trouvait devant elle, concentrant son regard sur la forte érection qui donnait une forme plutôt érotique à la serviette. Elle revint sur ses pas, laissa glisser sa robe sur le sol, retira fermement la serviette qui recouvrait l'objet de son désir, monta sur la table, chevaucha Bill et engouffra le fier et arrogant pénis au plus profond de son corps.

-Lentement... ne bouge pas... lui souffla-t-il. Prenons le temps de partager, de ressentir et

d'apprécier ce moment.

Cela dit, Bill laissa ses yeux parcourir les parties visibles du corps de sa partenaire d'un soir. Le visage était joli, le corps attrayant et bien balancé. L'effet de gravité avait quelque peu atteint la forte poitrine, mais les rondeurs se soutenaient quand même avec grâce. Il souleva les mains pour se saisir des seins, les caresser, pincer les mamelons et sentir le battement rapide du cœur de la masseuse.

-Vieux salaud, lui lança-t-elle. Je te veux autant que tu me veux. Tu es le seul de mes clients à obtenir mes services gratuitement!

-Ne t'en fait pas, je vais te procurer autant de jouissance que tu m'en procureras... peut-être même plus! Je veux que tu jouisses plusieurs fois avant que j'éjacule!

Les amants improvisés exprimèrent leur passion de toutes les façons qui soient, jusqu'à ce que leurs corps atteignent l'orgasme suprême. Ils se reposèrent quelques minutes puis Millie s'exclama:

-Mon Dieu... c'est incroyable!

-Nous avons fait l'amour, souligna Bill. Nous étions un seul corps et une seule âme, même si ça n'a duré qu'un moment.

Ils demeurèrent immobiles pour un temps, lequel leur parut trop court. Le corps de Millie reposant sur celui de Bill, ils respiraient à l'unisson. Elle se souleva et se leva en disant:

-Je dois partir. Ma consœur doit sûrement se demander ce qui m'arrive. J'ai passé beaucoup trop de temps avec toi.

-Pourquoi fais-tu ce genre de travail?

l'interrogea Bill d'un air soucieux. Tu es pourtant une femme aimable et aimante...

Elle répondit avec amertume:

-Je savais que tu allais me juger! Sache que je n'ai pas le choix. J'ai des obligations à respecter et c'est la seule chose que je puisse faire pour gagner tout l'argent dont j'ai besoin.

Alors qu'elle prononçait ces mots, des larmes roulaient sur ses joues. Elle frappa Bill violemment sur la poitrine et ajouta avec rage:

-Vous, les hommes, vous êtes tous les mêmes! Vous pouvez coucher avec qui bon vous semble, quand bon vous semble. Mais lorsqu'il s'agit de nous, les femmes, on passe tout de suite pour des putains si on ose faire la même chose.

-Tu ne deviens une putain qu'à partir du moment où tu vends tes faveurs sexuelles. Quand tu aimes comme tu viens de le faire, tu n'es qu'une belle âme. Ce que nous venons de faire ensemble fait partie des joies que nous accorde La Vie.

-Tu ne sais rien à mon sujet! Mon mari est très malade! C'est un vétéran et il est handicapé. Toute la partie inférieure de son corps est totalement paralysée. Il ne peut pas marcher, il ne peut pas aimer... toute sa vie se déroule dans un fauteuil roulant! lâcha Millie presque en criant. Je dois subvenir à nos besoins. Que veux-tu que je fasse d'autre, hein?

Bill se leva pour l'enlacer et la serrer très fort contre son corps.

-Ça va, lui murmura-t-il, calme-toi. Je te comprends très bien. Est-ce que tu aimes ton mari?

-Du plus profond de mon cœur! répondit-elle

en se calmant. Quoique... je deviens de plus en plus sans cœur. Tu as raison... je suis une putain.

-Regarde-moi dans les yeux, Millie. Pense à ton mari... au bon temps que vous avez eu ensemble. Rappelle-toi du jour de votre première rencontre. Pense à lui de façon aimante. À partir de maintenant, aime-le avec ton cœur, ta raison et ton âme. Aie confiance. Bientôt, il ira beaucoup mieux. Apprends à être heureuse avec ce que La Vie t'a accordé.

Millie le regarda, recula, s'empara de sa robe et quitta la cabine en trombe. Quelques minutes plus tard, Bill retourna à son hôtel. Un jeune homme, tout de noir vêtu, était assis dans le hall de réception, le visage mi-couvert par le journal qu'il tenait dans ses mains. Il suivit Bill des yeux et l'observa jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'ascenseur.

Chapitre 21

Aujourd'hui ou peut-être demain: Bill retrouve SeaLove

Le lendemain matin, Bill se leva peu avant sept heures. Il regarda brièvement le bulletin de nouvelles à la télévision, après quoi il prit sa valise et descendit dans le lobby. Adressant un sourire à la demoiselle installée derrière le comptoir d'accueil, il la salua et lui dit:

-Je serais peut-être de retour ce soir.

-Très bien, Monsieur. Je vous souhaite une excellente journée.

Il remarqua à peine la présence de l'homme en noir qui le surveillait, assis près d'une fenêtre et lisant un journal sur lequel la photo du prophète apparaissait en première page. Bill s'empara d'un exemplaire du «Orlando Sentinel» puis continua sa marche vers le restaurant de l'hôtel. Il prit place derrière une petite table et saisit le menu quelque peu grasseyé qui s'y trouvait. La serveuse, petite et en chair, s'approcha et lui demanda:

-Prêt à commander, M'sieur? Qu'est-ce que vous désirez?

-Apportez-moi un verre de jus d'orange, un café, deux œufs au miroir, quelques tranches de jambon et des rôties au pain de seigle... pas de beurre sur les rôties.

Plutôt que de repartir, la femme le regarda avec insistance.

-Quelque chose ne va pas? s'enquit-il.

-Êtes-vous déjà venu ici, dans le passé?

-Non, c'est la première fois.

-Je suis pourtant certaine de vous avoir déjà vu quelque part!

Lorsqu'enfin elle le laissa, Bill entama la lecture de l'article publié en première page du journal. Plutôt bref, le texte qui accompagnait la photo s'intitulait «Le dernier prophète libéré par le juge Stewart». Puis on pouvait lire quelques lignes traitant de l'événement.

Ce même matin, aux environs de neuf heures trente, Peter Stewart attendait dans la salle d'attente du Département de correction. Cette salle était spécialement conçue pour permettre aux avocats de s'entretenir avec leurs clients. Lorsqu'il vit une prisonnière entrer, il se leva pour l'accueillir.

-Vous devez être Cynthia Faherty?

-Oui... vous êtes qui, vous, et qu'est-ce que vous me voulez?

-Mon nom est Peter Stewart et je suis avocat. Une personne qui se sent énormément concernée par ce qui vous est arrivé a retenu mes services. Nous voulons obtenir votre libération.

-Je me demande qui est cette personne? Oh... je sais... Bill Morrison... c'est bien ça?

-C'est exact. Est-ce que vous voulez vous asseoir?

La pièce ne contenait qu'une table de métal gris autour de laquelle on avait placé quatre chaises assorties. Tout en s'asseyant, Peter désigna d'un doigt la chaise qui lui faisait face. Cynthia y prit place. L'avocat sortit son ordinateur et activa le bouton de mise en marche. Pendant ce temps, Cynthia le regardait silencieusement. Ce n'est que lors-

qu'il retourna son regard vers elle qu'elle lança avec amertume:

-Alors... Bill est en vie et finalement, il s'est souvenu de moi? Ça fait presque deux ans que je croupis ici. Quel enfant de chienne!

-Bill était dans l'impossibilité de vous aider. Il était perdu en mer. Les gardes-côtes ne l'ont retrouvé que la semaine dernière. Il a également été placé en état d'arrestation.

-Il était réellement perdu en mer durant tout ce temps? Plutôt dur à croire... comment a-t-il survécu?

-Il vous racontera tout ça plus tard. Pour le moment, voyons ce que je peux faire pour vous faire libérer.

-Moi, je veux sortir de ce trou pas plus tard que maintenant! Qu'est-ce que vous voulez savoir?

-J'ai lu votre dossier; votre histoire est assez claire. Je suis au courant de tout ce qui vous est arrivé, avant et depuis votre arrestation.

-Ils n'ont pas le droit de me garder ici. Je n'ai rien fait de criminel!

-C'est fort probable. Toutefois, votre attitude à la cour ne vous a pas vraiment aidée.

-Ce sont eux, les criminels, pas moi! J'ai failli me faire tuer dans une tempête! Ils m'ont rescapée, ils m'ont traitée comme une moins que rien et ensuite, ils m'ont emprisonnée. Juste parce que j'ai critiqué leur attitude aussi stupide qu'illégale envers moi, ils m'ont enfermée dans cette prison! Ce n'est pas juste!

Ce disant, la pauvre criait désespérément.

-Calmez-vous, Cynthia, la pria Peter. Je suis ici pour vous aider, d'accord? Je vais vous faire libérer.

-Vous voulez savoir ce qu'ils m'ont obligée à faire? Quel est votre nom?

-Peter... Peter Stewart. Mais vous pouvez m'appeler Peter.

-Vous voulez savoir ce qu'ils m'ont obligée à faire?

-Oui, si vous voulez...

-Ils m'ont obligée à me prostituer, Peter! Pour être protégée et arriver à survivre, j'ai été forcée de devenir une lesbienne et de coucher avec des prisonnières aussi laides que grosses. J'ai dû satisfaire les bas instincts de certains gardiens, hommes et femmes, en échange de quelques avantages et surtout, pour éviter d'être battue et enfermée dans une cellule d'isolement. Voilà ce qu'ils m'ont fait subir! Juste hier soir, une femme hideuse me tenait et m'a obligée à m'étendre sur elle pendant qu'un monstre répugnant et rempli de graisse me prenait par-derrière. Et le pire de tout...

-Du calme, Cynthia, l'interrompt Peter. Ne criez pas si fort. S'ils vous entendent, les choses pourraient devenir encore pires pour vous,

-Allez-vous me faire sortir d'ici aujourd'hui? S'il vous plaît, Peter, faites-moi sortir maintenant!

Je vais assurément vous faire libérer. J'ai enregistré vos déclarations et je vais présenter votre requête à un juge.

-Oh Mon Dieu! lâcha-t-elle maintenant terrifiée. Vous avez raison... si jamais ils m'ont entendue, qu'est-ce qu'ils vont me faire après votre départ?

-Je vais rencontrer le directeur avant de partir et lui demander de vous accorder une protection spéciale.

-Quand allez-vous revenir?

-Dans quelques heures. Faites-moi confiance et surtout, tenez-vous calme et ne causez aucun problème. Je devrais être en mesure d'obtenir votre mise en liberté dès aujourd'hui.

Après avoir quitté la salle d'entretien, l'avocat demanda à voir le directeur du pénitencier. Ce devait être son jour de chance puisque le directeur Manson était disponible. Il lui expliqua le cas de Cynthia avant de lui faire entendre la bande sonore.

-C'est impossible, Monsieur Stewart! se souleva le directeur en élevant la voix. Ce n'est pas là le genre de choses qui se produisent ici. Cette fille est totalement dingue! Tout ce qu'elle raconte est faux! Cette timbrée ne cherche qu'à attirer l'attention et causer des problèmes!

-Peu importe ce qu'il en est, Monsieur Manson, je demande que ma cliente soit placée sous votre protection personnelle. Et si quoi que ce soit de mal devait lui arriver durant mon absence, votre vie deviendra un véritable enfer.

-Dois-je comprendre que vous me menacez?

-Non, Monsieur. Je ne fais que vous prévenir et vous demander de bien vouloir assurer la protection de Cynthia Faherty durant mon absence.

Le directeur troqua son agressivité contre une attitude un peu plus calme.

-C'est bon. Je vais faire ce que vous me demandez, Monsieur Stewart. Je vais même vous aider à obtenir la libération de mademoiselle Faherty. Si la cour requiert une recommandation de ma part, vous pourrez m'en faire la demande. Vous êtes le fils du juge Martin Stewart, n'est-ce pas?

-Oui, c'est mon père.

-Je le connais très bien. C'est un homme juste.

-Merci.

-Lorsque vous aurez obtenu la libération de madame Faherty, qu'avez-vous l'intention de faire?

-Je vais mener une enquête sur votre prison et ses conditions de détention. Je vous suggère de faire de même. Ce serait bien que vous sachiez ce qui se passe au sein de votre établissement lorsque vous avez le dos tourné. J'ose croire que vous n'êtes pas impliqué dans les activités immorales et criminelles de certains de vos gardiens?

-Comme je vous l'ai dit, je ne crois pas que ces choses se passent ici. Mais je vais tout de même faire une enquête.

Quelques heures plus tard, Cynthia fut transférée à la prison d'Orange County, d'où elle pourrait être libérée après une rencontre avec un juge de la cour régionale.

Durant ce temps, Carl Spencer visitait différents médias afin d'aviser les journalistes que Bill Morrison tiendrait une conférence de presse. Dans la majorité des cas, il fut bien accueilli, quoique certains de ses interlocuteurs ne le prirent pas réellement au sérieux. Mais les gens de la presse étant curieux de nature, la grande majorité accepta l'invitation. La conférence devait avoir lieu trois jours plus tard, à compter de dix-neuf heures. Pour l'occasion, le jeune journaliste avait réservé une petite salle au Centre de Congrès d'Orange County.

Vers dix heures, toujours cette même journée, Bill visita la Marina de Cocoa Village. Ken, le

gérant et dockmaster des lieux, se tenait derrière son comptoir lors de l'arrivée de son client et ami.

-Bill... c'est bien toi? s'exclama-t-il. Ça alors... j'ai du mal à le croire!

Normalement, Ken était d'un genre calme et peu émotif. Cette fois-ci, par contre, il n'hésita pas à exhiber son enthousiasme.

-Oui, Ken, c'est bien moi. Et en un seul morceau.

-Mon ami... si tu savais comme nous étions inquiets. En particulier lorsque les gardes-côtes sont venus nous visiter il y a environ deux ans. Ils nous ont dit qu'ils avaient retrouvé ta copine... euh... quel était son nom, déjà?

-Cynthia.

-Oui... Cynthia. Toujours est-il que nous te croyions mort. Du moins, jusqu'à tout récemment, lorsque nous avons entendu les nouvelles.

Bill s'approcha de Ken pour lui offrir une chaude poignée de main. L'autre sourit puis nota:

-Avec cette barbe et ces longs cheveux, tu as l'air vraiment différent...

-Ils étaient beaucoup plus longs avant. Et puis hier, après quelques heures chez le coiffeur, j'ai choisi mon nouveau style! expliqua Bill en affichant une moue amusante.

Et les deux d'éclater de rire.

-Eh bien! poursuivit Ken, si tu m'expliquais ce qui t'est arrivé?

-Au tout début du voyage, nous avons été frappés par quelques vilaines vagues. SeaLove a chaviré à quelques reprises, mais a pu reprendre sa position normale. Cynthia a disparu durant l'un de

ces chavirements. De mon côté, j'ai totalement perdu connaissance. Deux ans plus tard, les gardes-côtes m'ont retrouvé un peu au nord des Bahamas.

-C'est tout? fit Ken d'un air sceptique.

-C'est tout, se contenta de répondre Bill en lui présentant l'un de ses sourires ironiques. C'est ma façon de raconter une longue anecdote en quelques mots.

-Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de prophète?

-Ça, mon ami, c'est une autre histoire. C'est un épisode de ma vie que je préfère taire pour le moment. Mais ne désespère pas... d'ici quelque temps, tu recevras des informations qui devraient mettre ma lucidité en doute.

-D'accord, répliqua Ken, comme tu veux!

-Ken... je veux retrouver SeaLove. Le plus vite possible.

-Ton voilier a été remorqué à la Marina de Cape Canaveral. Charley, le gérant, m'a téléphoné pour me demander ce qu'il devait en faire. Je lui ai demandé de l'entreposer en cale sèche jusqu'à ce que quelqu'un communique avec lui.

-Bon, enfin! Voilà de bonnes nouvelles!

-Je savais que cette nouvelle te plairait.

-Qu'est-ce que tu aurais fait si mon décès s'était concrétisé?

-J'aurais acheté le bateau. Je l'aurais réparé et ensuite, je l'aurais gardé en mémoire d'un bon ami.

-Tu es vraiment un chic type, Ken. Je te remercie.

-À la Marina de Cocoa Village, la satisfaction de nos clients est primordiale!

À nouveau, ils éclatèrent de rire. Puis Bill annonça:

-J'espère que tu ne m'en voudras pas de te laisser aussi rapidement, mais... j'ai hâte d'aller visiter SeaLove.

-Je comprends. Mais attends-toi à un choc. On m'a dit que ton voilier est dans un sale état.

-Je sais. La dernière fois que j'ai vu mon pauvre bateau, il était remorqué derrière la frégate des gardes-côtes. Il était vraiment triste à voir. J'en avais les larmes aux yeux. Merci, Ken. Je te revois bientôt.

Bill connaissant très bien la région, il ne lui fallut qu'une quinzaine de minutes pour se rendre à la Marina de Cape Canaveral. Il négligea de se présenter au bureau d'administration et se dirigea directement vers le secteur des bateaux en cale sèche. Il ne mit que très peu de temps avant de repérer SeaLove. Son cher voilier était le seul à ne pas avoir de mat et à se retrouver dans un état aussi pitoyable. C'est avec les larmes aux yeux qu'il examina le triste gâchis qui se trouvait devant lui.

-T'en fais pas, SeaLove! murmura-t-il. Je vais te réparer. Je ne sais pas comment, je ne sais pas quand, mais si La Vie m'en donne le temps, je vais te rendre comme à ta glorieuse époque.

Charley, le gérant de l'endroit, remarqua l'homme qui se tenait à proximité du bateau le plus endommagé qu'il lui avait été donné de voir.

-Est-ce que vous connaissez ce bateau? demanda-t-il.

-Je le connais, c'est le mien.

-Oh... alors, vous devez être Bill Morrison, celui que la télé appelle le dernier prophète?

-C'est bien moi.

-Alors... c'est quoi votre histoire?

-Continuez de regarder la télé. Vous obtiendrez éventuellement réponse à votre question. Et si on parlait du bateau?

-Qu'est-ce que vous voulez en faire?

-Je veux le réparer.

-Je ne sais pas si c'est possible... il est dans un tel état, rétorqua Charley d'un ton hésitant.

-Tout peut être réparé. Je suis convaincu qu'on peut le faire!

-Peut-être bien... mais est-ce que ça vaut vraiment la peine? Ça va vous coûter cher.

-Je sais. Je peux assumer les frais. Je suis bien assuré.

-Ça serait moins coûteux de vous acheter un nouveau voilier.

-Je ne veux pas un nouveau voilier. Je veux SeaLove, signifia Bill d'une façon qui ne laissait place à aucune discussion.

-Je ne sais pas trop par où commencer... hésita encore Charley.

-Nettoyez-le. Nettoyez-le bien, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Jetez tout ce qui n'est plus bon et réparez ce qui peut être réparé.

Les deux fixèrent le bateau un certain temps, puis Charley exprima lentement, tout en marquant une pose entre chaque mot:

-Ça... va... prendre... énormément... de... temps.

-Ce n'est que du temps, Charley, que du temps.

-Oui, mais le temps, c'est de l'argent. Je vais devoir en discuter avec mon patron. Mais autant vous prévenir: ça va coûter cher!

-Parlez-en à votre patron et dites-lui bien que je veux que mon bateau soit réparé.

-Il va probablement exiger un dépôt.

Bill retira une carte d'affaires de sa poche et la tendit au gérant.

-Dites-lui d'entrer en contact avec mon avocat. Dès qu'il connaîtra la somme dont il a besoin pour démarrer les travaux, demandez-lui de nous contacter à ce numéro. Mais ne commencez pas les travaux avant que les enquêteurs de la compagnie d'assurance n'aient inspecté le bateau.

-Cela va de soi.

-Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je grimpe à bord? J'aurais besoin de récupérer certaines choses.

-Aucun problème. Attendez... je vais vous trouver une échelle.

Charley ramena une grande échelle en aluminium qu'il appuya contre la coque du bateau.

-Merci Charley.

-Soyez prudent... le pont est peut-être glissant.

-Je vais faire attention.

Lorsqu'il entra à l'intérieur de la cabine, Bill fut découragé. Il inspecta les lieux attentivement et avec prudence, ramassant certaines des choses dont il avait besoin, tels souliers marins, chandails, jeans, shorts, sans oublier ses verres fumés favoris. Il rangea le tout à l'intérieur d'une valise puis se rendit compte que tous ses documents légaux, ainsi que son argent, ne se trouvaient plus là. Il balança la valise par-dessus bord et la laissa tomber dans les mains de Charley. Ceci fait, il enjamba certains objets avec précaution, rejoignit l'échelle et retourna au sol.

-Merci Charley.
-Pas de problème. J'imagine que c'est le fouillis, là-dedans?
-Incroyable... c'est vraiment triste à voir.
-Vous voulez toujours tout réparer?
-Plus que jamais.
-C'est bon! Tenez...votre valise.
-Merci, mon ami. Je vais faire nettoyer tout ça. Ce sera déjà un bon début.
-Bonne chance, Capitaine! lança Charley en retirant l'échelle.

Pendant que le gérant de la marina s'éloignait lentement, Bill apposa ses mains sur SeaLove et dit:

-Si je vis, tu vivras aussi.

Sa prochaine étape consistait à se rendre au bureau de la Garde-côtière. Il y fut reçu par un jeune homme assis derrière un long comptoir et qui lui demanda:

-Comment puis-je vous aider, Monsieur?

-Je suis Bill Morrison. Il y a quelques jours, j'ai été secouru par les gardes-côtes alors que j'étais perdu sur l'Atlantique. Vos officiers ont sorti tous mes documents du bateau avant de le remorquer à la Marina de Cape Canaveral.

-Oui, Monsieur, poursuivit l'homme en montrant peu d'intérêt. Quel est le nom de votre bateau?

-SeaLove. J'avais des papiers, à bord, tels passeports, documents, cartes de crédit et billets de banque. Je voudrais tout récupérer.

-Je comprends, Monsieur. Donnez-moi une minute, je vais voir ce que je peux faire.

Le préposé s'éloigna et revint quelques minutes plus tard avec en main, une grande enveloppe brune.

-Tous vos documents devraient se trouver dans cette enveloppe, fit-il savoir. Pourriez-vous s'il vous plaît vous identifier et signer ce reçu?

-En principe, mon passeport devrait se trouver à l'intérieur de cette enveloppe. Mais pour vous le montrer, je dois d'abord en faire l'inventaire.

-Mais bien sûr, Monsieur.

Bill retira tout le contenu de l'enveloppe. Il y trouva son passeport ainsi que celui de Cynthia. Il récupéra ses quatre cartes de crédit, son carnet bancaire, les documents relatifs à son bateau, les certificats d'assurance, son permis de conduire ainsi que d'autres papiers de moindre importance. Enfin, dans une petite enveloppe blanche, il trouva deux cents dollars en liquide.

-Voici mon passeport, dit-il en remettant le livret au jeune homme. Vous pouvez m'identifier à partir de ce document. En passant, je constate qu'il manque beaucoup d'argent...

-Voulez-vous remplir un rapport, Monsieur? Je peux vous procurer tous les documents requis. Bien sûr, il vous faudra me remettre tout le contenu de l'enveloppe et faire la preuve du montant d'argent que vous prétendez manquant.

-Je ne tiens pas à causer des ennuis et de plus, je n'ai pas le temps d'attendre. De toute façon, je sais très bien que je ne peux pas gagner. Merci, jeune homme.

-C'est comme vous voulez, Monsieur. Je vous souhaite une bonne journée.

Bill quitta les locaux de la Garde-côtière pour ensuite se rendre à la banque. Il lui fallut un temps fou pour s'identifier et prouver qu'il détenait un compte d'épargne au sein de cet établissement. Le directeur de la succursale semblait réellement concerné lorsqu'il informa son client que toutes ses cartes de crédit avaient été annulées et que de ce fait, sa cote de crédit en avait terriblement souffert. Bill avait plus de deux cents mille dollars dans son compte. Il expliqua sa situation, ce qui ne manqua pas d'attirer la sympathie de son interlocuteur. L'homme réactiva le compte bancaire, ce qui permit à son client de retirer une somme de deux mille dollars et de recevoir une nouvelle carte de débit.

La question financière étant réglée, Bill quitta l'institution bancaire et retourna à sa voiture. Il ne se rendit toujours pas compte qu'il était surveillé par deux personnes.

Plus tard dans la journée, le père McLane eut un entretien avec celui qu'il avait baptisé «l'ombre du faux prophète».

-Je veux que vous continuiez de l'épier, ordonna-t-il au jeune prêtre. Je veux savoir où il va et ce qu'il fait.

-Oui, mon père. Le père Herman et moi allons maintenir une surveillance constante.

-Très bien. Je veux que vous m'appeliez tous les jours pour me transmettre votre rapport, précisa McLane.

Après cet entretien, il gagna sa voiture d'où il appela l'évêque Ballard.

-Bonjour Père McLane, répondit l'évêque. Quoi de nouveau? Me téléphonez-vous pour

m'apprendre que notre prophète a réalisé de nouveaux miracles?

-Pas vraiment, mon Révérent. En fait, il agit comme un citoyen parfaitement normal. Hier soir, il s'est acheté quelques vêtements, s'est offert un bon repas et a loué une chambre à Cape Canaveral. Le seul comportement inhabituel se résume à une visite impromptue dans un studio de massage. Ce matin, il s'est rendu à la Marina de Cocoa Village et par la suite, il a visité son bateau à la Marina de Cape Canaveral. Enfin, il est allé à la banque d'où il sort tout juste. Nos jeunes prêtres continuent la surveillance.

-Parfait, parfait... répliqua l'évêque. Je pense que notre nouveau prophète est un genre d'illuminé qui a besoin d'un peu d'attention. Vous faites peut-être fausse route à son sujet.

-Non, je ne crois pas... Mon instinct me dit que cet homme deviendra un véritable problème. Bonne journée. Je vous contacterai plus tard.

Chapitre 22

Aujourd'hui ou demain: Bill rencontre la famille de Peter et revoit Cynthia

Le jour suivant, Bill et Peter étaient tous deux à temps pour le rendez-vous qui avait été fixé à quatorze heures.

-Et alors, s'enquit Peter, tu as bien profité de ces deux derniers jours?

-Ça m'a fait le plus grand bien, confessa Bill. Mais dis-moi, est-ce que tu as pu rencontrer Cynthia?

-Oui et hier, j'ai réussi à la faire transférer au pénitencier de sécurité minimum d'Orange County. Puis ce matin, elle et moi sommes passés devant le juge Carter et depuis, elle est libre.

-Voilà qui est bien! s'exclama Bill fort ravi. De quoi avait-elle l'air et comment s'est-elle comportée?

-Je ne sais pas de quoi elle avait l'air il y a deux ans, mais physiquement et moralement, elle ne semble pas en très bon état. Elle m'a paru fatiguée et plutôt agressive. Par contre, en présence du juge, elle a su se montrer réservée et polie.

-J'aimerais la rencontrer le plus tôt possible.

-Il faut que tu saches qu'elle t'en veut énormément.

-Hum... j'imagine, mais en quelque sorte, c'est parfaitement légitime de sa part.

-On verra bien ce qui se passera, conclut Peter. Ce soir, elle va partager notre dîner.

-Vraiment? Pas dans un lieu public, j'espère?

-Non... ça se passera chez moi.

-Chez toi?

-Mais oui... il est à peu près temps que tu rencontres ma famille. Ma femme tient absolument à faire ta connaissance.

-Rien ne me ferait plus plaisir. Oh! Voici un chèque de vingt-cinq mille dollars. Retiens ce que je te dois et place le reste dans un compte en fidéi-commis. Il se pourrait que j'aie recours à toi pour payer certaines factures. J'ai aussi déclaré mon accident de bateau à ma compagnie d'assurance. Ils vont envoyer quelqu'un dans quelques jours pour inspecter SeaLove. Je leur ai dit de te contacter.

Avant que Peter ne puisse répondre, sa secrétaire entrouvrit la porte pour annoncer l'arrivée de Carl Spencer. Aussi fier que jovial, le journaliste pénétra dans la pièce pendant que Peter rangea le chèque que Bill lui avait remis.

-Salut les gars! lança-t-il. Comment ça va vous deux?

-Pour nous, ça va, rétorqua Peter. Et de ton côté?

-Moi, j'ai rempli ma mission! Nous tiendrons notre première conférence de presse dans deux jours, à dix-sept heures, au Centre des congrès d'Orange County. Alors... qu'est-ce que vous dites de ça?

-Si vite? s'inquiéta Peter. Comment arrivons-nous à être prêts à temps?

-C'est génial! lança Bill. Beau travail, Carl!

-Mais comme je viens de le dire, réitéra Peter, comment ferons-nous pour être prêts à temps?

-Bill est un saint homme, riposta Carl. Il n'a pas besoin de préparation.

-Je ne suis pas un saint, le contredit Bill. Je suis un prophète; immense différence. Cela dit, je

n'ai pas besoin de beaucoup de préparation. Je ne sais pas ce que je vais dire et je ne le saurai qu'au moment de ma présentation. Les mots ne viendront pas de moi, mais de La Vie. Je serai inspiré et guidé. Du moins, je l'espère.

Il fit une pause et poursuivit:

-Je me demande comment je devrais m'habiller pour l'occasion...

-Dieu du ciel! lâcha Carl. Mais tu es pire qu'une femme! Tu n'as qu'à t'habiller comme tu l'es aujourd'hui.

-Avec des shorts, un chandail et des souliers marins? se moqua Peter. J'ose croire que tu plaisantes?

-Bien sûr que je plaisante, rigola Carl. Non... je le vois habiller tout en blanc: une chemise blanche, une cravate blanche, un veston blanc, des pantalons blancs, des bas blancs et des souliers blancs.

-Je ne suis pas d'accord, le contredit Peter. Il devrait porter tous les accessoires que tu viens de mentionner, sauf qu'ils devraient être noirs.

-Pourquoi noirs? s'obstina Carl. Tu devrais pourtant savoir que Jésus s'habillait presque toujours en blanc.

Bill trouva cet échange particulièrement amusant. C'est en riant qu'il intervint:

-Vous êtes super, les gars! Faisons un compromis. Je vais porter un pantalon foncé, une chemise assortie, sans cravate, et un veston pâle.

-Ça me semble bien, convint Peter.

-À moi aussi, renchérit Carl.

-Alors c'est décidé! trancha Bill. À quelle heure devrions-nous arriver sur place?

-Vers dix-sept heures, suggéra Peter.

-Je suis d'accord, approuva Carl. Ça nous donnera deux heures pour nous préparer. Soit dit en passant, j'ai demandé à ce qu'on installe cinquante chaises et un podium. Les services audiovisuels verront à installer deux microphones, un pour toi, Bill, et un autre que je tiendrai et que je passerai aux gens qui voudront poser des questions.

-C'est bon, dit Peter.

-J'ai aussi demandé à ce qu'il y ait une table sur laquelle il y aura de l'eau, du café, des boissons gazeuses et quelques trucs à grignoter. Comme vous pouvez voir, j'ai rempli ma mission! Voici le contrat... le Centre de congrès exige d'être payé avant le début de la conférence.

-Je vais faire préparer un chèque, avança Peter.

-Dis-moi, Peter? s'enquit Carl. Comment s'est déroulée ta rencontre avec Cynthia?

-Elle est libre. Elle sera chez moi ce soir pour le dîner. Bill y sera également. Tu veux te joindre à nous?

-Je ne manquerais pas ça pour un million de dollars. Comment était son attitude en ce qui concerne Bill?

-J'ai l'impression qu'elle lui tient rancœur, répondit Peter

-Ce qui est justifiable, enchaîna Bill. Disons qu'indirectement, je suis un peu responsable de ses malheurs...

-Moi, exprima Carl, je suis plutôt d'avis que tout ça n'est pas vraiment de ta faute.

-Quoi qu'il en soit, continua Bill, nous verrons bien comment elle réagira. En passant, quel est le style vestimentaire recommandé pour ce soir?

-Décontracté, répondit Peter. Pantalons

confortables et chemise feront l'affaire.

-Si Bill ne renoue pas avec Cynthia, s'enquit Carl tout en levant un doigt dans les airs et en affichant un malin sourire, est-ce que je pourrai l'inviter à sortir?

-Hey... rétorqua Peter. D'abord, tu veux ma secrétaire et maintenant, tu veux te payer l'ex-petite amie de Bill?

Et les trois pouffèrent de rire.

Entre-temps, le père McLane était de retour au bureau de l'évêque Ballard.

-J'ai une idée, lança McLane. J'ai pensé à une meilleure façon de surveiller notre prophète.

-Et quelle est cette idée? demanda l'évêque sans trop d'intérêt.

-J'ai l'impression que notre homme ne détecte pas la compagnie féminine.

-Et alors?

-Sachant cela, il suffirait d'introduire une femme dans sa vie. Je parle d'une femme possédant beauté, charme, intelligence et sachant maîtriser l'art de la séduction. Une traîtresse professionnelle, quoi!

-Comme Dalila?

-Exactement.

-Mes questions sont les suivantes: qui, comment et quand? demanda l'Évêque.

-Qui? Croyez-moi, notre femme fatale sera facile à dénicher. Au sein même de l'église, ou disons, au sein de notre bureau d'investigation, nous comptons plusieurs femmes qui sont prêtes à tout, même à sacrifier leur vertu, pour le bien de l'église.

-Je savais que nous avions des ouailles mas-

culines prêtes à tuer ou à mourir pour l'église, mais...

-Oui, mon cher Révérent... nous avons aussi des sœurs qui nous sont totalement dévouées.

-Voilà une idée aussi intéressante que perverse, commenta Ballard d'un air songeur. Où trouve-t-on ces... opératrices?

-En différents endroits du monde.

-Je ne peux pas dire que j'approuve vos méthodes. Êtes-vous réellement déterminé à enclencher une opération aussi clandestine?

-Je crois bien. Seriez-vous en désaccord?

-Certainement que je le suis. Je trouve que ce genre d'activités subreptices ne devrait pas faire partie de la vocation de notre sainte église.

-Révérent... l'église aura toujours besoin de protection, que ce soit pour contrer les actions posées par des individus, des groupes ou des organisations. La raison même de notre maîtrise et de notre influence repose sur notre capacité à garder sous contrôle les influences extérieures susceptibles d'endoctriner les masses. Il y a quelques siècles, quand l'autorité de l'église s'est vue contestée, nous avons dû créer et activer l'inquisition pour contrer les forces rebelles. Si l'église existe encore, c'est grâce à nos méthodes, nos ressources et notre façon de faire.

-Je vous signale que nous ne sommes plus à l'époque du moyen-âge...

-C'est vrai. Mais je vous signale, moi, qu'au cours du dernier siècle, le Vatican a canonisé Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites, également connus sous le nom de Soldats de Jésus. Cet homme pieux et dévoué à l'église était l'un des dirigeants de l'Inquisition. Les croyants l'appellent maintenant Saint Ignace de Loyola. Dans ce pays, nous avons

quelques universités qui furent nommées en son honneur, telles l'Université Loyola, à Chicago, et l'Université de La Nouvelle-Orléans. Et bien entendu, ces universités sont dirigées par des jésuites.

L'évêque Ballard préféra demeurer silencieux, n'ignorant pas que le fait de défier son adversaire pourrait constituer, pour lui, une source de danger. Il était conscient que le fanatique qui lui faisait face était un membre subversif et dangereux de la mafia religieuse.

-Je vais appeler l'un de nos contacts à New York, poursuivit McLane. S'il partage mon opinion, nous mettrons mon plan à exécution. Puis-je utiliser votre téléphone, mon Révérent?

Peu avant dix-neuf heures, Bill gara sa voiture devant une grande et somptueuse maison, construite au bout d'une allée se terminant en cul-de-sac. Avant de se rendre à la porte d'entrée, il examina la demeure récemment bâtie, sise aux abords d'un petit lac et entièrement entourée d'arbres et de fleurs.

-Peter et sa famille vivent dans le confort, marmonna-t-il, ça ne fait aucun doute.

À dix-neuf heures précises, il sonna à la porte. Il n'eut pas à patienter longtemps avant que le juge Stewart lui ouvre. Il fut chaleureusement accueilli. Le juge lui serra la main, l'étreignit dans ses bras et l'invita à entrer dans l'opulente demeure.

-Bill... mon cher Bill! Comment allez-vous? Merci d'être venu!

-Je vais très bien, Monsieur le Juge, et vous-même?

-Bien, très bien, jeune homme. Mais entrez donc, je vous prie...

En entrant, Bill entendit la voix stridente d'une femme visiblement surexcitée.

-Est-ce que c'est lui?

-Oui, Élisabeth. Notre héros est ici.

Élisabeth se précipita vers la porte, bouscula son beau-père et se jeta dans les bras du nouvel arrivant. Surpris, Bill perdit pratiquement pied et fut projeté contre la porte derrière lui.

-Merci! Ne cessait de répéter la femme, merci! Vous êtes notre sauveur!

Ce disant, elle s'était agenouillée tout en embrassant les mains du prophète d'une façon quasi théâtrale.

-Mais donne donc à ce pauvre homme la chance d'entrer! lança le juge en tentant de la calmer.

Peter les rejoignit rapidement, souleva sa femme et l'éloigna de leur invité.

-Je suis désolé, plaida-t-il. Ici, tu es un véritable héros! Faudra que tu t'y fasses.

Encore tout surpris par l'accueil qu'on lui avait réservé, Bill demanda:

-Comment va Francis? Est-il sorti de l'hôpital?

Avant que nul ne lui réponde, il entendit la voix forte et particulièrement reconnaissable de Cynthia.

-Sale bâtard! l'invectiva-t-elle. Si tu étais un véritable prophète, tu saurais la réponse à ta question!

Cela dit, elle s'approcha de lui et le martela de coups pendant qu'il se contentait de la regarder, sans rien tenter pour mettre fin à son manège. Sa copine lui apparut vieillie et amaigrie. Elle avait perdu les atouts bien particuliers qui la distinguaient des autres femmes.

-Tu n'es qu'un sale porc! l'injuria-t-elle à nouveau. Tu as ruiné ma vie! Tu vas me le payer, ça, c'est moi qui te le dis!

Le juge, Peter et Carl durent s'y prendre à trois pour la maîtriser et l'éloigner de Bill.

-Contrôlez-vous, jeune femme, la prévint Peter, ou je serai forcé de vous demander de quitter cette maison sur-le-champ.

-Tu n'auras pas à me le demander, rétorqua Cynthia, puisque c'est moi qui pars! Pas question que je reste à proximité de ce vieux porc!

Le juge regarda Bill à qui il demanda:

-Cette femme vous a frappé à maintes reprises, et ce, devant témoins. Souhaitez-vous porter plainte?

-Certainement pas, Juge Stewart. Je peux comprendre sa haine envers moi. Même si c'est involontaire de ma part, je suis responsable de ses problèmes.

Puis il se retourna vers Cynthia qui se dirigeait vers la sortie. Peter se tenait à moins d'un mètre derrière elle.

-Je suis vraiment désolé, Cynthia, dit Bill avec tristesse. Si jamais tu as besoin d'aide ou de quoi que ce soit, je serai toujours là pour toi.

-Va au diable, sale bâtard! Est-ce que quelqu'un pourrait au moins m'appeler un taxi? Je n'ai

pas la moindre putain d'idée de l'endroit où je me trouve!

-Restez près de la courbe, lui signifia Peter. Je vais appeler un taxi.

-Mais je n'ai pas un traître dollar sur moi!

Entendant cela, Bill lui remit une bonne partie de l'argent que contenait son portefeuille. Elle le prit, lui cracha au visage et se retira.

Élisabeth saisit Bill par la main et l'entraîna au salon. Dans la mi-trentaine, l'épouse de Peter avait réellement fière allure. Grande et mince, son corps ne présentait aucune once de chair inutile. Ses seins semblaient inexistantes, mais malgré ce manque évident d'attributs féminins, elle était attirante. Son visage bien dessiné offrait des lèvres spécialement conçues pour distribuer de longs et doux baisers. Ses cheveux foncés tombaient gracieusement sur ses épaules nues et son sourire était tout simplement ravageur.

-Cette Cynthia est plutôt dérangée, dit-elle. On devrait l'enfermer. Je ne peux pas croire qu'elle vous ait parlé de la sorte. Vous, le sauveur...

-Je ne suis pas le sauveur, la corrigea Bill. Cynthia a de bonnes raisons de m'en vouloir.

-Vous avez sauvé la vie de mon fils! Dans cette maison, vous êtes le sauveur, insista Elizabeth.

-Ça va, Élisabeth, l'arrêta le juge qui au même moment, s'amenait vers eux. Tu ne vois pas que tu embarrasses notre invité. Désirez-vous quelque chose à boire, Bill?

-Volontiers. Je prendrais un rhum-coca si c'est possible.

-Toujours aussi «marin»! lança Carl depuis le fauteuil installé tout au fond de la pièce.

-Lève-toi et viens nous rejoindre! le pria Peter. En passant, je pense qu'on devrait tous se tutoyer.

Composé de meubles datant du début du siècle, le salon était très bien agencé. De beaux tableaux agrémentaient les murs tandis que de grands lustres descendaient du plafond.

-La réponse à ta question, concernant notre fils, est négative, enchaîna Peter à l'endroit de Bill. Francis est toujours à l'hôpital, mais il va beaucoup mieux. Son docteur nous a affirmé qu'il devrait rentrer à la maison d'ici quelques semaines. D'ici là, ils veulent le garder en observation.

-Tout à fait compréhensif, répliqua Bill. Francis vous reviendra complètement guéri.

-Uniquement grâce à toi, Bill! précisa Élisabeth.

Cherchant à éviter une autre explosion émotionnelle de la part d'Élisabeth, Carl interrompit la conversation en disant:

-Ce soir, nous avons eu droit à des scènes vraiment dramatiques. Je n'aurais pas voulu manquer ça pour tout l'or du monde.

Il marqua une pause et poursuivit:

-Alors, les amis... sommes-nous prêts pour la méga-conférence?

-Suis-je invité? s'enquit le juge.

-Bien sûr que tu es invité, répondit Peter. Mais je ne sais pas si ta présence serait politiquement correcte. Puisque tu es celui qui a libéré Bill, ta présence sur les lieux pourrait semer la controverse.

-Je crains que tu aies raison, approuva le

juge. Et toi, Bill, qu'en penses-tu?

-À toi et à Peter de décider. Vous connaissez mieux que moi les cercles politiques dans lesquels vous évoluez. Mais... en ce qui me concerne, tu es absolument le bienvenu.

-Hum... laissa entendre le juge. Je crois que Peter a raison.

-De toute façon, clarifia Carl, tout ce qui sera dit et fait durant cette conférence sera rapporté par les médias, alors...

-Oui... répliqua le juge. Mais on y retrouvera que des propos à sensation. Je n'ai pas tellement confiance à tout ce qu'on rapporte dans la presse, Carl.

-C'est de bonne guerre, Monsieur le Juge, puisque de mon côté, je n'ai pas confiance en notre système juridique.

Cette dernière remarque fit sourire tout le monde. Quelques minutes plus tard, le groupe se retrouva autour de la table à manger. N'eut été des excès de ferveur d'Élisabeth, le repas aurait été des plus agréables. Après quelques heures durant lesquelles plusieurs sujets de conversation furent abordés, les cinq participants retournèrent au salon pour prendre le digestif.

-Un cognac, Bill? offrit Peter.

-S'il te plaît, oui. Voilà des lustres depuis mon dernier cognac!

-Eh bien... tu vas aimer celui-là. C'est un Remy Martin parfaitement âgé.

Exception faite des membres du personnel, Élisabeth était la seule femme de la maisonnée. Assise sur le grand fauteuil, tout près de Bill, elle refusa l'élixir des dieux et regardait Bill avec dévotion.

L'objet de son regard se rapprocha d'elle, plaça sa main gauche sur son épaule gauche et l'attira vers lui pour ensuite déposer un gentil baiser sur son front.

-Ne t'en fais pas, Peter. Je crois qu'Élisabeth et moi avons besoin d'échanger un peu d'affection paternelle.

Puis il murmura doucement:

-Chère Élisabeth, je comprends ce que tu ressens. Tu m'offres l'affection que très bientôt, tu accorderas à ton fils. Je ne suis pas le sauveur; je ne suis que l'instrument de La Vie. Pour ta famille et toi, je ne désire rien d'autre qu'être un ami. S'il te plaît, considère-moi comme un ami... rien de plus. Pouvons-nous être amis?

Élisabeth quitta le bras de Bill, lui sourit un instant et répondit:

-Oui, Bill... soyons amis.

-Parfait, Élisabeth, excellent!

Bill se leva et annonça:

-Pour moi, c'est l'heure de partir. J'ai besoin de me reposer.

-Où vas-tu dormir, ce soir? demanda Carl.

-À Orlando, au Hampton Inn du centre-ville.

-Le Hampton Inn! De nos jours, on ne peut pas dire que les prophètes dorment dans des étables! lança le journaliste d'un ton qui se voulait à la fois sarcastique et humoristique.

-Je voudrais bien aller dans une étable, rigola Bill, mais je n'en ai pas trouvé!

Après quelques poignées de main et des mercis, Bill et Carl quittèrent la maison, non sans

qu'Élisabeth ait d'abord embrassé le prophète sur la joue.

-Et puis moi, alors? protesta Carl en faisant mine d'être offusqué. Je n'ai pas droit à un baiser?

-Puisque je t'ai négligé, tu en auras deux, répliqua Élisabeth avec un large sourire.

Sous les regards amusés du juge et de Peter, Carl reçut un baiser sur chaque joue.

-Bonne nuit à tous, dit Bill, à demain, Carl.

-Dors bien dans ton beau... Hampton Inn! rétorqua Carl. Moi, je retourne dans mon trou.

Les deux hommes gagnèrent leurs véhicules respectifs en rigolant, tous deux conscients qu'une nouvelle vie s'ouvrait devant eux.

Troisième Partie

Chapitre 23

Gizella, hier ou demain

Plusieurs personnes ignorent que deux différentes villes composent Budapest. Il y a la ville de Buda, rive ouest du Danube, et celle de Pest, rive est du Danube. Il devient évident que Buda et Pest sont séparées par la rivière Danube.

Il y a plusieurs années et juste avant qu'elle n'atteigne l'âge de treize ans, Gizella Bernadet Polgar avait participé à un drôle de jeu qui allait modifier le cours de sa vie à tout jamais. Presque à chaque jour de cet été-là, vers la fin de l'après-midi, son unique frère, Istvan, alors âgé de seize ans, et son meilleur ami Attila qui lui, en avait dix-huit, avaient l'habitude de la laisser seule pour disparaître quelque part. Très souvent, la jeune fille demandait: «Où allez-vous, comme ça? Est-ce que je peux aller avec vous?»

-Ça ne te regarde pas, répondait agressivement son frère. C'est une cachette pour «garçons seulement.»

Gizella était une jeune fille précoce pour son âge. Vive d'esprit, elle avait une apparence physique remarquable et des courbes qui se développaient de façon proportionnée. Elle avait un joli visage, de magnifiques yeux bruns et de longs cheveux roux. Aucun doute qu'elle avait été choyée par la nature et qu'elle attirait les regards.

Elle vivait avec sa famille dans le district de Kispest, l'un des quartiers les plus pauvres de Budapest. D'une nature curieuse, la jeune adolescente aimait être en présence de son frère aîné qui lui, préférait s'amuser sans elle. Un vendredi après-

midi, elle décida de le suivre furtivement. Accompagné de son ami Attila, Istvan marcha jusqu'au coin de la rue, avant de tourner et de grimper par-dessus une petite clôture. Par la suite, ils contournèrent une vieille maison blanche puis entrèrent dans un cabanon en ruine situé dans la cour arrière de cette maison. Une fois dans le cabanon, Attila poussa la porte derrière lui, mais sans la refermer complètement. Gizella demeura près de la clôture, jusqu'à ce qu'elle perde les garçons de vue. Elle marcha lentement vers leur abri de bois, attendit quelques minutes et ouvrit la porte. Dans cette sombre cabane et aux drôles d'odeurs, il était difficile de voir quoi que ce soit. Elle attendit, jusqu'à ce que ses yeux s'habituent à la noirceur. Ceci fait, elle ne voyait toujours pas les garçons. Elle s'apprêta à quitter les lieux, lorsqu'elle entendit des voix. Du coup, elle enjamba le seuil de la porte avec précaution. Elle marcha jusqu'au fond du cabanon et aperçut une petite porte à sa gauche. Son cœur battait à tout rompre et c'est avec inquiétude qu'elle se demandait ce qu'elle allait trouver derrière cette porte. Parmi les voix qu'elle entendait, elle reconnut celle de son frère. Elle demeura immobile, jusqu'à ce que les voix se fassent un peu plus fortes. Elle entrouvrit la porte en douceur et entra dans une pièce plongée dans le noir. Au bout de quelques instants, à sa droite, elle parvint à distinguer un mur caché derrière des boîtes empilées les unes par-dessus les autres et qui couvraient pratiquement toute la surface de la pièce. Les boîtes étant placées de façon à créer une division, il lui fut possible de se frayer un chemin et d'avancer vers l'avant. Entre les boîtes et le mur, il y avait tout juste assez d'espace pour permettre à une personne mince de se faufiler. Prudemment, la jeune fille continua d'avancer, jusqu'à ce qu'elle

aperçoive son frère et Attila, assis l'un en face de l'autre sur le plancher. Les deux jeunes hommes avaient abaissé leur pantalon et sous-vêtements et se livraient à des caresses mutuelles. Gizella les observait attentivement lorsqu'à sa grande surprise, Istvan s'étendit sur le dos, à même une couverture étalée sur le sol. L'autre garçon, qui était agenouillé, baissa la tête vers le centre du corps de son copain. Complètement horrifiée, Gizella fut témoin d'une incroyable scène au cours de laquelle Attila mit dans sa bouche les parties génitales de son frère. Incapable de taire sa réaction, elle cria:

-Mon Dieu! Mais qu'est-ce que vous faites là, tous les deux?

Surpris et effrayés, les garçons regardèrent dans sa direction. La première réaction d'Istvan fut de dire:

-Mais qu'est-ce que tu fais ici?

-Je vais le dire à papa et maman!

Pendant qu'elle reculait, Attila se leva rapidement, remonta son pantalon, se précipita vers elle, l'attrapa par un bras et l'attira vers le centre de la petite salle. Pendant ce temps, Istvan se rhabillait tout en redemandant à sa sœur:

-Gizella, qu'est-ce que tu fais ici? Pourquoi nous as-tu suivis?

-Je voulais savoir ce que vous faisiez. J'ai tout vu et je vais le dire à tout le monde!

-Qu'est-ce que tu vas dire? la défia Attila.

-Je vais dire ce que j'ai vu. Ce que vous étiez en train de faire.

-Et qu'est-ce que tu crois que nous faisions? On ne faisait que pratiquer, déclara Attila.

-Oui, ajouta Istvan. On jouait au docteur. Tu

le sais... je t'ai toujours dit que je voulais devenir médecin.

-C'est ça... il faisait le patient et moi le docteur, enchaîna Attila.

Essayant de se défaire de l'emprise d'Atilla, Gizella hésita une seconde puis demanda:

-Est-ce que je peux jouer avec vous?

Les deux garçons se regardèrent mutuellement avant de poser les yeux sur elle.

-Bien sûr, répondit Attila. Avec toi, ce sera beaucoup plus éducatif.

-Je ne sais pas, hésita Itsvan. Non seulement elle est ma sœur, mais elle n'a que douze ans.

-J'en aurai bientôt treize! précisa Gizella.

-Gizella, demanda Attila, si je te libère le bras, tu promets de ne pas t'enfuir?

-Bien sûr... je ne veux pas m'en aller. Je veux juste jouer avec vous, les gars.

Attila libéra la jeune fille et attira Itsvan à distance.

-On n'a pas le choix. Si on lui dit de partir, elle va tout raconter et nous aurons de gros ennuis. Si on la laisse jouer avec nous, elle sera impliquée et alors, on va lui faire promettre de ne rien dire.

-Mais Gizella est ma sœur...

-Et alors? Un jour ou l'autre, elle devra apprendre. Pourquoi pas avec nous? Et en plus, je l'aime bien, moi. Je la trouve jolie.

-Je ne sais pas...

-Arrête de jouer les puritains! De toute façon, on n'a pas le choix.

Istvan jeta un œil sur sa sœur, sans trop savoir ce qu'il devait faire. Pour tenter de le convain-

cre, Gizella lui lança:

-Allez... ne sois pas si coincé, Istvan. Laisse-moi jouer avec vous.

-D'accord, alors... Mais tu dois d'abord nous promettre de garder tout ça secret. Tu ne dois rien dire à propos de cet endroit et de ce que nous y faisons.

-Je le jure. Je ne dirai jamais rien.

-Alors c'est bon. Tu peux faire partie du club et jouer avec nous.

-Parfait! s'exclama Attila. Mais n'oublie pas: si tu parles, nous aurons tous de gros problèmes.

-Pourquoi?

-Parce que les parents ne pensent qu'à eux-mêmes. Ils veulent être les seuls à jouer ce genre de jeu.

-Ils ne veulent pas que vous deveniez des docteurs?

-Ils ne veulent pas qu'on pratique. Tu les connais... tout doit toujours se passer comme ils veulent.

-Quand vais-je pouvoir jouer?

-On peut jouer dès maintenant, signifia Istvan. Ça te dirait?

-Oh oui! Je veux jouer. Qu'est-ce que je dois faire?

Attila décida de prendre le contrôle du jeu et expliqua:

-Bon écoute... Istvan jouera l'infirmier, toi, tu seras la patiente et moi, je ferai le docteur.

-Je pensais que les infirmières étaient des femmes, protesta Istvan.

-Non... il y a aussi des hommes qui font ce métier. Même que les meilleurs infirmiers sont des

hommes. Tu ne veux pas être l'infirmier?

-D'accord, je vais le faire.

-Et toi, Gizella, est-ce que tu acceptes de jouer la patiente?

-Qu'est-ce que je devrai faire?

-D'abord, l'infirmier va t'aider à te déshabiller. Ensuite, t'auras qu'à t'étendre sur la couverte pendant que l'infirmier et moi procéderons à ton examen médical.

-Ah... je ne sais pas, Attila! hésita encore Istvan.

-Fais ton travail, infirmier! commanda Attila. Nous n'avons pas toute la journée, alors dépêche-toi de préparer la patiente.

Istvan s'approcha de sa cadette, la fixa dans les yeux et lui demanda:

-Tu es bien sûre que tu veux jouer à ce jeu?

-Oui, je veux jouer. Pourquoi? Tu ne veux pas?

-C'est bon... tu peux jouer avec nous. Alors, enlève tes vêtements.

-Mais tu es censé m'aider!

-Je vais t'aider. Laisse-moi défaire les boutons derrière ta robe...

La pièce de vêtement se retrouva bientôt sur le sol. Istvan s'agenouilla et baissa les longs bas de laine de la jeune fille qui n'avait plus que ses sous-vêtements. Lorsqu'il lui retira sa petite culotte, il découvrit une zone légèrement poilue.

-Tourne-toi, ordonna-t-il.

Après qu'elle se fut exécutée, Istvan se releva pour retirer le soutien-gorge. Gizella était maintenant complètement nue devant les deux garçons

qui ne pouvaient faire autrement que de ressentir une intense excitation. Jouant son rôle de docteur, Attila dit:

-Maintenant, Madame Gizella, veuillez vous étendre sur la couverture.

Quand elle fut couchée, Attila prit les devants, bientôt suivi par Istvan, pour explorer le jeune corps devant eux. Au touché, la peau était tendre et vraiment douce. Bien que les seins fussent petits, ils étaient ronds et fermes. Attila pria Gizella d'ouvrir les jambes afin qu'il puisse compléter l'examen. Elle obéit sans résistance. Là, le docteur se servit de sa main droite pour caresser lentement, puis rapidement, l'entrejambe de sa patiente avant d'insérer un doigt à l'intérieur du vagin. Elle frémit, devint excitée et laissa entendre un petit gémissement. Puis son corps se contracta. Elle venait de connaître son premier orgasme.

-Vous êtes sérieusement malade, Gizella, dit Attila. Nous devons vous faire une injection. Infirmier, veuillez donner à notre patiente son sérum buccal pendant que j'insère un antibiotique dans le bas de son abdomen.

N'ayant plus trop conscience de ce qu'ils faisaient, les deux garçons se dévêtirent pour ensuite prendre possession du corps de Gizella. Quelques minutes plus tard, les trois disaient adieu à leur virginité.

Ce scénario se répéta à maintes reprises. Un jour, le propriétaire du cabanon fit irruption dans la pièce alors que le trio se livrait à des jeux fort osés. Le vieil homme quitta rapidement les lieux pour tout de suite prévenir la police. Les trois amants parvinrent à s'enfuir avant l'arrivée des agents,

mais, malheureusement pour eux, l'aïeul les avait suffisamment bien reconnus pour les identifier auprès des autorités.

À dix-huit ans, Attila était considéré comme un adulte. Il fut donc arrêté, poursuivi et condamné à une peine de trois ans de prison. Parce qu'ils étaient mineurs, on considéra Gizella et Istvan telles des victimes. Ils ne furent pas punis par le système juridique, mais eurent à composer avec leurs parents. Gizella avoua leurs fautes et son frère préféra garder le silence. Comme c'est souvent le cas dans ce genre de circonstances, les parents se montrèrent beaucoup plus sévères envers leur fille qu'envers leur garçon. La mère défendait pratiquement les gestes d'Istvan alors qu'elle ne mâchait pas ses mots à l'endroit de Gizella qu'elle traita de dévergondée.

-C'est une mauvaise âme, lança-t-elle à son époux. C'est elle qui les a séduits!

Istvan fut emmené dans la cour arrière par son père où il reçut une correction se résumant à quelques giflées durement appliquées. Ignorée par son père, Gizella dut subir le rejet de sa mère, laquelle affirmait qu'elle n'avait plus de fille et que plus jamais elle ne lui adresserait la parole. Quelques jours plus tard, son paternel lui annonça:

-Tu es une grande pécheresse et tu ne peux plus vivre avec nous. Je vais t'envoyer au couvent Saint-Margaret de Hongrie. J'ai parlé à la révérende mère et elle m'a promis qu'elle te remettra dans le droit chemin.

La jeune fille passa plus de trois ans à l'intérieur des murs de ce couvent. Durant son séjour, elle y apprit la religion, les arts, différentes

langues, les mathématiques et surtout, une nouvelle forme de jeux sexuels où la présence d'un homme n'était pas requise. Depuis son exil de la maison familiale, pas un seul membre de sa famille n'avait cherché à communiquer avec elle.

À l'âge de dix-sept ans, on la transféra dans un monastère dominicain pour femmes, situé à Franjeau, en France. Là-bas, on lui transmit tout sur l'obligation qu'avaient les servantes de Dieu de toujours chercher à accomplir le rôle qui leur était désigné au sein de l'église. Elle ne devint jamais sœur, mais joignit les rangs d'un mouvement religieux appelé: «Les fils et les filles de Jésus.» Elle reçut une formation visant à dénoncer et combattre l'hérésie. Au cours des années qui suivirent, elle devint linguiste et apprit quatre nouvelles langues. Jumelé à un entraînement rigoureux, son talent inné pour les sports lui assura une ceinture noire en arts martiaux.

À vingt-cinq ans, elle était devenue une très belle femme. Tous les attributs physiques qu'étaient les siens alors qu'elle n'était qu'une petite fille s'étaient développés au point d'en faire une femme remarquable. Ses excellentes capacités mentales, tout autant que les enseignements prodigués par l'église, avaient fait d'elle un puissant intermédiaire œuvrant pour le compte du comité des 300. Mission après mission, elle sut faire ses preuves. On pouvait toujours lui faire confiance. La foi religieuse bien ancrée au fond de son âme, de son esprit et de son cœur faisait d'elle une missionnaire entièrement dévouée, capable de s'adapter aux pires situations. Elle savait très bien qu'elle était brillante et que sa force de séduction constituait une arme dont elle apprit rapidement à se servir. Elle n'éprouvait aucun

mal à accepter le fait que dans ses fonctions, il lui fallait parfois séduire, trahir, voler et même, tuer. Elle était une agente de la milice divine.

Quelques années plus tard, après une mission ardue où elle faillit mourir, elle fut transférée dans un couvent canadien. Elle habita Ottawa pendant près d'une année et déménagea par la suite à Montréal, au Québec, lieu qu'elle habitait encore au moment de cette histoire. Depuis qu'elle avait été placée dans un couvent de Budapest, plus jamais elle ne revit ses parents ou son frère.

Deux jours après leur dernière rencontre, Ballard reçut un appel du père McLane, lequel l'avisa qu'une invitée spéciale venait d'arriver à Orlando et qu'il se rendait l'accueillir à l'aéroport.

Aux alentours de seize heures, l'évêque reçut le père et la sœur Gizella dans son bureau. L'enceinte était décorée à l'aide de plusieurs peintures religieuses, d'un tapis mauve foncé et de sièges en cuir rouge.

-Révérent Ballard, dit McLane, permettez-moi de vous présenter sœur Gizella.

L'évêque se leva de son siège, contourna son bureau et tendit la main à la jeune femme qui aussitôt, se pencha pour poser ses lèvres sur la bague.

-Bienvenu, mon enfant, fit Ballard. Je suis très heureux de faire votre connaissance.

-Merci, mon Révérent, répondit Gizella. C'est également un plaisir de vous rencontrer. J'espère que je pourrai vous être utile.

Puis l'évêque se tourna ensuite vers le père McLane à qui il offrit la main. Tel que l'avait fait Gizella, McLane se pencha et embrassa la bague.

-C'est un honneur d'être en votre présence,

mon Révérent, dit McLane en masquant un sourire moqueur.

-Bienvenu, mon fils.

Ballard retourna derrière son bureau et après s'être assis, invita ses invités à faire de même.

-Comment s'est déroulé votre voyage, ma sœur? s'enquit-il auprès de Gizella.

-Très bien merci. Partie de Montréal, mon avion a fait escale à New York. Une heure plus tard, j'étais déjà à bord de l'aérobús qui m'a amenée à Orlando sans aucun problème.

-Voilà qui est bien, poursuivit l'évêque. Dieu soit loué.

Gizella s'enfonça dans sa chaise et regarda tour à tour ses supérieurs. Les cernes autour de ses yeux trahissaient son immense fatigue. Elle était vêtue d'un veston gris foncé plutôt conservateur ainsi que d'une longue jupe de la même couleur. Une blouse noire venait compléter le tout. Ses cheveux d'un roux clair étaient relevés derrière sa nuque. En fait de maquillage, elle n'arborait qu'un rouge à lèvres très pâle. Ses ongles étaient courts et non vernis. Elle présentait l'image d'une personne élégante et plaisante à regarder. L'expression de son regard, son sourire invitant et sa contenance démontraient qu'elle était une femme assurée, parfaitement capable d'affronter les bons comme les mauvais événements.

-Puis-je vous demander la raison de ma présence ici? demanda-t-elle.

-Je vais laisser au père McLane le soin de vous expliquer la situation. Il s'agit d'un projet pour lequel nous aimerions pouvoir compter sur vous.

-Sœur Gizella, la questionna le père, que

savez-vous concernant les prophètes?

-Eh bien... je sais que le mot prophète tire sa racine de la langue grecque et qu'il signifie «prédicateur». Normalement, ce mot s'applique à un individu qui prétend être en contact avec Dieu ou avec une autre entité surnaturelle.

Tandis qu'elle parlait, ses deux interlocuteurs furent en mesure d'identifier un accent particulier.

-Je crois déceler un accent, lorsque vous parlez, lui soumit l'évêque. De quel accent s'agit-il?

-Ma langue d'origine est le hongrois, mais j'ai passé la majeure partie de ma vie en France. Je parle également l'italien, l'espagnol et je maîtrise plutôt bien le latin. L'anglais constitue pour moi une cinquième langue.

-C'est charmant, exprima Ballard, très charmant et remarquable.

Poursuivant sa série de questions, le père McLane demanda:

-Quelle signification le mot «miracle» a-t-il pour vous?

-Selon sa véritable signification, un miracle est un événement qu'on attribue à une intervention divine, répondit Gizella. Il peut également s'agir d'un événement se démarquant de l'ordinaire et qui cause des effets bénéfiques.

-Voilà qui est assez juste, agréa l'évêque.

-Supposons que nous ayons affaire à un laïc qui déclare être le dernier prophète, enchaîna McLane, un homme qui guérit les malades, qui peut déclencher des tempêtes, même par jour clément, et qui les interrompt selon son propre gré... qu'avons-nous là, selon vous?

-Un miraculeux prophète, répondit Gizella en affichant autant un sourire qu'un regard interrogateur. Est-ce que connaissez une telle personne?

-Peut-être bien, l'informa l'évêque.

La soeur regarda les deux hommes d'un air sceptique.

-Effectivement, il se peut que nous ayons un tel homme, renchérit le Père McLane. Il y a quelques jours, l'homme dont il est question a été accusé, par le procureur du district, d'être aux prises avec des désordres mentaux. Cet individu proclame, à qui veut l'entendre, qu'il est le dernier prophète à venir sur terre et qu'il est le dernier messenger de La Vie. Durant son passage en cour, il a guéri un enfant mourant. Et ce n'est pas tout... un témoin a affirmé qu'il l'avait vu déclencher une tempête simplement en pointant un doigt vers le ciel.

-A-t-il réellement guéri cet enfant?

-Il semble que oui. Le petit-fils du juge qui présidait au procès était mourant. D'une façon qui demeure inconnue, notre prophète était au courant de ce fait. Il a donc demandé à être conduit au chevet du jeune garçon, puis il l'a tiré du coma et ramené à la vie. Le juge a déclaré notre homme sain d'esprit et l'a fait libérer.

-Votre prophète est peut-être un excellent hypnotiseur ou... un magicien?

-Possible, mais qui sait? rétorqua l'évêque. Quoi qu'il en soit, deux jeunes prêtres sont chargés de le suivre. En principe, nous savons où il va et tout ce qu'il fait.

Il y a deux jours, le présumé prophète a passé plus d'une heure dans un studio de massage, s'empessa d'ajouter le père McLane.

-Espérons qu'il s'est bien amusé! lança Gizella tout en souriant et soulevant les épaules.

Puis, se faisant plus sérieuse elle demanda:

-Comment puis-je vous aider?

-Laissez-moi vous fournir plus de détails, fit McLane. Il y a un peu moins de deux semaines, notre homme a été trouvé en mer par la Garde côtière alors que son bateau et lui étaient portés disparus depuis deux ans.

-Plutôt intrigant, commenta Gizella. Mais que voulez-vous que je fasse? Pourquoi m'avoir convoquée?

-Vous êtes ici, signifia Ballard en prenant soin de bien articuler chacun de ses mots, parce que le père McLane voudrait que vous séduisiez le faux prophète pour ensuite tenter de découvrir tout ce que vous pourrez à son sujet.

-Le séduire? s'indigna pratiquement Gizella. Je suis une sœur catholique, pas une prostituée!

-Nous sommes au courant des nombreux services que vous avez rendus à l'église, interjeta McLane. Lorsqu'il a dit «séduire», le révérend ne suggérerait pas que vous deviez aller jusqu'à vous infiltrer dans le lit de l'homme. Ce que nous voulons plutôt, c'est que vous deveniez membre de son groupe d'amis. Recueillez ses confidences et observez ce qu'il fait, ce qu'il dit et où il va.

-Je vois, répliqua Gizella. Quand et comment suis-je censée rencontrer ce monsieur?

-Ce soir, lui signifia l'évêque.

-Ce soir?

-Il va tenir une conférence de presse au Centre des congrès. Seuls les membres de la presse seront admis. Nous voulons que vous y assistiez à titre de reporter de l'église catholique.

Posant son regard sur Ballard, Gizella indiqua:

-Vous voulez que je le séduise... non, mais... vous avez vu de quoi j'ai l'air? J'ai les traits tout tirés. Hier, je me suis couchée extrêmement tard du fait que j'ai dû faire mes valises et ce matin, je me suis levée aux petites heures...

McLane l'interrompt pour dire:

-Pour ce soir, tout ce que nous voulons, c'est que vous établissiez un contact avec lui. J'ai cru comprendre que certains journalistes obtiendront l'autorisation de lui poser des questions. Votre rôle se limitera à prendre en note ces questions et réponses et, si vous en avez l'occasion, de lui poser une question... disons... d'ordre controversé.

-Sera-t-il seul à tenir cette conférence? chercha à savoir Gizella.

-Non, il sera accompagné d'au moins deux de ses amis. Son nouvel avocat, qui est aussi le père de l'enfant dont il a sauvé la vie, et un autre type qui lui, est journaliste. Tout ce qu'on sait sur ce reporter, c'est qu'il n'est pas vraiment connu et que jusqu'à maintenant, il n'a pas eu trop de veine...

-J'ai pigé, le coupa Gizella, et c'est d'accord. Je vais me prêter à votre jeu. Voilà ce que je pense faire: je vais m'habiller telle une véritable sœur. C'est donc dire que je vais porter la longue robe noire conventionnelle. Je vais m'efforcer de montrer beaucoup d'intérêt pour tout ce qu'il dit et fait et à la fin de la conférence, je vais trouver un prétexte pour le rencontrer. Ensuite...on verra bien. Je tenterai de devenir membre de son groupe.

-Excellent plan, approuva McLane tandis que l'évêque demeurait silencieux.

-En passant, reprit Gizella, quel est le nom de notre prophète?

-Bill Morrison, répondit McLane. La plupart des gens l'appellent Bill ou Capitaine Bill.

-Savez-vous où il habite?

-Hier soir, il a dormi à l'hôtel Hampton Inn, au centre-ville d'Orlando, précisa le père. Mais selon nos observateurs, il semble qu'il ait quitté cet hôtel ce matin. Pour le moment, nous ignorons où il ira ce soir.

Gizella jeta un œil sur l'évêque, qui lui semblait plutôt distant, et suggéra:

-Je vais le rencontrer à la conférence de ce soir. Après quoi, j'imagine qu'il me sera possible de découvrir sa destination. Je recommande que vos espions gardent un œil sur lui jusqu'à ce que je devienne un membre de son groupe. Lorsque leurs services ne seront plus requis, je vous aviserai.

L'Évêque mit un terme à l'entretien en ajoutant:

-Je vais vous transmettre quelques numéros de portables. Il vous sera plus facile d'entrer en contact avec l'un d'entre nous ou encore, avec l'un de nos observateurs.

-Alors, ça va! Nous avons un plan. Maintenant, Messieurs, je crois que je ferais mieux de partir. Je dois me reposer et me préparer. Auriez-vous l'obligeance de me faire reconduire au Hampton Inn?

Chapitre 24

Assurément demain: la conférence de presse

Avant que la conférence ne débute, Bill, Carl et Peter eurent une dernière rencontre de préparation. Bill était calme, serein et pragmatique, Peter semblait quelque peu perturbé et Carl avait des papillons dans l'estomac.

-Tu sais, Bill, avança Peter, qu'après la conférence, tu deviendras une cible? Non seulement pour les journalistes, mais pour tous ceux qui sont aux prises avec une maladie ou une infirmité.

-En fait, ça va débiter dès la fin du bulletin de nouvelles de ce soir, renchérit Carl. Et demain, ce sera encore pire quand tous les malades et psychotiques auront lu les journaux.

-Probablement, répliqua Bill. C'est pourquoi j'ai quitté le Hampton Inn. Ce soir, je devrai me trouver un nouvel endroit pour dormir.

-Ça ne fera aucune différence, ajouta Peter. Après la conférence, t'auras tous les journalistes à tes trousses. Peu importe où tu iras, tu peux être certain qu'ils te trouveront.

-Sûrement, reconnut Bill. Je vais donc quitter les lieux avant la fin de la conférence.

-Où iras-tu? demanda Peter. Veux-tu venir chez moi?

-Chez toi? pouffa Carl. Mais Élisabeth va le bouffer tout cru! Sans compter que si les journalistes sont incapables de trouver Bill après la rencontre, il est certain que ta maison deviendra leur port d'attache.

-Tu as fort probablement raison, convint Peter. Alors où comptes-tu aller, Bill?

-J'irai là où la route me mènera. Je vous ap-

pelleraï tous les deux demain matin pour vous faire savoir où je me trouve.

-Et toi, Peter? questionna Carl, qu'est-ce que tu vas faire avec toute cette meute de journalistes autour de ta maison?

-Je devrais être en mesure de contrôler la situation. Si le pire devait arriver, je demanderai à mon père de placer des auto-patrouilles devant chez moi. Et, toi Carl, ça ira?

-Laissez-les venir à moi. Ce sera mon moment de gloire! Vous m'imaginez en train d'être assailli par tous ces célèbres reporters? Ce sera ma rampe de lancement... mon nom sera connu de tous!

-Excellent! lança Bill. Alors puisque c'est ainsi, voici ce que je suggère: une fois ma présentation terminée, nous allons faire une courte pause. Ensuite, nous poursuivrons avec la période de questions. Dès que j'aurai terminé, Peter prendra la relève pour environ cinq minutes. Par la suite, Carl, tu t'adresseras à tes confrères et mettra fin à la conférence. Essaie de parler suffisamment longtemps pour donner à Peter et à moi le temps de quitter les lieux.

-L'idée est bonne, commenta Peter. Je me demande ce que je vais leur dire pour garder leur intérêt pendant cinq minutes?

-Tu es un avocat et un futur politicien, non? intervint Carl. Tu devrais être capable d'entretenir les gens durant des heures sans rien dire qui vaille.

-Très drôle, fit Peter. Et toi? Que vas-tu leur dire après notre départ?

-Tu veux vraiment savoir? rétorqua Carl en affichant un large sourire.

-Oui, j'aimerais vraiment savoir...

-Pour le savoir, mon ami, il te faudra rester

jusqu'à la fin.

Il ne restait que dix minutes avant le début de la conférence. Les trois hommes s'étaient entendus pour fermer les portes de la salle dès dix-neuf heures. C'est donc dire que ceux qui se pointeraient en retard ne pourraient assister à la rencontre. Comme convenu, Carl se tenait près de l'entrée pour accueillir les représentants de la presse, tout en s'assurant que chacun ait sa carte d'accréditation. Ceci fait, il les invita à s'inscrire dans le registre. Bien qu'il connaissait personnellement la plupart des journalistes et reporters de la région, il lui faisait toujours plaisir de rencontrer une personne qu'il ne connaissait pas, ne serait-ce que pour établir de nouveaux contacts. C'est d'ailleurs pourquoi il avait insisté pour être chargé de l'accueil. À tous ceux qui se présentaient devant lui, il tendait une jarre en leur demandant de piger un billet.

-Quelques-uns d'entre vous auront l'occasion de poser une question au prophète, leur précisa-t-il. Si vous êtes choisi, votre numéro sera appelé durant la période de questions.

Plusieurs des visiteurs avaient déjà des questions et à chacun, Carl se contentait de répondre:

-Ne vous inquiétez pas, vous saurez tout très bientôt.

À dix-neuf heures cinq, la salle était presque comble lorsqu'une dame se présenta devant lui. Les cheveux remontés, elle portait une robe noire et des verres fumés. Elle semblait à la fois timide et soumise.

-Est-ce bien ici, s'enquit-elle, que le prophète doit tenir une conférence de presse?

-Oui, répondit Carl, mais pour pouvoir y assister, vous devez être une journaliste accréditée.

-Mais je suis journaliste. Je représente une publication catholique. Voici ma carte de presse.

Carl examina les deux côtés de la carte puis adressa un sourire au joli minois qui se trouvait devant lui. Il n'était pas certain s'il devait, ou non, admettre cette femme. «Qu'est-ce que l'église catholique peut bien faire ici?», se demanda-t-il en lui-même. Il aurait bien aimé obtenir l'avis de Peter et Bill, mais les deux se trouvaient à l'autre bout de la salle. Voyant que d'autres personnes patientaient derrière la femme dans le but de s'enregistrer à leur tour, il refusa de les faire attendre plus longtemps et demanda:

-Quel est votre nom?

-C'est écrit sur la carte. Je suis Sœur Gizella.

-Vous être sœur? Eh bien... j'ignorais qu'on fabriquait d'aussi belles religieuses! De toute façon, bienvenue et bonne conférence. Voulez-vous piger un billet? Vous aurez peut-être la chance d'adresser une question au prophète.

-Mais bien sûr, accepta Gizella, merci.

Carl ne se rendit pas compte qu'elle avait pigé trois billets.

Elle entra lentement dans la salle et s'installa à l'extrémité gauche du tout dernier rang. Carl accueillit encore quelques autres journalistes, verrouilla les portes, quitta son poste et se dirigea vers la scène. Il avait été convenu qu'il serait le premier à s'adresser aux gens.

-Bill requiert une bonne présentation, avait-il expliqué plus tôt à Peter. Je sais parfaitement bien

comment pensent les représentants de la presse. Je vais les préparer. Comme ils le disent si bien dans le monde du show business: je vais les réchauffer!

-Tu ne chercherais pas plutôt à briller devant tes pairs? de le narguer Peter.

-Peut-être bien un peu, admit Carl. Mais ça ne peut faire de mal à personne.

-Tout dépend de ce que tu diras...!

Je suis certain qu'il est un excellent orateur! lâcha Bill. Mais ne parle pas trop longtemps, Carl.

-Quand il aura terminé, indiqua Peter, je vais te présenter formellement et je vais expliquer le déroulement de la conférence.

-Tu veux aussi ton petit moment de gloire, à ce que je vois, se moqua à son tour Carl.

Peter jugea préférable d'ignorer la remarque. Carl gagna finalement le lutrin et fit face aux journalistes. Il parcourra la salle du regard, prit une profonde inspiration et se lança:

-Bienvenue à tous. Mon nom est Carl Spencer. Je sais que certains d'entre vous me connaissent déjà, tandis que pour la majorité d'entre vous je suis un parfait inconnu. Soit dit en passant; je ne suis pas le prophète. Tout comme vous, je suis journaliste. Si je suis ici, c'est que j'ai eu la chance d'être le premier d'entre nous à rencontrer monsieur Morrison. Il ne m'a fallu que très peu de temps pour réaliser qu'il était un être très distinct. J'étais présent lorsqu'il a sorti le petit-fils du juge Stewart de son coma. Depuis, il m'est arrivé de le voir accomplir d'autres prodiges que je peux qualifier de miracles. L'un d'eux me concerne personnellement.

Il marqua une courte pause et enchaîna:

-Certains d'entre vous se trouvaient peut-être à la cour durant le deuxième jour de l'audience. Si c'est le cas, vous avez certainement entendu le témoignage d'un jeune marin à l'effet que monsieur Morrison est parvenu à créer une trombe marine simplement en pointant l'horizon du doigt et que sur demande, il a aussitôt interrompu la tempête. Monsieur Morrison nous a assuré qu'il est le dernier prophète et moi, je le crois fermement. Généralement, il nous est quelque peu difficile d'accepter de nouvelles révélations, de nouvelles idées et de nouveaux concepts. La plupart d'entre nous sommes familiers avec le vieux et le Nouveau Testament: la genèse, l'exode et autres principes du genre. Très souvent, notre foi se limite à ce dont nous avons été exposés durant notre jeunesse en ce qui a trait aux religions, qu'il s'agisse du christianisme, du judaïsme, de l'islam ou du bouddhisme.

Carl fit une nouvelle courte pause et continua:

-Je vous demande de faire preuve d'un esprit ouvert lorsque vous entendrez les propos du dernier prophète.

Cela dit, il quitta la scène et fut immédiatement remplacé par Peter Stewart. Les journalistes limitèrent leurs applaudissements, préférant échanger quelques commentaires.

-Tout comme Carl, lança Peter en guise de préambule, je ne suis pas le prophète. Mon fils Francis est le petit garçon que Bill Morrison a sorti du coma. Je n'étais pas présent durant cette guérison, mais mon père, le juge Stewart, était là, ainsi que plusieurs docteurs, infirmières et bien sûr, tel qu'il vous l'a mentionné plus tôt, Carl Spencer. Maintenant, j'aimerais vous expliquer la façon dont

les choses vont se dérouler durant cette conférence. Tout d'abord, monsieur Morrison s'adressera à vous. Aucune question ne sera acceptée durant cette présentation. Ce n'est qu'après la pause qui suivra que le prophète recevra vos questions. Chaque personne dont le billet aura été pigé n'aura droit qu'à une seule question. Assurez-vous donc qu'elle soit pertinente. Contrairement aux procédures normales, vous n'aurez pas à vous identifier ou à nommer le nom du média que vous représentez. Vous êtes plus de cinquante journalistes, ici présents, et seulement quelques-uns d'entre vous auront l'opportunité d'interroger monsieur Morrison. Je vous remercie de vous être déplacés et tel que Carl vous l'a demandé il y a quelques minutes, je vous invite à garder un esprit ouvert. Mesdames et Messieurs de la presse, voici monsieur William Morrison, mieux connu sous le nom de Capitaine Bill... le dernier prophète.

Seule une minorité daigna applaudir. Peter se retira et Bill prit place derrière le lutrin. Comme convenu, il portait des pantalons noirs, jumelés à une chemise de la même couleur, sans cravate, le tout complété par un veston pâle. Ses cheveux longs et parfaitement bien coupés accompagnaient une barbe d'environ trois pouces. Chaque personne devant lui affichait une expression qui se différenciait de celles des autres. Certains présentaient un air interrogateur, d'autres empruntaient une attitude sarcastique alors que certains demeuraient impassibles. Bill scruta l'auditoire jusqu'à ce que ses yeux se posent sur Gizella. Elle remarqua ce regard et retourna un gentil sourire.

-J'aurais préféré être ici pour vous parler de mon voilier, du voyage que je comptais faire et que j'avais mis des années à planifier... Mais, ce n'est

pas le cas, commença Bill.

Il fit une première pause et dit:

-Quelque chose m'est arrivé. J'aurais nettement préféré demeurer le simple homme que j'étais auparavant. Mais là encore, ce n'est pas le cas. Un événement pour le moins incroyable a changé ma vie à tout jamais. La plupart d'entre vous savent déjà qu'il y a deux ans, une jeune femme et moi quittions la Floride à bord d'un voilier portant le nom de SeaLove. Durant notre première nuit en mer, alors que nous voguions en direction des Bahamas, nous avons été frappés par deux énormes vagues. Nous avons survécu à la première, mais la deuxième a eu raison de nous et nous avons chaviré. C'est à compter de ce moment que ma vie d'homme tout à fait ordinaire a pris fin. Mon voilier et moi avons été retrouvés deux ans plus tard par les gardes-côtes. Mon bateau était dans un état pitoyable, tout comme il l'est encore aujourd'hui. Je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé durant ces deux années en mer. Pour moi, c'est le néant total. Je ne sais pas comment j'ai survécu.

Il se tut brièvement, puis reprit:

-Il y a environ deux ans, avant l'arrivée des gardes-côtes, je fus tiré d'un long sommeil. Après quelques minutes, alors que j'essayais de comprendre où j'étais et ce qui se passait, j'ai entendu une voix qui m'a révélé que j'avais passé les deux dernières années de ma vie à apprendre la raison et les secrets de la vie. On m'a dit que je n'étais plus un homme ordinaire, mais que j'étais devenu le dernier messenger, le dernier prophète. À ce moment-là, tout comme vous maintenant, j'ai douté de l'état de ma santé mentale.

De faibles rires se firent entendre. À nouveau, Bill fit une pause durant laquelle il promena son regard à travers la salle. Encore une fois, ses yeux s'arrêtèrent sur Gizella. Il posa les mains sur le lutrin et poursuivit d'une voix lente et ferme :

-Je me suis entendu demander: «Suis-je mort? Est-ce que tu es Dieu?»

-Tu n'es pas mort, m'a répondu la voix. Je suis La Vie. Le nom de Dieu a été trop souillé, trop pollué et trop terni par le genre humain. Au nom de Dieu, les hommes ont tué, torturé et massacré leurs frères. Je ne suis plus Dieu. Je suis La Vie.

-Si je ne suis pas mort, ai-je alors demandé, où suis-je? Que m'est-il arrivé?

-Tu as été choisi, a indiqué La Vie. Tu seras le dernier prophète, le dernier messenger de La Vie.

Les spectateurs observaient un parfait silence, rivos aux lèvres de l'orateur.

-Depuis ce jour, reprit Bill, je n'ai eu aucun autre entretien avec La Vie. Toutefois, elle inspire régulièrement mes mots et mes actions. Je n'ai accompli aucune guérison ni aucun miracle. C'est La Vie qui guide mon esprit, mon âme et qui dirige mes gestes. Je n'ai pas, et n'ai jamais eu les connaissances requises pour faire les révélations que vous entendrez ce soir. Tout comme vous, j'ai toujours été persuadé que nous, les humains, représentions, sur cette terre, la plus importante forme de vie. Je nous croyais les maîtres. Je pensais que tout nous appartenait et que pour s'emparer d'un bout de terre, il nous suffisait de combattre la nature, les animaux ou encore, d'autres humains. Mais ce n'est pas le cas. Nous ne sommes rien d'autre que de simples pions sur l'échiquier de La Vie.

L'intérêt des gens était à son apogée. Bill poursuivait en disant:

-Tout comme vous et moi, la terre est un être vivant. Elle vit, grandit, progresse, défèque et vieillit, exactement comme nous. J'ai bien remarqué l'expression, sur vos visages, lorsque j'ai dit «défèquer». Oui, comme vous et moi, la terre défèque. C'est à quoi servent les volcans. En fait, le secret de La Vie est assez simple. Nous vivons dans un univers qui n'a ni commencement ni fin. L'Univers représente l'ensemble de tout ce qui existe – le temps, l'espace, la matière, l'énergie, les galaxies, l'espace intergalactique, les planètes, les étoiles et bien sûr, la terre et tout ce qui y vit, incluant vous et moi. Notre planète n'en est qu'une parmi tant d'autres. Nous vivons sur la Voie Lactée. Les poètes et les astronomes ont divisé les étoiles et les planètes en constellations. L'union des astronomes affirme qu'il y a vingt-huit constellations qui recouvrent le nord et le sud du firmament. Mais croyez-moi, il y en a beaucoup plus. Notre système solaire n'est qu'une infime partie de l'univers. Il existe plus de cent billions d'étoiles et planètes...

Bill se tut brièvement et ajouta:

-Tel que je l'ai dit précédemment, nous nous prenons, nous les humains, pour les maîtres de la terre. Nous croyons que tout nous appartient. Nous consentons à partager avec les autres espèces vivantes, mais pourvu que notre avidité soit d'abord satisfaite. Imaginons cette situation: l'un de nous achète un lopin de terre. Il doit bien sûr l'acheter d'un autre être humain, puisque seuls les hommes se croient légalement propriétaires. Tout ce qui vit et qui n'appartient pas au genre humain n'a rien à dire en lien avec cette transaction. Alors sur sa nouvelle

terre, sise près d'un lac, notre homme érige une magnifique maison. Après quoi, il emmène sa famille pour qu'elle puisse y vivre. En l'espace de quelques mois, voilà que de nouveaux habitants occupent également la maison: des insectes, des rats, des papillons, des fourmis et quoi encore! Bien pire, des termites s'en prennent à la structure de la maison. Que fera notre ami? Il va tenter d'exterminer la vermine. C'est ce que la terre doit faire de nous.

Puis il scruta la salle avant d'enchaîner:

-Voici un autre scénario: parlons des germes et de bactéries. Nos corps sont tous munis d'un incroyable système immunitaire. Mais comme nous le savons tous, des envahisseurs, que nous appelons «germes», peuvent détruire le plus fort d'entre nous. Il existe plusieurs sortes de germes, à savoir: les bactéries, les virus, les moisissures et les protozoaires. Concentrons-nous sur les bactéries, si minuscules qu'on ne peut les voir à l'œil nu. Dans le corps humain se trouve une multitude de ces bactéries. Certaines d'entre elles nous sont bénéfiques alors que d'autres sont pathogènes. Heureusement pour nous, notre système immunitaire rend inoffensives la plupart de ces bactéries pathogènes. Toutefois, certaines peuvent causer plusieurs maladies infectieuses comme, par exemple, le choléra, la syphilis et ainsi de suite. Ces bactéries microscopiques sont extrêmement destructives.

Bill s'arrêta encore et prit le temps de jeter un regard sur les personnes assises devant lui.

-Je présume, continua-t-il, que vous vous demandez où je veux en venir avec cet exposé... Je veux que vous compreniez qu'il existe une relation entre nous, la terre et toute autre espèce vivante. Les

humains sont pour la terre ce que les germes sont pour nous. Pour la terre, nous sommes synonymes de maladie et de destruction. Dans l'univers, la terre est une entité pleine et entière qui voisine les étoiles, les planètes et les différentes lunes. Toutes ces entités vivent en communauté, exactement comme nous. Et nous, les humains, faisons subir à la terre ce que les germes et bactéries pathogènes nous font subir.

Bill fit une autre pause durant laquelle il adressa un regard à presque tous, sauf à Gizella.

-Ce que je veux que vous compreniez, c'est qu'en ce qui concerne la terre, nous ne sommes rien d'autre que des germes, des microbes et des bactéries pathogènes. Autant vous devez vous défendre contre la maladie ou le cancer, autant la terre doit se défendre contre nous. Mais pourquoi la terre prend-elle tant de temps avant de nous détruire et se débarrasser de nous? Le cercle de la vie, en ce qui a trait aux étoiles et aux planètes, est des millions de fois plus long que le nôtre, au même titre que notre vie dure beaucoup plus longtemps que celle d'une fourmi ou d'un termite.

Encore une fois, Bill observa un bref silence.

-La terre dispose de plusieurs solutions pour combattre les humains et autres ennemis, tels les tremblements de terre, les ouragans, les tornades, le feu, les vents, les inondations, les éboulements, les raz-de-marée, les volcans et autres. Elle s'est déjà servie de ces armes à maintes reprises. À travers les siècles, elle a anéanti plusieurs formes de civilisations, du gros dinosaure au plus petit des microbes. Il y a plusieurs milliers d'années, elle a pratiquement éliminé tout ce qui vivait. Chacun de vous a

entendu parler du déluge. La Bible raconte qu'il a plu durant quarante jours et quarante nuits. On vous a appris que Noé a bâti une arche et qu'il a sauvé un couple de chaque race vivante. Voilà un conte fantaisiste qui a traversé les siècles.

Avant de poursuivre, Bill jeta un nouveau regard sur ses auditeurs.

-Il y a plusieurs milliers d'années, le Pôle Nord est devenu le Pôle Sud. Les continents se sont divisés. Tout a été détruit. C'était l'Armageddon. Plusieurs formes de vie ont réussi à survivre, car c'était le souhait de La Vie. Les humains qui vivaient dans les hautes montagnes et proche de l'Équateur ont survécu. Sur chacun des nouveaux continents, nos ancêtres et les ancêtres de plusieurs espèces qui vivaient en hauteur ont également survécu. L'homme moderne n'a jamais connu une telle dévastation.

Il s'accorda quelques secondes pour reprendre son souffle et observer les gens. Tous étaient silencieux et avaient le regard rivé sur lui. Du coin arrière gauche de la salle, Gizella était penchée vers l'avant, le menton bien appuyé entre ses mains jointes. Le prophète reprit:

-Bien avant la génération actuelle et bien avant ce que nous appelons l'ère moderne, plusieurs générations d'humains nous ont précédés. Pensons à l'époque des pyramides d'Égypte. Vous avez sûrement entendu parler des grandes pistes d'atterrissage qu'on a découvertes sur l'Île de Pâques? À plusieurs niveaux, certaines des générations antérieures étaient nettement en avance sur la nôtre. Tout comme nous, ces gens connaissaient une progression scientifique, tant sur le plan philosophique

que médical. Malheureusement, ils étaient agressifs et cruels. Ils avaient leur propre version de la puissance atomique. Ils possédaient des armes, des avions et des bombes extrêmement destructives. L'aspect positif est que certains visitaient régulièrement les étoiles et les autres planètes. Technologiquement parlant, si on les compare à la nôtre, ces civilisations avaient des siècles d'avance. Mais à notre instar, elles devinrent une véritable nuisance pour la terre. C'est pourquoi elles furent détruites. Seules quelques personnes ont pu survivre aux foudres de la terre. Elles ont dû reprendre la vie humaine à partir d'un nouveau départ.

Bill s'arrêta et reprit en ces mots:

-Cela me chagrine de dire que notre société actuelle est devenue une nuisance. Nous sommes un fléau. Si nous ne changeons pas, si nous continuons à vouloir tout dominer et à consommer d'une façon aussi excessive, nous serons exterminés et anéantis.

Puis il enchaîna:

-Plus récemment, au cours des dernières années, nous avons tous été témoins des changements climatiques qui ont marqué la terre. Rappelez-vous du tsunami qui vient de frapper le Japon. Pensez aux ouragans, aux tornades, aux feux de forêt, aux inondations et aux sécheresses qui ont frappé les États-Unis. Souvenez-vous de l'ouragan qui a dévasté l'état du New Jersey. Et ce n'est qu'un début. Les blizzards, les tempêtes de neige, les tempêtes de verglas, les tempêtes de sable, les tempêtes électriques, les ouragans et les tornades vont non seulement se multiplier, mais se feront de plus en plus dévastateurs. La magnitude des tremblements de terre augmentera. La fonte des glaciers provo-

quera des inondations qui engloutiront plusieurs zones habitées par l'être humain. L'eau deviendra impropre à la consommation. Des animaux aussi dangereux qu'indésirables envahiront nos campagnes et nos villes. D'énormes pythons détruiront notre équilibre naturel. De dangereuses plantes prédatrices dévoreront l'ensemble de notre végétation et détruiront nos récoltes. Des insectes venimeux s'infiltreront dans nos maisons. Nos lacs et nos rivières seront infestés de prédateurs. Les poissons les plus vénéneux de la terre, tels les carpes argentées, les piranhas mangeurs de chair et les poissons-pierre prendront le contrôle de nos eaux. La couche d'ozone s'amincira. Des éclairs solaires frapperont la terre. Les forêts et l'ensemble de la végétation seront incendiés ou contaminés. Nos animaux comestibles seront intoxiqués et indigestes. Les océans recouvriront le sol et laveront la terre de tout vestige humain. Nous ne serons plus que cadavres, carcasses, débris et cendres. Le genre humain sera à jamais irradié.

Bill put entendre les commentaires de certains journalistes. L'un d'eux disait: «Cet homme est complètement givré» avant qu'un autre ne réponde: «Je n'ai jamais entendu de pareilles sornettes» ou encore, «Mais qui est donc le juge qui a libéré cet aliéné?»

Puis le silence revint. Nul n'était à même de comprendre ce qui se produisait alors sous leurs propres yeux. Le prophète grandissait peu à peu devant eux. Son aspect physique se transformait. Ses cheveux et sa barbe poussaient et se faisaient de plus en plus blancs. Ses yeux brillaient comme le feu. Lorsqu'il atteignit une grandeur de plus de trois mètres, il pointa son index droit en direction du pu-

blic et déclara d'une voix forte et puissante:

-Vous avez entendu mes mots et vous vous êtes moqués. Pourtant, vous êtes ici pour entendre et transmettre mon message. Honte à celui qui se moque, car il est un parfait représentant de la race humaine. Vous êtes arrogants, égocentriques et méprisables. Vous êtes l'évidence de l'attitude humaine. Vous et vos familles serez condamnés et détruits par des désastres d'une rare intensité. Vous serez condamnés par les générations qui vous ont précédés et la prochaine ne vivra point.

Il étendit ses bras et les souleva au-dessus de sa tête. Tous purent remarquer un léger filet de feu qui sortait de son index droit et qui traçait un cercle autour de la salle avant de terminer sa course au bout de l'index gauche de son auteur. Le cercle ainsi tracé par le jet lumineux englobait tous les témoins de la scène, sauf Gizella, laquelle, en compagnie de Bill, Peter et Carl, était exclue du cercle. Elle avait peine à en comprendre la raison.

Puis Bill abaissa son bras gauche, tendit le droit devant lui et pointa son index vers l'auditoire. D'une voix forte et menaçante, il proclama:

-Voyez et observez la destruction de vos familles!

Toutes les personnes incluses dans le cercle de feu entrèrent en transe pour devenir les témoins impuissants de la destruction de tous ceux qu'ils aimaient. Bien que la démonstration ne dura que quelques secondes, pas un n'aurait su l'affirmer. La notion du temps leur avait été retirée. Lorsqu'ils sortirent de leur état de transe, l'orateur avait retrouvé son apparence normale et s'apprêtait à conclure sa présentation.

-Suis-je fou, ou suis-je vraiment le dernier prophète? demanda-t-il.

Il n'obtint aucune réponse à sa question, pas même une réaction.

-Je réalise que pour me croire, il vous faut une preuve concrète. Voici donc une prédiction à court terme.

Il fixa le public et ajouta:

-Comme vous le savez, la température, en Floride Centrale, est idéale aujourd'hui. Les météorologues prédisent une température similaire pour demain. Laissez-moi changer les pronostics: demain, il pleuvra sur toute la Floride. Des pluies torrentielles, d'une durée de huit heures, tomberont sur la Côte Est des États-Unis, soit entre Miami et New York. Nous assisterons à des inondations d'ordre mineur. Toujours demain, dix tornades toucheront l'État de la Virginie alors qu'un léger tremblement de terre secouera la région de San Francisco. Je remarque encore la drôle de réaction de chacun d'entre vous. Vous doutez, mais si mes dernières prédictions deviennent réalité, j'espère que vous accorderez foi à mes paroles. À titre de journalistes, vous avez le devoir de propager mon message, jusqu'à ce qu'il soit entendu partout dans le monde. Tout ce que vous direz et publierez en lien avec ce que je viens de vous dire devra m'ouvrir la porte des Nations Unies. Lorsque vous parlerez de moi, je vous demande de faire abstraction de votre opinion personnelle. Répétez mon message aux quatre vents. Je n'ai plus qu'une seule présentation à effectuer, soit celle que La Vie m'a demandé de livrer devant l'assemblée générale des Nations Unies. Je compte sur vous et sur les habitants de la terre pour

presser et contraindre cet organisme à me recevoir. Au nom de La Vie et de l'humanité, je vous remercie d'avoir assisté à cette conférence.

Bill regarda Gizella et quitta la scène. Seules quelques personnes se donnèrent la peine d'applaudir, dont Gizella. Se tenant à la droite de la scène, Carl prit la parole.

-Nous allons faire une courte pause avant que le prophète réponde à vos questions. Veuillez s'il vous plaît attendre la toute fin de la présentation avant d'entrer en contact avec vos médias respectifs. Nous serons de retour dans quinze minutes. D'ici là, nous vous invitons à vous servir un rafraîchissement. Là-bas, sur la table arrière, vous trouverez du café, des liqueurs douces et des amuse-gueules.

Chapitre 25

Assurément demain: la période de questions

Voyant que Peter s'installait derrière le lutrin, les représentants de la presse prirent place sur leurs sièges.

-Laissez-moi vous expliquer la façon dont nous allons procéder, dit l'avocat. Chacun de vous, au moment de l'enregistrement, a pigé un billet numéroté. Dans ce sac, je possède un double de chaque billet. Je vais donc à mon tour piger un numéro. Celui d'entre vous qui détient le même numéro posera la première question. Nous procéderons ainsi jusqu'à ce que nous ayons atteint le temps alloué pour cette conférence. Je suis persuadé que vous avez tous déjà préparé vos questions. Si vous souhaitez modifier votre question parce qu'elle a déjà été posée par une autre personne, c'est libre à vous. Je vous rappelle qu'avant de prendre la parole, vous n'avez pas à vous identifier ou à nommer le média que vous représentez. Le prophète, sachez-le, n'acceptera qu'une seule question par personne et refusera tout débat. Carl se chargera d'apporter le microphone aux personnes ayant gagné le droit de poser une question.

Peter sortit un premier numéro. Après avoir regardé tout autour de lui, il se pencha vers Bill à qui il demanda:

-Où est Carl?

-Je ne sais pas, il devrait être ici.

-Le premier numéro, poursuivit Peter, est le 204. Veuillez vous lever et poser votre question.

Dès que son compagnon quitta le lutrin, Bill

le remplaça. Carl manquait toujours à l'appel. Le premier représentant de la presse à prendre la parole était un homme dont l'âge devait varier entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans. Cheveux courts, grand et moustachu, il faisait un peu d'embonpoint. Tout juste avant de s'adresser à Bill, il jeta un regard à quelques-uns de ses pairs puis dit:

-Puisque je ne sais pas quel nom je dois vous donner, j'imagine que le mieux est de vous appeler Monsieur Morrison...

-Ça va, consentit Bill. Ou vous pouvez tout simplement m'appeler Bill.

-Un instant, les interrompit Peter. Je vais vous apporter le micro, Monsieur.

Ceci fait, l'homme poursuivit:

-Ma question concerne la religion. Vous nous avez affirmé que Dieu refusait de se faire appeler Dieu. Selon vos dires, il semble que La Vie se plaît à jouer le rôle de Dieu. Vous nous avez également parlé des différents problèmes de la terre. Vous avez mis la religion en doute, mais vous n'avez pas élaboré sur le sujet. Dites-nous ce que vous pensez des différentes religions?

Sa question posée, le journaliste regarda de nouveau autour de lui, un peu comme s'il espérait obtenir l'approbation de ses confrères. Il reprit son siège et attendit la réponse.

-La religion, dites-vous? Mais laquelle? Il y en a une multitude et chacune prétend être la seule et véritable religion. Mais dites-moi? Laquelle est la bonne? Le bouddhisme? L'hindouisme? Le judaïsme? L'islam? Plusieurs d'entre vous me diront probablement que c'est le christianisme. Mais parmi les nombreuses églises rattachées au christianisme,

laquelle est la vraie?

Bill parlait lentement, tout en prenant soin de regarder en différents endroits de la salle et de marquer une pause d'une seconde ou deux entre chaque religion qu'il nommait.

-Catholicisme? reprit-il. Orthodoxie? Protestantisme? Les évangélistes? Les mormons? Les témoins de Jéhovah? Tous déclarent que leur religion est la seule et véritable. Se basant sur le fait que les disciples de Jésus étaient tous des hommes, les catholiques n'admettent que des prêtres masculins tandis que de leur côté, les protestants acceptent autant les prêtres que les prêtresses. Les catholiques et différentes églises protestantes affirment que leurs religions respectives ont une source similaire, à savoir: La Bible. Sauf que La Bible catholique n'est pas exactement la même que celle des églises protestantes. Qui donc a raison? La majorité des religions sont fondées sur l'avidité, la puissance, la cruauté et la passion. Combien d'hommes et de femmes ont été torturés, brûlés vifs et tués durant l'Inquisition instaurée par l'Église catholique? Des milliers et des milliers. Sous les règles du Dieu prôné par le christianisme, jamais les hommes n'ont pu être égaux. Il suffit de penser à Henry VIII, d'Angleterre. Il s'est détourné de l'Église catholique pour créer l'Église anglicane. Pourquoi? Tout simplement parce que le Pape Clément VII a refusé d'approuver l'annulation de son mariage avec Catherine D'Aragon. Henry VIII a eu six épouses et en a décapité deux. Pour une nouvelle religion, voilà tout un début! L'islam n'est guère mieux... combien de personnes, autant dans le passé que de nos jours, souffrent ou périssent au nom de cette religion?

L'auditoire était rivé aux lèvres du prophète.

-Non, mes amis, continua-t-il, les religions organisées, quelles qu'elles soient, n'ont aucun lien avec le plan de La Vie, puisqu'elles ont été inventées par l'homme. Convincez les masses et les foules de ce qu'ils doivent ou ne doivent pas faire et vous les contrôlerez. Créez la peur, inventez le péché, promettez le paradis; vous développerez des adeptes et vous deviendrez maître de la classe ouvrière. Pensez à ces jeunes gens qui transportent des bombes et qui au nom d'Allah, sont prêts à sacrifier leur vie ainsi que celles des autres. La religion, me demandez-vous? Dans bien des cas, elle est la source du mal.

Bill se tut et posa les yeux sur Gizella, laquelle balançait lentement la tête de gauche à droite. Il revint au journaliste qui l'avait interrogé et lui sourit. Puisqu'il avait répondu à la première question, il recula du lutrin et céda la place à l'avocat. Carl manquait toujours à l'appel. Peter pigea un deuxième billet et invita le détenteur du numéro 213 à poser sa question.

La dame qui possédait ledit numéro était petite et affichait un léger excédent de poids. Plutôt masculine, ses cheveux étaient gris et courts. Son visage n'était à peu près pas maquillé. Dès qu'il la vit, Peter lui apporta le micro.

-Monsieur Morrison, dit-elle, vous vous êtes livré à un petit symposium traitant de l'univers, des planètes et des étoiles. Y'a-t-il, quelque part, dans cet univers, une planète qui peut accueillir la vie? Y'a-t-il des planètes où l'on peut retrouver une forme de vie intelligente?

Bill fit un signe de tête positif et répondit:

-Il y a plusieurs planètes, à l'extérieur de notre système solaire, qui ressemblent énormément à la terre. L'une d'elles, déjà connue par certains de nos astronomes, fut nommée: HD85512b. Cette planète se trouve à environ trente-cinq années-lumière de la terre et fait partie de la constellation de Vela. La planète Kepler 22b en est une autre qui présente plusieurs points communs avec la terre. En degrés Fahrenheit, les températures moyennes sont semblables à ce que nous trouvons sur terre. On peut pratiquement dire que Kepler 22b est la planète jumelle de la terre. Elle est située à près de six cents années-lumière de nous ou, si vous préférez, à sept trillions de kilomètres. On compte également quelques autres constellations qui présentent diverses formes de vie. Plus loin, dans l'univers, une autre planète, encore inconnue de l'homme et de nos scientifiques, a été baptisée Spina par ses habitants. Au niveau de la masse et de la circonférence, elle fait deux fois et demie celles de la terre. Sur Spina, les températures varient entre 15 et 50 degrés Celsius ou, si vous préférez, entre 65 et 120 degrés Fahrenheit. On y trouve des océans, des montagnes, de la végétation et des animaux. Vous y découvririez une vie intelligente qui ressemble quelque peu à la nôtre, bien que ses habitants soient nettement en avance sur nous. Ils peuvent facilement voyager d'une constellation à une autre. Ils ont même visité la terre à plusieurs reprises. Contrairement à nous, les membres de cette civilisation vivent en parfaite harmonie, non seulement entre eux, mais aussi, avec leur planète et les autres formes de vie qui les entourent.

Les journalistes s'empressaient de noter les paroles du prophète. Posant leurs regards sur lui

avant de l'abaisser vers leur bloc-notes, leurs têtes bougeaient pratiquement à l'unisson. Seule Gizella ne notait rien. Quand Bill s'éloigna du microphone, Peter s'avança aussitôt pour procéder à une nouvelle pige. Carl étant de retour, il pouvait maintenant se charger du micro.

-Numéro 208, annonça Peter. Je répète, numéro 208.

Un grand homme se leva et attaqua de façon agressive:

-Votre petite démonstration de tout à l'heure... la façon dont vous êtes parvenu à pénétrer nos cerveaux m'a franchement impressionné. Cela témoigne de vos immenses capacités télépathiques. Mais en ce qui me concerne, vous êtes davantage un hypnotiste de grand talent qu'un prophète.

-Est-ce là votre question? demanda Bill.

-Non, monsieur. Puis-je continuer?

-Mais bien sûr...

-Je crois en l'évolution naturelle de l'homme et non à ce que raconte La Bible au sujet de notre création. J'aimerais connaître votre avis sur le sujet.

-L'évolution? Votre théorie est bonne. L'histoire de l'homme qui est rapportée par la Genèse ressemble davantage à un conte de fées qu'à la réalité. Les gens intelligents sont pourtant nombreux à croire en cette fable. Non, mais... pensez-y! Adam et Ève étaient les deux seuls humains sur terre. Parce qu'aux yeux de Dieu, ils avaient péché, ils ont été chassés du Paradis terrestre. Ils ont enfanté trois garçons: Caïn, Abel et Seth. Comme nous le savons tous, Caïn a tué Abel et Dieu l'a banni. À compter de ce moment, il ne restait plus qu'Adam, Ève et Seth. Si Adam et Ève ont eu trois fils et qu'ils en ont perdu deux, comment l'homme est-il

parvenu à se multiplier? Seth aurait-il eu des rapports sexuels avec sa mère? L'histoire va plus loin en nous disant que les mauvaises personnes descendraient de Caïn. Mais où Caïn a-t-il pu dénicher une femme? Aurait-il proliféré avec les singes et les gorilles? Si vous posez la question aux lettrés de l'Église chrétienne, vous recevrez probablement une réponse ressemblant à celle-ci: Adam a vécu durant 930 ans; il est donc permis de croire qu'il aurait engendré plusieurs autres enfants. Ses fils, incluant Caïn, se seraient accouplés avec leurs sœurs... et ainsi de suite.

Bill fixa les journalistes et poursuivit:

-La science dit plutôt que notre évolution fait partie d'un processus qui s'étale sur plus de quatre milliards d'années durant lesquelles les formes de vie se sont transformées de façon continue, et ce, à l'intérieur d'un environnement plutôt complexe. Il subsiste évidemment une grosse mésentente entre l'église, la science et la réalité en ce qui concerne la naissance de l'homme et son évolution. Je dois contredire les doctrines et choquer les partisans du christianisme. Les cercles scientifiques ont une approche plus logique et beaucoup plus réaliste en ce qui a trait à l'évolution de l'être humain. Toutefois, un facteur majeur a grandement affecté le développement de l'homme: les extraterrestres. Au cours des siècles, ils nous ont régulièrement visités et se sont alliés et accouplés avec les différentes formes de vie habitant la terre. Au cours des siècles, ces unions ont contribué au développement de l'homme moderne. Je pourrais m'étendre pendant des jours sur ce sujet, mais je vais plutôt conclure en vous disant que c'est surtout grâce à l'intervention des extraterrestres que l'homme a pu évoluer et prendre

la forme qu'on lui connaît aujourd'hui.

Après un court moment de silence, il conclut ainsi le sujet:

-Des extraterrestres provenant de différents systèmes solaires se sont accouplés avec des terriens et c'est ainsi qu'ils ont participé à l'évolution des différentes races que compte notre planète.

Puis il céda le lutrin à Peter qui pigea un nouveau billet avant d'appeler le numéro 210. Un homme assez âgé se leva:

-À l'instar de mon collègue Charley, qui vient tout juste de s'adresser à vous, je ne crois pas à tout votre charabia. Mais puisqu'à mon âge, on se sent davantage concerné par la mort que par l'évolution de la vie, j'aimerais connaître votre opinion concernant la réincarnation.

-Puisque vous m'abordez de façon négative en qualifiant mes présentations de 'charabia', laissez-moi vous demander de transmettre fidèlement mes mots lorsque vous publierez votre article. Ne transmettez que mes paroles à vos lecteurs ou auditeurs, et non ce que personnellement vous pensez.

Bill adressa un sourire au reporter et répondit:

-La théorie et la meilleure description que l'on puisse donner de la réincarnation sont celles-ci: à la mort d'une personne, l'âme et l'esprit sont libérés du corps physique pour éventuellement en intégrer un nouveau. Suivant ce principe, l'âme, après la mort, ne se rend ni au paradis ni en enfer... elle se réincarne afin de poursuivre son évolution. Bien que la plupart des chrétiens ne croient pas en la réincarnation, la majorité des religions hindouistes soutiennent cette théorie. Il en va de même pour les

anciens et présents philosophes grecs. La réincarnation est factuelle. Dans la nature, rien n'est véritablement détruit. On peut modifier les choses, on peut les transformer, mais on ne peut pas les détruire. Laissez-moi expliquer le principe de la réincarnation en empruntant un exemple enfantin. Prenons une vache. Une simple vache, dans un champ, qui se nourrit en broutant de l'herbe. Pour elle, l'eau, l'herbe et le foin constituent ses principales sources d'énergie, grâce auxquelles elle produit le lait que le fermier peut ensuite transformer en divers produits laitiers. Nous assistons ici à un transfert et une transformation d'énergie. Tôt ou tard, l'homme ou une autre forme animale mangera la vache. Encore là, nous assistons à un autre transfert d'énergie. Les hommes, au même titre que les animaux, finissent tous par mourir. Leurs restes servent à nourrir le sol, ce qui permet à l'herbe de pousser et aux herbivores de se nourrir. Nous venons de compléter le cycle élémentaire d'un transfert d'énergie allant d'un organisme vivant, et éventuellement mort, à un autre. Or, si l'enveloppe matérielle de l'homme ne peut être détruite, mais uniquement transformée, pourquoi en serait-il autrement avec son âme et son esprit? Quand l'homme décède, son âme s'envole vers cette boucle qui forme le cercle de la vie.

Il s'arrêta, histoire de permettre à ses auditeurs d'assimiler ses paroles.

-Après le décès du corps, l'âme et l'esprit doivent attendre qu'un nouvel élément physique soit disponible pour l'accueillir. En années humaines, le cycle de retour dans un corps peut être court ou long. L'âme et l'esprit doivent attendre qu'un corps, appartenant à l'arbre généalogique dont ils font partie, soit conçu pour réintégrer la vie physique. Ainsi,

l'arrière-grand-père ou l'arrière-arrière-grand-père devient le petit-fils. Le sexe d'une âme ne change jamais. L'âme masculine habitera toujours un corps masculin et il en va de même pour la gent féminine. Laissez-moi, encore une fois, employer un exemple enfantin pour faciliter votre compréhension du cycle de la réincarnation. Comparez votre corps à une automobile. Dans cet exemple, votre voiture devient votre corps et vous devenez l'âme de la voiture. Vous apprenez à conduire grâce aux conseils, l'enseignement et l'entraînement que vous procurent vos parents, amis ou instructeurs. Lorsque vous avez acquis une certaine maîtrise de votre véhicule, vous développez vos bonnes et mauvaises habitudes. Maintenant, supposons qu'au cours de différents voyages, vous ayez parcouru cent mille kilomètres avant de perdre votre voiture suite à un accident. Vous avez survécu, mais votre voiture, elle, se retrouve au cimetière des autos. Devant ce fait, vous vous procurez un nouveau véhicule dont l'odmètre affiche zéro. Et à nouveau, vous vous retrouvez derrière le volant.

Après ces dernières paroles, Bill remarqua l'air sarcastique qui animait certains visages. Il reprit tout de même en disant:

-Dans l'exemple que je viens de vous servir, la voiture représente le corps et l'odmètre la mémoire physique. La nouvelle voiture dont vous venez de prendre possession n'a aucune façon de savoir si vous êtes un conducteur expérimenté ou pas. Vous, le chauffeur, représentez l'âme et l'esprit de cette nouvelle voiture. Les bonnes et mauvaises habitudes que vous avez développées en conduisant votre voiture précédente se refléteront lorsque vous serez au volant de votre nouveau véhicule. Il en est

de même avec la réincarnation. Votre âme et votre esprit opèrent au sein de votre subconscient alors que votre mémoire physique fait partie de votre conscient. À la naissance, votre subconscient contrôlera votre corps jusqu'à ce que le conscient soit en mesure de prendre certaines fonctions en charge. Si, dans une vie précédente, vous avez étudié et travaillé dur pour devenir, par exemple, un virtuose du piano, ce talent que vous avez développé vous suivra dans votre nouvelle vie. Je parle ici d'un transfert de connaissances entre votre subconscient et votre conscient. Ainsi, jouer du piano vous sera relativement facile. Ce sera pour vous ce qu'on appelle un talent naturel ou inné. Le même principe s'applique à vos faiblesses. Si durant votre vie antérieure vous étiez alcoolique, il vous sera difficile, dans votre vie ultérieure, de résister à la tentation de boire. Il vous faudra combattre pour vous défaire de vos vices et éviter de les intégrer dans vos vies futures. Tout ce que vous avez accumulé en matière de connaissances, de talents, de qualités et de défauts au cours de l'ensemble de vos vies fera partie des éléments dominants de votre évolution. Vous devez sûrement vous demander pourquoi vous ne vous souvenez pas de vos vies passées. Rappelez-vous: votre mémoire fait partie de votre corps physique actuel. Un peu comme l'odomètre de la nouvelle voiture, votre mémoire ne peut connaître les détails de vos vies précédentes. Votre subconscient est maître de vos vies antérieures et influence constamment votre conscient qui lui, est maître de votre vie présente et infiltre dans votre subconscient de nouveaux savoirs, qualités ou défauts. La réalité est que tout être humain possède une âme et que le but de la vie est d'améliorer cette âme en éveillant les qualités qu'elle possède à l'état latent, c'est-à-dire:

l'humilité, l'intégrité, la générosité, la tolérance et la non-violence.

Le prochain journaliste qui eut l'opportunité d'interroger le prophète était le détenteur du billet portant le numéro 221. L'homme était grand, mince et portait d'épaisses lunettes.

-Vous affirmez que vous souhaitez vous adresser aux membres des Nations Unies... que voulez-vous leur dire? Qu'attendez-vous d'eux et pourquoi ne pas nous révéler ce soir le contenu de votre message?

-Parce que je l'ignore, confessa Bill. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit concernant le subconscient qui communique, influence et informe le conscient? Eh bien... c'est un peu comme si j'avais deux subconscients. À certains moments, La Vie prend le contrôle et me guide. C'est très étrange et j'en suis mystifié. J'entends ma voix, mais j'ignore d'où proviennent les mots que je prononce. Je ne suis pas assez instruit, futé ou informé pour être en mesure de répondre à toutes les questions qui me sont posées ce soir. Les réponses que je vous communique ne viennent pas de moi. Elles me sont inspirées par La Vie. Je dois admettre qu'à l'heure où je vous parle, je ne sais pas ce que je dirai aux Nations Unies. J'ai quand même une idée de la teneur de mon message, mais peu importe ce que je leur dirai, je crois personnellement que mon message ne fera aucune différence. Je ne m'adresserai qu'aux délégués qui ne jouissent d'aucun pouvoir décisionnel. Leurs actions se résumeront à rapporter mes propos à leurs gouvernements respectifs qui à leur tour, les rapporteront aux véritables leaders de ce monde.

Il s'arrêta pour un court moment puis ajouta :

-La théorie de la conspiration n'est pas un mythe. C'est un fait. Les dirigeants officiels de la plupart des pays ne contrôlent pas notre destinée. Le pouvoir vient d'ailleurs. Ce sont les grandes multinationales qui tiennent les rênes du pouvoir et non les présidents, les premiers ministres, les rois ou dictateurs. Quant aux multinationales, elles sont sous la domination d'une entité encore plus puissante qu'elles. La suprématie repose entre les mains de grands maîtres... puissants, influents et dangereux. Vous avez certainement entendu parler des Illuminati et des Templiers? Eh oui... encore de nos jours, ils existent et ce sont eux les véritables détenteurs du pouvoir. D'autres groupes, extrêmement puissants, tels les francs-maçons, le Comité des 300, les triades, le Comité des 13, sans oublier, bien sûr, le Vatican et les sionistes, se partagent la domination du monde. Ils disposent de moyens énormes. Ils sont de plus aussi diplomates que lobbyistes. Par l'entremise des pays, ils commandent des armées et des assassins qui leur obéissent au doigt et à l'œil. Ils contrôlent tous les secteurs importants de notre monde: la politique, l'économie, la science et même les lois. C'est sous leurs ordres que nous enclenchons les guerres, que nous nous massacrons mutuellement et que nous mettons fin aux conflits. Ces maîtres du monde fixent les prix de l'énergie et de la nourriture. Ils n'ont que deux règles d'or: le contrôle et le profit. Il devient donc impératif que ces hauts dirigeants de la race humaine entendent le message que je dois livrer aux Nations Unies. Les puissantes sociétés secrètes décideront du sort de l'humanité. S'ils ne m'écoutent pas, s'ils n'obéissent pas aux exigences de La Vie, les jours de l'espèce humaine, sur terre, seront comptés.

Bill réfléchit quelques secondes et ajouta:

-Le nom Illuminati veut dire: les illuminés, c'est-à-dire ceux qui savent. Ils sont 'Big Brother' ou si vous préférez, le gouvernement invisible, celui qui reste dans l'ombre. Ils forment un gouvernement secret, dépourvu de tout scrupule.

Au terme de ces explications, il recula et prit place aux côtés de Carl, tandis que Peter s'amena derrière le lutrin.

-Il ne reste plus que trois questions, annonçait-il. La prochaine personne à prendre la parole est celle qui détient le numéro 217.

-Encore trois questions avant la prochaine pause, précisa Carl.

Peter et Bill le questionnèrent du regard.

-Faites-moi confiance, dit-il en souriant.

Cette fois, une grande dame élancée d'environ une quarantaine d'années se leva. Elle était élégante et portait des vêtements qui lui donnaient une allure très professionnelle. Elle dit:

-Plus tôt, vous avez traité de la réincarnation. Vous avez prétendu qu'un homme demeurera toujours un homme et qu'une femme demeurera toujours une femme. Vous avez également affirmé que nos talents et qualités, tout autant que nos faiblesses et défauts, nous suivaient d'une vie à l'autre. Ma question comporte deux volets: d'abord, pouvons-nous, d'une vie à l'autre, corriger nos faiblesses et améliorer nos talents? Deuxièmement, on entend souvent l'expression "Âme sœur". Les humains en ont-ils vraiment tous une ou s'agit-il d'un mot issu de l'imagination des poètes lyriques?

Bill posa son regard sur l'élégante femme tout en lui adressant un sourire amical.

-Avant de devenir celui que je suis devenu, je m'interrogeais moi aussi au sujet des âmes sœurs. Je suis passé d'une femme à l'autre tout en essayant de reconnaître et trouver la perle rare qui serait devenue la femme de ma vie. J'ai quelques fois eu l'impression de l'avoir trouvée, mais chaque fois, ce n'était qu'une illusion. Je vais d'abord répondre à votre première question. La réponse est: absolument. D'une vie à l'autre, vous avez l'occasion, la possibilité et même le devoir de renforcer vos qualités et d'atténuer vos défauts, pour ne pas dire vous en libérer; ce qui vous assurera une meilleure vie prochaine. Lorsque nous vivons notre toute première vie humaine, nous faisons partie de la classe inférieure. Ayant moins d'expérience, de connaissances et de talents, les individus appartenant à cette classe sont mentalement déficients, comparativement aux personnes qui ont vécu plusieurs vies. Ils doivent consacrer beaucoup plus d'efforts pour apprendre et développer un certain niveau de connaissance. Plus ils apprennent, meilleures seront leurs prochaines vies. En ce qui concerne votre deuxième question, la réponse est un oui catégorique. Tous les humains, peu importe leur race ou leur sexe, ont une âme sœur. Cela dit, c'est le début de l'aventure. Comprenez bien: la nature semble posséder un sens de l'humour assez singulier. Elle aime compliquer les choses. Nous avons tous été créés en pair. Ensemble, un homme et une femme forment une unité entière, et ce, même s'ils sont différents l'un de l'autre. L'homme et la femme sont faits pour se compléter et non pour rivaliser. En ce qui concerne les âmes sœurs, elles sont malheureusement, et presque cruellement, séparées au moment de leur

naissance. Il semble que la destinée de ces deux êtres consiste à se chercher, se retrouver, se reconnaître et se perdre à nouveau. Laissez-moi vous fournir un exemple: imaginons que vous avez devant vous des milliers de pommes et que vous vous amusez à les couper en deux parties. Ceci fait, vous placez toutes les moitiés de pomme dans un baril. Vous secouez le baril, le brassez et le roulez sur lui-même durant des heures, tant et si bien que toutes les moitiés de pomme se sont mêlées les unes aux autres. Maintenant, votre défi se résume à réunir les deux sections appartenant à la même pomme. Voilà qui semble difficile, voire même impossible. Vous pourrez souvent trouver des moitiés de pommes ayant les mêmes dimensions. Quelques fois, les formes se ressembleront, les marques de la pelure seront presque similaires, mais la pomme parfaite sera très difficile à compléter. Tout au long de vos différentes vies, vous rencontrerez parfois, et même fréquemment, des âmes que seront vos “presque sœurs”. Mais les règles du jeu sont inflexibles; vous n’avez qu’une seule véritable âme sœur, celle qui vous complètera, qui partagera vos plus profondes affinités, votre intimité, votre sexualité et votre spiritualité. Si vous trouvez votre moitié ou si elle vous trouve, vous connaîtrez ensemble l’harmonie du parfait bonheur. Votre réunion formera une entité complète. Mais pernicieusement, à votre décès, tout est à refaire. La recherche de l’âme sœur reprend et continue.

Encore une fois, l’orateur vérifia la réaction de ses auditeurs.

-Laissez-moi ajouter qu’aux yeux de La Vie, la moitié d’une pomme n’est pas supérieure à l’autre; elles ne sont que différentes. L’homme et la

femme sont égaux, mais différents. Ils n'ont pas été conçus pour être semblables, mais pour se compléter. Un excellent homme ne sera jamais une femme de qualité et la femme idéale ne peut devenir qu'un piètre homme. Depuis les deux derniers siècles, on essaie de plus en plus de détruire la vraie masculinité, tout autant que la véritable féminité. Les grands leaders semblent vouloir créer une société homogène au sein de laquelle les hommes et les femmes doivent évoluer et agir de la même façon. C'est une approche avantageuse pour ceux qui cherchent à contrôler les masses, mais désastreuse pour la relation homme femme.

Bill s'éloigna du lutrin. Après quoi, Peter invita le porteur du numéro 252 à poser sa question. Un homme entre deux âges portant une casquette de baseball, une chemise brune, des jeans bleus et ayant une allure tout à fait arrogante demanda:

-Puisque vous semblez tout savoir, j'aimerais vous poser une question qui nous permettra d'évaluer vos connaissances sur un sujet que nous connaissons bien. Pouvez-vous nous divulguer l'identité du véritable assassin de John F. Kennedy? Et pour m'assurer que vous connaissez bien le sujet, pourriez débiter votre réponse en nous donnant la date de naissance de Kennedy et la date précise de son assassinat?

Bill sourit d'un air moqueur et ne s'offrit aucune pause avant de répondre:

-Mais certainement... John F. Kennedy est né le vingt-neuf mai, mille neuf cent dix-sept et a été assassiné le 22 novembre de l'année mille neuf cent soixante-trois. Il est mort à deux heures de l'après-

midi, heure de Dallas. Cet assassinat d'un président qui occupait une place importante sur la scène mondiale fut planifié lors d'une assemblée secrète. L'ordre d'exécution a été transmis aux différents paliers de la mafia et de la CIA. Bien qu'il ait commis beaucoup d'erreurs et que ses aventures extra-conjugales ont entaché sa réputation, John F. Kennedy fut quand même un bon président. Il a refusé à plusieurs reprises de se soumettre aux lois du jeu, imposées par les véritables dirigeants de ce monde. Il était devenu un obstacle pour les grands cartels. La décision prise, plus de vingt francs-tireurs furent placés en différents endroits situés tout le long du parcours emprunté par la voiture présidentielle. Les mêmes tueurs professionnels que la CIA avait engagés pour tenter d'assassiner Fidel Castro ont participé au meurtre de Kennedy. Les autorités qui devaient normalement le protéger se sont contentées de fermer les yeux et de laisser les tueurs se positionner en des endroits stratégiques pour commettre le crime du siècle. Je compléterai en vous disant que Lee Harvey Oswald n'avait rien à voir avec ce crime. L'assassinat de Kennedy a servi à deux fins: tout d'abord, la reprise du contrôle de la Maison-Blanche par les forces clandestines et ensuite, il s'agissait d'un avertissement clair aux autres leaders mondiaux qui à leur tour, aurait pu être tentés de ne pas se soumettre aux exigences des vrais dirigeants. Depuis ce temps, la famille Kennedy continue de résister au contrôle mondial. Vous connaissez aussi bien que moi la suite des choses... assez étrangement, plusieurs autres Kennedy ont connu une mort prématurée.

Puisqu'il avait terminé, Bill recula et Peter appela le numéro 226. Ce numéro était l'un des trois

billets que possédait la sœur Gizella. Elle quitta son siège et souleva le bras droit. Carl lui apporta le micro tout en lui adressant un sourire séducteur. Une fois le micro en main, elle se lança :

-J'ai accordé beaucoup d'attention à votre présentation, aux questions qui vous ont été posées et aux réponses que vous avez servies. Il n'y a aucun doute, vous êtes un érudit et un être vraiment particulier. En tant que simple sœur œuvrant pour le compte de l'Église catholique romaine, je crois qu'il est possible que vous ayez été contacté par Jésus et qu'il se soit présenté à vous sous le nom de La Vie. Dans la Genèse 2:7, on désigne Dieu comme étant celui qui donne la vie. Dans l'évangile selon Saint-Jean, verset 14:6, on stipule que Dieu est la vie. Selon moi, vous êtes peut-être celui que vous prétendez être, mais...

Peter l'interrompit et dit :

-Chère demoiselle, nous n'avons pas suffisamment de temps pour vous laisser réciter des écrits de la Bible. Veuillez poser votre question, s'il vous plaît.

-Laisse-la continuer, fit Bill.

-Voici ma question, enchaîna Gizella. Dites-moi, Monsieur Morrison, si vous êtes réellement un saint homme, pourquoi avoir fait ce que vous avez fait l'autre soir?

-Je ne suis pas un saint homme, la corrigea Bill, je ne suis qu'un simple homme à qui on a donné la mission de livrer un message. Pourriez-vous, je vous prie, clarifier votre question?

-Voulez-vous vraiment que je révèle ce secret?

-Bien sûr, je n'ai rien à cacher.

-Nous ne sommes pas censés entrer dans un

débat, précisa Peter.

-Veuillez clarifier votre question, répéta Bill en ignorant le commentaire de son acolyte.

-Très bien, fit Gizella. Il y a de cela deux soirs, vous vous êtes rendu à la ville de Cape Canaveral et durant la soirée, vous avez visité un salon de massage de réputation douteuse. Des témoins affirment que vous y êtes demeuré pendant plus d'une heure.

-C'est exact, se contenta de répliquer Bill en affichant un sourire narquois.

-Nous connaissons tous le genre de massages que ces endroits offrent à leurs clients. Le fait que vous fréquentiez ces établissements contredit la ligne de conduite qui va de pair avec un homme béni... un homme choisi pour livrer les mots de Dieu ou de La Vie. C'est là mon commentaire.

Le prophète fixa quelque peu la femme et sourit. La plupart des témoins de la scène se plaisaient à les dévisager tour à tour. Si Carl s'amusait de la situation amusante, Peter semblait plutôt perplexe.

-Votre question, souligna Bill, est très intéressante. Elle me donne l'occasion d'aborder un sujet que la plupart considèrent tabou... sensualité et sexualité.

Il s'arrêta, le temps de jeter un œil sur son auditoire, puis expliqua:

-Depuis des siècles, on nous fait subir un véritable lavage de cerveau chaque fois qu'il est question de sexualité. On nous met en garde contre la nudité, sous prétexte qu'elle est scandaleuse. On nous dit qu'il ne faut jamais succomber aux plaisirs de la chair, car... c'est un péché. À l'époque du

Moyen-âge, les grands prêtres, les moines et les autorités affirmaient que la femme était un être souillé et impur. Nos pauvres compagnes se voyaient souvent punies et menacées de mort si l'envie les prenait d'offrir aux hommes leur corps sale et indigne. Le désir et les relations sexuelles, entre un homme et une femme, constituaient des actes répréhensibles, sauf dans les cas où le tout était contrôlé et béni par les autorités religieuses. En dehors des liens du mariage, la sexualité était considérée comme une offense et un acte immoral.

Bill marqua une pause avant de préciser:

-Cela ne correspond nullement à la pensée de La Vie.

Il s'arrêta à nouveau et dit encore:

-Les temps ont bien passé, mais la stupide mentalité du genre humain est pratiquement restée la même. Les lois, aussi viles que vicieuses, ainsi que les principes préfabriqués par l'homme sont des armes conçues pour contrôler les masses. Nous savons tous que les puritains ne sont pas étrangers au puritanisme excessif des Américains. L'histoire nous révèle de diverses façons comment les lois allant à l'encontre de la sexualité visent directement les classes inférieures. Vous avez certainement entendu parler des fameuses orgies grecques et romaines? Les classes gouvernantes donnaient libre cours à leurs moindres envies sexuelles tandis que les gouvernés devaient réfréner leurs désirs normaux par crainte de représailles. Pour les gens de la noblesse, il était parfaitement acceptable, autant pour les hommes que pour les femmes, de satisfaire leurs désirs charnels. De nos jours, rien n'a changé. La haute société se laisse toujours aller, et en toute li-

berté, aux plaisirs de la chair. La plupart des puissants de ce monde, homme ou femme, ont plusieurs amants. La classe gouvernante se livre à toutes formes d'expériences sexuelles, incluant l'échangisme et les activités en groupe. Pour eux, ces agissements ne comportent aucun caractère immoral.

Bill observa un silence de quelques secondes, et reprit:

-La sensualité et la sexualité ne constituent pas des fautes immorales. Ce sont plutôt des avantages offerts par La Vie.

À nouveau il s'arrêta puis dit:

-Tuer, abuser et violer une autre personne sont des actes répréhensibles. Aimer ou satisfaire sexuellement une femme ou un homme n'est pas une offense aux yeux de La Vie. Prendre soin d'une personne, la caresser, lui donner un massage et lui faire l'amour ne sont pas des actes immoraux. Les règlements établis par notre société, religieuse ou pas, ne servent qu'à contrôler vos possessions, votre vie, votre moralité et votre sexualité.

Cela dit, Bill fixa directement Gizella pour qui il ajouta:

-Je n'ai pas à me justifier pour l'excellent massage que j'ai reçu il y a deux jours. Je ne suis pas un dégénéré du fait que j'ai satisfait une adorable femme et j'ai reçu satisfaction. Nous étions tous deux des adultes consentants.

Il observa les gens devant lui, prenant note de leurs sourires ironiques.

-Lorsque votre corps a soif, vous l'abreuvez. Cela est juste et utile. S'il a faim, vous le nourrissez.

Là encore, c'est juste et indispensable. Lorsque votre corps et votre âme réclament un peu d'attention et d'affection, partager ce besoin avec une autre personne est également juste et raisonnable. Nous n'avons pas des yeux pour ne pas voir. Nous ne jouissons pas du sens du toucher pour ne rien ressentir et nous n'avons pas des oreilles pour ne rien entendre. On possède le sens de l'odorat pour sentir l'odeur d'une fleur et on possède la capacité de goûter pour savourer les aliments que nous portons à notre bouche. La sensualité et la sexualité font appel à tous nos sens. Elles sont le don ultime qui couronne le magnifique mot «amour». Le sexe engendre le désir et l'amour nourrit l'imagination. Les désirs sexuels naissent à l'apogée de la chimie des sens alors que l'amour est une superbe invention de notre âme.

Cela dit, le prophète leva la main droite pour saluer les gens et quitta la salle sous un tonnerre d'applaudissements. Carl, quant à lui, se précipita vers la scène pour expliquer rapidement:

-Nous allons maintenant faire une petite pause-café. Nous vous prions de bien vouloir regagner vos sièges dans dix minutes.

Pendant ce temps, Peter escorta Bill vers le couloir se trouvant à l'extérieur de la salle de conférence. Entre-temps, Gizella transmettait un message par l'entremise de son cellulaire.

-Je crois qu'il s'apprête à quitter, transmette à son interlocuteur. Ne le perdez pas de vue, je dois savoir où il va.

Carl quitta la scène et se dirigea vers le couloir où il fut accueilli par un Peter assez agressif.

-Tu veux bien me dire où tu trouvais lorsqu'on a débuté la période de questions? Tu étais censé être avec nous et te charger du micro!

-Du calme, répondit l'autre, j'organisais simplement le départ de mon prophète préféré. Voici ce que j'ai fait, Bill... puisque tu avais laissé tes clés de voiture sur la table, je les ai prises et j'ai garé ta voiture dans le stationnement du garage de l'hôtel Hyatt Regency, tout juste de l'autre côté d'International Drive. J'ai aussi loué une chambre à mon nom. Voici la clé magnétique. Tu as la 815. Prends ton billet de stationnement, également. Les journalistes ne croiront sûrement pas te trouver aussi près du Centre des congrès. Allez... vas-y, maintenant, et repose-toi bien. Nous t'appellerons demain matin.

Bill remercia Carl du regard pendant que Peter lança:

-Je te lève mon chapeau, Carl! Excellente initiative!

Les trois hommes se serrèrent la main puis Bill s'empressa de partir. Peter attendit quelques minutes et retourna sur la scène.

-Mesdames et Messieurs, pourriez-vous s'il vous plaît regagner vos chaises.

Tout comme Carl, l'avocat constata que quelques journalistes avaient déjà quitté la salle. Gizella était l'une de ces personnes. Peter poursuivit en annonçant:

-Le prophète m'a signifié qu'il était inutile, pour lui, de revenir devant vous, le message qu'il vous a transmis étant suffisamment clair et détaillé. Votre confrère Carl aimerait maintenant conclure

cette rencontre.

-Mes amis, déclara Carl, je vous demande d'être justes et équitables lorsque vous transmettez le message du prophète. La planète que nous habitons, nos vies respectives et le futur de ceux que nous aimons sont en péril. Peut-être sommes-nous incapables d'aider la cause de l'humanité, mais il nous faut quand même essayer. Nous n'avons plus le temps de nous montrer entêtés ou récalcitrants. Nous devons travailler ensemble. Aidez le prophète! Pour lui comme pour nous, il est urgent qu'il présente son message aux délégués des Nations Unies.

Sur ces paroles, il salua ses confrères de la main et sortit de scène. Un peu plus tard, il quitta le Centre des congrès en compagnie de Peter. Ni l'un ni l'autre ne remarqua qu'ils étaient étroitement surveillés par deux hommes en noir.

Chapitre 26

Assurément demain: Bill et Gizella

Bill effectua à pied le court trajet qui séparait le Centre des congrès du Hyatt Regency Hôtel. Cette marche lui donna l'occasion de prendre un peu d'air frais et de chasser la tension. Il était affamé et aurait bien aimé se rendre dans l'un des restaurants de l'hôtel, mais conclut que ça ne serait pas une sage décision. Les gens de la presse auraient peut-être la même idée. Dès qu'il entra dans le hall de l'hôtel, il se dirigea vers l'un des ascenseurs. La première chose qu'il remarqua en entrant dans sa chambre fut ses deux valises, déposées à quelques pas de l'entrée.

-Carl est vraiment un type efficace, songea-t-il.

La chambre était confortable et bien meublée: lit king-size, grand écran digital, petit réfrigérateur, luxueuse chaise à bras et deux tables de chevet supportant une lampe de chaque côté du lit. Après avoir parcouru la pièce du regard, Bill s'empara du téléphone et composa le numéro du service aux chambres.

-Bonsoir, dit-il, je suis le client de la chambre 815 et j'aimerais commander un club sandwich et deux bouteilles de bière, peu importe la sorte. Pourriez-vous également m'apporter deux bouteilles d'eau? Combien de temps vous faudra-t-il pour préparer et livrer cette commande? Quinze minutes? Parfait, ça me va. Merci.

Cet appel passé, il posa la plus petite de ses valises sur le lit et en retira la trousse contenant ses

articles de toilette. Il se déshabilla, se rendit à la salle de bain et se glissa sous la douche. L'eau était chaude, réconfortante et son fort débit des plus stimulants. Ceci fait, il plaça ses articles de toilettage sur le comptoir et s'examina dans la glace.

-Merde! lâcha-t-il. J'ai pris un sérieux coup de vieux.

Il revêtit la robe de chambre offerte par l'hôtel et retourna dans la chambre.

-Mon repas devrait être ici sous peu, murmura-t-il.

Au même moment, quelqu'un frappa légèrement à sa porte.

-Enfin! lança-t-il. Il est temps! Je meurs de faim.

Il ouvrit la porte et à sa grande surprise, ce n'était pas le serveur qui se trouvait devant lui, mais la sœur Gizella.

-Ne me dites pas que les membres de la presse m'ont trouvé? lâcha-t-il tout surpris.

-N'ayez crainte, le rassura la femme d'une petite voix amicale. Je suis seule. Je dois vous parler.

-Je suppose que les autres reporters ne sont pas loin derrière vous?

-Non, répliqua Gizella d'une voix nettement plus forte et en affichant un regard plus agressif. Toutefois, si vous ne me laissez pas entrer, quelqu'un pourrait remarquer ma présence devant votre porte.

Bill traversa le seuil et regarda dans les deux directions du couloir. Puisque personne d'autre que

Gizella ne s'y trouvait, il réintégra sa chambre.

-D'accord, consentit-il, vous pouvez entrer.

De la façon dont il avait prononcé ces mots, sa visiteuse comprit immédiatement qu'elle n'était pas la bienvenue.

-Merci, dit-elle en entrant.

Bill referma la porte derrière elle puis l'observa pendant qu'elle traversait la chambre. Lorsqu'elle prit place devant la grande fenêtre, il emprunta un ton un peu amer pour lui dire:

-Je vous ai remarqué à la conférence. Que puis-je faire pour vous?

Toujours debout devant la fenêtre et tout en scrutant l'extérieur, la femme répondit:

-La vue est magnifique à partir d'ici. Le Centre des congrès est vraiment une structure impressionnante.

Elle se retourna vers son hôte pour ajouter:

-La question n'est pas ce que vous pouvez faire pour moi, mais bien ce que moi je peux faire pour vous.

-Et que pouvez-vous faire pour moi?

-Pouvons-nous nous asseoir avant d'amorcer ce long entretien?

Bien qu'elle souriait, son ton de voix se voulait dominant.

-J'aimerais me reposer, répliqua Bill. J'ai faim et j'attends mon dîner. Sans compter que je ne suis pas convenablement habillé pour tenir une longue conversation avec une jolie femme, même s'il s'agit d'une nonne.

-J'ai déjà vu des hommes nus, vous savez! Si

vous voulez vous sentir plus à votre aise en ma présence, vous pouvez toujours passer un pantalon.

-Je ne suis pas nu!

-Puis-je m'asseoir? s'enquit-elle en présentant le plus beau sourire au monde. En fait, je dois vous avouer que j'ai moi aussi très faim. Me permettez-vous de partager votre repas?

Bill saisit son pantalon et retourna à la salle de bain. Lorsqu'il revint, la sœur en était encore à contempler l'extérieur.

-Bon d'accord, lui dit-il, asseyez-vous et dites-moi ce que vous voulez!

-Ne soyez pas si impatient, mon cher prophète. Après tout, je suis ici pour vous aider.

Elle prit place dans la chaise à bras tandis que Bill, tout en la regardant, s'installa sur le pied du lit. Il affichait un air irrité alors qu'en fait, la situation l'amusait. La soirée qui jusque-là, s'annonçait solitaire et tranquille prenait une tout autre tournure.

-Allez-vous utiliser vos pouvoirs pour me faire disparaître, Monsieur le prophète?

Avant que Bill ne puisse répondre, on frappa à la porte. Il ouvrit au vieux serveur et le laissa pousser son chariot jusqu'au centre de la chambre, puis signa le reçu et ajouta quelques dollars en guise de pourboire. Peu de mots furent échangés avant que l'employé prenne congé. Gizella attendit qu'il soit parti avant de demander, telle une petite fille:

-Dites-moi, mon cher prophète, que mangeons-nous?

Bill la regarda et éclata de rire.

-On peut dire que vous avez du cran! lança-t-

il. Bon... vous avez gagné. J'accepte de partager mon dîner avec vous. Est-ce qu'un quart de mon club sandwich et une bière vous conviendront?

-Je préférerais plutôt la moitié de votre club sandwich et une bière, répondit Gizella, toujours en jouant à la petite fille.

-C'est drôle, j'avais deviné votre réponse...

-C'est normal, vous êtes un prophète, après tout.

Bill aida la sœur à approcher sa chaise près du chariot et à nouveau, s'installa au pied du lit avant de soulever la cloche qui recouvrait leur repas. Le club sandwich semblait fort appétissant, tout autant que les cornichons et les croustilles qui l'accompagnaient.

-J'adore les cornichons! laissa entendre Gizella.

-Nous les partagerons en parts égales, l'avisa Bill d'un ton qui se voulait autoritaire.

-D'accord, mon cher prophète.

-Sauf si vous préférez que je vous appelle ma chère nonne, je vous demanderais de ne plus m'appeler mon cher prophète.

-Mon nom est Gizella.

-Je sais. Le mien est Bill.

-Je le sais aussi.

Elle posa les yeux sur lui, sourit et appuya sa main droite sur la table.

-Et si on faisait la paix, Bill, proposa-t-elle. Dans un climat de paix, je digérerai mon repas plus facilement.

Son hôte recula quelque peu, lui adressa un sourire, se pencha vers l'avant et lui prit la main.

-Vous êtes vraiment un spécimen étrange!
déclara-t-il.

-J'ai encore beaucoup d'autres surprises pour vous, lui annonça-t-elle en lui présentant un sourire ironique.

Bill l'invita à se servir pendant qu'il lui ouvrait une bière.

-Vous vous attendez à ce que je boive à même la bouteille? de s'indigner la femme.

-Et pourquoi pas? Après tout, je suis votre hôte! À Rome, on fait comme les Romains! N'êtes-vous pas d'accord?

-Je vois que je ne peux pas vous gratifier du titre de gentleman...

-Pas lorsqu'une soi-disant dame, non invitée, envahit ma chambre!

-Vous pourriez bientôt vous retrouver dans le rôle de l'envahisseur! répliqua Gizella d'un ton à la fois amusant et sarcastique.

Riposte qui surprit Bill.

-Vous croyez que je vais vous envahir?

-Peut-être bien... qui sait?

-Vous ne pouvez pas faire ce genre de choses, vous êtes une nonne... une bonne sœur de l'Église catholique!

-Durant votre conférence, vous avez déclaré qu'il était parfaitement normal, chez l'humain, d'être sensuel et sexué. Auriez-vous changé d'avis?

-Je crois que vous êtes une sœur avec de bien petites mœurs!

-Mes amants ne se sont jamais plaints!

-Depuis combien de temps êtes-vous nonne?

-Je n'ai jamais été nonne.

Ils poursuivirent ainsi leur discussion où tranquillement, l'humour s'installa. Une fois le repas terminé, Bill redevint plus sérieux.

-Donc si vous n'êtes pas une sœur, pourquoi prétendez-vous l'être?

-Je suis un agent spécial qui œuvre pour le compte de la Société des 300 et du Vatican, confessa Gizella en adoptant également un air plus sérieux. Bill... auriez-vous l'amabilité de m'aider à repousser ma chaise. Par la suite, si vous le souhaitez, nous pourrions parler du but de ma visite.

Ils se levèrent, Bill remit la chaise à sa place originale et poussa le chariot vers la porte de sortie. Par la suite, il prit place sur le lit et s'appuya contre l'appui-tête. Gizella retira ses chaussures et s'étira confortablement sur la chaise.

-Ce petit strip-tease va durer combien de temps? demanda Bill en riant.

-Je ne peux pas aller vraiment plus loin, rétorqua Gizella en exhibant un grand sourire, cette robe n'est faite que d'une seule pièce et je ne porte rien en dessous.

-Au risque de me répéter, je vous trouve totalement immorale.

Faisant fi de cette remarque, Gizella cessa de sourire et expliqua:

-Écoutez Bill, il faut que vous sachiez que depuis votre libération, vous êtes continuellement épié.

-Plutôt intéressant, répliqua Bill intrigué.

-En fait, deux jeunes prêtres sont chargés de vous surveiller et de rapporter vos moindres faits et gestes au Père McLane, un ambassadeur du Vatican, et à l'évêque Ballard de la Cathédrale d'Orlando.

-Voilà comment vous saviez où je me trouvais avant-hier soir...

-Précisément. Tout comme je sais qu'hier soir, vous logiez au Hampton Inn.

-Mais pourquoi la Société des 300 et le Vatican s'intéressent-ils à moi?

-Je crois que vous connaissez déjà la réponse à cette question, ai-je raison?

-Parce que je suis différent... que je dis être un prophète et que La Vie, par mon entremise, a réalisé quelques miracles? Parce que je suis peut-être celui que je prétends et que je constitue probablement une menace pour les sociétés secrètes?

-Sans compter, ajouta Gizella, que vous êtes susceptible de semer la controverse au sein de la théologie, de la religion et des différentes structures sociales, et ce, à l'échelle mondiale. Ce qui peut faire de vous un personnage aussi indésirable que dangereux.

-Croyez-vous qu'il est possible que je sois le dernier prophète?

-Peut être... répondit Gizella en se faisant songeuse, peut être...

Bill adopta un air inquisiteur.

-Ce matin, continua Gizella, j'ai passé en revue et étudié toute la documentation traitant des guérisons que l'on vous a attribuées. Puis ce soir, j'ai accordé beaucoup d'attention à tout ce que vous avez dit. Selon moi, vous pourriez peut être...

-Je peux savoir quand et comment vous comptez m'assassiner? coupa Bill d'une voix franchement sarcastique

-Vous pensez que je suis ici pour mettre fin à vos jours?

-Peut-être, qui sait! Mais je remarque que

votre sac à main est petit et de plus, il m'est assez facile de deviner qu'il n'y a pas d'arme sous votre robe. Hum... j'en conclus que vous n'entendez pas m'exécuter ce soir.

-N'en soyez pas si sûr. Sachez que je suis une experte en arts martiaux! crut bon de préciser Gizella en y allant d'un sourire provocateur.

-Voilà qui promet d'être un combat très intéressant, ironisa Bill. Je suis également ceinture noire.

Gizella fit une courte pause, fixa son interlocuteur, lui sourit candidement et précisa:

-Je ne veux nullement vous tuer. Je vais un peu trahir mes supérieurs en vous disant que le père McLane a découvert que vous étiez un coureur de jupons. Il m'a fait venir de Montréal pour que je devienne votre ombre. Il ne m'a pas ordonné de vous assassiner, mais tout simplement de vous séduire et de m'incruster dans votre vie.

-Vraiment intéressant! Moi? Un coureur de jupons? Hum... et vous voulez me séduire, me suivre partout et dormir dans mon lit?

-Oui, admit Gizella d'un ton tout à fait naturel.

-Et bien sûr, vous ferez un rapport complet à McLane pour qu'il sache tout ce que je dis et tout ce que je fais?

-C'est le but de l'opération.

-Et que feront les deux prêtres qui sont chargés de me suivre?

-Leurs services ne seront plus requis.

-Et quand votre mission doit-elle débiter?

-Elle a déjà débuté.

-Et pourquoi me révélez-vous tous ces gentils

secrets?

À nouveau, Gizella emprunta un air songeur.

-Je ne le sais pas, finit-elle par répondre. Je ne le sais vraiment pas.

Le prophète gardait les yeux rivé sur elle, l'air de s'attendre à davantage d'explications.

-Êtes-vous déloyale envers votre organisation ou bien êtes-vous un Judas qui me vendra pour trente deniers à la première occasion?

-Votre discours de ce soir... ce que vous avez dit... ce que vous avez fait... tout ça m'incite à croire en vous.

Elle se tut et changea d'expression pour demander:

-Bill... j'ai une question à vous poser.

-Vous voulez savoir si je suis réellement un coureur de jupons?

-Vous n'aimez pas cette expression, pas vrai?

Non... ce que je veux savoir, c'est pourquoi je n'étais pas incluse dans le cercle de lumière que vous avez... euh... comment dire... créer, ce soir, durant la conférence?

-Je l'ignore totalement. J'ai aussi remarqué que vous n'y étiez pas, mais je n'en connais pas la raison.

Alors que Gizella suivait le moindre de ses gestes, Bill devint hésitant.

-Gizella, confessa-t-il, sachez que je n'ai rien eu à voir avec ce phénomène surnaturel. Il y avait une force, ou une puissance, qui s'est emparée du contrôle de ma personne et...

-Alors vous n'étiez plus maître de vous même?

-C'est exact, c'est vraiment ce qui s'est produit.

-Pas de tour de magie, d'illusion ou d'hypnotisme?

-J'ignore totalement comment réaliser des tours de magie, créer des illusions ou faire appel à l'hypnotisme!

Ils s'arrêtèrent à nouveau de parler. Gizella tourna son regard vers la fenêtre alors que Bill observait la peau tendre de sa cuisse qui se dévoilait au fur et à mesure que sa robe remontait sur elle.

-La soirée est magnifique, reprit-elle. Si vos prédictions sont justes, nous aurons donc beaucoup de pluie demain?

-Oui, demain il pleuvra.

Ils demeurèrent pensifs, jusqu'à ce que Gizella brise le silence pour dire:

-Je ne sais pas quoi penser...

Bill se leva, lui prit gentiment la main et l'attira vers lui.

-Asseyez-vous sur le lit. Tenez mes mains et gardez les yeux dans les miens.

Gizella se montra réticente.

-N'ayez pas peur... la rassura le prophète.

Elle finit par faire ce qu'il demandait et entra dans un état d'inconscience. Bill put voyager dans son subconscient et ainsi, visualiser sa naissance, ses petits délits et son premier jour à l'école. Il vit aussi son frère et son ami lui faire perdre sa virginité, la réaction de ses parents qui s'en suivit et son entrée au couvent. Il sut tout des études élaborées

qu'elle avait entreprises et des petits plaisirs de la chair auxquels elle s'était livrée en compagnie d'autres sœurs. Il vit le jour où elle fut envoyée dans un couvent français ainsi que ces aventures et jeux périlleux dans lesquels elle avait été impliquée avec des gens émanant de différentes classes sociales. Il devint le témoin de ses mensonges, de ses déceptions, de ses parjures, tout autant que des actes violents et des assassinats qu'elle avait commis. Non seulement apprit-il à la connaître, mais à la comprendre. La pauvre était une âme eseuulée et confuse. Devant cette triste solitude, il ne put retenir ses larmes. Il libéra les mains de son invitée qui reprit connaissance. Ceci fait, elle posa sur lui un regard intense.

-Vous pleurez? constata-t-elle.

-Oui, je pleure...

-Pourquoi?

Bill s'éloigna d'elle, se rendit devant la fenêtre et contempla l'extérieur.

-Vous avez raison, dit-il. D'ici, nous avons une excellente vue sur le Centre des congrès.

Elle se leva, le rejoignit, lui saisit la main et exigea de savoir, d'un ton autoritaire:

-Dites-moi ce que vous avez découvert!

-Je vous ai découvert... vous. Je sais qui vous êtes.

-Vous voulez que je parte?

-Si vous partez, sourit Bill, j'imagine que les prêtres vont rester?

-Probablement. Du moins, jusqu'à ce qu'ils trouvent une nouvelle façon de vous épier jour et nuit.

-En ce cas, je préfère que vous restiez.

-Si je reste, ce sera plus facile et aussi, plus sécuritaire pour vous. Qu'avez-vous découvert me concernant?

Devant l'absence de réponse, Gizella posa ses mains sur la poitrine de son interlocuteur avant de le pousser violemment vers la fenêtre. L'autre riposta en la saisissant par les épaules et en la poussant vers le lit.

-Merde! jura-t-elle. Vous allez finir par me dire ce que vous avez découvert?

-J'ai vu votre vie ainsi que le vide qui assaille votre âme.

-C'est ma vie qui vous a fait pleurer?

-C'est plutôt ce que votre âme m'a révélé qui m'a attristé.

-Vous avez pu lire dans mon âme? Vous possédez réellement ce pouvoir?

-Moi, non, mais La Vie voulait que je sache qui vous êtes.

-Et maintenant, vous savez tout?

Bill hésita puis répondit:

-Vous avez connu une vie très difficile et vous m'en voyez désolé.

En entendant ces mots, Gizella se précipita vers la porte. Après l'avoir ouverte, elle se retourna vers lui pour crier:

-Vous n'aviez pas le droit d'envahir ma vie comme vous l'avez fait! Non seulement c'est immonde, mais c'est cruel!

Puis dans un geste de fureur, elle fit claquer la porte derrière elle. Surpris, Bill demeura immobile. Quelques secondes plus tard, il entendit frapper.

Il ouvrit et tomba sur Gizella qui à nouveau, affichait un air de gamine.

-J'ai oublié mon sac à main...

-Vous pouvez entrer! répliqua-t-il d'un ton et sourire narquois

La femme revint dans la chambre et referma la porte. Elle semblait complètement bouleversée.

-Bill... ne me laissez pas partir. Si je pars, les prêtres vont rester. Ils attendent mon appel.

-Et qu'arrivera-t-il par la suite?

-McLane et l'évêque vont envoyer quelqu'un d'autre. Je ne veux pas qu'on vous fasse du mal. Merde! Je pense que je crois en ce que vous dites. Pour une fois dans ma vie, je veux être du bon côté.

-Vous voulez dire qu'ils vont m'envoyer une autre jolie femme? En ont-ils plusieurs? Parce que si c'est le cas, je suis très intéressé! Après tout, je suis un coureur de jupons!

Bill riait alors que Gizella semblait furieuse.

-Je vois que vous ne prenez pas la situation très au sérieux, constata-t-elle. Vous êtes en danger, ne le comprenez-vous pas? Les groupes religieux, les organisations et les gouvernements que vous avez dénoncés ce soir ne peuvent pas vous permettre de poursuivre vos activités

Songeur, Bill rétorqua:

-Ce que vous dites est vrai, mais La Vie va se charger de me protéger. Si j'ai survécu durant deux ans sur un petit voilier au milieu de l'océan, ce n'est sûrement pas pour finir bêtement assassiné avant même d'avoir accompli ma mission.

Gizella baissa la tête et demeura silencieuse pour quelques instants tandis que Bill respectait ce

silence.

-Êtes-vous certain qu'il va pleuvoir demain?
demanda-t-elle.

-Oui... demain, nous aurons de fortes averse, des orages et en certains endroits, des inondations.

-Si demain il pleut réellement en Floride, alors je vous croirai entièrement.

Ignorant ce dernier propos, Bill poursuivit en disant:

-Comment croyez-vous que je sais tout ce que je sais? Je n'ai jamais su autant de choses de toute ma vie. Et selon vous, d'où me vient le pouvoir d'accomplir des miracles?

-Votre interaction avec La Vie est probablement un fait. Et si tel est le cas, cela fait de vous un homme remarquable, mais un homme à abattre.

-Alors, allez-y... tuez-moi. Je ne me défendrai même pas.

-Je ne veux pas vous tuer, Bill. Et je ne veux pas qu'on vous supprime. Je suis à deux doigts de croire en vous. Je suis presque persuadée que si jamais on vous assassinait, ce serait le début de la fin en ce qui concerne notre monde.

-La Vie tient peut-être à ce que vous deveniez mon troisième apôtre.

-Durant la conférence, cette pensée m'a effleuré l'esprit. En particulier lorsque j'ai réalisé que j'étais exclue du cercle de lumière.

-Alors bienvenue parmi nous!

Bill s'avança vers elle et l'étreignit chaleureusement. À nouveau, Gizella voulut savoir:

-Bill... vous voulez que je parte ou que je reste?

-Non seulement je veux que tu restes, mais je

veux que nous nous tutoyions.

L'autre fit un signe affirmatif de la tête, retira son cellulaire de son petit sac à main et composa rapidement un numéro.

-Bonjour, mon père, ici Gizella. Tout est sous contrôle. Vous et votre confrère pouvez vous retirer. Oh... en passant, ma valise se trouve à l'arrière de votre voiture. Pourriez-vous la laisser à la réception, s'il vous plaît?

Ce disant, elle regarda Bill et lui fit un clin d'œil.

-Laissez ma valise au concierge. Mon nom est inscrit dessus. Merci, mon père.

À la fin de cette conversation, elle rangea son téléphone, parcourut la chambre du regard, hésita un instant et lança:

-Nous n'avons qu'un seul lit?

-Je crois qu'on devra le partager! Qu'est-ce que tu préfères? Le côté droit ou le gauche?

-Le centre, dit-elle avec un sourire taquin. Ah... cette robe m'a gênée toute la soirée.

Elle se tourna pour lui faire dos, fit tomber sa robe et déambula jusqu'à la salle de bain. Elle avait dit vrai: sous sa robe, elle était complètement nue.

-N'as-tu donc aucune gêne? la nargua Bill.

-Tu as visionné le film de ma vie, non? Tu peux maintenant visionner la partie arrière de mon corps. Après tout, mon prophète préféré n'a-t-il pas déclaré ce soir même que la nudité est tout à fait normale?

Elle se glissa de façon suggestive sous la douche. Bill laissa s'écouler quelques secondes,

éteignit les lumières et alla la rejoindre. Leurs lèvres se rencontrèrent puis leurs corps s'enlacèrent. Un peu après minuit, ils gagnèrent le lit où ils s'aimèrent autant avec passion qu'avec affection. Gizella avait vu juste: Bill l'envahit; ils atteignirent l'extase et s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Chapitre 27

Assurément demain: la fuite

Les rideaux n'étant pas fermés, la lumière du jour s'infiltrait graduellement dans la chambre. Gizella semblait profondément endormie et à six heures quinze, Bill ouvrit les yeux. Il se leva et marcha jusqu'à la fenêtre pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Le soleil se levait tout juste au-dessus de l'horizon, créant des effets d'ombres et de lumières fort intéressants. Il s'étira et prit le chemin de la salle de bain. Lorsqu'il en revint, Gizella dormait toujours. Faisant le moins de bruit possible, il ouvrit la porte de la chambre, espérant trouver un journal dans le passage. Une copie du journal USA Today avait été déposée à seulement quelques centimètres du seuil. Il s'en empara, retourna dans la chambre et passa rapidement en revue les premières pages. Quelques articles et photos concernant la conférence apparaissaient dans les première, deuxième et troisième pages. La plupart des articles étaient courts, précis et allaient directement au but. L'un d'eux racontait entre autres:

«Hier soir, lors d'une brève conférence de presse tenue au Centre des congrès, Bill Morrison, qui prétend être le dernier prophète, nous a prédit l'arrivée prochaine de l'apocalypse. Il a affirmé qu'il devait absolument se présenter devant les délégués des Nations Unies, pour leur transmettre ce qui sera un avertissement ultime. Devant les doutes émis par les membres de la presse, le prophète y est allé d'une prédiction à court terme, annonçant qu'aujourd'hui même, des pluies torrentielles frapperont l'ensemble de la côte Est des États-Unis,

soit de Miami à New York. Il a ajouté que la Virginie subirait dix tornades consécutives et qu'un tremblement de terre causerait de légers problèmes dans la région de San Francisco. Fait à remarquer, les météorologues prévoient une température idéale pour toute la Floride et la côte Est du pays.»

-Tu es déjà réveillé? bâilla Gizella en s'étirant langoureusement.

Elle se souleva sur son séant pendant que Bill, la contemplant, répliqua:

-Bonjour. Tu es vraiment une très belle femme, mais ça... j'imagine que tu le sais?

Il laissa tomber son journal sur le sol, marcha vers elle et déposa un doux baiser sur son sein gauche tout en empoignant l'autre de la main droite. Elle sourit, sortit du lit et se précipita vers la salle de bain.

-Je reviens tout de suite! signala-t-elle. Ne range surtout pas ton jouet durant mon absence. Il se pourrait que j'aie envie de m'en servir.

Amusé, Bill retourna au lit, s'étendit sur le dos et se couvrit jusqu'au torse. Lorsqu'elle revint, Gizella regarda brièvement vers l'extérieur avant de déclarer:

-Zut, il ne pleut pas! Oh! Bill... je me suis servie de ta brosse à dents. J'espère que tu ne trouves pas cela trop dégoutant?

L'autre ne répondant pas, elle marcha vers lui, retira la couverture et le chevaucha. Du coup, son membre se durcit.

-Voilà ce que je veux... lâcha-t-elle. Un beau jouet masculin au garde-à-vous. Je crois qu'on de-

vrait le mettre là où il doit aller, qu'en penses-tu?

Ils se faisaient face et se regardaient dans les yeux tout en se souriaient. Ils étaient animés par cette intensité qu'éprouvent les nouveaux amants. Elle effectuait un constant va-et-vient, contrôlant à sa guise la profondeur de la pénétration pendant que Bill faisait glisser ses mains sur son corps voluptueux. Il lui caressait les jambes, lui empoignait les seins, descendait ses doigts vers l'entrejambe pour mieux la stimuler. Pour l'un comme pour l'autre, il n'y avait ni retenue ni gêne. Elle voulait l'homme, il désirait la femme. Pour l'un comme pour l'autre, le temps semblait s'être arrêté. Beaux et soucieux de leur plaisir mutuel, ils s'abandonnaient à l'intimité, la sensualité et la sexualité, ne se préoccupant que du moment présent et du synchronisme de leurs corps. Ils atteignirent le septième ciel et exprimèrent leur satisfaction en unissant leurs gémissements. Les yeux dans les yeux, ils devinrent silencieux. Puis Gizella se laissa tomber vers l'avant pour se reposer dans les bras de son partenaire.

Alors qu'il lui caressait les cheveux, Bill se mit à rire. Un peu surprise, elle demanda:

-Pourquoi ris-tu?

-Je viens de remarquer que tu as une tête carrée. Non, mais c'est vrai... le côté arrière de ta tête est carré. Serais-tu de descendance anglaise?

-Non, je ne suis pas Anglaise, mais je sais parfaitement que l'arrière de ma tête est carré. J'aime... je trouve que ça fait différent. Tu n'aimes pas, Monsieur Billy Boy?

-Mais oui, j'aime. Tu veux savoir ce que j'aime vraiment de ton corps?

-Qu'est-ce que tu aimes?

-Tes seins.

-Mes seins? Qu'ont-ils de particulier?

-Tu as quarante-cinq ans, tu es magnifiquement belle, tu as un corps superbe, tu es dans une forme splendide, mais tes seins...

-Tu crois qu'ils sont faux?

-Non, je sais qu'ils sont vrais. Je trouve qu'ils sont vraiment impressionnants... pas trop gros ni trop petits, et très fermes pour une femme de ton âge. Tu as les seins d'une adolescente de seize ans qui serait parfaitement bien développée.

Puisque tout fut dit sous le ton de la gaieté, Gizella poursuivit dans la même veine, en disant:

-Je te remercie, cher Monsieur. Je dois dire que de mon côté, j'apprécie également tes attributs... bien spéciaux.

Elle se retira, sortit du lit et le regarda en ajoutant:

-Cela dit... même si ta virilité vient quelque peu de... s'écrouler!

Elle rit gentiment et retourna à la salle de bain.

-Tu veux quelque chose de particulier pour le petit déjeuner? cria Bill.

-Des œufs, répondit-elle. Des tonnes d'œufs.

Bill appela le service aux chambres pour commander leur repas et ensuite, à la réception pour demander à ce que la valise qui avait été livrée au nom de Gizella, la veille, soit montée à sa chambre. À neuf heures quinze, il alluma le téléviseur. À cette heure, le bulletin de nouvelles, pour la majorité des stations, était déjà passé. Il opta pour la chaîne CSN où quelques hommes discutaient d'un meurtre survenu en Californie quelques années plus tôt.

Gizella revint dans la chambre, vêtue avec l'un des peignoirs de l'hôtel. Elle se rendit devant la grande fenêtre, regarda vers l'extérieur et indiqua :

-Bill... il est passé dix heures et il ne pleut toujours pas. Tout ce que je peux voir d'ici, c'est un beau ciel bleu. Il n'y a aucun nuage!

Ce disant, elle affichait un air quelque peu perturbé. Bill prit place auprès d'elle, plaça son bras droit autour de sa taille et signala :

-De ton point de vue actuel, tu ne peux voir qu'une partie du ciel. Mais si tu te trouvais de l'autre côté de l'hôtel, tu apercevrais de gros nuages noirs. Ils proviennent du nord-est et avancent tranquillement vers nous.

-Tu crois?

-Je ne crois pas, je le sais. Aie confiance, ma jolie tête carrée. Il va bientôt pleuvoir.

Le prophète semblait totalement convaincu de son affirmation.

-Qu'est-ce qu'ils ont dit dans le journal? interrogea Gizella.

Le téléphone sonna. Bill prit l'appel pendant que sa compagne s'empara du quotidien.

-Bonjour, Bill, c'est Peter. As-tu écouté les nouvelles?

-Je n'ai lu que le journal.

-Moi, j'ai lu tous les journaux et écouté tous les bulletins télévisés. C'est le quotidien "The Sentinel" qui transmet le plus de détails au sujet de la conférence.

-Qu'est-ce qu'ils ont dit à la télé?

-Ils ont tout rapporté, Bill. Tu es le scoop du jour! Ton visage est partout!

-Je crois qu'ils en parleront encore plus lorsque les averses débiteront.

-Mais il fait très beau, actuellement. Crois-tu vraiment qu'il va pleuvoir, aujourd'hui?

-Si tu es en mesure de le faire, regarde un peu vers le nord-est...

-Malheureusement, de mon bureau, je ne peux pas. Quels sont tes plans pour aujourd'hui?

-Je vais me reposer un peu et attendre le début de la tempête. Ne t'éloigne pas trop de chez toi, Peter, ce sera bientôt le déluge.

-S'il ne pleut pas, ils vont nous prendre pour des dingos.

-Fais-moi confiance, Peter, et surtout, n'oublie pas ton parapluie.

-Bill... il y a des milliers de personnes qui te cherchent.

-C'est ce que nous voulions, non?

-Je suggère que tu demeures à distance, pour quelques jours. Carl et moi allons nous charger de la presse, des foules et de tout le reste.

-As-tu parlé avec Carl, aujourd'hui?

-Non, pas ce matin. Il dort probablement encore. Qu'est-ce que tu vas faire, aujourd'hui?

-Je ne sais pas encore. Je t'aviserai.

-Alors je te souhaite une excellente journée. Ne te montre pas trop en public. Tu devrais peut-être même te raser la barbe.

-Je vais y penser, mon ami, je vais y penser.

C'est intentionnellement que Bill avait racroché sans avoir parlé de sa rencontre avec Gizella, laquelle lisait toujours le journal.

-Bill, indiqua-t-elle un peu soucieuse, je dois faire un compte rendu au père McLane et je ne sais franchement pas quoi lui dire.

-Tu n'as qu'à lui dire la vérité!

-Si je lui fais part de ce que je crois, il va me retirer de cette mission. Et s'il pleut aujourd'hui, comme tu l'as prédit hier, ils mettront d'autres personnes à tes trousses.

Elle devint songeuse et Bill silencieux. Au même moment, le commis affecté au service aux chambres frappa à leur porte. Après lui avoir ouvert, Bill le laissa entrer et installer le chariot contenant les petits déjeuners au centre de la chambre. L'homme examina le visage du chambreur et s'apprêtait à quitter lorsqu'un autre employé de l'hôtel se présenta avec en main, la valise de Gizella. Lui aussi lança un regard inquisiteur vers le client.

-As-tu remarqué la façon dont ces deux hommes te regardaient? fit Gizella après leur départ.

-Oui. Je crois qu'il serait préférable que nous quittions cet hôtel au plus vite.

Ils mangèrent sans mot dire jusqu'à ce que Gizella brise le silence en annonçant de façon décisive:

-Je vais appeler l'évêque. Ce sera plus facile, pour moi, de parler avec lui qu'avec le père McLane. Je vais lui dire que je suis parvenue à te séduire et que pour l'instant, je ne sais trop si tu es un prophète, un charlatan ou un cinglé aux prises avec des hallucinations. Je vais lui téléphoner tout de suite. En principe, je ne devrais pas le faire devant toi, mais pour te prouver ma loyauté, je vais lui parler en ta présence.

-Je peux m'éloigner, si tu préfères...

-Non, je t'en prie... reste. Je vais mettre le téléphone sur haut-parleur. Ainsi, tu pourras tout entendre. Mais peu importe ce que je dirai, je ne

veux surtout pas que ça te froisse.

-Ça ne risque pas.

Sans plus attendre, Gizella composa le numéro. Le révérent Ballard lui répondit.

-Sœur Gizella! s'exclama-t-il. Comment allez-vous, ce matin? Les prêtres m'ont signifié que vous êtes arrivée à prendre la situation en main?

-Précisément, Révérent.

-Voilà qui est bien. Le père McLane est actuellement dans mon bureau. Nous parlions justement de vous. Nous sommes tous deux en ligne. Je présume que personne d'autre ne peut nous entendre?

-Sauf vous et le père McLane... du moins je l'espère.

-Nous vous entendons très clairement! l'assura McLane. Nous parlions d'une personne qui ne serait pas censée entendre cette conversation.

-Mais je sais parfaitement ce que le révérent voulait dire, Mon Père, je ne faisais que plaisanter.

-Je vois, fit l'évêque, je vois...

Le silence régna durant quelques secondes alors que McLane et Ballard se regardaient l'un l'autre. De son côté, Gizella fixait Bill, qui lui, s'était déplacé vers la fenêtre, l'air de s'intéresser à quelque chose.

-Et alors, Sœur Gizella? demanda le père McLane. Quelle est votre opinion concernant notre soi-disant prophète?

-À vrai dire, je ne sais trop ce que je dois en penser, Mon Père.

-En tout cas, reprit l'évêque, les journalistes ont été drôlement impressionnés. Est-ce que vous avez écouté les nouvelles?

-Oui, j'ai écouté, et comme vous le savez, j'étais présente à la conférence.

-Vous devez sûrement avoir une opinion, alors?

-Ma première opinion est que ce monsieur a passé un peu trop de temps au soleil. Peut-être bien que ça l'a quelque peu affecté...

-Mais que penser des guérisons qu'on lui a attribuées? questionna l'évêque. On a officiellement confirmé qu'il a guéri le petit-fils du juge Stewart.

-Je sais, répliqua Gizella. C'est pourquoi je pense qu'il a un don pour l'hypnotisme. Il prépare peut-être une escroquerie.

-Avez-vous passé la nuit à ses côtés? demanda le père McLane.

-C'est bien ce que vous vouliez, n'est-ce pas? Ça n'a pas été très difficile. L'homme est plutôt impressionnable et facile à séduire. Vous aviez raison... un véritable coureur de jupons!

En entendant ces mots, Bill se retourna vers son amante qui d'un air moqueur, lui sourit. Soudain, un violent coup de tonnerre se fit entendre. En signe de victoire, elle leva la main.

-Est-il vrai qu'il a prédit de la pluie pour aujourd'hui? interrogea l'évêque.

-Oui, c'est exact et d'ailleurs, je viens tout juste d'entendre un coup de tonnerre. J'imagine qu'il avait raison, mais je suis persuadée que ce n'est qu'une coïncidence.

-Je ne sais pas, douta McLane. Il devait pourtant faire beau, aujourd'hui. Il a aussi affirmé qu'il y aurait des tornades en Virginie...

-Oui, dix tornades, valida Gizella.

-Mais... si les averses se poursuivent durant huit heures, alors? continua le Père McLane.

-Et s'il y a réellement des tornades en Virginie, ajouta l'évêque, et un tremblement terre à proximité de San Francisco?

-Que voulez-vous que je fasse si jamais ses pronostiques se confirment? chercha à savoir Gizella?

-Nous ne le savons pas encore, répondit le père McLane. Pour le moment, ne le quittez pas d'une semelle et rappelez-nous vers la fin de la journée.

-C'est bon. Je vous rappelle plus tard. Dieu vous bénisse et passez une bonne journée.

-Que Dieu vous bénisse également, rétorqua l'évêque.

Gizella rangea son cellulaire dans son sac à main, l'air préoccupé. Bill s'approcha d'elle et dit:

-Eh bien... votre rapport est fait, ma chère Sœur! Si nous décidions maintenant de ce que nous allons faire aujourd'hui?

-Bill... j'ai entendu le tonnerre et je vois de gros nuages noirs qui approchent.

-Mais oui, je le sais! Pourquoi? Tu avais des doutes?

-Puisque la pluie est bien réelle, il est fort probable que tes autres prédictions se réalisent également...

-N'aie crainte... elles se réaliseront.

-Dans ce cas, on doit disparaître. Je ne crois pas que McLane ait cru tout ce que je lui ai dit. Il est loin d'être idiot et il y a de fortes chances pour qu'il devine mes intentions. On doit partir et vite. Est-ce que tu as une voiture?

-Oui, elle est garée dans le stationnement de l'hôtel.

-Je suggère que nous la laissions ici. Je ne

serais pas surprise si les prêtres reprenaient leur surveillance. S'ils voient ta voiture, ils vont peut-être présumer que nous sommes encore ici.

-Il pleut de plus en plus, constata Bill. Sûrement que cette température va les retarder. Bouclons nos valises et partons. Nous prendrons un taxi.

-Il leur sera facile de retracer un taxi et de découvrir le lieu de notre destination, signala Gizella, très facile, même...

-Alors nous n'avons qu'à prendre différents taxis et nous rendre en différents endroits.

-Ça ne fera que les ralentir...

Bill haussa les épaules et affirma candidement:

-Bien... pour le moment, c'est ce que nous nous devons de faire. Lorsqu'on sera sur la route, nous établirons un nouveau plan. Non, mais... regarde comme il pleut!

-Et par ta faute! pouffa Gizella, amusée par l'attitude insouciante de son compagnon. Pourquoi ne pas avoir commandé une tempête de neige? Cela aurait été encore beaucoup plus impressionnant.

-Mais pourquoi n'y ai-je pas pensé!

-Ma valise est déjà prête. Le temps de m'habiller et je suis prête à partir.

-Je vais faire de même. Soit dit en passant, au moment du départ, il vaudrait mieux éviter de traverser le hall. Je pense qu'il serait préférable de ne pas prévenir la réception que nous quittons l'hôtel.

-Bonne idée. Tu m'as dit que la chambre était au nom de Carl, pas vrai? En ce cas, il est possible qu'il reçoive une visite peu agréable. Il devra par contre annuler la réservation de la chambre s'il ne tient pas à recevoir une facture trop salée.

-Je vais aviser Peter. Carl et lui sauront parfaitement régler les problèmes. Ils n'auront qu'à

dire qu'ils ignorent où je me trouve. D'ailleurs, comment le sauraient-ils puisque nous ne le savons pas nous-mêmes!

-Je suis prête; mais pas toi, à ce que je vois! lança Gizella d'un ton rigolo. Vaut mieux que tu le saches maintenant; je déteste attendre après un homme.

-C'est que ma chère, j'ai décidé de me raser, l'informa Bill du tac au tac. Non seulement je serai moins reconnaissable, mais j'aurai l'air plus jeune.

Ce dernier commentaire ne manqua pas de faire sourire Gizella qui souleva les épaules et tourna les yeux. Bill lui adressa une grimace avant de lui promettre qu'il n'en avait que pour très peu de temps. Après quelques minutes, il s'exhiba devant elle avec son nouveau visage imberbe.

-Alors... que penses-tu de mon nouveau style?

-C'est différent! répondit Gizella, à la fois souriante et pensive. Tu as l'air plus jeune, mais ne ressembles plus vraiment à un prophète. Je dois toutefois t'avouer que la barbe va me manquer.

-Pourquoi?

-J'ai bien aimé les petits chatouillements érotiques qu'elle m'a procurés hier soir...

-Je vois, mais... la sécurité avant la jouissance, ma belle!

-Dépêchons-nous, il faut partir! fit Gizella d'un ton autoritaire.

-Je ne te connais que depuis quelques heures et voilà que tu te comportes déjà comme une épouse!

-Voudrais-tu que je t'aide à ranger tes affaires dans la valise?

-Non, j'ai terminé. Et toi? Tu n'es pas encore

maquillée?

-Je ne porte que très peu de maquillage, Bill.
Je suis censée être une nonne, après tout, non?

-Je suis prêt, ma Sœur, alors allons-y!

-Montrez-moi le chemin, Monsieur le prophète!

Une fois dans le passage, Bill suggéra:

-Nous allons rester sur cet étage jusqu'à ce qu'on atteigne la section réservée aux salles de conférences qui se trouvent à l'autre extrémité de l'hôtel. De là, nous prendrons un ascenseur pour descendre au premier niveau.

-Bonne idée, mais avec cette mauvaise température, j'espère que nous n'aurons pas de mal à trouver un taxi.

Ils firent exactement comme prévu et la chance aidant, trouvèrent une petite navette garée à la sortie de la section réservée aux salles de conférences. Puisqu'elle était mise à la disposition des congressistes souhaitant se rendre à l'aéroport international d'Orlando, ils montèrent à bord. Dès qu'ils y furent Bill marcha en gardant la tête basse tandis que Gizella saluait au passage tous les gens qu'elles croisaient, donnant ainsi l'impression de les connaître. À l'aéroport, les deux sortirent du véhicule après qu'il se soit arrêté devant les portes permettant d'accéder aux comptoirs d'American Airlines.

-Nous y sommes! s'exclama Gizella. On fait quoi, maintenant?

-Nous allons traverser l'aéroport, proposa Bill, et nous rendre de la zone A à la zone B. De là, nous prendrons un taxi.

-Bonne idée! Le chauffeur croira qu'on sort tout juste d'un avion.

Quelques minutes plus tard, ils prirent place dans un taxi.

-Conduisez-nous au Fashion Square Mall d'Orlando, commanda Bill au chauffeur de race noire.

-Sans problème. Quelle entrée voulez-vous?

-L'entrée principale sur Colonial, s'il vous plaît.

-Tu sembles bien connaître cette ville, chuchota Gizella à l'oreille de son acolyte. Est-ce que tu es né ici?

-Je suis né en Californie, mais j'habite près d'ici depuis quelques années.

-C'est terrible toute cette pluie! se plaignit le chauffeur qui s'exprimait avec un fort accent jamaïcain.

-À qui le dites-vous! l'approuva Bill. Prenez tout votre temps et surtout, conduisez prudemment.

-Ne vous inquiétez pas, Monsieur, j'ai beaucoup d'expérience. Je vais vous conduire à destination sains et sautes. Dites donc... votre visage m'est familier. Seriez-vous déjà monté à bord de mon taxi?

-Beaucoup de gens me passent ce genre de remarques... j'imagine que je dois ressembler à quelqu'un de populaire.

Moins d'une demi-heure plus tard, le couple faisait son entrée dans le centre commercial.

-Jusqu'à maintenant, tout va bien, signifia Gizella. Quelle est la prochaine étape, Monsieur le prophète?

-Je ne sais pas encore, ma bonne Sœur. On n'a qu'à suivre le vent. Voudrais-tu manger quelque chose?

-J'aimerais bien un café.

-Près de l'entrée nord du centre, il y a un bon petit restaurant. Viens... suis-moi.

Chemin faisant, Bill s'acheta une casquette de baseball et des verres fumés.

-Voilà qui est parfait! rigola Gizella. Ton nouveau look me renverse complètement!

-Tu es vraiment incorrigible!

Ils traînèrent leurs valises jusqu'au bistro où ils s'installèrent confortablement.

-Je pense que les plans A, B et C ont été bien exécutés, dit Bill. Maintenant, il faut établir notre plan D.

-Bien... répliqua Gizella, je crois...

-Excuse-moi! l'interrompit Bill. Regarde la télé... juste derrière toi, au-dessus de ta tête...

Le volume étant très bas, ni l'un ni l'autre n'était en mesure d'entendre les commentaires de l'annonceur. Mais les images diffusées leur permettaient d'observer les scènes de désastres laissées après le passage de violentes tornades.

-Pauvres gens, émit Gizella.

-Personne ne sera blessé, la rassura Bill. Seuls des biens appartenant à de grosses corporations seront détruits. Pour revenir à notre problème, continua-t-il, je pense qu'on devrait se trouver un petit hôtel et demeurer à Orlando, ce soir. Si tes petits amis nous recherchent réellement, je pense qu'ils vont surtout surveiller l'aéroport.

-Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

-Ah non? Et pourquoi?

-Parce qu'ils vont vérifier directement avec les compagnies aériennes. Moi, si je te cherchais, tu n'arriverais pas à me déjouer aussi facilement.

-Hum... tu as peut-être raison. Alors, trou-

vons une autre idée.

Tous les deux regardèrent par la fenêtre. Il pleuvait des clous et l'eau s'accumulait partout dans le stationnement. À nouveau. Ils se tournèrent vers le téléviseur pour constater que les scènes de catastrophes se multipliaient.

-J'ai une idée, soumit Bill. On va prendre un autre taxi et cette fois, c'est à l'aéroport de Sanford que nous irons. Tu as ton passeport avec toi?

-Oui, j'ai un passeport canadien.

-Il sera sûrement accepté. Nous prendrons le premier vol en partance pour l'une des îles des Caraïbes. Il n'est que midi. On peut encore attraper un vol.

-Même avec cette température?

-On peut au moins essayer. Si on ne peut pas s'envoler de Sanford, on trouvera un autre plan.

-On peut toujours essayer. Je crois qu'on arrivera au moins à semer la confusion. Sanford... je ne connais pas cette ville. C'est loin?

-Pas vraiment. Environ vingt-cinq miles.

Ils prirent un autre taxi et arrivèrent au petit aéroport de Sanford moins d'une heure plus tard. Le tableau affichant les départs n'offrait aucun vol en direction des îles. Ils remarquèrent toutefois que la compagnie Allegiance Air Line offrait des vols en direction de Plattsburgh et New York. Le départ pour Plattsburgh était prévu pour trois heures trente.

-Tu es déjà allé à Montréal? demanda Gizella.

-Non... est-ce que je devrais?

-Montréal ne se trouve qu'à environ cent kilomètres de Plattsburgh. C'est un endroit très intéressant. C'est une ville flamboyante, pleine de vie et

remplie d'excellents restaurants.

-Dans ce cas, allons à Montréal!

-J'aime la façon dont tu t'adaptes. Tu vas vraiment aimer cette ville.

-Je te l'ai dit tout à l'heure... il faut suivre le vent.

-Dès que nous aurons nos billets, je vais faire des arrangements pour qu'on vienne nous chercher à l'aéroport de Plattsburgh. Est-ce que tes... tempêtes vont nous suivre jusqu'à là-bas?

-Je ne crois pas, non. En fait, il fera très beau à Plattsburgh. Est-ce que tu as des amis, à Montréal?

-C'est là que j'habite.

-À ce que je vois, tu as habité un peu partout, pas vrai?

-Presque. Mais tu devrais le savoir, non? N'as-tu pas lu l'histoire de ma vie dans mon âme?

Cette dernière phrase fut dite d'un ton jovial, non amer. L'ignorant, Bill poursuivit:

-Je ne pense pas qu'il serait prudent de rester chez toi.

-Tu as raison. Ce ne serait effectivement pas très brillant. D'autant plus qu'ils savent où j'habite. On pourrait louer un petit appartement ou rester quelques jours chez des amis à moi?

Une fois à Plattsburgh, Bill se servit d'un téléphone payant pour passer un coup de fil à Peter et lui demander d'annuler la chambre au Hyatt Regency et de le tenir au courant de la situation. Il se garda toutefois de lui révéler l'endroit où il se trouvait et de lui parler de Gizella.

-Tu as bien fait de partir, convint Peter. Depuis que tes prédictions météorologiques se sont

avérées fondées, tout le monde essaie de te contacter. Carl semble très bien gérer la situation. En fait, il devient de plus en plus populaire. Alors... quand aurai-je à nouveau de tes nouvelles?

-Très bientôt, répondit Bill.

-Mon père m'a fait savoir qu'il entendait contacter notre sénateur pour lui demander d'établir un contact avec les Nations Unies. À la suite de tes dernières prophéties, je ne crois pas que quiconque puisse encore douter de toi.

-Voilà qui est bien! Sauf avis contraire de ta part, je vais demeurer incognito jusqu'à ce que j'obtienne l'autorisation de me présenter devant les Nations Unies.

-C'est une sage décision. Il est sans doute préférable que je ne sache pas où tu te trouves. Pour connaître la suite des événements, tu n'auras qu'à communiquer avec moi ou consulter les journaux.

-D'accord, Peter. Dis donc... nous devrions tous les deux nous procurer un petit cellulaire avec du temps d'antenne prépayé. Cela nous permettrait de communiquer ensemble de façon plus sécuritaire.

-Bonne idée. Je vais faire l'achat du mien aujourd'hui même. Je te ferai connaître mon numéro lors de ton prochain appel. Cela dit, comment vas-tu? Est-ce que tu es seul?

-Je ne suis jamais seul, Peter. La Vie m'accompagne toujours et très bientôt, je serai dans les bras d'une jolie femme.

-Carl a bien raison... tu es un prophète complètement tordu.

-Chaque fois que nous communiquerons par le biais de nos nouveaux cellulaires, précisa Bill, n'oublie pas d'effacer mon numéro après notre conversation.

-Bien sûr. De cette façon, si jamais quelqu'un

devait s'emparer de mon téléphone, il lui sera impossible de retracer tes appels.

-Je ferai la même chose. En passant, Peter, je tiens à te remercier pour ton aide. Je te donnerai de mes nouvelles très bientôt et d'ici là, salue Carl pour moi. Dis donc... comment va ton fils?

-Sa santé s'améliore de jour en jour; merci. Oh... j'oubliais... l'homme chargé de réparer ton voilier m'a téléphoné. Je lui ai dit de procéder le plus rapidement possible et je lui ai fait parvenir un chèque au montant de cinquante mille dollars.

-Excellent! Merci Peter. Je te rappelle dans quelques jours.

Après qu'il eut raccroché, Gizella lui signifia:

-Pendant que tu discutais avec Peter, j'ai pu repérer mes amies.

Deux femmes dans la quarantaine se tenaient effectivement près d'elle. Sans plus tarder, elle procéda aux présentations.

-Bill, je te présente Francine.

-Bonjour, Francine, sourit Bill en lui tendant la main.

-Heureuse de vous rencontrer, Bill.

-Et voici Pauline, continua Gizella.

-Salut Pauline.

-Salut Bill.

À la suite de ces brèves présentations, le petit groupe s'empressa de quitter l'édifice central de l'aéroport pour se diriger vers le stationnement. Marchant côte à côte, Bill et Gizella suivaient les deux femmes qui transportaient chacune une valise. Loin d'être insensible à leurs charmes, Bill se plaisait à admirer leurs postérieurs. Les dames en ques-

tion étaient toutes deux fort séduisantes.

-Je vois très bien ce que tu regardes, lui murmura Gizella, mais ne te fais surtout pas d'illusion... elles sont lesbiennes.

-Hum... quel dommage! rétorqua Bill en adoptant la mine d'un enfant gâté qui aurait perdu son jouet favori.

Les entendant rire, Francine se retourna vers eux pour demander:

-On peut savoir ce qui vous fait rire?

-Bill est en pâmoison devant vos petits culs.

-Je vois, fit Pauline. Et qu'est-ce qu'ils ont de si drôle, nos petits culs?

-Je lui ai dit qu'ils m'attiraient également, précisa Gizella.

Francine et Pauline étaient plus que plaisantes à regarder. Elles possédaient toutes deux un charme indéniable. D'une grandeur d'environ un mètre soixante-dix, elles étaient minces et élancées. Francine affichait quelques kilos de plus que Pauline, mais ce surplus de poids était reparti aux bons endroits. Elle avait de longs cheveux bruns qui lui arrivaient à mi-dos tandis que les cheveux de Pauline étaient noirs et courts. Souhaitant établir une distance entre elle et ses amies, Gizella ralentit la cadence et obligea Bill à faire de même.

-Je veux que tu saches que je ne leur ai rien dit à ton sujet. Elles ne savent donc pas qui tu es ni ce que tu fais.

-Tu as bien fait, je crois que c'est préférable ainsi.

-Je leur ai seulement dit que tu étais jadis médecin pour l'armée américaine et que tu es maintenant à la retraite. J'ai ajouté que tu rêvais de faire

le tour du monde sur ton voilier, mais que ton bateau avait besoin de réparations et que je t'ai rencontré en Floride à l'occasion d'une conférence à laquelle nous avons tous les deux assisté. Enfin, j'ai mentionné que tu étais un amant fabuleux et que nous avons décidé de passer un peu de bon temps ensemble.

-Je suis content de savoir que tu leur as mentionné que j'étais un bon amant...

-J'ai menti sur ce point, indiqua Gizella en lui adressant un petit sourire narquois. Il fallait bien que je leur raconte quelque chose...

Quelques minutes plus tard, ils montèrent à bord d'une petite SUV noire. Pauline s'installa derrière le volant. Ils franchirent les douanes canadiennes sans aucun problème et suivirent la route en direction de Montréal. À quelques kilomètres de la grande ville, ils arrêterent dans la petite municipalité de La Prairie pour se sustenter dans un restaurant que Francine aimait beaucoup. Suivant la recommandation de Gizella, Bill commanda un met typiquement québécois, soit un sandwich à la viande fumée, mieux connu sous le nom de smoked meat. Savourant ce met pour la toute première fois, Bill ne put faire autrement que de saliver lorsque la serveuse déposa le plat devant lui.

-Pourrais-je savoir où nous habiterons à Montréal? demanda-t-il entre deux bouchées.

-Ce soir, vous pourrez dormir chez nous, l'informa Francine.

-Francine et Pauline habitent sur le Plateau Mont-Royal, dit Gizella. C'est l'un des quartiers les plus animés de Montréal. Un peu vieillot, mais chic et branché. Plusieurs artistes et amateurs d'art habitent ce secteur de la ville. De l'extérieur, les mai-

sons semblent un peu vieilles, mais la plupart ont été rénovées et présentent un intérieur vraiment somptueux.

-On y trouve aussi plusieurs boutiques et d'excellents restaurants, ajouta Pauline. Les soirées sont remplies d'activités diverses.

-De la façon dont vous en parlez, j'ai bien hâte de découvrir votre ville! répliqua Bill.

-Comment aimes-tu ton smoked meat? s'enquit Francine.

-J'aime beaucoup, c'est vraiment délicieux. Ça me rappelle un peu le sandwich au pastrami, mais en bien meilleur.

-Si tu aimes la bonne chère, signala Pauline, Montréal aura pour toi des airs de paradis.

-J'aime la bonne chère dans tous les sens du mot! déclara Bill d'un air taquin.

Cette remarque, qui se voulait drôle, ne manqua pas faire rire les quatre nouveaux amis.

Chapitre 28

Assurément demain: Montréal

Arrivant par la Rive-Sud du Saint-Laurent, ils empruntèrent le pont Champlain pour traverser le fleuve et gagner Montréal. De là, ils pouvaient admirer les splendeurs de la ville. En cette belle soirée, la vue était magnifique. À la sortie du pont, ils prirent la direction nord. Le Mont-Royal et les grands édifices dominaient fièrement cette métropole en pleine expansion et regorgeante de vie.

-Cette ville semble immense, constata Bill. Depuis combien de temps existe-t-elle?

-Montréal a été fondé en 1642 par Le Sieur de Maisonneuve, l'informa Pauline.

-La ville a près de 400 ans, ajouta Gizella.

-Après Paris, poursuivit Pauline, Montréal est la deuxième plus grande ville francophone au monde.

-Impressionnant, dit Bill. Et vous, les filles... à combien de kilomètres du centre-ville demeurez-vous?

-À peine quelques kilomètres, répondit Pauline. Le Plateau Mont-Royal se situe au nord de notre situation actuelle et à l'est de la montagne.

Moins de vingt minutes plus tard, soit aux environs de vingt-deux heures, ils atteignirent enfin le Plateau Mont-Royal. À première vue, Bill était plus ou moins impressionné, mais se ravisa rapidement lorsque la voiture s'engagea sur l'Avenue Mont-Royal. Joliment éclairée de chaque côté, elle était bondée de gens. Les restaurants, bars et cafés-terrasses étaient tous remplis au maximum de leur capacité. Bill aima tout de suite l'image parfaite de

cette fameuse «joie de vivre» qui a toujours animé les francophones.

-Mais c'est super! s'exclama-t-il. Votre ville semble très vivante!

-Que oui! rétorqua Francine. Il y a des activités de toutes sortes, à Montréal... culturelles, scientifiques, sportives et aussi, plusieurs grands spectacles. La ville se divise en plusieurs sections et le Plateau Mont-Royal est le district que nous préférons.

-Parmi les autres districts, enchaîna Pauline, il y a le Quartier latin, la Petite Italie, le Quartier des Anglais et le Quartier chinois. L'un des plus visités par les touristes est certainement le Vieux-Montréal.

Après un bref silence, Pauline dit encore:

-J'imagine que vous êtes tous les deux très fatigués? Si vous ne l'êtes pas, moi je le suis. Je suggère donc que nous allions directement à la maison. Vous aurez tout le loisir d'explorer la ville demain.

-Je suis d'accord, approuva Gizella.

-Mais moi, j'étais prêt à fêter! plaisanta Bill. Mais vous avez raison. On fera la fête demain.

Lorsque la voiture arriva à l'intersection de la rue Saint-André, Pauline tourna à gauche. Elle roula vers le nord durant moins d'une minute avant de se garer en bordure de la rue. Après avoir éteint le moteur, elle pointa une maison en pierres grises.

-Voilà notre demeure! annonça-t-elle.

Construites en briques rouges ou en pierres des champs, toutes les maisons de ce quartier se ressemblaient. Gizella, Pauline et Bill s'emparèrent des valises pendant que Francine marchait vers la

maison pour déverrouiller la porte.

-Bienvenue chez nous! lança-t-elle.

-Merci, répliqua Bill. Je suis heureux d'être ici. Ta copine et toi êtes très gentilles.

L'intérieur de la maison était frappant. On y trouvait des couleurs très vives, des meubles en bois foncé hors prix et de magnifiques toiles peintes à l'huile. Un piano à queue, un grand lustre et des lampes fixées au mur rehaussaient le décor. Quant au salon, il était à couper le souffle, tellement son ameublement impressionnait.

-C'est magnifique! lâcha Bill. Vous avez vraiment très bon goût.

-Merci, fit Pauline.

-Vraiment gentil de ta part, laissa entendre Francine.

-Attends de voir le reste de la maison, continua Gizella. Où allons-nous dormir?

-Dans ta chambre habituelle, indiqua Pauline, au troisième.

-Super! J'adore cette chambre!

-Bill dormira-t-il avec toi ou devons-nous lui préparer une chambre? s'enquit Francine avec un petit sourire narquois.

-Je ne sais pas, fit mine d'hésiter Gizella. Qu'est-ce que tu en penses, Bill? Est-ce qu'il te reste suffisamment de testostérone pour passer une autre nuit dans mes bras?

-Tu peux toujours me mettre à l'épreuve si tu veux! rigola Bill.

-Gizella, lança Pauline, ce que tu peux être vilaine!

-Tout à fait scandaleuse! pouffa Francine.

Après avoir bien ri, les deux hôtesse condui-

sirent leurs invités à la chambre du troisième étage. Gizella avait bien raison. Là aussi, la décoration était sublime. La chambre qu'occuperaient Bill et Gizella offrait un décor tout à fait unique avec ses meubles Louis XIV, ses vieux tableaux français, ses lumières tamisées et les lourds rideaux rouges. Une tapisserie en tissu rouge recouvrait l'ensemble des murs. Des dessins étaient gravés sur le plafond blanc et le plancher était recouvert d'un épais tapis rouge et noir. Un lit queen muni d'un grand appui-tête en bois de cerisier trônait au centre de la pièce. L'ameublement était complété par une petite table en bois et deux chaises assorties.

-Au risque de me répéter, dit Bill, c'est... magnifique!

-La salle de bain se trouve de l'autre côté du vestibule, lui précisa Pauline.

-Prenez le temps de vous rafraîchir, suggéra Francine, et ensuite, si vous souhaitez nous rejoindre au salon pour prendre un verre en notre compagnie, vous serez les bienvenus.

-Sauf si vous vous sentez trop fatigués... soumit Pauline.

-Il nous fera plaisir de prendre un verre en votre compagnie, agréa Bill. Mais pour le moment, je crois que vous méritez toutes les deux que je vous embrasse et que je vous prenne dans mes bras.

Joignant le geste à la parole, il se dirigea vers les deux femmes, les attira tour à tour contre lui et posa un gentil baiser sur le front de chacune.

-Voilà qui est bien! J'aime voir mes amis briser la glace! déclara Gizella en souriant.

Francine et Pauline descendaient déjà les escaliers lorsqu'elle ajouta:

-Hey... Pauline? J'aurai quelque chose à te suggérer...

Voyant sa copine rejoindre les deux autres dans l'escalier, Bill s'approcha de la porte pour épier la conversation. D'abord, il les entendit rigoler et ensuite, l'une des hôtesse dit:

-Si tu veux. Oui, on pourrait s'amuser un peu...

Quand Gizella revint vers lui, Bill, curieux, chercha à connaître la teneur de leur petite discussion.

-Simplement du potinage entre filles, se contenta de lui répondre Gizella. Mais n'aie crainte... tu sauras bientôt ce dont il était question.

-Dis-moi, demanda Bill, comment ces filles sont-elles parvenues à s'offrir une telle maison? Elles proviennent d'un milieu riche, ou quoi?

-Non, je ne crois pas.

-Tu les connais depuis longtemps?

-Oh... depuis environ trois ans.

Devant tant de questions, Gizella se tourna vers Bill de façon à lui faire face puis lui adressa un joli sourire inquisiteur.

-Serais-je en train de subir un interrogatoire au sujet de mes amies? interrogea-t-elle.

-Non, pas du tout, se défendit Bill en l'embrassant sur le front. Quoique... je dois admettre que je suis un peu intrigué.

Gizella recula de quelques pas et répliqua:

-J'avoue qu'elles sont un peu particulières et que le décor de leur maison n'est pas conventionnel, mais...

-Mais?

-Disons qu'il convient parfaitement au style de profession qu'elles exercent.

-Et quelle est cette profession?

-Dans leur cas, expliqua Gizella, on pourrait davantage parler de vocation que de profession. Cela dit... pourquoi toutes ces questions? Avec tes dons de prophète, tu devrais être en mesure de connaître les réponses.

Après cette dernière phrase, elle lui tourna le dos pour se saisir d'une valise. Elle s'apprêtait à l'ouvrir quand Bill ajouta:

-Ma curiosité personnelle n'est d'aucun intérêt pour La Vie. Lorsque ce n'est pas essentiel, je ne reçois aucune assistance.

À son tour, il entreprit d'ouvrir l'une de ses valises. Posant son regard sur lui, Gizella confessa:

-Je dois admettre que je suis un peu confuse.

-Que veux-tu dire?

-Tu peux prophétiser les grands désastres, la fin de l'humanité et guérir les gens, mais...

-Mais?

-Tu es... comment dire...? Tellement nonchalant lorsqu'il s'agit de ta vie personnelle.

Bill s'approcha d'elle et expliqua:

-Tu sais, nous devons tous mourir. Aujourd'hui... demain... ou plus tard... je ne serai plus là. Entre-temps, je dois apprécier chaque jour qui m'est accordé.

-Après ta mort, que voudrais-tu qu'on écrive sur ta pierre tombale?

-Attends voir... je dirais... «J'espère que les sales petits vers apprécient le goût de ma chair.»

-C'est dégoûtant!

-Je veux vivre chaque jour qui me reste à vivre avec le sourire aux lèvres. Je veux profiter de chaque moment et expérimenter le plus de choses possible.

-Je comprends. Je dois dire que je partage ton opinion. Tu es un homme vraiment remarquable, Monsieur le Prophète.

Bill l'enlaça et l'embrassa longuement.

-Et toi, ma chère Sœur, tu es une femme extraordinaire.

À nouveau, ils s'embrassèrent, jusqu'à ce que Gizella abandonne leur étreinte pour dire:

-Quoi qu'il en soit, tu vas bientôt découvrir tout ce que tu veux savoir concernant mes deux amies.

Tout en se déshabillant, elle précisa:

-Je suggère que tu te déshabilles et que tu enroules cette serviette autour de ta taille.

Riant devant l'expression étonnée de son compagnon, elle ajouta:

-Tout ce que je peux dire, mon ami, c'est que tu vas bientôt vivre l'un des plus beaux moments de ta vie.

-Hum... Je crois que je commence à comprendre...

-Tu es peut-être sur la bonne piste, mais attends de voir... la surprise que nous te réservons dépassera de loin tout ce que tu peux imaginer.

-Et tu appelles leur profession une vocation?

-Mais pourquoi pas? Il s'agit, pour elles, d'une vocation dont le but consiste à procurer du plaisir à leurs invités tout en remplissant leur comp-

te bancaire.

Une fois nu, chacun passa une grande serviette autour de sa taille.

-Tu ne recouvres pas tes seins? interrogea Bill un peu surpris.

-Mais pourquoi? répondit Gizella en haussant les épaules et en lui adressant un clin d'œil. Tu as déjà vu mes nichons et elles en ont également. Plus gros que les miens, d'ailleurs...

-Elles t'ont déjà vue nue?

-Absolument! Allez... suis la bonne sœur que je suis et cesse de poser autant de questions. L'heure est à l'amusement et à la détente.

Cela dit, elle saisit la main de son amant et l'entraîna vers l'escalier.

-Ainsi donc, ma nouvelle amie m'a entraîné chez des filles de joie?

-Tu as en partie raison. Mais sache qu'elles ont une excellente réputation auprès de leurs clients réguliers.

-Ce sont vraiment des prostituées?

-Pas vraiment. Elles offrent des traitements et des bains corporels, des massages... elles proposent aussi aux couples des rencontres dont le but est de stimuler leur sexualité.

-Ne m'as-tu pas dit qu'elles étaient lesbiennes?

-Oui, elles le sont!

Gizella s'arrêta, fit face à son interlocuteur qui se trouvait deux marches derrière et indiqua:

-Tu vois... Pauline et Francine travaillent toujours ensemble. Elles accueillent un ou deux couples à la fois et autant en présence qu'avec

l'assistance des participants, elles procurent à chacun un traitement qui va le conduire au septième ciel.

-Je vois...

-Maintenant, suis-moi. Tu verras... L'univers d'Éros t'ouvre ses portes.

-Montre-moi le chemin.

Rendu au premier étage, Gizella guida son ami vers une porte ingénieusement bien dissimulée et sise tout au bout du salon. Pour accéder à l'entrée et ouvrir ladite porte, elle dut appuyer sur un déclencheur, histoire d'activer le déplacement d'une bibliothèque contenant plusieurs étagères remplies de livres. Ceci fait, le couple descendit un escalier. De petites lumières rouges installées de chaque côté des marches indiquaient le chemin à suivre pour franchir le seuil d'une pièce fort peu éclairée. Il était pratiquement impossible d'en contempler le décor ou les meubles qui la composaient. Seules quelques lumières rouges finement dissimulées permettaient d'y voir quelque chose. Ils se trouvaient bien sûr dans le sous-sol de la maison. Une musique française, douce et romantique à souhait, venait parfaire l'ambiance. Toujours en suivant son guide, Bill traversa la pièce qui débouchait sur une nouvelle porte. À l'intérieur de la chambre qui se trouvait de l'autre côté, Francine et Pauline les attendaient. La noirceur était telle, qu'il était impossible de les voir.

-Bienvenue dans notre chambre de traitements et douche, lança l'une d'elles.

-Veuillez me remettre vos serviettes, réclama l'autre voix.

-Bon... d'accord... si vous voulez!

Grâce à une rangée de lumières rouges de

faible intensité et fixées au sol, Bill vit Pauline s'emparer de sa serviette pendant que Francine faisait de même avec Gizella. Le couple fut ensuite entraîné vers les deux tables de massage installées au centre de la chambre. Pauline invita Bill à s'étendre à plat ventre sur l'une d'elles et Francine pria Gizella de s'installer sur la deuxième.

Les tables étant situées à proximité l'une de l'autre, Gizella put étirer une main pour prendre celle de son voisin.

-Bon bain et bon massage, mon ami! murmura-t-elle.

Bill remarqua que les deux hôteses étaient aussi nues. Sans mot dire, chacune décrocha un tuyau d'arrosage fixé au plafond. Francine dirigea un fort jet d'eau chaude vers Gizella tandis que Pauline offrait le même type de traitement à Bill. Par la suite, les invités virent la partie arrière de leur corps se faire recouvrir à l'aide d'une mousse savonneuse et parfumée.

-Hum... émit faiblement Bill. Quelle bonne odeur.

Pauline le frotta, le lava et caressa son corps sans omettre aucune partie. Elle le touchait parfois fermement, parfois doucement, parfois délicatement et parfois sensuellement. Il aimait drôlement se faire ainsi bichonner, persuadé que Gizella avait droit au même traitement. Quelque dix minutes plus tard, sa bienfaitrice le rinça pour chasser la mousse. Ceci fait, elle se pencha vers lui tout en caressant son dos de ses seins pour ensuite lui demander de s'étendre sur le dos. De son côté, Gizella se vit demander la même chose par Francine.

-Et alors... Qu'est-ce que tu en penses, Bill?

demanda Gizella tout en s'exécutant.

-Sensationnel!

Francine abandonna Gizella pour prendre place auprès de Bill alors que Pauline, elle, s'approcha de Gizella. Là, c'est le devant du corps de chacun qui fut massé et caressé de la tête aux orteils. Bill profita du fait qu'il était étendu sur le dos pour contempler les seins de Francine qui en plus d'être d'une grosseur surprenante, étaient bien en place. Ses deux melons se balançaient au rythme des caresses qu'elle lui prodiguait. Ses fortes mains lui permettaient d'offrir un traitement en profondeur. En ayant terminé avec les jambes, elle porta son attention vers le haut du corps. Remarquant la réaction bien masculine de Bill, elle le fixa dans les yeux et sourit. Puis elle fit glisser ses mains entre la poitrine et l'arrière de la tête tout en caressant les cheveux et le visage de son sujet. Après quoi, elle le rinça doucement avant de retirer l'excès d'eau à l'aide de ses mains. Ceci étant terminé, elle se pencha vers lui pour le caresser sensuellement, autant avec ses cheveux, qu'avec ses mains et ses seins.

-Veuillez maintenant vous lever afin que nous vous essayions, ordonna Pauline.

-Déjà? gémit Gizella.

À l'instar de Bill, elle se leva pour que leurs dévouées masseuses puissent les sécher à l'aide de grandes serviettes blanches.

-C'est bon, les amoureux! fit Pauline une fois le travail terminé. Suivez-nous, maintenant.

-Lequel de vous aimerait être le premier à recevoir le prochain traitement? s'enquit Francine.

-Parce que nous avons droit à un deuxième traitement? interrogea Bill.

-Mais oui! répondit Gizella qui d'un ton enfantin ajouta: je veux être la première!

-Alors tu seras la première, agréa Francine.

Les quatre se rendirent dans la sombre pièce qu'ils avaient dû traverser pour accéder à la salle des bains. Les yeux de Bill étant parvenus à s'ajuster à la noirceur, il put distinguer une table de massage, dont trois des côtés étaient dotés de rallonges d'environ trois pieds. Il remarqua aussi que le sol était fait de bois, exception faite de la partie se trouvant sous la table, laquelle était recouverte de marbre gris. À quelques pas de la table, il nota la présence de matelas installés côte à côte sur le sol et recouvrant une surface d'environ trois mètres carrés. Chacun était recouvert de draps de soie, d'oreillers et de coussins aux vives couleurs. Enfin, une douce musique romantique venait agrémenter ce décor.

-Tu connais la marche à suivre, Gizella, glissa doucement Pauline. Alors, étends-toi à plat ventre sur la table.

-Oui madame! répliqua Gizella sans faire prier. C'est la partie du traitement que je préfère.

-Et moi? demanda Bill, qu'est-ce que je fais?

-Toi, tu vas nous aider, répondit Pauline. Notre Gizella va maintenant recevoir un merveilleux massage à six mains.

-Et ensuite, indiqua Gizella, ce sera ton tour, mon beau Bill!

Pauline régla l'interrupteur de la lumière de façon à réduire un peu plus l'éclairage, alors que Francine recouvrait le dos de Gizella d'une huile chaude et parfumée.

-Bill, fit Pauline, occupe-toi de ses pieds et

de ses jambes. Moi, je vais lui masser le haut du dos et Francine se chargera du milieu. C'est bon? Alors, allons-y!

Gizella était au paradis. Lorsque la première partie du massage fut complétée, elle s'étendit sur le dos. Les trois masseurs poursuivirent le traitement en lui donnant un caractère de plus en plus sexuel. Si au départ, les seins et les parties génitales n'étaient que quelques fois touchés, ils devinrent très vite les principaux points d'attraction. Émettant un long cri de joie, Gizella atteint le grand orgasme.

-Tu vas bien, Gizella? s'enquit Francine. Tu voudrais te reposer un peu?

-Non, ça va; c'est le tour de Bill, maintenant?

-Absolument! confirma Pauline. Est-ce que tu as le courage de grimper sur cette table, Bill?

-Je suis très courageux, vous saurez! rétorqua Bill en riant.

Dès que Gizella eut quitté la table et juste avant que Bill ne s'y installe, Francine versa du champagne dans quatre énormes coupes. Alors qu'ils buvaient le délicieux élixir, elle déclara:

-Gizella a déjà comparé nos coupes à des calices.

-Mais quoi? rétorqua Gizella. Bill... tu ne trouves pas, toi, que ces coupes ressemblent à des calices?

-Je trouve, oui, approuva Bill. Dites... pourrais-je avoir un peu plus de champagne avant de tomber sous l'emprise de vos six merveilleuses mains?

Il but encore une gorgée ou deux puis s'installa sur la table. À nouveau, Pauline transmit

les directives:

-Je vais masser les pieds et les jambes, Pauline le haut du dos et toi, Gizella, tu prends soin du reste.

-Ça me convient parfaitement, poussa Gizella. J'adore voir grandir les petits garçons!

-Ça, nous le savions! sourit Francine. C'est pourquoi nous t'avons confié cette partie.

Ces quelques précisions n'étaient pas sans amuser Bill. À son tour, il fut cajolé par six mains qui dansaient simultanément sur son corps. Lorsque vint le temps, pour lui, de se retourner sur le dos, les trois femmes ne purent faire autrement que de fixer son phallus avant de se regarder l'une et l'autre.

-Seigneur! lâcha Francine. Cet homme est... réellement en santé.

-Aucun doute là-dessus! renchérit Gizella.

Le massage se poursuivit durant encore une dizaine de minutes avant que quatre des six mains s'affairent sur les parties génitales. Pauline caressait le haut des cuisses, mais sans jamais monter plus haut.

-D'accord, Bill, lança-t-elle. Ta session est terminée. Champagne?

Ils se partagèrent ce qui restait du champagne. Après quoi, Pauline invita les deux invités à s'étendre sur un matelas pendant que Francine éteignait toutes les lumières. Une heure d'ébats sexuels, Bill éprouvait du mal à se remémorer tout ce qui s'était passé. Qui l'avait embrassé d'une façon aussi intense? Qui l'avait chevauché comme pas une? Qui lui avait tapé les fesses? L'orgasme qu'il avait bu, de qui venait-il? Qui avait terminé la séance avec lui? Tout ce dont il pouvait se rappeler, c'était le

«Wow!» de Pauline.

-Je suis épuisée, bâilla Francine quand tout fut terminé. À la douche, et au lit!

-Bonne idée! convint Gizella.

-Quoi? lança Bill d'un air taquin. C'est fini? Vous abandonnez déjà?

Devant tant d'audace, les trois femmes ne purent s'empêcher de rire. Pauline ajusta l'éclairage et invita ses trois partenaires à la suivre jusqu'à la salle de douche. Ils recommencèrent à se toucher tout en se lavant et en se caressant les uns les autres. Voyant que Bill était à nouveau en érection, Francine s'exclama:

-Non, mais... regardez-le! Prêt pour une nouvelle bataille, celui-là!

-Laissez-moi le conduire au lit, rigola Gizella. Je vais lui faire payer son insolence!

Cela dit, elle chuchota à l'oreille de son copain:

-L'évêque avait raison... tu es un être complètement pervers.

Une fois la douche terminée. Pauline remit de nouvelles serviettes au couple en disant:

-Allez... bonne nuit les tourtereaux! Amusez-vous bien. Quant à moi, je crois que je vais dormir comme un vrai bébé, ce soir.

-Et moi donc! laissa entendre Francine.

Quelques minutes plus tard, Gizella et Bill étaient de retour dans leur chambre et c'est sans tarder qu'ils se mirent au lit. D'une manière aussi taquine qu'aimante, Gizella entreprit de caresser le sexe de son amoureux, pour très vite réaliser que «le petit garçon», comme elle se plaisait à l'appeler,

était au repos.

-Je vois... lança-t-elle. Tout à l'heure, tu ne cherchais qu'à épater mes amies.

Ils se taquinèrent avant de s'embrasser et de se livrer à quelques caresses. Puis ils tombèrent dans les bras de Morphée à précisément deux heures dix-sept.

Vers quatre heures, Gizella se leva, croyant avoir entendu quelqu'un sonner à la porte. Elle prêta attention, mais n'entendit plus rien. Elle jeta un coup d'œil sur Bill qui dormait comme un loir et retourna se coucher. Quelques minutes passèrent et à nouveau, elle entendit un bruit suspect. À moitié endormie, elle tenta de se concentrer pour déterminer ce dont il pouvait s'agir. Il lui semblait que des gens se battaient. Soudain, elle reconnut le bruit provoqué par un pistolet à main muni d'un silencieux. Maintenant bien réveillée, elle s'assit dans le lit tout en continuant de tendre l'oreille.

-Mais qu'est-ce qui se passe ici? murmura-t-elle à sa propre intention.

Elle regarda Bill qui dormait toujours. Elle descendit silencieusement du lit et passa une robe d'intérieur. Elle entrouvrit doucement la porte et jeta un œil en direction des escaliers. Elle n'y voyait rien, mais pouvait toutefois entendre des gens se déplacer sur les étages inférieurs tout en s'efforçant de faire le moins de bruit possible. L'inquiétude la gagna.

-Les soldats sont ici! murmura-t-elle à nouveau. Mais comment ont-ils pu arriver aussi vite?

Elle referma la porte et regarda en direction de son amant.

-Comment fait-il pour dormir si profondément?

Elle contourna le lit pour atteindre la commode où reposait son sac à main. Elle l'ouvrit et en retira un contenant métallique duquel elle sortit une petite seringue. Elle ôta le capuchon de protection et le remit dans le contenant. Elle évacua l'air du cylindre jusqu'à ce que quelques gouttes de liquide s'échappent de l'aiguille. Elle refit le tour du lit et s'approcha de Bill qui était allongé sur le côté droit. Le haut de la fesse gauche était totalement exposé.

-Tu me rends la tâche vraiment facile, mon cher prophète... émit-elle à voix basse.

D'un mouvement sec et rapide, elle introduisit l'aiguille dans la fesse du dormeur pour ensuite lui injecter une forte dose de Propofol. À la vitesse de l'éclair, Bill sursauta et se retourna sur le dos, passant bien près de casser l'aiguille encore enfouie dans son postérieur.

-Que se passe-t-il? demanda-t-il. Qu'est-ce que tu fais?

-Je suis désolée, Bill, j'ai fait ce que je devais faire. Dors bien, mon ami.

Bill tenta de soulever la tête, hésita un peu, retomba sur l'oreiller et sombra dans un profond sommeil. Gizella remit rapidement la seringue dans sa bourse et retourna vers la porte. Elle l'ouvrit sans faire de bruit et essaya d'observer ce qui se passait à l'étage inférieur. Peu importe l'identité des visiteurs qui se trouvaient maintenant au deuxième étage, il était évident qu'ils s'efforçaient de se déplacer le plus silencieusement possible. En progressant vers l'avant, les envahisseurs inspectaient probablement

chaque pièce pour s'assurer de ne laisser aucun survivant derrière eux.

-Ces types sont de véritables pros, songea-t-elle.

Elle se tourna vers le prophète qui dormait toujours aussi profondément, descendit quelques marches de l'escalier puis cria un code de reconnaissance:

-Matris officium!

Les personnes qui s'amenaient alors vers le troisième étage s'arrêtèrent et répondirent:

-Patris officium!

Elle avait vu juste. Ces types appartenaient à son organisation. Reculant d'un pas, elle dit encore:

-Copiae trois!

-Copiae quatre et cinq, répliqua l'un des visiteurs.

Gizella se sentit un peu mieux. Son grade, au niveau de l'organisation, surpassait celui des deux hommes qui se trouvaient maintenant devant elle.

-Combien y a-t-il de personnes dans la maison? s'informa l'un d'eux.

-Au total, nous sommes quatre, signifia Gizella. Deux en bas, et deux ici.

-Nous nous sommes occupés des femmes qui occupaient le premier étage, annonça l'homme sans faire preuve d'aucune émotion..

-Et moi, je me suis occupée de celui que vous recherchez, indiqua Gizella. Les femmes sont-elles toujours en vie?

-Elles sont mortes, l'avisa le deuxième homme avec un fort accent italien. Le suprême nous a

ordonné de vous ramener vivants, vous et le prophète. Il veut vous interroger

Gizella fit de son mieux pour contrôler ses larmes et les trémolos de sa voix lorsqu'elle précisa:

-Il était inutile de tuer les femmes. Elles étaient inoffensives.

-Il n'est jamais prudent de laisser des témoins derrière nous.

Pendant qu'ils discutaient, les deux hommes s'infiltrèrent dans la chambre. L'un était grand et mince et l'autre, bien qu'un peu plus petit, semblait provenir du même moule. Ils portaient tous deux des vêtements, un masque et une casquette noire. Seule la lumière pénétrant par la fenêtre éclairait la pièce. Gizella pointa Bill du doigt en disant:

-Il est là. Ses vêtements sont sur la chaise. Habillez-le; je vais également enfiler mes vêtements.

Ce à quoi l'homme à l'accent italien rétorqua:

-Je préférerais de loin vous habiller!

Devant ce commentaire, Gizella se retourna et le gifla violemment.

-Faites ce que j'ai dit! Je n'ai pas de temps à perdre avec des vicieux de votre genre. Et que les choses soient bien claires: je ne veux pas connaître l'identité d'aucun d'entre vous. Une fois cette mission terminée, je ne veux plus vous revoir.

Le plus petit de ces confrères lui adressa un regard acerbe et s'abstint de riposter. Son compagnon, lui, murmura: «Comme vous voulez.»

Gizella s'habilla à la hâte puis s'empressa de ranger ses affaires dans sa valise. Elle fit de même avec les effets de Bill puis commanda d'un ton autoritaire:

-Ligotez-lui les mains derrière le dos. S'il devait se réveiller, je ne veux surtout pas qu'il puisse pointer quoi que ce soit du doigt. Notre ami possède d'étranges pouvoirs qui le rendent très dangereux. Une fois que ce sera fait, descendez les valises dans la voiture. Pendant ce temps, je vais le surveiller et effacer les traces de notre passage.

-D'accord, firent les hommes.

- Quel type de véhicule avez-vous?

-Une fourgonnette noire, répondit le plus petit des hommes.

-C'est parfait.

Une fois seule, Gizella se pencha vers Bill. Voyant qu'il respirait normalement, elle descendit les escaliers pour s'enquérir de l'état de ses deux amies. Les assassins avaient dit vrai. Les pauvres étaient mortes. Cette fois, elle ne put retenir ses larmes.

-Oh... Pauline... Francine... je suis tellement désolée, mais qu'est-ce que j'ai fait?

Il n'était pas question que les tueurs à gages la voient pleurer. Elle se dépêcha de sécher ses larmes et retourna dans la chambre du troisième pour éliminer autant que possible les preuves de leur présence. Ceci fait, elle redescendit l'escalier et croisa le plus grand des deux hommes.

-Les valises sont dans la voiture, l'avisa-t-il. Mon partenaire nous attend. Je vais m'occuper du prophète.

-Je vais vous aider.

-Je n'ai pas besoin d'aide. Je peux le faire seul.

-Portez-le avec soin. Une fois que vous l'aurez déposé dans la fourgonnette, revenez ici. Quand ils seront sur les lieux, il faut que les policiers croient que ces meurtres ont été commis à la suite d'un cambriolage.

Après que l'homme eut transporté Bill dans la voiture, il obéit et revint à l'intérieur de la maison.

-Nous allons briser et voler différentes choses, suggéra-t-il.

-Non... ce ne sera pas suffisant, signifia Gizella, car j'ai laissé mes empreintes et mes traces d'ADN partout au sous-sol. Je vais plutôt descendre et mettre le feu en des endroits stratégiques.

Ceci fait, ils s'empressèrent de quitter les lieux, non sans briser la porte et la laisser à moitié entrouverte. Après avoir pris place sur le siège arrière, Gizella voulut savoir où ils allaient.

-À Oka, lui répondit le plus grand de ses interlocuteurs.

-Au cloître?

-Précisément!

-D'ici cinq minutes, vous vous arrêterez devant une cabine téléphonique, ordonna Gizella. Je vais appeler les pompiers à partir d'un téléphone public.

-Vous pensez vraiment que c'est une bonne idée? interrogea le moins grand.

-On ne peut tout de même pas courir le risque d'incendier tout le quartier!

-Ouais... alors, c'est bon.

Quelques minutes plus tard, la fourgonnette s'immobilisa et Gizella appela le 911. Pour éviter d'être éventuellement reconnue par son timbre de voix, elle se donna un fort accent campagnard de basse classe et utilisa des termes assez vulgaires. Elle emprunta une voix aiguë, non sans avoir pris soin, auparavant, de recouvrir le combiné à l'aide d'un tissu épais.

-Mon chum pis moé on vient juste de se séparer, voyez-vous, pis y'a tiré une femme avec qui y m'a surpris. Pis ensuite, ben y'a foutu le feu à maison!

Vers six heures trente, le quatuor débarqua à Oka, une petite ville au nord-ouest de Montréal. Une fois le véhicule arrêté, le grand homme dit à Gizella:

-Nous avons reçu l'ordre de le dévêtir et de l'enfermer dans l'un des caveaux du sous-sol.

-Mais pourquoi? questionna Gizella. Ne devrions-nous pas rencontrer l'abbé avant de prendre une telle décision?

-Désolé, mais nous avons reçu des ordres, répéta l'homme.

-Je n'accepte pas cette façon d'agir! protesta Gizella. Faites ce que vous voulez, Messieurs, mais moi, je vais m'entretenir avec l'abbé.

-Vous devrez plutôt en discuter avec le Grand Maître.

-Il est ici?

-Oui, il est ici.

Une fois à l'intérieur de ce qui était anciennement un immeuble résidentiel réservé aux moines, Gizella monta les escaliers et se rendit à la réception pour s'identifier au moine-portier. Durant ce

temps, les deux hommes entrèrent dans l'ancienne abbaye par la porte du sous-sol, laquelle permettait d'accéder à un tunnel. Après quelques minutes de marche, ils devêtirent le prophète, lui passèrent les menottes et l'abandonnèrent dans une sombre petite cellule d'environ deux mètres carrés. L'air y était froid, humide et l'odeur ambiante vraiment atroce. Toujours inconscient et les deux mains attachées derrière le dos, le prisonnier fut violemment projeté contre un sol dégoûtant, entièrement recouvert de ciment brisé, de roches et de boue.

Gizella fut reçue par le Grand Maître de la sécurité à précisément sept heures. La rencontre se déroula dans un tout petit local, meublé de trois chaises et d'un vieux bureau poussiéreux. L'unique décor se résumait à un crucifix fixé sur le mur arrière. Le maître semblait âgé d'environ cinquante ans. Il était complètement chauve et présentait un teint de peau plutôt blafard. Ses grands yeux couleur d'acier, aussi ronds qu'inquisiteurs, témoignaient de sa grande intelligence et de son implacable cruauté. Vu son obésité, Gizella conclut que cet être déplaisant souffrait d'une quelconque maladie.

-On m'a dit que vous vouliez rencontrer l'abbé? demanda-t-il. Vous travaillez bien pour le compte de notre société, n'est-ce pas? Alors c'est à moi que vous devez transmettre vos griefs et le compte rendu de votre mission.

-Je comprends, répliqua Gizella, visiblement intimidée.

-Que puis-je faire pour vous?

-Vos soldats et moi avons appréhendé l'homme qui prétend être le dernier prophète.

-Je le sais, mon enfant.

-Je ne crois pas qu'il soit utile de l'enfermer dans un cachot et de l'humilier comme vos hommes

veulent le faire.

Le chef fixa la femme du regard tout en se gardant d'afficher la moindre émotion ou une quelconque expression. On aurait dit une statue. Cette attitude inquiéta Gizella au point de la rendre quelque peu nerveuse.

-Ma Sœur, la prévint-il, ce n'est pas à vous de décider de ce qui est bien ou mal ou de remettre en question les décisions que je prends au nom de notre sainte société.

-Je comprends, mais...

-Comprendre est bien, l'interrompit le maître supérieur, obéir est mieux et désobéir est fatal.

-Dois-je comprendre que ma loyauté est remise en question? interrogea Gizella avec beaucoup d'appréhension dans la voix.

-Je n'ai pas apprécié votre façon de conduire cette mission.

-Mais j'ai capturé et livré le prophète à la Société, tel qu'on me l'a ordonné!

-Vraiment?

-Mais évidemment. Il est ici, n'est-ce pas?

-Vous n'étiez pas censée l'emmener à Montréal.

-Je n'ai pas eu d'autre choix, se défendit Gizella maintenant tendue. J'ai fait de mon mieux!

-Vous n'avez jamais prévenu ou fait part de vos plans à vos supérieurs.

-Je comptais faire mon rapport ce matin.

-Vous nous avez obligés à faire des recherches fort onéreuses pour mettre un terme à votre petite romance...

-Comment avez-vous fait pour me retrouver?

Gizella n'avait pas terminé sa question que

déjà, elle la regrettait. D'un air hautain, le maître lui adressa un sourire, remua la tête de haut en bas et la pointa de son index gauche.

-La Société, ma chère Sœur, jouit d'une infinie sagesse. Nous gardons un œil sur chacun de nos collaborateurs, ne serait-ce que pour les protéger en cas de danger.

Gizella décida ici de changer le cours de la conversation. Assise sur une chaise plutôt inconfortable, elle se redressa et demanda:

-Puis-je dire quelque chose pour ma défense?

-Allez-y...

-Je n'ai pas eu de liaison amoureuse avec cet homme. Je l'ai séduit, et ce, en accord avec les directives du père McLane. Cela dit, laissez-moi vous dire que monsieur Morrison est un homme très brillant et qu'il croit réellement qu'il est le dernier prophète. Durant la conférence de presse qu'il a tenue à Orlando, il a convaincu l'ensemble des journalistes présents qu'il jouissait d'une infinie connaissance et de pouvoirs vraiment particuliers.

-Continuez...

-Je voulais m'introduire dans son cercle et gagner sa confiance. Il comptait alors deux disciples et j'ai tenté de joindre le groupe.

-Continuez...

-Oui, j'ai partagé son lit. J'étais persuadée, et le suis toujours, que les conversations sur l'oreiller sont maintes fois plus efficaces que les séances d'humiliations et de tortures que vous lui réservez. Vous n'arriverez pas à le faire parler en employant la violence. Ma méthode est franchement meilleure.

-Faites attention, ma chère Sœur, vous devenez agressive.

-Je suis désolée; ce n'était pas mon intention.

J'essaie simplement de vous faire comprendre que Morrison ne mérite pas d'être traité comme un vulgaire criminel.

Visiblement furieux, le maître supérieur se leva puis lança:

-Cet homme est encore plus dangereux qu'un criminel! Prophète ou non, c'est un rebelle et un agitateur! Vous savez comme moi ce qu'il a fait à Orlando! Il a prédit des tempêtes qui se sont réellement produites. Dans toute la Floride, il y a maintenant des milliers de personnes prêtes à ne jurer que par lui.

-C'est exactement pourquoi je l'ai convaincu de quitter cet endroit, glissa Gizella en remuant doucement la tête.

-Ce fut peut-être une bonne initiative, convint le maître en se calmant un peu. Toutefois, vous auriez dû nous prévenir, avant d'agir, et obtenir notre consentement.

-Mais, je ne le pouvais pas! Il était toujours à mes côtés. Je n'avais pas encore gagné sa confiance.

Le maître se rassit et fixa la sœur avec un visage vide d'expression. Gizella était devenue plus calme, sachant que le pire se trouvait derrière elle.

-Mon enfant, poursuivit-il, je vais vous accorder le bénéfice du doute. Mais quoi qu'il en soit, cette affaire n'est plus entre vos mains. Vous pouvez maintenant prendre congé.

-Et où voulez-vous que j'aille?

-Nous vivons dans un grand monde, ma Sœur. Allez là où il vous plaira! En cas de besoin, nous vous contacterons.

Gizella s'exécuta et quitta le bureau. Le maî-

tre ne remarqua guère la petite larme qui avait pris naissance à l'intérieur de son œil gauche. Elle descendit l'escalier menant à la sortie et aperçut sa valise, déposée près de la porte. L'abbé semblait l'attendre. «Il est certain, se dit-elle, qu'il n'est pas là par pure coïncidence.»

-Bien le bonjour, ma Sœur! s'exclama l'abbé d'une voix joviale. On m'a dit que vous vouliez me rencontrer, mais... lorsque les représentants de la Sainte Société sont présents, je ne suis plus le responsable des lieux et de ce fait, j'ai les mains liées. Je présume que votre entretien avec le grand-maître s'est bien déroulé?

-Oui, mon Père, je vous remercie.

-Tenez... il m'a sommé de vous remettre ceci... poursuivit l'homme en lui tendant une enveloppe.

-Qu'est-ce que c'est?

-Vous le saurez quand vous l'ouvrirez. Je vous souhaite une excellente journée, ma Sœur.

Il se dirigea vers l'intérieur de l'abbaye alors que Gizella quitta l'endroit par la porte avant. Une fois dehors, elle s'empressa d'ouvrir l'enveloppe qui contenait une forte somme d'argent, en coupures de cent dollars.

Chapitre 29

Les recherches de Gizella

Après avoir quitté l'abbaye, Gizella savait qu'elle se trouvait dans une fort mauvaise situation. Elle était fatiguée, épuisée et découragée. Que faire, maintenant? Où aller? Puisque le Grand Maître lui avait fait comprendre que la Société mettait sa loyauté en doute, elle risquait fort de servir de cible. Pourquoi lui avait-on remis une pareille somme d'argent? Normalement, lorsqu'elle avait besoin de fonds monétaires, tout ce qu'il lui suffisait de faire se résumait à se rendre dans une banque et de présenter une carte de crédit. Jamais elle n'avait à justifier ses dépenses ou à effectuer de paiements. C'était toujours le département des finances de la société clandestine à laquelle elle appartenait qui veillait à ce genre de choses.

Un autre point l'embêtait. Le Grand Maître ne lui avait transmis aucune directive. Il ne lui avait pas dit où elle devait se rendre ni ce qu'elle devait faire, comme si maintenant, elle devenait aussi libre qu'un oiseau. Mais il devait certainement se trouver une cage autour d'elle. Sûrement qu'on la surveillait. Oui, nul doute qu'elle serait suivie.

Elle augmenta la cadence de ses pas pour atteindre le boulevard situé de l'autre côté de la clôture de pierres qui entourait l'abbaye, mourant d'envie de se retourner pour voir si on la surveillait. Le Grand Maître se tenait sans doute derrière les

vitres malpropres de son bureau pour l'observer. Mais elle décida de ne pas lui donner satisfaction. Elle ne se retourna pas et continua de marcher.

Rendue au boulevard, elle regarda des deux côtés dans l'espoir de repérer un taxi. Aucun en vue. Elle tourna vers la gauche et prit le chemin de la prochaine intersection. Après environ un kilomètre, elle aperçut un petit restaurant et décida d'y entrer. Elle fut reçue par une jeune et jolie serveuse qui lui dit:

-Bonjour, Madame, c'est pour le petit déjeuner?

- Oui, s'il vous plaît.

-Très bien, Madame; cette table vous plaît?

-Oui, ça va. Je n'ai pas besoin de consulter le menu. J'aimerais un grand verre de jus d'orange, un café, deux œufs au miroir et des grillades, s'il vous plaît.

-Très bien, Madame.

-Dites-moi, Mademoiselle... Y a-t-il une station de taxis près d'ici?

-Pas que je sache. Je pourrais en appeler un pour vous, si vous voulez.

-Merci, vous êtes très gentille. Demandez-leur qu'ils l'envoient dans environ vingt minutes.

À la suite du petit déjeuner et dès qu'elle fut à bord du taxi, elle demanda au chauffeur:

-Connaissez-vous un endroit, dans les environs, où je pourrais louer une voiture?

-Oui, sûrement. Près de notre aéroport, il y a quelques compagnies de location de voitures.

-Veuillez m'y conduire, s'il vous plaît.

Là bas, Gizella loua une petite voiture, et réclama le droit de la retourner dans n'importe quelle autre municipalité où la compagnie de location avait pignon sur rue. Lorsqu'elle prit place derrière le volant, elle n'avait aucune idée quant à son lieu de destination, mais était persuadée qu'on la suivait. Se sentant mieux, elle sourit. Son sens de la compétition reprenait le dessus.

-Très bien, les amis! se dit-elle, préparez-vous, c'est l'heure de s'amuser.

Elle quitta la ville d'Oka puis se dirigea vers l'ouest, observant les limites de vitesse et portant autant d'attention à son miroir arrière qu'au pare-brise avant de la voiture. Elle changea de direction à maintes reprises, tournant à gauche ou à droite et empruntant de petites rues. Bien que sa voiture ne présentait aucun ennui apparent, elle s'arrêta à une station d'essence pour vérifier la pression d'air d'un de ses pneus avant. Ce faisant, elle regardait vers la route pour constater que les véhicules semblaient rouler normalement. Elle ne pouvait déterminer avec certitude si elle était, ou non, surveillée. Elle retourna dans la voiture et prit le chemin inverse, comme si elle entendait retourner à Oka. Là encore, elle put voir qu'aucune voiture n'avait imité son geste. Elle s'arrêta à nouveau, cette fois en bordure de la route, avant de sortir de la voiture et de se mettre à regarder tout autour d'elle. Elle scruta même le

ciel pour s'assurer qu'elle n'était pas sous surveillance aérienne. Ni avion ni hélicoptère en vue.

-Je dois être un peu trop paranoïaque, songea-t-elle.

Elle décida donc de reprendre la route et de rendre visite à un vieil ami qui demeurait près d'Ottawa. Beaucoup plus âgé qu'elle, l'homme avait abandonné depuis longtemps ses activités au sein de la société. Elle atteignit Ottawa vers quatorze heures et retourna la voiture à la compagnie de location. Ceci fait, elle emprunta un taxi et arriva à la maison de son ami à seize heures trente-cinq. Après qu'elle eut sonné, un jeune homme lui ouvrit la porte.

-Est-ce que Dennis Lemay habite toujours ici? chercha-t-elle à savoir.

-Oui? répondit l'homme d'un air interrogateur.

-Pourrais-je le voir, s'il vous plaît?

-Puis-je lui dire qui souhaite le voir? demanda l'autre en faisant preuve d'une politesse exceptionnelle pour une personne de son âge.

-Je suis une amie de longue date. Dites-lui que Gizella est ici.

-Veuillez patienter un peu.

L'homme laissa la porte à demi ouverte et retourna à l'intérieur de la maison pour revenir moins d'une minute plus tard.

-Il sera heureux de vous recevoir. Veuillez me suivre.

-Merci, répliqua Gizella.

-Mademoiselle, j'ai le regret de vous aviser que mon oncle a des problèmes de santé. En fait, il est pratiquement mourant. De ce fait, je vous demanderais de ne pas rester trop longtemps et surtout, de ne pas le troubler.

-Je ne savais pas... je m'excuse... je devrais peut être partir... fit Gizella vraiment peinée par la nouvelle. De quoi souffre-t-il?

-Cancer généralisé. Il a mal réagi aux traitements de chimiothérapie. Lorsque je lui ai dit que vous étiez ici, il a souri et mentionné qu'il tenait absolument à vous recevoir.

La maison était sombre et meublée sans goût distinctif. Lorsqu'elle aperçut Dennis dans son lit, Gizella reconnut sans peine le visage de la mort. Son ami la regardait en tentant un sourire qui ressemblait davantage à une grimace. Elle s'approcha du lit, s'assit à ses côtés et prit sa main gauche.

-Eh bien, mon ami! fit-elle en souriant. Je présume que tu ne me donneras pas une leçon d'arts martiaux aujourd'hui?

Dennis murmura d'une voix faible:

-J'imagine que si tu es ici, c'est que tu as besoin d'aide... ai-je raison?

-Non, Dennis, je...

-Laisse-moi parler. Nous savons tous les deux que j'ai raison. Que se passe-t-il, Gizella?

Sa copine lui raconta alors l'histoire de Bill, sans omettre de lui avouer le rôle qu'elle y avait

tenu. Dennis l'écoula sans l'interrompre, jusqu'à ce qu'elle termine en disant:

-Je me demande comment ils m'ont trouvée aussi rapidement, lorsque j'étais à Montréal. Je suis certaine que les filles ne m'ont pas trahie. Et même si elles avaient voulu me dénoncer, elles n'auraient même pas su avec qui communiquer.

Dennis bougea la main qu'elle tenait toujours. À la façon dont il la regardait, ses yeux témoignaient un peu de leur passé, lequel fut très intense.

-Est-ce que tu as visité un dentiste, récemment? l'interrogea-t-il.

-Euh... non, pas récemment.

-À quand remonte la date de ta dernière visite chez un de leurs dentistes?

-Je n'en suis pas certaine... il y a peut-être deux ou trois ans.

Dennis prit une profonde respiration, ferma les yeux et donna l'impression de s'endormir. Un peu anxieuse, Gizella le poussa légèrement et laissa entendre:

-Ne t'endors pas Dennis, dis-moi...

L'homme ouvrit les yeux et la regarda en murmurant:

-Tu as probablement une puce électronique ou si tu préfères, un émetteur dans l'une de tes dents. Je te conseille de visiter un dentiste et de la faire enlever. Il faut bien vérifier. Il est possible que tu en aies plus d'une.

-Merde! Alors ils savent que je suis ici?

-Sûrement, mais ne t'en fais pas. Ils ne peuvent plus rien contre moi. De toute façon, je suis tout près de la mort.

-Mais ton neveu?

-Il sait quoi faire. Je lui ai tout dit et enseigné tout ce que je sais.

Le malade tenta une longue inspiration, mais en lieu et place, émit un son anormal, voire dégoûtant. Gizella tourna la tête pour se regarder dans l'unique miroir de la chambre, réalisant du coup qu'elle avait l'air aussi fatiguée que négligée.

-Autre chose, Dennis, ajouta-t-elle. Ce matin, lorsque j'ai quitté l'abbaye, l'abbé m'a remis une enveloppe contenant dix mille dollars. Je me demande pourquoi... c'est très inhabituel.

-Hum... fit Dennis subitement plus attentif. Ils ont probablement annulé tes cartes de crédit et ne voulaient pas que tu te retrouves à la rue.

-Tu crois?

-Autre possibilité... l'argent en question est peut-être contrefait!

-Tu crois qu'ils veulent que je sois arrêtée et jetée en prison?

-Probablement pas; tu sais trop de choses les concernant. Voyons... ils ont probablement marqué les billets.

-Dans quel but?

-C'est une autre façon de suivre tes déplacements. Je vais demander à Pierre de vérifier l'argent qu'ils t'ont remis. Gizella... je t'en prie,

abandonne et fuis cette société démoniaque, ou... comme ils aiment qu'on l'appelle, cette Sainte Société. Disparais et cache-toi. Ces vipères sont venimeuses. Nous ne sommes pas les fils et les filles de Jésus. Nous sommes devenus des tueurs à gages. Ils prétendent être la milice de Dieu. Ils se servent de nous pour atteindre leurs buts et augmenter leurs profits usuraires. Les Illuminati, les Templiers, les Maçons, les Sionistes, le Vatican... tous font partie des forces infernales qui gouvernent notre monde. Ils imposent leurs volontés aux gouvernements de cette terre. Ils administrent l'univers par l'entremise de présidents, de dictateurs et de premiers ministres aussi incompetents que vendus.

Après ce long discours, le pauvre homme semblait à bout de souffle. Il essaya à nouveau d'inspirer le plus profondément possible, mais eut peine à y parvenir. En le voyant ainsi souffrir, Gizella avait peine à retenir ses larmes.

-Il est sain de pleurer, ma chère amie. Pleure maintenant, mais soit forte quand tu me laisseras. Mon plus grand regret est de les avoir aidés à faire une courtisane et un mercenaire de toi.

-Que dois-je faire? sanglota Gizella. Et ton neveu? Ne sera-t-il pas en danger?

-Je te l'ai déjà dit; mon neveu sait ce qu'il doit faire. En ce qui te concerne, fuis cette bande de mécréants. Cherche et trouve la paix.

-Que dois-je faire au sujet de Bill?

-L'homme qui déclare être le dernier prophète?

-Oui...

-Est-ce que tu te soucies de lui? Il t'intéresse?

-Je crois...

Gizella hésita une seconde puis ajouta:

-Il est vraiment unique!

-D'après ce que tu m'as raconté, tu le connais à peine.

-Je sais, mais... il doit sûrement penser que je l'ai trahi?

-S'il est vraiment un prophète, il connaît déjà la vérité et parviendra à se libérer de cette maudite mafia religieuse. Où est-il?

-Ils l'ont enfermé dans un cachot qui se trouve dans les souterrains de l'abbaye d'Oka.

-Si ton prophète peut créer et arrêter une tempête, il peut sûrement réduire en cendre ce nid de bandits où on l'a enfoui.

-Mais ses mains sont menottées derrière son dos et il en a besoin pour contrôler sa puissance.

-Si Dieu existe, continua Dennis, et si ton prophète est la création de Dieu, une paire de menottes ne devrait pas constituer un problème. Maintenant, je veux que tu partes. Te connaissant bien, je devine que tu as déjà décidé de trouver et libérer ton ami Bill, pas vrai?

-Oui, je vais faire tout ce que je peux pour y arriver.

Les yeux rougis, Gizella arrivait maintenant à mieux contrôler ses émotions. Dennis appuya sur

un petit bouton rouge, placé tout près de sa main droite, et aussitôt, son neveu revint dans la chambre.

-Pierre, articula Dennis, cette dame est ma très bonne amie Gizella.

Sur ces mots, Pierre s'approcha de leur invitée pour lui tendre la main. Il n'avait pas plus de vingt ans. Gizella fut aussi impressionnée par sa forte poignée de main que par son corps athlétique. Il lui semblait de plus très intelligent.

-Pierre, poursuivit Dennis, il y a trois choses que j'aimerais que tu fasses pour moi et pour Gizella. En premier lieu, notre amie doit voir notre dentiste pour qu'il retire les puces électroniques de ses dents. Tu sais où il est, alors planifie un rendez-vous au plus vite.

-Bien sûr, mon oncle.

-De plus, la mafia religieuse lui a remis dix mille dollars en argent comptant. Il faut vérifier les billets. S'ils sont trafiqués ou marqués, garde-les et remets-lui une somme égale à partir de nos fonds personnels.

Le vieil homme parlait lentement, avec effort, et émettait un long soupir entre chacune de ses phrases. Pierre rassura Gizella en affirmant qu'il n'aurait aucun problème à exécuter les demandes de son oncle.

-Troisièmement, continua le moribond, choisis un nom parmi ceux qui figurent dans nos dossiers. Prépare un passeport, un permis de conduire

et une carte de crédit à ce même nom et remets le tout à Gizella.

-Quelle limite de crédit dois-je prévoir pour la carte? demanda Pierre.

-Bien... disons... vingt-cinq mille dollars. Ça te va, Gizella?

Surprise par tant d'aide et de générosité, Gizella ne savait que répondre. Avant qu'elle puisse prononcer le moindre mot, Pierre demanda:

-Qui va faire les paiements pour les achats effectués sur la carte?

-Elle fera elle-même les paiements! rétorqua Dennis. N'est-ce pas, Gizella? Grâce à ta nouvelle identité, tu seras en mesure de refaire ta vie et de rétablir ton crédit.

-Merci, Dennis! Mais... j'aurai sûrement besoin d'une adresse pour recevoir les états de compte, non?

-Quelle adresse devrais-je lui donner, mon oncle? s'informa Pierre.

- Hum... donne-lui l'adresse de ce petit appartement vide que nous possédons à Hull.

-C'est une bonne idée, approuva Pierre qui poursuivit en demandant à Gizella: avez-vous votre passeport et votre permis de conduire avec vous?

-Oui, je les ai.

-Où est l'argent que vous avez reçu?

-Dans la valise que j'ai laissée à l'entrée de votre maison.

-Un instant, Gizella, interféra Dennis en montrant un petit regain d'énergie. Quand tu étais à

l'abbaye, as-tu toujours gardé ta valise à portée de vue?

-Non, elle n'était pas avec moi durant mon entretien avec le Grand Maître.

-Et ton sac à main?

-Il était toujours en ma présence.

-Pierre, ordonna Dennis, procède à une fouille complète de la valise. Ouvre-la avec grand soin. Il y a peut-être des explosifs à l'intérieur.

-Tu crois? paniqua Gizella.

-Qui sait? répliqua Dennis. Mieux vaut prévenir que guérir.

Gizella sortit les documents de son sac à main et les remit à Pierre. Ils quittèrent tous deux la chambre pour ensuite ouvrir la valise à distance à l'aide d'un long bâton. Ceci fait, Gizella prit l'enveloppe qui contenait l'argent qu'elle avait reçu, la remit à Pierre et retourna auprès de Dennis. Puisqu'il dormait, elle s'abstint de le déranger. Elle se tenait devant la fenêtre lorsque trente minutes plus tard, Pierre revint dans la pièce.

-Mon oncle avait vu juste. L'argent est marqué. Par contre, je n'ai trouvé aucune substance explosive dans la valise. Je n'ai pas non plus trouvé de transmetteurs électroniques, ni à l'intérieur ni à l'extérieur.

-Ton oncle est un homme vraiment sage. Il va me manquer. Il était plus qu'un père pour moi.

-Comme il l'est également pour moi, fit Pierre. Mademoiselle Gizella, votre rencontre avec notre dentiste est prévue pour ce soir. L'un de nos

contacts va vous y conduire. Entre-temps, je vais préparer vos documents. À votre retour, tout sera prêt.

-Quel sera mon nouveau nom? demanda Gizella.

-Nous allons vous remettre un passeport canadien et un permis de conduire du Québec. Votre nouveau nom sera: Gisèle Simon. Ça vous plaît?

-Oui, tout à fait! C'est pratiquement le même prénom, sourit Gizella. C'est très bien. Tu as beaucoup de talents.

-Parlez-vous l'anglais aussi bien que le français?

-Oui.

Dennis se réveilla et s'adressa à Gizella:

-Comment es-tu venue ici, dis-moi? Est-ce que tu as une voiture?

-Non, j'ai pris un taxi.

-C'est bon. Pierre va trouver quelqu'un pour te conduire chez le dentiste.

Dennis semblait de plus en plus faible.

-J'ai déjà fait les arrangements, mon oncle, signifia Pierre en sortant la chambre.

Respirant avec difficulté, le vieil homme reprit:

-Merci d'être venu visiter un vieil ami mourant, Gizella. Quand tu penseras à moi, rappelle-toi surtout des bons moments que nous avons passés ensemble. Nous étions de bons amants, n'est-ce pas?

-Nous étions des amants incomparables, Dennis.

Elle se pencha vers lui et déposa un léger baiser sur ses lèvres.

-Merci, Gizella... voilà une belle façon de mourir. Laisse-moi, maintenant... va, mon amie, et trouve la rédemption, la paix et le bonheur.

Deux heures plus tard, un dentiste retira deux puces électroniques parfaitement bien insérées dans la bouche de sa cliente.

-Ces puces sont extraordinaires! lança l'homme avec admiration. Toute personne qui possédait le code d'accès pouvait vous repérer en tout temps, où que vous soyez sur cette terre.

-Sont-elles toujours en état de marche? s'enquit Gizella.

-Bien sûr, je les ai enlevées avec beaucoup de précautions.

-Qu'allez-vous en faire?

-Bien...vous les portez depuis assez longtemps, rétorqua le dentiste d'un air amusé, qu'on peut présumer qu'elles sont à vous.

-Très bien, alors... je pourrai les transporter avec moi chaque fois que je voudrai que les emmerdeurs sachent où je suis et les laisser derrière moi pour...

-Vous venez de comprendre! lança le dentiste. Maintenant, quoi qu'il arrive, vous et moi, nous ne nous sommes jamais rencontrés, d'accord?

-C'est logique. De toute façon, j'ignore qui vous êtes. Je ne sais même pas où je me trouve.

-La personne qui vous a amenée ici va vous reconduire au centre-ville d'Ottawa.

-C'est parfait, merci! sourit Gizella.

-J'ai une enveloppe à vous remettre de la part de Pierre. Il ne vous sera pas nécessaire de retourner chez lui. Et tenez... voici vos puces. Adieu, Mademoiselle.

-Adieu, docteur.

-Ah! Mais... je ne suis pas vraiment docteur, avoua l'homme en émettant un petit rire nerveux. Disons que je suis plutôt... un charlatan! Quoi qu'il en soit, je n'ai fait que deux petits trous dans vos dents et retiré les puces. J'ai évidemment placé un produit plastique sanitaire pour boucher les trous. Je vous suggère de visiter un véritable dentiste le plus tôt possible.

Au centre-ville d'Ottawa, Gizella monta à bord d'un taxi et demanda à être conduite à l'aéroport. Elle était fatiguée, mais était parvenue à reprendre le contrôle. Même qu'elle avait déjà conçu un plan d'action digne de son talent. Ses ennemis verraient tout ce dont elle était capable. Elle prit une chambre au «Ottawa Airport Inn» et après un bon repas, se coucha un peu après minuit. Avant de s'endormir, l'image de Bill envahit son esprit. La pauvre pleura comme un enfant pendant près de quinze minutes.

-Pauvre Bill... je me demande quelles atrocités ils sont en train de te faire subir.

Elle trouva le sommeil aux environs deux heures et se réveilla précisément à sept heures. Elle prit le temps de se préparer, non sans se montrer satisfaite du résultat.

-Voilà! Maintenant, je me reconnais!

Pendant qu'elle s'offrait un léger petit déjeuner, alors qu'elle feuilletait les journaux du matin, elle tomba sur un article relatant un incendie survenu sur la rue Saint-André, à Montréal. Elle apprit que les pompiers avaient rapidement maîtrisé les flammes, mais qu'ils avaient retrouvé les cadavres de deux femmes d'âge moyen. Elle déposa le journal à ses pieds et plaça la tête entre ses mains pour verser quelques larmes.

-Ces sales bâtards vont payer! grommela-t-elle.

Après le repas, elle monta à bord du petit train interne de l'aéroport pour se rendre à la section des vols internationaux. Une fois qu'elle y fut, elle marcha lentement dans la salle d'attente et consulta les heures de départ tout en surveillant les voyageurs qui l'entouraient. Ce faisant, elle remarqua une voyageuse solitaire qui sans le savoir, pourrait sûrement l'aider à accomplir son plan.

-Oh! Votre petit chien est vraiment chouette! lança-t-elle en s'approchant de la grosse dame âgée. Puis-je le caresser?

Ce disant, elle fixait la femme et son petit chien en leur servant l'un de ses plus beaux sourires et en leur parlant telle une gamine.

-Certainement! consentit la voyageuse qui s'exprimait avec un fort accent allemand.

Gizella prit place sur le banc, tout près de l'aïeule. Elle caressa le petit chien et demanda:

-Ce voyage va-t-il vous ramener chez vous?

-Oui, répondit la dame. Je retourne en Allemagne.

-Avez-vous un vol direct? questionna Gizella tout en continuant de caresser l'animal.

-Non, nous ferons une escale d'une heure à Amsterdam. Tinie et moi arriverons à Berlin vers vingt heures ce soir.

-Tinie? Quel joli nom!

Tinie réagissait en se roulant sur le dos et en attirant les caresses vers le centre de son corps. Pendant ce temps, Gizella examinait la petite cage dans laquelle le chien devrait voyager.

-Est-ce que votre chien aime voyager dans cette cage?

-Non, ça lui déplaît au plus haut point. Après un long voyage, elle en a pour des heures à me boudier. Même si je l'appelle, elle refuse de venir à moi. Mais que puis-je faire? Je déteste la laisser à la maison.

-Laissez-vous de la nourriture et de l'eau dans sa cage?

-Oui... je lui donne une bouteille d'où elle peut téter l'eau dont elle a besoin et je laisse de la nourriture en grain dans son bol.

-Est-ce qu'elle mange durant le voyage?

-Normalement, elle mange tout ce que je laisse dans son bol.

Gizella se pencha tout près de Tinie.

-Tu es un beau petit chien et un bon petit chien... oui... oui...

-La cage est-elle assez grande pour elle? demanda-t-elle encore. Est-ce que je peux regarder à l'intérieur?

-Si vous voulez, consentit l'Allemande.

Gizella s'approcha de la cage pour examiner l'intérieur. Elle laissa tomber les deux puces électroniques dans le bol du chien puis reprit place sur le banc, auprès de la dame. Le chien resta inévitablement au cœur de la conversation qui suivit. Moins de vingt-cinq minutes plus tard, les passagers en direction d'Amsterdam furent priés de se rendre au point de départ. Gizella salua la voyageuse et se rendit au guichet de la Banque de Montréal. Elle se servit de l'une des cartes de crédit que la Société des Soldats de Jésus lui avait remises quelques années plus tôt pour essayer de retirer des fonds. Mais on l'avisa que cette carte n'était plus active.

-Espèces de bandits! maugréa-t-elle. Je constate que Dennis avait vu juste.

Elle emprunta un taxi et retourna au centre-ville d'Ottawa. Usant de sa nouvelle identité, elle loua une voiture pour une période de deux semaines. Il fut convenu qu'elle pourrait la retourner dans n'importe quelle ville où la compagnie de location possédait une succursale.

CHAPITRE 30

Absolument demain / la colère de BILL

Quand Bill se réveilla, il avait froid, tremblait et souffrait de partout. Tout juste s'il avait suffisamment de forces pour s'asseoir.

-Où suis-je? râla-t-il, je n'y vois rien. Pourquoi fait-il si noir?

Un vilain mal de tête et une intense douleur sur le côté gauche de son corps lui prouvaient qu'il était toujours en vie. Il voulut tâter le sol sur lequel il était étendu, mais réalisa que ses mains étaient menottées derrière son dos.

-Pourquoi ai-je les mains liées?

Il se concentra dans le but d'essayer de se remémorer ce qui s'était passé.

-Que m'est-il arrivé? Pourquoi suis-je ici?

Il resta sur le sol, frémissant de la tête aux pieds. Il ferma les yeux pour ne plus se laisser démoraliser par l'intense noirceur qui ne faisait qu'aviver sa détresse.

-Comment suis-je arrivé ici? Et où suis-je?

Il devait se concentrer. Il devait se rappeler. Son esprit était tout aussi sombre que la noirceur dans laquelle il était plongé. Le côté gauche de son corps le faisait constamment souffrir. Quelque chose de perçant pénétrait sa chair.

-Je dois me soulever; je dois m'asseoir!

Il bougea, se souleva avec peine et parvint à gagner la position assise. Si la douleur qu'il ressentait sur son côté gauche s'en trouva réduite, son postérieur, lui, commençait à lui faire mal. Épuisé, il laissa tomber la tête vers la poitrine et entra dans une phase de concentration extrême. Puis il se souvint: La Vie... sa mission... Gizella.

-Gizella! lâcha-t-il à haute voix.

Graduellement, les souvenirs rejaillissaient. Puis quelques-uns des derniers événements lui revenaient à l'esprit: Montréal, sa soirée avec Gizella et les deux femmes...

-Que s'est-il passé par la suite? Comment suis-je arrivé ici? Est-ce que Gizella et ses amies m'ont trahi?

Il demeurait confus, mais retrouvait peu à peu la mémoire.

-Je dois me lever. Il faut que je sache où je suis.

Non sans peine, il parvint à s'agenouiller et ensuite, à se lever. Comme il était faible et chancelant, il perdit l'équilibre et tomba vers sa droite. Sa chute fut freinée par un mur de pierres rugueux et glacé. Il s'y appuya, jusqu'à ce qu'il retrouve sa force de concentration. Il demeura dans cette position sans la moindre notion du temps. Petit à petit, il parvint à réunir ses pensées et à reprendre quelque

peu possession de son corps. Son mal de tête diminuant, il retrouvait son équilibre et redevenait maître de lui-même.

-On m'a drogué, ça ne fait aucun doute! Ces putains de femmes m'ont drogué! Probablement qu'ensuite, elles m'ont enfermé dans une cave.

En essayant de se redresser; sa tête toucha le plafond.

-Hum... entre le plancher et le plafond, il y a donc moins de deux mètres!

Il fit quelques pas vers l'arrière et se buta contre une surface froide, dure et rugueuse, pour ensuite se rendre compte qu'il venait d'atteindre l'une des parois de sa cage. Il longea ce mur vers la gauche et quatre petits pas plus loin, atteignit une nouvelle paroi qu'il suivit vers l'avant. Quatre autres petits pas le menèrent à un nouveau mur. Il le suivit, jusqu'à ce qu'il revienne au premier.

-Merde... elles m'ont enfermé dans un caveau. Les quatre murs ont moins de deux mètres de distance entre eux et entre le sol et le plafond, il y a moins de deux mètres de hauteur! Je suis donc emprisonné dans un cube! Mais pourquoi?

Après ce petit exercice, il était pratiquement à court de souffle et son cœur battait à un rythme effréné. À nouveau, il s'appuya contre l'une des cloisons rocailleuses, humides et froides. C'est là qu'il se rendit compte qu'il était complètement nu,

qu'il avait froid et qu'en même temps, son corps était couvert de sueur.

-Mais ça pue dans ce trou à rats!

Il se reposa un peu puis tenta de se concentrer une nouvelle fois. Il refit la courte marche autour de sa cage et usa de ses mains, toujours menottées derrière son dos, pour étudier la surface murale.

-Il doit bien y avoir une porte quelque part...

Il découvrit finalement une fissure verticale. Moins d'un mètre plus loin, il en découvrit une autre. Il glissa ses mains le long de ces fentes, espérant trouver une poignée, un système de fermeture ou des charnières.

-O.K... j'ai localisé l'emplacement de la porte, mais n'ai pas trouvé de poignée ni de serrure. La porte s'ouvre donc de l'extérieur...

Le fait de parler à voix haute et entendre sa voix lui permettait de conserver une certaine lucidité.

-Examinons la situation... je suis dans un cachot en forme de cube, d'une dimension de deux mètres carrés. La distance entre le sol et le plafond est d'environ deux mètres. Ça sent la merde, l'air est totalement pollué, je suis nu comme un ver et je ne vois absolument rien.

Il poursuivit son exploration des lieux en analysant le sol à l'aide des orteils et de son pied droit. Il en déduit qu'il se composait de roches, de pierres rugueuses et de morceaux de ciment. Il sentit

de plus une substance douce, presque collante et boueuse.

-Est-ce que je pose le pied sur des rats morts en état de décomposition ou sur un tas de merde?

Cette constatation peu ragoûtante lui souleva presque le cœur. Il retira son pied de ladite substance et fit un pas vers le mur de droite contre lequel il s'appuya. Quelques minutes plus tard, il ressentit un besoin urgent de vider son intestin.

-Ça devient de plus en plus dégoûtant! se dit-il, mais un homme doit faire ce qu'il doit faire...

À tâtons, il poursuivit ses recherches et découvrit un petit trou dans l'un des quatre coins du caveau.

-Bon... je viens de trouver ce qui me servira de toilette.

Ses besoins naturels faits, il s'éloigna de ce coin pour se réfugier dans celui opposé. C'est à ce moment qu'il entendit un son métallique provenant du mur de droite. Une porte s'ouvrit lentement et bruyamment. La lumière extérieure qui s'infiltra alors dans la pièce l'aveugla totalement. Il attendit quelques instants avant de s'aventurer vers la sortie et tenter d'identifier ce qui se trouvait de l'autre côté de l'ouverture. Graduellement, il parvint à distinguer une forme humaine, laquelle se tenait à quelque deux mètres de la porte. Il s'avança lentement vers elle et traversa prudemment le seuil. Ceci fait, il se retrouva dans une grande pièce dont les

murs, le plancher et le plafond étaient tout recouverts de ciment gris sale. Ses yeux s'adaptèrent rapidement, ce qui lui permit de se rendre compte que l'endroit n'était éclairé qu'à l'aide d'une seule ampoule électrique suspendue au centre du plafond. Il distingua aussi la présence de quatre hommes. En les examinant, il remarqua que chacun revêtait une longue robe munie d'un capuchon brun. Une ceinture en boules de bois était enroulée autour de la taille de chaque homme alors qu'un collier fait de la même matière et soutenant un gros crucifix était suspendu à leur cou. Tous portaient des sandales, sans bas, également de couleur brune.

Heureux d'être enfin libéré, Bill leur lança avec sarcasme :

-Qu'est-ce que c'est que ces costumes? Est-ce que je fais un mauvais rêve ou vous êtes réellement des moines issus du moyen âge? À moins que soit déjà l'Halloween?

Nul ne portait attention à ses propos. L'un des hommes pointa du doigt une pièce se trouvant à droite du cachot.

-Oh! lança Bill. Vous voulez que j'entre dans cette autre chambre? Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

Encore une fois, les hommes l'ignorèrent tout en demeurant immobiles. Trois d'entre eux gardaient les mains cachées à l'intérieur des larges manches de leur soutane.

-Je vois... continua Bill. Non seulement êtes-vous des moines provenant directement du moyen âge, mais de plus, vous êtes des moines muets? Ça me va tout à fait! Je vais m'occuper d'entretenir la conversation!

Il se dirigea vers la nouvelle pièce et s'apprêtait à y entrer lorsqu'un des moines le poussa violemment vers l'avant.

-Hey! Pas si fort, le moine! C'est que je ne suis pas encore très solide sur mes pieds, vois-tu!

Les murs de cette autre pièce étaient construits à une distance d'environ trois mètres les uns des autres et étaient aussi faits de ciment gris sale. Au centre du plancher, Bill aperçut un petit cylindre qui devait sans doute servir à vidanger l'eau ou un liquide quelconque tandis qu'au pied du mur arrière, reposait un tuyau d'arrosage. L'un des moines s'empara dudit boyau alors qu'un autre ouvrit le robinet. Un puissant jet d'eau froide fut alors dirigé en direction du prisonnier.

-La pression d'eau est vraiment bonne, ici! se moqua Bill.

Le moine dirigea le jet vers la tête et le maintint en place. À bout de souffle, et entre deux inspirations, Bill parvint à demander:

-Vous essayez de me noyer, ou quoi?

Sa question fut à nouveau ignorée. En revanche, l'eau passa de très froide à très chaude

avant de revenir, quelques minutes plus tard, à très froide. Ce supplice dura environ une dizaine de minutes, jusqu'à ce que l'un des moines ferme le robinet. Deux autres s'approchèrent alors du prisonnier avec de grandes serviettes brunes pour le sécher de la tête aux pieds.

-J'imagine que c'est ce que vous, les moines pervers, aimez faire... Jouer avec les parties intimes des hommes? À moins que vous ne préfériez les petits garçons?

Encore une fois, on l'ignora.

-Je sais que vous vous taisez volontairement, mais au moins, est-ce que l'un de vous comprend l'anglais ou le français?

L'un des hommes l'habilla d'une longue tunique blanche qui recouvrait toute la partie de son corps comprise entre les épaules et la base des pieds. Puisqu'il était toujours menotté, ses mains et ses bras se trouvaient sous le vêtement.

-Encore une chance, exprima-t-il d'un ton arrogant, que vous ne me faites pas porter un vêtement de la même couleur de merde que les vôtres!

Un des hommes s'approcha de lui et le gifla violemment, ce qui l'obligea à se reculer de quelques pas.

-Je constate qu'au moins, l'un d'entre vous comprend l'anglais! lâcha-t-il.

Cela dit, il cracha à la face du moine qui l'avait frappé. En retour, il eut droit à un solide

poing dans le ventre. Voyant qu'il était plié en deux et qu'il se tordait de douleur, les trois autres moines le délivrèrent de l'emprise de leur collègue.

-Espèce de lâche! gémit Bill. C'est facile de frapper un homme lorsqu'il est incapable de se défendre! Ça prend vraiment un chien comme toi pour commettre un tel geste.

Deux moines l'entourèrent, le saisirent par les bras et l'attirèrent à l'extérieur de la salle. Le troisième homme, lui, guida le groupe vers un escalier alors que le moine s'en était pris à Bill fermait la marche. Bill resta silencieux. Le coup qu'il venait d'encaisser était douloureux et il éprouvait du mal à respirer. Le quintuor franchit deux étages avant d'atteindre un large corridor. Après l'avoir longé quelque peu, Bill fut emmené à l'intérieur d'une longue pièce étroite. À l'une des extrémités de celle-ci se trouvait une table recouverte d'un tissu noir alors qu'au centre, on pouvait voir deux longues colonnes à trois mètres de distance l'une de l'autre. Un cercle en métal relié à une chaîne à maillons était fixé près du sommet de chaque colonne. Le vêtement qui couvrait le prophète fut abaissé jusqu'à la hanche. Deux des moines lui retirèrent ses menottes et l'enchaînèrent par les poignets pendant que les deux autres ajoutèrent de la tension aux chaînes, forçant ainsi Bill à lever les bras au-dessus de la tête. Quant à celui qui semblait avoir un goût prononcé pour la violence, il savourait la scène tout en exhibant un sourire sadique.

Bill n'émit aucun son, examinant plutôt la pièce. Les murs étaient gris, sales et ne comportaient aucune décoration, sinon un énorme crucifix ancien suspendu au mur avant, tout juste derrière la table qui lui faisait face. Les quatre moines quittèrent les lieux et le laissèrent seul.

Une heure plus tard, un homme petit, chauve et visiblement en excellente forme physique, fit son entrée. Il portait une longue tunique noire, sans capuchon. Une corde brune supportant un crucifix en bois était nouée autour de sa taille. Ignorant le prisonnier, il prit place derrière la table et fit mine de consulter certains documents. Se pliant au jeu, Bill l'ignora tout autant.

-Alors... finit par dire le moine d'un ton supérieur et méprisant, vous êtes Monsieur Morrison?

Bill leva la tête, posa un regard ironique sur son interlocuteur et répondit:

-Tu sais très bien qui je suis... moine! Alors, pourquoi me le demander?

-Votre insolence ne jouera pas en votre faveur, Monsieur Morrison.

-M'enfermer et m'attacher comme tu le fais ne joue pas en ta faveur non plus, moine!

N'ayant pas l'habitude d'être traité de la sorte, le Grand Maître devint menaçant.

-Je vois que vous ne méritez pas le titre de monsieur! dit-il. Alors, attention Morrison... Votre attitude et vos paroles risquent de devenir votre

source de douleurs. Mais... passons; ainsi, vous prétendez être en contact avec Dieu?

-Sûrement pas avec le tien!

-Il n'y a qu'un seul Dieu, mais... passons encore. Et Dieu vous aurait confié le titre de... Dernier Prophète?

-La Vie est la force divine qui m'a accordé ce titre, répliqua Bill d'un ton un peu plus conciliant.

-Dieu est le créateur de la vie. Quelle est la différence?

-Des gens de ton espèce ont sali le mot 'Dieu'! Le Créateur ne veut plus être connu sous ce nom.

Le Grand Maître employait maintenant un ton qui se voulait paternel alors que Bill lui répondait moqueusement.

-N'insultez pas Dieu... rappelez-vous que je suis l'un de ses serviteurs.

-Maintenant, je comprends pourquoi Dieu ne veut plus être connu sous ce nom! déclara Bill en riant.

L'attitude du Grand Maître changea du tout au tout. D'une voix forte et menaçante, il répliqua:

-Encore une fois, je vous demande d'être plus respectueux, Morrison! Je ne suis pas seulement un moine; je suis un prêtre catholique.

-Tu es un faux prêtre, au même titre que les seins en silicone sont faux!

-Je vous préviens, Morrison... Changez votre attitude ou je vous renvoie au cachot! J'essaie d'avoir une conversation sensée avec vous, mais vous mettez ma patience à l'épreuve!

-Tes menaces n'ont pas plus d'effet sur moi que celles d'un putois, moine. Tu pues... mais tu ne peux pas m'intimider!

Ce dernier échange, entre les deux antagonistes, fut très rapide. Amers, ils se fixèrent du regard, jusqu'à ce que le Grand Maître poursuive:

-Votre attitude me trouble au plus haut point! Je vais donc vous renvoyer au cachot. Nous nous reparlerons dans quelques jours.

-Ma tolérance tire à sa fin, moine! prévint Bill de plus en plus agressif, mais toujours souriant. L'autre l'observa en silence, hocha la tête, sourit amèrement et demanda:

-En passant, Morrison... notre Gizella a-t-elle su vous plaire? On m'a dit qu'elle est excellente au lit.

C'est avec un peu de difficulté que Bill retourna un sourire dédaigneux.

-Tu n'as pas assez classe pour prononcer son nom, moine!

-Elle vous a trahi! Mais ça, vous le saviez déjà, n'est-ce pas?

-Te servir sous le motif de la peur n'est pas un acte de trahison contre moi. Tu ne peux pas m'atteindre, moine, pas plus physiquement que mentalement.

Le Grand Maître se leva, contourna lentement la table, s'approcha et s'arrêta à environ un mètre de son interlocuteur. Se donnant un air triste, il annonça:

-C'est avec regret que je dois demander à mes hommes de vous retourner chez vous, Morrison. C'est-à-dire dans votre cachot.

-Par tes hommes, tu veux dire... tes brigands?

-Encore une fois, vous insultez des serviteurs de Dieu.

Bill sourit et posa sur le moine un regard intense.

-Tu es un imbécile. Tu te tiens beaucoup trop près de moi.

-Ce qui veut dire?

Puis les yeux du prophète tournèrent au rouge. Un mince filet de lumière radioactive fut projeté dans l'œil gauche du moine.

-Grâce au pouvoir de La Vie, tu es maintenant sous mon contrôle, moine, murmura Bill d'une voix sombre et basse.

Le Grand Maître tenta de reculer pour fuir l'étrange force qui le maintenait en place, mais en vain.

-Est-ce que tu comprends ce qui t'arrive, moine? Tu es maintenant sous le contrôle de La Vie. Alors, joue ton rôle de chien de tête et ordonne à deux de tes bêtes d'aller chercher mes valises et d'apporter tout ce qui m'appartient ici! Deuxième-

ment, somme les deux autres de me libérer. Tu as compris, moine?

Bien que son esprit était toujours captif de la force qui s'était emparée de lui, il était maintenant permis au Grand Maître de se déplacer. Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et ordonna:

-Frère Pierre! Frère Jacques! Allez chercher les effets personnels de Monsieur Morrison et apportez-les ici. Frère Daniel et Frère Paul... veuillez entrer et libérer le prisonnier.

Les quatre subalternes se regardèrent l'un l'autre d'un air incrédule avant de questionner leur supérieur du regard.

-Vous avez bien compris! répéta l'homme d'un ton sans équivoque. Libérez Monsieur Morrison.

Il ne fallut que quelques minutes avant que Bill ne soit libéré. Il s'approcha du moine que le Grand Maître avait appelé Paul et le frappa solidement dans le bas ventre.

-Maintenant, on est quitte, Frère Paul... émit-il à voix basse.

Quelques minutes plus tard, Frère Pierre et Frère Jacques revinrent dans la pièce. Ils furent étonnés de trouver leur confrère agenouillé au sol et de voir qu'il respirait avec peine. De même, ils constatèrent que Bill était libre et qu'il avait revêtu sa tunique en plus d'être tout sourire. Le Grand

Maître leur ordonna froidement de déposer les effets du prophète dans la pièce, de se charger du Frère Paul et d'attendre dans le corridor. Après leur départ, Bill somma le Grand Maître de demeurer sur place puis entreprit de vérifier le contenu de ses valises. Tout semblait y être, y compris son argent, son passeport et ses documents importants. Il s'habilla à la hâte et plaça ses deux valises près de la porte.

-Moine! dit-il encore. Demande à tes mercenaires de se retirer dans la chapelle et de prier pour toi. Dis-leur surtout d'y rester jusqu'à ce qu'ils reçoivent un ordre contraire de ta part.

Une fois son ordre exécuté, il attendit quelques minutes et ajouta:

-Maintenant, moine, tu vas me conduire à la luxueuse chambre où tu m'as fait enfermer.

Encore là, l'autre s'exécuta sans la moindre question. Après avoir descendu rapidement les escaliers menant à l'entrée du caveau, Bill obligea son hôte à y entrer. Ceci fait, il ferma la porte derrière lui avant de se saisir de la clé et de la ranger dans la poche de son veston. Il remonta ensuite les deux étages, s'empara de ses valises et emprunta le chemin de la sortie. À la réception, il croisa un jeune moine qui occupait la fonction de portier.

-Est-ce que tu as également fait le vœu de silence? lui demanda-t-il. As-tu le droit de parler?

-Oui, répondit l'homme.

-Qui est le responsable de cette abbaye?

-L'abbé est le Père Marchand.

-Puis-je le voir quelques instants? C'est important.

-Je vais lui demander. Quel est votre nom? s'enquit poliment le portier tout en téléphonant à l'abbé.

Il transmet la requête à son supérieur et décrit brièvement l'apparence physique de celui qui souhaitait s'entretenir avec lui.

-L'abbé se fera un plaisir de vous recevoir, Monsieur Morrison.

Bill pénétra dans un bureau qu'il trouvait très convivial. De multiples photos de saints ainsi qu'une peinture du pape ornaient les murs. Évidemment, un grand crucifix dominait le décor. L'abbé se leva et le reçut avec grâce. Il était vêtu d'une longue tunique noire et ne portait aucun ornement.

-Que puis-je faire pour vous, mon fils? demanda-t-il d'une voix calme et basse.

-Mon Père, j'ai remarqué que certains moines de votre monastère portent toujours la robe médiévale.

L'abbé se montra un peu mal à l'aise alors que Bill poursuivait en disant:

-J'ai eu une rencontre particulièrement déplaisante avec des moines vêtus d'une longue robe brune à capuchon. Je dois admettre qu'ils ne sont

pas très gentils. Font-ils partie de votre congrégation?

-Non, mon fils, répliqua l'abbé qui semblait nerveux et hésitant. Je dois admettre qu'ils m'inquiètent également. Ils ne nous visitent que très rarement. Notre congrégation n'a rien en commun avec eux.

-Alors pourquoi ont-ils libre accès à votre abbaye?

-Je reçois parfois l'ordre de les accueillir et de les accommoder. Ils vaquent à leurs affaires et nous aux nôtres. Ils ne restent jamais très longtemps.

-Ce sont des gens vraiment dangereux!

-Ils ont leur propre façon de servir Dieu.

-Je pense qu'il nous faut convenir qu'ils servent des intérêts assez suspects, pour ne pas dire singuliers.

Puis, changeant de sujet, Bill ajouta:

-Pouvez-vous me dire où je suis? Dans quel pays, ville ou village?

-Vous êtes au Canada, plus précisément au Québec, dans la ville d'Oka, le renseigna l'abbé un peu surpris pas la question. Vous ne savez pas où vous êtes?

-Non. Voyez-vous... j'ai été kidnappé et amené ici contre mon gré. Parlez-moi d'Oka...

-Bien... Oka est une charmante petite ville située à environ cinquante kilomètres à l'ouest de Montréal.

-Merci, mon Père. Avant de partir, je dois vous aviser que le Grand Maître des brigands que vous hébergez est enfermé dans l'une de vos geôles, sourit Bill tout en haussant les épaules.

-Mes geôles? questionna l'abbé, mais nous n'avons pas de geôles!

-Bien... mon Père... si vous descendez les longs escaliers qui conduisent au sous-sol, vous arriverez dans une grande salle. Sur le mur du fond, il y a des petites portes en bois très épais et... derrière ces portes, vous trouverez les geôles dont je vous parle.

-Mais ce ne sont pas des geôles! fit l'abbé en riant. Ce sont des caveaux! Des chambres froides où nos prédécesseurs gardaient la nourriture avant l'invention de la réfrigération.

-Je vois... sauf qu'il faut que vous sachiez, mon Père, qu'on m'a enfermé dans l'un de ces caveaux. J'ignore combien de temps j'y suis resté, mais je peux vous dire que ça sentait la pourriture.

-Pourquoi donc étiez-vous enfermé dans un caveau? s'étonna l'abbé en affichant un air inquiet.

-Demandez au Grand Maître! Soit dit en passant... continua Bill d'un air taquin, il teste actuellement la qualité de vie à l'intérieur d'une de ces chambres froides. Je vous suggère de le libérer dans environ deux heures. Voici la clé.

-Le Grand Maître est enfermé dans une de chambre froide?

-Oui, mon Père. J'ai pensé qu'un peu de tranquillité lui serait bénéfique. Ses hommes sont dans la chapelle et prient pour son âme.

Incapable de se contrôler, l'abbé se mit à rire aux éclats.

-Merci, laissa-t-il entendre, c'est gentil à vous de me prévenir. Je pense que nous allons le laisser prier un peu plus longtemps... disons que nous le trouverons accidentellement dans deux ou trois heures.

-Très bonne idée, mon Père!

-Et j'imagine que vous n'avez rien à voir avec la fâcheuse situation de ce saint homme? interrogea l'abbé avec humour. Je propose toutefois que vous partiez avant que nous le libérions.

-Votre façon de penser est remarquable, mon Père.

Bill exhiba un large sourire avant de se courber légèrement vers l'avant, tant à titre de respect que pour saluer l'abbé. Il se redressa rapidement puis demanda:

-Vous savez si je peux trouver un taxi tout près d'ici?

-Oui... tout au bout de la rue en sortant d'ici, informa l'homme avec une pointe d'humour dans la voix. Mon cher Monsieur Morrison... ne le dites à personne, mais vous m'avez bien amusé.

À nouveau, il éclata de rire. Il riait toujours quand chemin faisant vers la porte, Bill se retourna subitement pour lui demander encore:

-Oh! Dites-moi, mon Père... auriez-vous rencontré une jeune et jolie femme dans votre abbaye, dernièrement?

-Oui, il y a tous justes deux jours. On m'a même confié une enveloppe à lui remettre. Elle semblait un peu triste après sa rencontre avec le Grand Maître. Connaissiez-vous cette femme, Monsieur Morrison?

-Oui... vous dites qu'elle semblait malheureuse?

-Je crois, oui... elle avait les larmes aux yeux.

-Ça, c'est très bon!

-Vous trouvez qu'il est bon qu'elle soit malheureuse? rétorqua l'abbé à la fois surpris et amusé.

-Dans le cas présent... oui, mon Père, c'est bon... très bon!

Il se dirigea à nouveau vers la porte avant de s'arrêter une nouvelle fois et suggérer, non sans afficher l'un de ses petits sourires sarcastiques:

-Mon Père, puisque le Grand Maître a fait pleurer la dame, ne pensez-vous pas qu'il mériterait de passer un peu plus de temps dans le cachot?

-Je suis un vieil homme, Monsieur Morrison. Il me faudra beaucoup de temps pour descendre aux chambres froides, dit l'abbé en empruntant une expression de tristesse.

-Vous êtes un homme remarquable, mon Père. Le genre d'homme que j'apprécie. Merci!

Une fois à l'extérieur, il emprunta le trottoir menant au boulevard qui cheminait devant le vieux monastère. Il était alors près de quatorze heures.

CHAPITRE 31

Absolument demain / Bill ET Gizella

Bill atteignit la route Québec 344 où il aperçut un chauffeur de taxi se tenant près de son véhicule tout en fumant une cigarette. L'homme le reçut avec un grand sourire, lui ouvrit la portière avant, puis plaça ses deux valises dans le coffre arrière.

-Où souhaitez-vous aller, Monsieur?

-Je ne sais vraiment pas. Conduisez-moi d'abord à un bon restaurant. Je meurs de faim!

-Qu'aimeriez-vous manger?

-Un bon steak serait parfait!

-Très bien. Je connais un excellent restaurant qui s'appelle: L'Oka Steak House. On y sert les meilleurs steaks en ville!

Ils n'avaient parcouru qu'environ un kilomètre lorsqu'une petite voiture noire les dépassa avant de se placer devant le taxi et de se mettre ralentir.

-Ben merde alors! Vous voyez ça? s'énerva le chauffeur. Ce genre de personnes ne devrait pas avoir le droit de conduire!

-Vous avez sans doute raison, mon ami, convint Bill tout en fixant la voiture fautive.

Le chauffeur de taxi essaya de contourner la voiture en question par la gauche, mais dut ralentir et retourner à l'arrière, l'autre conducteur ayant contré sa manœuvre en se déplaçant aussi vers la gauche, en plus de ralentir encore davantage.

-Câlisse! jura le chauffeur. Il est fou!

-Je pense que nous avons à faire à une femme au volant... supposa Bill.

-Vous avez raison, Monsieur! Seuls une femme ou un homme totalement dingue conduiraient de la sorte!

La voiture avant ralentit progressivement, jusqu'à ce qu'elle atteigne un point d'arrêt. Ceci fait, son conducteur sortit une main de la fenêtre et l'agita de haut en bas.

-Il est évident que cette femme veut nous parler, constata Bill. On devrait peut-être chercher à savoir ce qu'elle veut.

-Comme vous voulez, fit le chauffeur.

Il prit place sur l'accotement de la chaussée tandis que l'autre voiture fit de même. La femme quitta son véhicule puis se dirigea vers eux. Ayant reconnu Gizella, Bill sortit du taxi pour partir à sa rencontre. Après qu'ils eurent échangé un long regard, elle s'approcha de lui et enroula ses mains autour de son cou. Sans mot dire, Bill se défit de l'étreinte et retourna vers le taxi.

-Je pense que ma petite amie n'est plus fâchée contre moi. Dix dollars couvriront-ils vos frais?

-Absolument, Monsieur. Attendez... je vais vous remettre vos valises.

-Merci.

-Je ne vous blâme pas de me laisser pour elle! sourit le chauffeur en accompagnant son com-

mentaire d'un clin d'œil furtif. Elle est vraiment jolie!

Bill lui rendit son sourire, promena son regard entre le chauffeur et Gizella puis lança:

-Gizella... mon chauffeur dit que tu es jolie!

Gizella s'approcha de l'homme, déposa un petit baiser sur sa joue gauche, sourit à son tour et répliqua, d'un ton enjoué:

-Merci, Monsieur.

Le taxi repartit pendant que le couple montait à bord de la petite voiture noire. Gizella la fit démarrer et prit la route sans trop savoir où elle allait. Les deux demeurèrent silencieux et pour éviter de se regarder, contemplaient l'extérieur. En fait, Bill attendait que Gizella entame la conversation.

-Es-tu fâché contre moi, s'enquit-elle d'une voix douce et tremblante.

-Devrais-je? rétorqua doucement Bill.

-Non, Bill, j'ai fait ce que je devais faire pour nous protéger tous les deux.

-Gizella... Gare-toi quelque part, tu veux bien?

-O.K.!

Elle dirigea la voiture dans le stationnement d'une petite pharmacie.

-Donne-moi tes mains, Gizella, et regarde-moi, demanda gentiment Bill.

-Bonne idée! Je veux que tu lises dans mon âme, mon cœur et mes pensées.

Bill ne répondit pas. Il tint les mains de son interlocutrice entre les siennes et garda les yeux rivés sur les siens durant environ cinq minutes.

-Tu as fait ce que tu croyais juste, articula-t-il en demeurant très calme. Je comprends, même si je n'approuve pas ton plan.

-Je ne voulais pas leur offrir l'occasion de te tuer, Bill. Aussi longtemps qu'ils me croyaient l'une des leurs, je pouvais contrôler sur la situation. Ça a plutôt bien fonctionné, non?

-Oui, je dois l'admettre. Maintenant, si tu veux être complètement pardonnée, rendons-nous à l'Oka Steak House. Le chauffeur de taxi m'a dit que c'était un excellent restaurant. Il y a belle lurette que je n'ai pas mangé... Je suis affamé!

-D'accord, mais... je ne connais pas ce restaurant. Je ne sais pas où il se trouve!

-Informons-nous.

Ils discutaient avec aisance, mais une ombre subsistait entre eux. Bill sortit de la voiture et alla à la rencontre d'un jeune couple sortant tout juste de la pharmacie. Il s'adressa à l'homme, échangea quelques mots, regarda en direction de Gizella et d'un geste, l'invita à le rejoindre.

-Ils ne comprennent pas l'anglais et ils parlent si vite que je ne comprends pas un traître mot de ce qu'ils disent.

Gizella s'approcha du couple et apprit rapidement la location du restaurant. Vingt minutes plus tard, son amant était assis devant une assiette contenant au moins la moitié d'un bœuf. Le steak étant préparé tout à fait à son goût, c'est-à-dire médium saignant, il le dégusta sans se faire prier. Pour sa part, Gizella, qui avait déjà mangé, se contenta d'une soupe au poulet. Ils se concentrèrent sur leur repas jusqu'à ce qu'elle demande:

-Alors... On fait quoi, maintenant?

-Je n'en suis pas certain... dit Bill en émettant un sourire viril. On devrait trouver un endroit tranquille pour discuter un peu et établir un plan.

Lui rendant son sourire, Gizella s'empara de sa main droite et suggéra:

-Hum... Ici, à Oka, il y a un très beau parc sur le bord du lac des Deux Montagnes. Puisqu'aujourd'hui est un jour de travail, je suis certaine qu'il n'y aura pas beaucoup de monde. On trouvera facilement un coin tranquille où nous pourrons nous étendre sur le gazon et... après un très long baiser, nous pourrons discuter. Ça te va?

-J'aime l'idée! approuva Bill en conservant son sourire.

-Je vais insister sur le long baiser!

Un peu après dix-sept heures, ils étaient assis sur le gazon, tout près d'un grand arbre. Le soleil glissait lentement vers l'horizon et le reflet qu'il laissait sur le lac était magnifiquement teinté de rouge, d'orange et de jaune. Tout près d'eux, une

multitude de grands érables s'élançaient vers le firmament. Le chant des oiseaux dans les branches, la course des écureuils d'un arbre à l'autre, le murmure de la brise et le rire des enfants qui jouaient un peu plus loin les incitèrent à se rapprocher l'un de l'autre. La tête de Gizella bien appuyée contre lui, Bill reposait son épaule gauche contre le gros tronc de l'arbre sous lequel ils s'étaient étendus.

-Bill... commença par dire la jeune femme. Est-ce que tu sais que ces arbres sont vraiment spéciaux?

-En plus du fait qu'ils sont grandioses?

Ils s'engagèrent dans une conversation banale dans le but de chasser le malaise qui persistait entre eux.

-Hum... hum...

-Alors, dis-moi!

-As-tu déjà mangé du sirop d'érable?

-Euh... oui... je crois bien.

-Eh bien... mon ami, continua Gizella, je vais t'apprendre quelque chose. Le sirop d'érable est un produit qui provient de ces grands arbres. Au printemps, les fermiers en retirent la sève et c'est ainsi qu'ils arrivent à produire le sirop que les Québécois aiment tant!

-Hum... intéressant! fit Bill en lui adressant un léger sourire.

Ils demeurèrent silencieux un temps, jusqu'à ce que Gizella murmure doucement:

-Dis-moi ce qui t'embête, Bill? J'ai du mal à supporter cette distance entre nous.

-Lorsque les brigands ont envahi la maison de tes amies, est-ce que tu connaissais leurs intentions?

-Non, absolument pas.

-Comment as-tu découvert qu'ils étaient dans la maison?

-Je pensais que tu avais lu toutes ces informations, tout à l'heure, avant le repas. Ce n'est pas ce que tu as fait?

-Explique-moi quand même...

-Je dormais près de toi quand un bruit suspect m'a réveillée. Je me suis levée et me suis rendue sur le palier de l'escalier. De la façon dont les brigands, comme tu les appelles, agissaient, j'ai deviné que nous avions affaire à des professionnels.

-Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé? Nous aurions pu les combattre ensemble!

Gizella se déplaça de façon à faire face à son ami.

-Bill... j'ai compris, à leur façon d'agir, qu'il s'agissait de soldats bien entraînés et qui appartenaient à l'une des escouades d'attaque évoluant pour le compte des services clandestins. Je ne savais pas combien de personnes participaient à cette opération, mais je me doutais qu'il y en avait plusieurs. De toute façon, nous n'avions aucune chance de les vaincre. Au besoin, ils nous auraient abattus sans aucune hésitation. En t'endormant, j'ai agi comme si j'étais toujours une des leurs. Mon idée devait

être la bonne, puisque nous sommes encore en vie et ensemble.

-Que t'est-il arrivé après l'enlèvement?

Gizella lui raconta tout, ce qui ne fut pas sans amuser Bill.

-Donc... ils croient que tu es actuellement en route pour Amsterdam?

-Eh oui! pouffa Gizella. Dans la cage du petit chien! Et toi? Que t'est-il arrivé?

Bill lui fournit tous les détails de son aventure. Cette fois, c'est elle qui s'amusa de la chose.

-Ainsi, le GM est enfermé dans la chambre froide? rigola-t-elle.

-Le GM?

-Oui, c'est ainsi que les habitués nomment le Grand Maître.

-Alors oui... le GM croupit dans la chambre froide. L'abbé a trouvé ça très amusant.

Les deux rirent un bon coup, ce qui contribua à dissiper l'objet de leur conflit. Au bout d'un moment, Gizella changea d'attitude pour déclarer, d'une voix nerveuse:

-Nous sommes toujours en danger, Bill. Ces gens vont faire tout ce qui est en leur pouvoir pour nous capturer et nous éliminer.

Bill, qui ne semblait pas s'inquiéter outre mesure, rétorqua calmement:

-Mais en ce qui te concerne, ces gens pensent que tu es en direction de l'Europe, non?

-Peut-être, mais en ce qui te concerne, ils savent que tu ne peux pas te trouver très loin d'ici. Ils vont faire tout ce qu'ils peuvent pour te trouver et, s'ils y arrivent, ils vont également me trouver, parce que je reste avec toi. Résultat: nous sommes tous les deux en danger.

Bill la regarda, sourit en coin et murmura:

-Tu peux me laisser, si tu veux. Je ne veux pas que tu sois en danger à cause moi!

-Bill... Je reste avec toi, un point c'est tout! s'impatiente quelque peu Gizella en élevant la voix:

-Alors ça va! Ce sera intéressant de risquer ma vie avec toi!

-Je suis heureuse que nous ayons définitivement éclairci ce point. Je crois qu'on devrait fouiller tes valises. Ils ont peut-être placé quelques puces électroniques à l'intérieur.

-Je ne pense pas, non. Ils ignoraient que je les quitterais aussi vite. Mais on peut quand même vérifier.

Ils inspectèrent les deux valises de même que les vêtements que portait Bill.

-Vérifions aussi ton portefeuille! suggéra Gizella d'une voix qui se voulait professionnelle.

Bill procéda à une recherche élaborée et lança en riant:

-S'il y a des puces dans mon portefeuille, ce n'est sûrement pas le genre de puces que nous cherchons.

Amusée par le jeu de mots, Gizella continua:

-Je pense que nous n'avons plus à nous inquiéter au sujet de ces fichus gadgets électroniques. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant? On ne peut quand même pas passer la nuit au pied de cet arbre.

-Tu es l'experte en déception, Gizella. Moi, je ne suis qu'un simple médecin, marin et prophète...

-Ce sarcasme me fait vraiment mal, riposta Gizella avec les larmes aux yeux.

- Pardonne-moi... Je ne voulais pas te blesser... je...

-Tu entretiens encore des doutes, pas vrai?

-C'est le bon mot. Je m'excuse. Viens dans mes bras. Faisons la paix et redevenons amis, tu veux bien?

Ils se levèrent, se serrèrent l'un contre l'autre, échangèrent un long baiser et marchèrent le long de la berge.

-J'ai une question, poursuivit Bill. Tu m'as bien dit que les quatre hommes qui m'ont capturé ont parlé avec toi, non?

-C'est exact.

-À l'exception du GM, comme tu l'appelles, les singes qui s'occupaient de moi dans l'abbaye semblaient avoir fait le vœu de silence. C'est donc

dire que les quatre types dont tu m'as parlé ne sont pas les mêmes que mes cerbères...

-Tu as raison. Les ravisseurs n'étaient pas des gardiens, mais des commandos.

-C'est donc dire qu'il est possible que nous ayons à les confronter à nouveau?

-C'est très possible.

-S'ils refont surface, n'essaie surtout pas de m'endormir. J'ai un compte à régler avec eux.

-Je te le promets. Est-ce que tu crois qu'on devrait retourner à Orlando?

-Non, du moins pas tant que je n'aurai pas discuté avec mon avocat.

-La société secrète a sûrement placé des écouteurs sur sa ligne téléphonique.

-Peter et moi avons prévu de communiquer par l'entremise d'un cellulaire prépayé. Malheureusement, je n'ai pas encore eu le temps de me procurer le mien et je ne connais pas le numéro du sien. Je dois trouver une façon d'entrer en contact avec lui.

-Je vois... En passant, je ne peux pas retourner dans mon appartement de Montréal, car je suis certaine qu'il est sous surveillance.

-Parlant de Montréal, glissa Bill. Je suis vraiment peiné pour tes deux amies. Je me sens un peu coupable.

-J'entretiens les mêmes remords! confessa Gizella d'une voix triste. C'est moi, la responsable, pas toi. C'était mon idée d'aller chez elles.

Main dans la main, ils continuèrent de longer la rive. En silence, ils se recueillaient tous deux sur ces pauvres femmes qui n'avaient rien à voir dans cette histoire et qui pourtant, avaient dû payer de leur vie. Soudain, Gizella s'arrêta pour faire face à son copain et lui proposer:

-J'ai une idée! Pourquoi n'irions-nous pas dans les Laurentides? Dans le Nord, comme disent les gens d'ici. Nous pourrions louer un petit chalet sous ma nouvelle identité, régler au comptant et y passer quelques semaines pour nous reposer...

-Et ta voiture?

-Je l'ai louée pour deux semaines. Après ce délai, je vais communiquer avec la compagnie et prolonger la période de location.

-Ça me semble une bonne idée. Où se trouvent les Laurentides?

-Les Laurentides forment une chaîne de montagnes situées au nord de la vallée du Saint-Laurent. Ça va te plaire. Il y a de charmants petits villages. Les gens sont épatants, la cuisine est différente et surtout, excellente.

-Est-ce loin d'ici?

-Je pense qu'on devrait aller à Sainte-Agathe-des-Monts. C'est une petite ville où la majorité des gens parlent aussi bien l'anglais que le français. C'est à environ cent cinquante kilomètres d'ici.

-Bien, ma jolie! Mais il est déjà près de dix-sept heures... je suggère qu'on dorme quelque part avant de nous rendre là-bas. Nous sommes tous les deux épuisés et ce serait bien de dormir un peu.

-Ça me va tout à fait. De toute façon, on n'arriverait jamais à dénicher un chalet avant demain.

Ce dernier entretien permit de rétablir leur amitié. Gizella était emballée à l'idée de passer quelque temps dans les Laurentides tandis que Bill se sentait fin prêt pour une nouvelle aventure. Un petit baiser, quelques caresses et ils étaient de retour dans la voiture.

-Attends... lança Bill. Je dois retourner à l'abbaye.

-Quoi? Non, mais... ça ne va pas?

Gizella mit la voiture en marche, réfléchit une seconde, se retourna vers son passager et demanda:

-Ai-je bien compris? Tu veux retourner à l'abbaye?

-C'est pas que je veuille y retourner, précisa Bill, c'est que je dois y retourner!

-Mais pourquoi? chercha à savoir Gizella visiblement inquiète.

-Je viens de réaliser que l'abbé est peut-être en danger. C'est un bon diable, tu sais, il nous a aidés tous les deux.

-Je comprends! acquiesça Gizella en adoptant un air déterminé. Dans ce cas, tu n'iras pas seul. J'y vais avec toi.

-Ce n'est pas nécessaire. Tu n'as qu'à me reconduire à proximité de l'abbaye.

-Comme tu l'as dit, l'abbé est un bon bougre et sa sécurité m'inquiète aussi. Alors, allons-y!

Il leur fallut environ dix minutes pour atteindre leur destination.

-Tu as un plan, mon cher Bill?

-Non... approche la voiture le plus près possible de l'abbaye et nous aviserons.

-Si le GM a pris le contrôle des lieux, on va mettre les pieds dans un véritable guépier.

-Nous avons l'avantage de la surprise puisqu'ils ne s'attendent pas du tout à notre visite.

-Tu as raison, convint Gizella. Ils pensent sans doute que je suis en Allemagne et ne savent sûrement pas où tu te trouves.

Sans hésiter, ils se dirigèrent vers l'entrée, franchirent rapidement la distance qui les séparait de l'escalier, gravirent les marches et marquèrent une pause devant la grosse porte en bois. Bill décida de ne pas sonner, préférant frapper discrètement.

-Il y a une cloche à ta gauche, mentionna Gizella.

-Je sais, mais je ne veux pas alerter toute la maisonnée. J'espère que le portier va nous ouvrir et qu'il sera le seul à savoir que nous sommes ici. Du moins, au début.

-Très bon comme idée! Tu ferais un excellent agent!

Bill dut frapper à quelques reprises avant que le portier ne vienne répondre en entrouvrant la porte.

-Nous sommes fermés jusqu'à neuf heures demain matin, annonça-t-il.

Bill reconnut tout de suite le jeune moine qui plus tôt dans la journée, se trouvait à la réception.

-Vous ne vous souvenez pas de moi, mon Frère? demanda-t-il. J'étais ici il y a à peine quelques heures. L'abbé attend mon retour.

-Je me rappelle très bien de vous, Monsieur. Toutefois, je ne peux pas vous laisser entrer sans l'autorisation de l'abbé.

Avec Gizella à sa suite, Bill poussa sur la porte et la garda ouverte.

-J'ai une surprise pour lui, inventa-t-il. Je suis persuadé qu'il tient à revoir cette jeune dame.

-Oui, renchérit Gizella. Je lui ai rendu visite il y a deux jours. Vous vous souvenez? De toute façon, mon autorité surpasse la sienne et s'il le faut, je devrai vous ordonner de nous laisser entrer.

-Alors... entrez. Au fond, je m'en fous un peu. Le pire qu'il peut me faire est de...

-Vous n'aurez aucun ennui, jeune homme, le rassura Gizella, ne vous en faites pas.

Une heure plus tôt, l'abbé avait décidé que le temps était venu de libérer le Grand Maître. Pour ce faire, il s'était rendu à la chapelle pour y rencontrer les quatre moines qu'il trouva agenouillés, la tête baissée, et totalement immobiles. Difficile de déterminer s'ils priaient ou s'ils dormaient.

-Mes Frères, leur adressa-t-il, je désire m'entretenir avec le Grand Maître. L'un de vous pourrait-il m'indiquer où je peux le trouver?

Les quatre hommes échangèrent un regard avant de détourner les yeux vers lui. L'un souleva les épaules et fit un signe négatif de la tête.

-Vous ne savez pas où il est? fit mine de s'étonner l'abbé. Je l'ai cherché partout et je n'arrive pas le trouver. Pouvez-vous m'aider?

Les moines se levèrent et consentirent à le suivre. Deux d'entre eux se rendirent aux premier et deuxième étages tandis que les deux autres restèrent au sous-sol. Plusieurs minutes plus tard, les quatre étaient de nouveau réunis au sous-sol, prêts à abandonner les recherches.

-Pendant que vous cherchiez, les informa l'abbé, j'ai entendu un drôle de bruit qui provenait de derrière l'une de ces portes.

Frère Paul, qui semblait être le dirigeant, s'approcha des portes en question et réalisa que l'une d'elles était fermée à clé. Gesticulant de manière plus ou moins compréhensible, il parvint tout de même à faire comprendre à l'abbé qu'il souhaitait obtenir la clé.

-Je me demande pourquoi cette porte est fermée à clé? questionna l'abbé en se grattant la tête. Vous voulez la clé? C'est bien là ce que vous essayez de me faire comprendre?

L'autre fit oui de la tête.

-Mais, je ne transporte pas ces clés sur moi. Je dois retourner à mon bureau pour les chercher. Je reviens tout de suite.

Frère Paul commanda à l'un de ses hommes d'accompagner l'abbé. Moins de dix minutes plus tard, les deux revinrent avec les clés. Frère Paul prit possession du trousseau et dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant de trouver la bonne clé. Après qu'il eut déverrouillé la lourde porte, il l'ouvrit et scruta l'intérieur de la cellule avant d'être violemment poussé vers l'extérieur par un immense quartier de viande. Le Grand Maître était dans tous ses états, pour ne pas dire enragé. Avant même que sa vue ne s'ajuste à la lumière, il hurla:

-Pourquoi avez-vous mis autant de temps à me sortir de là?

Il regarda en direction des cinq témoins de la scène, lesquels, tour à tour, signalèrent leur innocence à l'aide de gestes. Le GM était tellement furieux qu'il avait du mal à articuler les mots qui sortaient de sa bouche.

-Je vais me laver et dans dix minutes, je veux tous vous voir dans mon bureau! grommela-t-il.

-Mon cher Grand Maître, objecta calmement l'abbé, vous n'avez pas l'autorité nécessaire pour me commander.

-Autorité ou pas, je veux vous voir dans mon bureau! Frère Paul, escortez cet homme et assurez-

vous de ne pas le perdre dans l'un des fichus détours de ce labyrinthe!

L'abbé fut conduit dans la pièce qui servait de bureau temporaire au Grand Maître. D'un geste précis, frère Paul l'invita à s'asseoir et demeura près de lui. Les trois autres frères s'appuyèrent contre le mur arrière. Dès qu'il entra dans son bureau, le GM se dirigea vers l'abbé et d'un air hautement autoritaire, exigea de savoir:

-Pouvez-vous m'expliquer ce qui se passe ici?

-Bien...je ne sais pas vraiment. On vous a trouvé dans l'une des chambres froides. Que faisiez-vous là? interrogea calmement l'abbé.

Cette remarque lui valut une telle gifle, que sa chaise se renversa. Paul, qui se tenait tout juste derrière, la retint pour l'empêcher de tomber au sol. Un peu étourdi, l'abbé se leva pour mieux dévisager son agresseur.

-Comment osez-vous? maugréa-t-il. Vous n'avez pas le droit de me frapper! Ce geste sera signalé à la congrégation et aux autorités policières.

Faisant fi de cette menace, le GM poursuivit:

-Avez-vous vu un homme portant deux valises quitter cette place, aujourd'hui?

-Oui, j'ai vu cet homme!

-Lui avez-vous parlé?

-Oui!

-Que vous a-t-il dit?

-Il m'a dit que vous l'aviez fait enlever et conduit ici par la force. Il m'a également confié que vous étiez un homme dangereux... Je constate qu'il avait raison.

-Vous a-t-il dit où il allait?

-Il ne le savait pas; en fait, il ne savait même pas où il se trouvait.

Le GM fixa brièvement son interlocuteur puis c'est en lui présentant un sourire démoniaque qu'il lui annonça:

-Cher Abbé, vous en savez trop... je ne peux pas vous laisser vivre.

Sur ces mots, il sortit une petite dague de sa soutane et la plongeait profondément dans la poitrine de son vis-à-vis. L'abbé se plia en deux, tentant de recouvrir sa blessure à l'aide de ses mains. D'un air surpris, il regarda son assaillant pour lui demander:

-Pourquoi? Mais pourquoi?

-Je regrette, mais vous en saviez trop.

Se tenant toujours derrière l'abbé, Paul s'efforça d'adoucir sa chute. Regardant à peine sa victime le GM ordonna:

-Descends cet imbécile dans l'une des chambres froides et qu'il y pourrisse! Pendant ce temps, envoie deux de tes hommes à la réception. Le frère-portier a sans doute vu certaines choses. On doit aussi l'éliminer. Tu l'enfermeras avec l'abbé dans la chambre froide... ainsi, ils pourront se tenir compagnie jusqu'aux portes de l'éternité.

D'un signe de tête, Paul signifia qu'il avait bien saisi. Il regarda en direction de deux de ses acolytes et leur indiqua la porte. Sachant très bien ce qu'ils devaient faire, ils quittèrent le bureau sans la moindre hésitation. Moins d'une minute plus tard, le Grand Maître et les deux moines restants reçurent une visite inattendue... celle de Bill et Gizella qui entrèrent dans le bureau en coup de vent.

-Bonsoir GM! lança Gizella. Ça ne me fait vraiment pas plaisir de vous revoir, mais il faut ce qu'il faut!

En silence, Bill contempla la scène qui se déroulait sous ses yeux puis partit à la rencontre de l'abbé. Ce faisant, Paul tenta de lui barrer la route. Avec une habileté et une force qu'il ne se connaissait pas, le prophète évita le coup du colosse et lui assena un solide coup de poing à l'estomac. L'homme se plia en deux et avant même qu'il ne puisse réagir, eut droit à un coup de genou au menton. Il s'effondra violemment au sol tandis que James, son confrère, profita de cette altercation pour se ruer sur Gizella. Sortant une arme, la fausse nonne n'eut besoin que d'une seule balle pour lui transpercer le cœur. Puis elle vit Bill s'agenouiller près de l'abbé pendant qu'elle pointait son arme en direction du GM, promenant constamment son regard entre eux deux.

-L'abbé est-il encore en vie? s'inquiéta-t-elle.

-Oui, répondit Bill. Je vais m'occuper de lui.

Le Grand Maître, tout autant que Gizella, fut stupéfait par ce dont il fut alors témoin. Un reflet de lumière blanche translucide enveloppa le prophète et le mourant. Le premier appliqua sa main gauche sur la blessure du second tout en traçant un cercle autour de lui à l'aide de son autre main.

-La Vie ne veut pas que vous décédiez. Vous devez continuer à vivre. Vos douleurs s'atténueront et votre blessure guérira dans un instant. Seule une cicatrice vous rappellera ce mauvais jour.

Démontrant ensuite une grande fatigue, Bill se redressa avec peine tout en aidant l'abbé à faire de même. Une fois debout, le miraculé toucha sa plaie. Ne ressentant plus qu'une petite douleur, il demanda:

-Suis-je mort?

Sa soutane était couverte de sang. Il ouvrit la partie avant et exhiba sa poitrine. Sa blessure guérissait à vue d'œil. De profonde et rouge, elle passa au rosé. Toujours debout devant la porte d'entrée, Gizella était complètement absorbée par le phénomène qui venait de se produire sous ses propres yeux. Profitant de ce moment d'inattention, le Grand Maître la poussa violemment contre la porte et s'empara de son arme à feu. Elle tenta bien de contrer le geste, mais s'y prit trop tard... L'autre avait l'arme en main et c'était maintenant lui qui la tenait en joue.

-Mon cher prophète, dit-il, comparativement à vos prédécesseurs, vous semblez jouir de pouvoirs

nettement supérieurs... ce qui vous rend d'autant plus dangereux.

Bill lui fit face et pointa un doigt en sa direction.

-Laisse tomber ce revolver, Moine, avant que je te rende à l'image du porc que tu es...

-Tu n'en auras pas le temps, Morrison! Un seul geste de ta part et je tire sur cette traîtresse de putain que nous avons infiltrée dans ta vie!

Alors que les deux hommes s'affrontaient du regard, Gizella attaqua le moine et s'empara du poignet qui brandissait l'arme. Mais son adversaire étant un grand maître des arts martiaux, en plus d'être extrêmement fort, il était pour elle pratiquement invincible. Sachant qu'elle avait peu de chances de survivre à ce combat, elle cria:

-Bill... un peu d'aide de ta part serait grandement apprécié!

-À mon tour! proposa l'abbé.

Il s'empara d'une lourde chaise en bois et frappa le Grand Maître à l'arrière de la tête. Ce dernier s'affaissa aux pieds de Gizella qui aussitôt, reprit possession du revolver.

-La vengeance est mienne! s'écria l'abbé avec fierté.

Puis après s'être quelque peu calmé, il ajouta à voix basse:

-Pardonnez-moi, Seigneur; je sais que la vengeance vous appartient. Mais cette fois, seule-

ment cette fois, veuillez me pardonner d'avoir recouru à la violence!

Il frappa sa cible une deuxième fois et laissa tomber la chaise, sans réaliser que ce dernier coup fut fatal.

-Mission accomplie! annonça Bill sans la moindre émotion.

-Peut-être pas! fit Gizella en quittant la pièce. Il y a encore deux autres moines, à ce que je sache.

Peu de temps s'écoula avant que Bill et l'abbé entendent deux coups de feu. Moins d'une minute plus tard, la jeune femme revint pour annoncer en toute simplicité:

-Ces moines venaient vers nous et semblaient vraiment agressifs. Maintenant, ils dorment comme deux bébés.

L'abbé fixait l'homme qu'il venait tout juste d'éliminer, en gémissant:

-Oh! Mon Dieu! Je ne voulais pas le tuer... je suis un meurtrier!

-Non, mon cher Abbé, s'empressa de le rassurer Bill. La Vie s'est servie de votre main pour débarrasser le monde de cette vermine.

-Et ces deux personnes, là, étendues sur le sol? questionna l'abbé. Sont-elles aussi mortes?

-Il semble bien! rétorqua calmement Bill.

-Et les deux autres dans le corridor?

-Ils font également partie de l'autre monde, l'informa Gizella sans le moindre remords.

Un peu surpris, Bill la regarda et dit:

-Ils sont morts?

-Bien... oui. J'ai servi de main féminine à La Vie, signifia Gizella en haussant les épaules.

-Oh... Seigneur! lança l'abbé, de plus en plus exaspéré. Cinq personnes sont mortes!

Il se laissa tomber sur les genoux, leva les mains vers le ciel et sans taire son émotion du moment, se mit à prier.

-Notre père, pardonnez-nous... Ave Maria, pardonnez-nous...

-Monsieur l'Abbé, l'interrompt Bill, aujourd'hui, nous avons servi la Vie et votre Dieu. Cinq antagonistes ont été éliminés pour que nous puissions accomplir nos destinées respectives.

Plaçant les mains au-dessus de la tête de l'homme il poursuivit:

-La Vie a troqué l'existence de ces cinq personnes contre la vôtre. Vous, Gizella et moi fûmes l'épée de La Vie.

-Je ne sais pas si vous avez raison, douta l'abbé. Quoi qu'il en soit, je vais prier pour eux, et ce, pour le reste de mes jours.

Toujours en parfait contrôle, Gizella interrogea:

-Qu'allons-nous faire de ce dégât?

-Ne vous en souciez pas, mon enfant, répondit l'abbé. Je vais m'occuper de tout.

-Non, riposta Bill avec fermeté. Personne ne doit savoir ce qui s'est passé ici aujourd'hui et vous

n'êtes pas suffisamment fort pour effacer les traces de ce carnage.

-Que suggères-tu? voulut savoir Gizella.

-Bien... ironisa Bill, ces cinq personnes semblaient bien aimer la chambre froide qu'ils m'ont fait visiter. Je pense qu'elle pourrait très bien leur servir de crypte.

Environ une heure plus tard, le bureau du vice-inquisiteur, tout autant que le couloir, reluisait de propreté. Les morts reposaient tous ensemble dans leur dernier refuge et la clé de la chambre froide avait été enfouie dans l'une des poches du pantalon de Bill.

-Au revoir, Monsieur l'Abbé! lança le prophète avec un sourire en coin. N'ayez aucun remords; nous avons fait ce que nous devons faire.

-Qu'allez-vous faire de la clé? s'inquiéta l'abbé.

-Je vais la jeter en eaux profondes. Je suggère que vous fassiez cimenter la porte de la chambre froide. Son existence doit être cachée à jamais.

L'abbé escorta ses compagnons d'armes d'un jour jusqu'à la sortie. Chemin faisant, le trio trouva le jeune portier étendu sur le plancher.

-Oh non! se désola Gizella. Ils l'ont tué!

L'abbé se laissa tomber sur les genoux, se pencha, souleva la tête du moine et s'engagea dans une véritable litanie. Bill prit place à ses côtés, posa la main droite sur le cœur du défunt et prononça:

-Au nom de La Vie, je veux que tu vive.

Encore une fois, un rayon de lumière translucide enveloppa le prophète et la victime.

-Il n'est pas mort, Monsieur l'Abbé. Menez-le à son lit. Il se réveillera demain avec un mal de tête dont il ignorera la raison, mais... il vivra.

Quelque peu épuisé, il se releva quand l'abbé laissa entendre:

-Nous vous devons deux vies! Grand merci et... que le Seigneur soit avec vous. Je sais qui vous êtes. Je connais votre mission. Trouvez la façon de sauver l'humanité. Nous avons besoin de votre aide.

Quelques salutations et poignées de mains plus tard, Bill et Gizella regagnèrent leur voiture.

-Comment se nomme l'endroit où tu veux que nous allions? s'enquit Bill.

-Sainte-Agathe-des-Monts, répondit sa copine d'une voix parfaitement posée. Mais je ne pense pas qu'on puisse s'y rendre ce soir. Nous avons besoin d'un bon bain, de repos, d'amour et de sommeil.

-Dans ce même ordre? sourit Bill.

-À moins que tu veuilles jouer à l'amour avant le bain...

-Je préfère ta première idée. Euh... en passant, qu'est-il vraiment arrivé aux deux moines qui étaient dans le corridor?

-Je les ai abattus avec mon arme.

-Tout simplement?

-Tout simplement.

-Je vois... rappelle-moi de ne pas te laisser jouer avec des armes à feu lorsque tu seras fâchée contre moi.

-C'est promis! Bill... je suis très impressionnée par les miracles que tu as accomplis ce soir. Maintenant, je crois totalement en toi. Tu es un saint homme.

-Je ne suis pas un saint homme. Je suis un coureur de jupons, comme tu me l'as si bien dit l'autre jour. Tu te souviens?

-Je me rappelle toujours de la vérité. Quand même... tu as sauvé la vie de deux hommes, ce soir.

-C'est La Vie qui les a sauvés, pas moi.

Elle posa sur lui un regard admiratif en ajoutant:

-Quittons cette ville. J'aimerais bien être au lit avant minuit.

CHAPITRE 32

Toujours demain / Repos et destinée

La charmante et rustique petite maison sise sur les rives du lac des Monts à Sainte-Agathe devint un lieu de prédilection pour Bill et Gizella. Tel un couple normal, ils vivaient ensemble dans la paix et la sérénité. Ils se firent quelques amis, mais sans jamais révéler leur véritable identité et le côté secret de leurs vies.

Leur résidence était entourée de grands sapins, de majestueux érables et de chênes dont les sommets se courbaient doucement sous la brise. Des lilas mêlaient leurs vives couleurs et délicieuses senteurs aux splendeurs de la montagne. Un hamac bien apprécié par Bill était suspendu entre deux gros chênes. Un petit jardin de fleurs sauvages servait de bordure au sentier rocailleux qui s'étendait entre la porte arrière de la maison et la rive du lac, où deux canoës attendaient les passagers.

Le couple profitait de son séjour pour visiter les municipalités environnantes, sachant apprécier les charmes des Laurentides. Bill était devenu insatiable tant il adorait la cuisine québécoise.

-Il faut l'admettre! convint-il, les Québécois sont les maîtres de la cuisine campagnarde.

Deux mois plus tard, la température changea graduellement. Les journées devenaient plus courtes, alors que la nuit prenait plus de place. Les grands arbres se décoraient de jaune et de rouge,

annonçant l'arrivée de l'hiver. Durant les fraîches soirées, Bill et Gizella partageaient la douceur de vivre devant les flammes qui dansaient dans le grand foyer de la maison.

Occasionnellement, Bill visitait l'hôpital local sans jamais révéler qui il était réellement. Il passait plusieurs heures dans l'aile réservée aux enfants et instaura un processus de guérison qui sauva maintes vies. Le prophète communiquait régulièrement avec son avocat. Les deux hommes se servaient toujours de leur téléphone muni de minutes prépayées et veillaient à changer fréquemment leurs numéros. Bill finit par informer Peter au sujet de sa relation avec Gizella, en plus de lui fournir quelques détails concernant leur relation et aussi, leurs récentes aventures. De son côté, Peter devait lui signifier que plusieurs personnes d'influence travaillaient d'arrache-pied pour lui ouvrir les portes de l'Assemblée générale des Nations Unies, tout en le tenant constamment informé sur l'évolution des travaux effectués sur son voilier. À ce chapitre, les nouvelles étaient encourageantes. Le tout avançait rapidement et SeaLove était pratiquement prêt à reprendre la mer.

En son for intérieur, Gizella ne voulait pas plus entendre parler des Nations Unies que du voilier. Elle était heureuse et aimait leur nid d'amour. Pour la première fois de sa vie, elle vivait en paix. Elle était contente et satisfaite. Il n'y avait plus de déception, plus de violence. Elle aimait le présent et craignait demain.

Si Bill se sentait également béni par sa présente vie, il pressentait toutefois la fin du rêve et le début d'un nouveau combat. Son corps se trouvait à Sainte-Agathe, son cœur avec Gizella, mais son âme, lui, était à bord de SeaLove et parcourait les océans. Sa mission, qu'il avait quelque peu délaissée, demeurait bien présente dans son esprit et nul doute qu'elle constituait son futur.

Au cours d'une journée ensoleillée et anormalement confortable pour cette période de l'année, le couple décida d'escalader le versant nord du Mont-Tremblant. Cette montagne laurentienne, très prisée par les amateurs de ski alpin durant la saison hivernale, se transformait en un lieu de marche, d'entraînement et d'escalade durant les autres saisons. Main dans la main, Bill et Gizella atteignirent le sommet de la montagne pour ensuite admirer l'infinie beauté qui les encerclait. Gizella s'arrêta et se tourna vers son compagnon pour lui murmurer, les larmes aux yeux:

-Je dois te dire quelque chose. Je ne peux plus garder le secret!

-Alors, dis-le-moi! sourit gentiment Bill.

-Promets-moi que tu ne vas pas te moquer de moi!

-C'est promis; je ne me moquerai pas de toi!

-Je suis en amour avec toi, Bill! Je t'aime!

Bill en perdit le sourire. Il la regarda tendrement, puis détourna son regard pour scruter l'horizon avant de le ramener à nouveau vers elle.

-Mais... ce n'est pas un secret, je sais que tu m'aimes et... je t'aime aussi! Je t'aime...

Gizella se jeta dans ses bras tout en pleurant à chaudes larmes. Il lui caressa les cheveux, la tint contre lui et dévora ce moment d'amour qui les unissait. Elle le repoussa doucement puis lui prit la main pour l'attirer dans un sentier qu'ils quittèrent rapidement pour se glisser dans les sous-bois. Un lieu isolé, entouré de buissons, devint le témoin de leurs ébats amoureux.

Vers les dix heures, le lendemain matin, Bill reçut un appel de Peter:

-Bill... j'ai une excellente nouvelle! Le dix-sept novembre prochain, à onze heures trente, tu vas rencontrer le Secrétaire général des Nations Unies. Tout est organisé. Il va te recevoir. Tu seras autorisé à faire ta présentation devant délégués le même jour, à compter de quatorze heures.

-Excellent, Peter! Bonne nouvelle! Comment as-tu réussi à les convaincre?

-Beaucoup de temps, de bons amis et un peu d'argent; c'est de cette façon qu'on parvient à ouvrir ce genre de portes.

-Tu es un excellent partenaire, Peter. Comment va Carl?

-Carl est aux anges! Il reçoit régulièrement des offres de travail. Il devient très populaire.

-Bien, très bien!

-En passant, continua Peter, Carl et moi serons présents lors de ta visite au Secrétaire général.

En fait, nous le rencontrerons avant ton arrivée pour lui faire comprendre que tu n'es ni un rêveur ni un dément. Ça devrait faciliter les choses. Qu'en penses-tu?

-Peter, j'ai entièrement confiance en toi. Ce que tu fais est toujours bien fait. Dis-moi... comment va ton fils?

-Merci de t'en soucier. Il va très bien. Il est actuellement à l'extérieur à faire des je ne sais quoi avec d'autres enfants de son âge.

-Excellent!

-Autre chose, Bill... hier après-midi, mon père et moi sommes allés voir ton voilier. Il faut que tu me croies. Excellent travail! Les travaux majeurs sont en grande partie terminés et ils en sont rendus à appliquer la peinture sur la quille.

-Quelle nonne nouvelle! s'exclama Bill. Est-ce que vous êtes montés à bord?

-Non, mais le contremaître nous a confirmé qu'il ne restait qu'à installer le système d'air conditionné, la réfrigération et les équipements de navigation. Mon père leur a dit d'installer les meilleurs appareils qui soient.

-Il ne faut quand même pas exagérer. Je ne suis pas fait d'argent! rétorqua Bill d'un ton amusé.

-Mon père leur a remis un chèque au montant de vingt-cinq mille dollars.

-Oh...oh... un instant... Il n'avait pas à faire ça!

-De son point de vue, il doit participer. Tu vois... il aime son petit-fils.

-Je comprends, mais...

-Ne t'en fais pas, Bill! enchaîna Peter. Ce geste l'a rendu heureux. C'est sa façon de contribuer à tes futurs voyages. Accepte son don. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi!

-Merci, Peter, et remercie ton père pour moi.

- Quand comptes-tu te rendre à New York?

-Dans environ une semaine. Je te téléphonerai dès que je serai aux États-Unis.

-Gizella t'accompagnera-t-elle?

-Sûrement. Parlant d'elle, j'ai quelque chose d'important à te confier.

-Quoi?

-Nous sommes en amour! confessa Bill un peu émotif.

-Voilà qui est bien! Je suis très heureux pour vous! J'ai hâte de la rencontrer officiellement.

Gizella, qui reposait encore au lit, entendit une partie de la conversation. Après avoir raccroché, Bill lui en résuma les détails.

-Ainsi, fit-elle tristement, notre lune de miel est terminée?

-La lune de miel à Sainte-Agathe est peut être terminée, lui signifia Bill, mais pas notre vie ensemble. Veux-tu venir à New York avec moi?

-Rien, pas même des lions, des tigres ou des chevaux sauvages ne pourraient m'empêcher d'y aller avec toi. Pas plus que le Grand Maître et son équipe de tueurs à gages...

-Voilà la femme que j'aime! Il nous reste deux semaines avant ma présentation aux Nations

Unies. Si on passait la première ici et la deuxième à New York? Ça t'irait?

-Il faut ce qu'il faut... rétorqua Gizella d'un ton peu chaleureux. Si ça te va, ça me va!

-Alors cette semaine, reposons-nous et amusons-nous le plus possible et la semaine prochaine, nous ferons la fête à New York, proposa Bill en s'efforçant de s'adapter positivement à la nouvelle situation.

-Quel genre de plaisirs as-tu en tête pour notre dernière semaine dans les Laurentides?

-Disons... encore et encore du sexe au sommet de l'une des montagnes environnantes!

Une semaine plus tard, les deux débarquèrent à New York où ils trouvèrent un petit hôtel à Greenwich Village, tout près de Chinatown. Ils prirent leur rôle de touristes très au sérieux et visitèrent la ville, non sans se perdre à plus d'une reprise dans le métro. Suite à la vie campagnarde qu'ils avaient connue à Sainte-Agate, voilà qu'ils se transformèrent en parfaits New Yorkais, actifs et avides, se gavant de hot dogs et de pizzas plus qu'ils ne le devraient. Ils assistèrent à quelques spectacles sur Broadway, dansèrent dans les plus chics cabarets et s'offrirent de longues marches à Central Park. Malgré leur insouciance du moment, Gizella craignait le futur et Bill se sentait quelque peu anxieux. En vérité, ils souhaitaient tous deux quitter cette ville qu'ils n'aimaient guère.

-Demain, c'est la journée tant attendue! déclara Bill avec une certaine pointe d'enthousiasme.

-Oui, je sais! Et j'espère aussi que demain sera le début de la fin de nos ennuis, répliqua Gizella, un peu sceptique. Serons-nous un jour aussi heureux que nous l'étions à Sainte-Agathe?

-Nous le serons encore plus. Dès que ma mission sera accomplie, nous serons libres.

-Je dois t'avouer, Bill, que l'avenir me fait un peu peur. Que va-t-il arriver après ta présentation aux Nations Unies?

-Nous allons quitter ce pays. Nous allons voyager en mer, sur SeaLove, et nous serons vraiment libres.

-Tu sous-estimes un peu le pouvoir et la détermination des sociétés clandestines. Ils vont nous chasser jusqu'à ce qu'ils parviennent à nous détruire.

Gizella semblait réellement craindre l'avenir.

-Tu as peur à ce point? s'enquit Bill avec un sourire encourageant. Je sais que nos ennemis sont dangereux, mais n'oublie pas... La Vie est une alliée de taille. Nous saurons nous défendre. Cesse de trop t'en faire.

-Bill... nos ennemis sont des fanatiques qui n'abandonnent jamais!

-Tu t'inquiètes trop, la rassurera Bill en souriant de plus belle. Dans un sens, c'est bon signe... tu feras une bonne épouse.

-Bill... je suis sérieuse. Je sais de quoi je parle. Il n'y a pas si longtemps, j'étais l'un de leurs agents...

Bill la serra entre ses bras et d'un air sérieux, l'embrassa sur le front.

-Le vrai sens de notre existence, précisa-t-il, est qu'elle doit un jour prendre fin. Si c'est notre destinée de mourir bientôt, nous mourrons bientôt et nous aurons accompli notre rôle. Entre-temps, vivons notre vie avec joie et amour. Je ne suis pas prêt à rencontrer madame La Mort... j'imagine que tu partages cette opinion...

Après avoir tranquillement repris le contrôle de ses émotions, Gizella répliqua:

-Je dois admettre que tu as raison. Ce qui sera... sera! Mais rappelle-toi... si un jour tu me laisses... je vais avec toi!

-Voilà qui est mieux. Il ne faut jamais trop s'inquiéter. En passant... demain, je préférerais me rendre aux Nations Unies sans toi. C'est une question de sécurité. On ne doit jamais mettre tous ses œufs dans le même panier. Si quelque chose devait m'arriver...

-Quoi? Que dis-tu? se fâcha presque Gizella. Je vais avec toi! Tu m'entends? Il n'y a rien que tu puisses dire pour me faire changer d'idée!

Elle s'approcha de lui et le poussa violemment dans la poitrine, un peu comme elle l'avait déjà fait à Orlando. Reculant d'un pas vers l'arrière, Bill éclata de rire puis dit:

-Retiens tes chevaux, ma belle. Si tu me pousses encore de cette façon, je...

-Tu quoi?

-Je vais te placer sur mes genoux et donner à ton adorable petit cul la fessée que tu mérites.

-Ah oui? Essaie... essaie si tu oses!

Les yeux remplis de larmes, elle posa sur lui un regard à la fois tendre et violent et se jeta dans ses bras.

-Bill, il n'en est pas question! Tu ne peux pas y aller sans moi.

-Écoute-moi une seconde... tenta de poursuivre Bill.

-Tu peux dire tout ce que tu veux, je ne changerai pas d'idée! Je vais avec toi... un point c'est tout!

Gizella se montrait totalement obstinée.

-Tu agis comme un bébé! enchaîna Bill d'un ton paternel. Qu'est-il arrivé à la femme rationnelle et forte avec laquelle je suis tombé amoureux?

-Elle est tombée amoureuse de toi et elle va rester avec toi... où que tu ailles!

-Mais essaie de comprendre! fit Bill d'une voix maintenant autoritaire et impatiente. Écoute-moi, un peu! Si tu viens avec moi et qu'un problème devait survenir... tu vivrais le même problème. Mais si tu n'es pas avec moi et qu'on devait me capturer et m'enfermer quelque part, cela te permettra de rassembler mes amis et de tout faire pour me libérer.

-Je comprends parfaitement ton point de vue! continua de s'entêter Gizella, mais quoi que tu dises, logique ou pas, je vais avec toi! Si on a des

problèmes, on les aura ensemble. Ton amie La Vie n'aura qu'à te libérer et par la suite, tu me libéreras!

-Ton entêtement est insensé, Gizella!

-À moins que tu m'attaches dans cette chambre, je vais avec toi! Qui donc a dit qu'une femme se devait d'être logique? Je t'aime et je vais avec toi! Tu m'entends? Maintenant, embrasse-moi et finissons-en avec cette discussion!

Ce à quoi Bill répliqua en riant:

-Toi, ma jolie, tu es un cas rare!

-N'as-tu pas dit, tout à l'heure, que tu allais m'appliquer la fessée? J'attends avec impatience!

Le lendemain, après avoir hélé un taxi, Bill commanda au chauffeur:

-L'édifice des Nations Unies, s'il vous plaît.

-Yes man! répondit l'homme de race noir avec un fort accent jamaïcain.

-Où se trouve cette bâtisse? demanda Gizella.

-C'est sur la Première avenue, entre la quarante-cinquième et quarante-sixième rue.

Une fois rendus, Bill et Gizella franchirent les escaliers. Leurs papiers d'admission étant en règle, ils furent rapidement guidés vers le bureau du Secrétaire général.

-Ça va me faire plaisir d'être de nouveau en compagnie de Peter et de Carl! dit Bill. J'aime bien ces hommes!

-Carl va sans doute tenter de me séduire, tu sais? glissa Gizella d'un ton enjoué. La première fois que je l'ai rencontré, à la conférence de presse d'Orlando, il semblait bien aimer la sœur Gizella.

-Tu veux dire que je risque de perdre l'amour de ma vie?

-Qui sait?

Ils suivirent leur guide et parcoururent différents couloirs avant d'arriver au bureau du Secrétaire général. Peter et Carl patientaient dans la salle d'attente. Dès qu'ils virent leur ami, ils se levèrent d'un bond pour aller à sa rencontre. Quelques embrassades et poignées de mains plus tard, Bill leur présenta Gizella en ces termes:

-Peter et Carl, je veux que vous rencontriez officiellement Gizella et toi, Gizella, il me fait plaisir de te présenter mes amis et collaborateurs, Peter et Carl.

-J'ai déjà rencontré Carl! rappela Gizella en y allant de son plus beau sourire, et maintenant, je suis très heureuse de rencontrer Peter. Messieurs, Bill ne dit que de bonnes choses vous concernant.

-Lors de notre première rencontre, en profita pour dire Carl tout en émettant un clin d'œil en coin, je n'ai pas osé vous embrasser parce que vous étiez une bonne sœur, mais... maintenant que je sais qu'il en est tout autrement, je peux vous faire la bise?

-Mais absolument! consentit Gizella. Je ne voudrais pas perdre cette occasion une deuxième fois.

Rougissant comme un adolescent, Carl déposa un timide baisé sur la joue droite de la jeune femme. Sans aucune hésitation, Peter fit de même.

-Messieurs, indiqua Bill d'un air satisfait, vous venez tous deux d'embrasser la femme que j'adore!

-Je suis vraiment heureux pour vous! déclara Peter en souriant.

-Peter a une jolie épouse et une secrétaire vraiment sexy, émit Carl en pointant un doigt vers le plafond, et maintenant, Bill a Gizella. La prochaine belle femme à joindre notre groupe est pour moi. Ne pensez-vous pas, Gizella?

-Mais absolument! répliqua Gizella. Et j'ai bien hâte de la connaître!

Après cet échange rigolo, Peter proposa de passer aux choses sérieuses puis dit:

-Carl et moi venons tout juste de terminer notre rencontre avec le Secrétaire général.

-Très courte visite, enchaîna Carl. Ce bon-homme nous a subitement abandonnés, sous prétexte qu'il devait se rendre à une autre rencontre.

-C'est donc dire que je n'aurai pas le plaisir de le rencontrer? s'enquit Bill un peu déçu.

-Non, répondit Peter. Mais quand même, il reste que tout est organisé. Te rendras ton discours aux membres de l'Assemblée à compter de quatorze heures.

-Quels pays seront représentés? chercha à savoir Gizella.

-Nous l'ignorons, fit Peter.

-Le Secrétaire général nous a affirmé qu'il n'était pas en mesure de confirmer le nombre de délégués qui seraient sur place ni le nombre de pays qui seraient représentés, précisa Carl.

-Tout ce qu'on peut faire, maintenant, c'est à espérer que la majorité des pays soient là, souhaita Gizella.

Quelques minutes plus tard, Bill et ses amis partageaient un léger repas à la cafétéria des Nations Unies. Ils en profitèrent pour discuter et se raconter diverses histoires. Peter et Carl se montraient très intrigués par les aventures du couple.

-Moi, je n'ai jamais vécu de telles aventures, soupira Carl. Ma vie me semble bien monotone. Mais en tout cas, la meilleure chose qui me soit arrivée, c'est ma rencontre avec Bill. Depuis ce jour, ma carrière est enfin lancée! J'ai donné des tas d'entrevues et j'ai reçu plusieurs offres d'emplois.

-Ça, c'est bien! s'exclama Bill. Tu vas devenir une célébrité!

-Il est déjà une vedette! confirma Peter.

-C'est vrai! acquiesça Carl. Et il en est de même pour toi, Peter. Combien de nouveaux clients comptes-tu depuis ta rencontre avec Bill?

-Plusieurs, je dois admettre. En fait, j'ai dû engager deux nouveaux avocats et deux nouvelles secrétaires.

-Et tes nouvelles secrétaires... commenta Carl en affichant une drôle d'expression, sont franchement moches.

-Pauvre Carl! lança Gizella. Tu veux dire que Peter ne te consulte pas avant d'engager une nouvelle secrétaire?

-Non! Je suis complètement négligé et sous-estimé par Maître Peter.

-Eh bien moi, conclut Bill, je suis heureux pour chacun d'entre nous. Peter a gagné en valeur et en respect, Carl a trouvé le succès qu'il cherchait et Gizella et moi sommes heureux et amoureux! Que demander d'autre?

CHAPITRE 33

Sûrement demain / Les Nations Unies

Bien que les pays ne fussent pas tous représentés, la majorité des sièges étaient occupés. Des gens de différentes cultures attendaient que le prophète prononce ses premiers mots. Les interprètes, pouvant traduire la majorité des langues, étaient prêts à accomplir leur boulot. Bill fit face à cette imposante assemblée et attaqua son discours.

-Distingués membres des Nations Unies, Mesdames et Messieurs, mon discours sera court, précis et ira directement au but.

Tous les membres de l'assemblée ne comprenant pas l'anglais et ayant choisi de recourir au service d'interprétation simultanée furent stupéfiés. Bien qu'il ne faisait aucun doute que Bill s'adressait à eux en anglais, chacun percevait le message dans sa langue maternelle. Les interprètes furent témoins du même phénomène, entendant les mots de l'orateur dans la langue vers laquelle ils devaient les traduire. Ignorant ce fait, Bill s'étonna de la réaction de ses auditeurs.

-Après l'échec de la Ligue des Nations, l'Organisation des Nations Unies fut fondée en 1945 dans le but de maintenir la paix sur notre planète. Vous, les délégués actuels, tout autant que vos prédécesseurs, avez échoué lamentablement. Pensez à toutes ces guerres et tous ces conflits qui sont survenus dans le monde depuis 1945. Les Nations

Unies comptent 192 membres et presque tous les pays ou États souverains en sont membres. Que faites-vous pour aider notre monde? Vous n'avez rien accompli qui vaille la peine d'être mentionné. La pauvreté, l'inégalité, les conflits militaires, la crise des réfugiés et la famine subsistent un peu partout sur cette terre.

Il s'arrêta pour sonder l'effet de ces propos sur l'audience.

-Évidemment, vous pouvez blâmer les membres du groupe 'P5' et leur droit de veto! On pourrait facilement penser que les pouvoirs des Nations Unies résident entre les mains des cinq membres du Conseil permanent de cet organisme: la France, la Russie, les États-Unis, le Royaume-Uni et la Chine. Ces cinq pays qui semblent contrôler et gouverner notre monde ne sont en fait que des marionnettes. Partout dans ce monde, les politiciens et administrateurs des gouvernements sont mis en place par des groupes clandestins immoraux qui en plus d'avoir des intérêts bien particuliers, gèrent la haute finance. Leurs abus de pouvoir et leur insatiable cupidité créent la misère, la pauvreté et les conflits qui de plus en plus se multiplient. Mes avertissements, mes ultimatums et la menace d'une apocalypse prochaine s'adressent surtout aux véritables dirigeants de la planète, car même si chacun d'entre vous, ici présent, engendre beaucoup de bruit inutile, vous n'avez, dans les faits, aucun pouvoir.

Il se tut brièvement et reprit:

-Mon nom est Bill Morrison. Plusieurs d'entre vous connaissent déjà mon histoire. J'ai fait une rencontre aussi insolite que privilégiée avec la véritable force de l'univers dans lequel nous vivons. La Vie m'a formé et instruit pendant une période de deux ans, puis m'a délégué pour transmettre son message à mes concitoyens. Je suis le dernier prophète, le dernier messenger que La Vie enverra au genre humain.

Bill fit une nouvelle pause et tourna la tête de gauche à droite pour constater le peu de réactions suscitées par ses paroles.

-Mon message est simple. Agissez ou vous n'existerez plus! Il y a des milliers d'années, l'un de mes prédécesseurs, dont le nom était Moïse, a transmis aux hommes les dix commandements. L'humanité a bien entendu, mais n'a pas compris. Allah, Mohammed et Jésus ont également tenté de guider l'homme vers une meilleure destinée. Encore une fois, l'humanité n'a pas compris. Par la présente, j'accuse les sociétés clandestines et les gouvernements d'avarice, d'envie et d'orgueil. Je les accuse de transgression consciente et volontaire de la loi divine et de nuire au bien-être de l'humanité.

Ce disant, il pointa l'index de sa main droite vers les spectateurs.

-Je vous accuse... vous... de paresse mentale et physique! Je vous accuse de fuir vos responsabilités. Vous négligez autant l'espèce humaine que les espèces animale et végétale! Vous ne remplissez

pas vos obligations qui sont de protéger tout ce qui vit, incluant la terre.

Il s'arrêta encore, le temps de réaliser qu'on l'écoutait avec beaucoup d'attention. Toutefois, la réaction des gens, en général, semblait plutôt négative.

-Toutes les guerres et tous les conflits civils majeurs que vous avez tolérés, et parfois même supportés, sont planifiés à l'avance pour l'unique bénéfice de ces êtres voraces que sont les véritables leaders de ce monde. Pendant ce temps, des gens souffrent et vivent dans la misère. Les sociétés clandestines deviennent de plus en plus fortes, de plus et plus riches... et vous?... Vous fermez les yeux! Les problèmes causés par l'homme touchent également les autres formes de vie qui partagent notre planète. C'est totalement répugnant! Combien d'autres espèces vivantes devront être exterminées et anéanties avant que vous ne réagissiez? Dans tous les pays de la terre, que ce soit par pur plaisir ou par cupidité, des animaux sont lâchement abattus par les prédateurs humains. Et vous... en supportant et en participant peut-être bien à ces massacres, vous devenez vous aussi des prédateurs rapaces. Certaines bonnes âmes capturent les animaux sauvages et au nom de la bienveillance, les enferment dans des cages pour les exhiber dans des zoos un peu partout à travers le monde. Aimerez-vous vivre dans une cage et vous donner en spectacle à des membres d'une race supérieure?

Bill scruta l'auditoire et posa brièvement son regard sur ses trois amis.

-Les gestes que vous sanctionnez à l'encontre des races humaine, animale et végétale sont ignobles. L'exploitation des différentes formes de vie que vous tolérez démontre votre manque de compassion. Mais pire encore, vous négligez et fermez encore une fois les yeux face aux problèmes que la race humaine cause à notre planète. La terre n'est plus en santé et nous en sommes responsables. Pour elle, l'humain est devenu un cancer généralisé.

À nouveau, il se tut. Il lorgna le sol sous ses pieds, se redressa, leva les bras au-dessus de la tête et pointa les mains vers le plafond.

-La Vie... Aide-moi... Ils doivent comprendre! cria-t-il presque.

Chaque personne eut une réaction différente. Certaines furent surprises, d'autres prirent peur alors qu'une majorité se mit à rire.

-L'humanité est à ce point démente qu'elle va jusqu'à détruire le monde au sein duquel elle vit. Néron a brûlé Rome. Vous empoisonnez les humains et tout ce qui vit sur terre. Quand nous tuons une forêt, nous anéantissons du même coup plusieurs formes de vie, en plus de réduire l'oxygène qui nous est nécessaire. Vous savez depuis la petite école que les forêts sont les poumons de la terre. Et que faites-vous?... Rien! Quand nous polluons les lacs, les rivières et les océans, nous contaminons l'eau potable de demain. Et que faites-vous?... Rien.

-Les honnêtes scientifiques de notre monde savent parfaitement comment cohabiter avec la terre et les autres formes de vie. Les entendez-vous? Les écoutez-vous? Vous efforcez-vous de comprendre? Non! Même que la majorité d'entre vous les qualifiez d'alarmistes et d'incompétents qui n'ont rien de mieux à faire que d'effrayer leurs concitoyens.

Bill pointa son index droit en direction de la salle puis poursuivit en disant:

-Aujourd'hui, je vous le dis: écoutez la voix de ces scientifiques, car ce qu'ils vous disent, c'est la triste réalité. Les véritables leaders sont des criminels. Ils comptent et obtiennent de plus en plus de richesses et de pouvoir grâce à votre indulgence et à celle des gouvernements que vous représentez. Ils font et feront tout ce qui est possible pour augmenter leurs profits, et ce, au détriment des autres formes de vie.

Encore une fois, le prophète pointa vers la salle et éleva la voix pour dire:

-Vous faites partie du problème puisque vous... oui vous... laissez les profiteurs, les pirates et les ruffians dévaster notre terre et exploiter autant l'homme que les autres espèces vivantes. Vous savez que le carbone dioxyde est un polluant qui cause le réchauffement climatique; qu'il pollue l'air que nous respirons et l'eau que nous consommons. Que faites-vous?... Rien! Vous savez, tout comme moi, qu'il existe d'autres formes d'énergie non toxiques et non polluantes. L'univers est rempli de

sources d'énergie renouvelable. L'énergie lumineuse ou électromagnétique, générée par le soleil, est une source inépuisable et peut créer, durant le jour, des milliers de watts par mètre carré. L'énergie solaire serait en mesure d'alimenter nos maisons et nos voitures sans le moindre risque de pollution. Mais les sociétés clandestines ne veulent pas rendre cette énergie accessible, le contrôle et la vente de produits comme l'huile et l'essence leur rapportant des billions de dollars. Et que faites-vous?... Rien! - Il y a une autre immense source d'énergie qui entoure notre planète: la gravité. Les scientifiques savent déjà comment commander cette force, mais sont réduits au silence par les gouvernements qui eux, sont contrôlés par les sociétés clandestines. Avec une telle énergie, nos avions, nos navires et nos trains pourraient fonctionner à peu de frais et sans polluer. Il existe plusieurs autres formes d'énergie connues des scientifiques et facilement adaptables à nos besoins. Mais évoluer irait à l'encontre des sociétés clandestines, c'est-à-dire vos maîtres, puisque vous n'avez pas le cran de les affronter.

Bill jeta un œil sur ses auditeurs et enchaîna:

-Il existe d'autres problèmes d'importance majeure, à savoir les produits chimiques, les antibiotiques et les hormones. Les champs des agriculteurs, des cultivateurs et des fermiers sont couverts d'insecticides et de produits chimiques. Les animaux mangent à même ces champs et absorbent ces poisons qu'ils transmettent ensuite aux humains.

On nourrit les vaches aux hormones pour qu'elles produisent plus de lait. Vos enfants boivent ce lait, ce qui fait qu'ils absorbent des quantités inacceptables d'hormones et d'antibiotiques. Vous êtes-vous déjà demandé d'où vient cette épidémie d'obésité? Ne cherchez plus; le corps humain n'est pas fait pour ingérer tous ces produits chimiques. Il les accumule... les gens grossissent, les cancers se multiplient. On pourrait se demander pourquoi les agriculteurs honnêtes participent à ce scandale... Ils n'ont pas le choix. Tous font partie de consortiums, syndicats, conglomérats ou coopératives agricoles qui les contraignent à nourrir les animaux avec les produits qui sont distribués, c'est-à-dire grains, herbicides, antibiotiques et quoi d'autre! S'ils refusent d'adhérer à ces règles, on les considère comme des fauteurs de troubles. Les associations n'achètent pas leurs produits, les menacent et parfois, dans certains cas ou certains pays, empoisonnent leurs troupeaux, brûlent leurs bâtiments, allant même jusqu'à s'en prendre physiquement aux membres de leur famille. L'agriculteur, le cultivateur et le fermier sont à la merci de ces monopoles qui dans les faits, sont gouvernés par les sociétés clandestines. Vous laissez vos enfants boire le lait et manger la viande qu'on vous offre dans les supermarchés? Êtes-vous à ce point inconscients?

Bill marqua une autre pause et reprit:

-Il en est de même pour l'industrie pharmaceutique et médicale. La médecine serait souvent en mesure de guérir les patients des maladies qui les

habitent; mais... ce n'est pas payant. On doit étirer ces maladies pour vendre plus de médicaments.

Cela dit, il interrompit son discours suffisamment longtemps pour se rendre compte que les spectateurs semblaient de plus en plus mal à l'aise.

-Que chacun de vous transmette mes paroles à son gouvernement et à ses concitoyens. Agissez rapidement contre l'inconscience de vos leaders ou ce monde, tel que nous le connaissons, tirera à sa fin. Le danger est imminent. Au cours des dernières années, vous avez sûrement observé l'augmentation des désastres naturels? Tsunami au Japon... tremblement de terre en Haïti... ouragan monstre au New Jersey... le plus gros cyclone jamais vu aux Philippines... Ce ne sont là que des avertissements de Dame Nature. Sauf si nous changeons notre façon d'être et d'agir, les forces naturelles de La Vie augmenteront l'intensité des désastres. La cruauté et l'inconscience des humains ne peuvent plus être tolérées. Comme je l'ai déclaré lors d'une conférence précédente, la terre jouit de multiples moyens pour combattre ses ennemis: tremblements de terre, volcans, tornades, vents, ouragans, inondations et feu. Des rayons solaires vont brûler vos villes et vos champs agricoles. Les animaux de la ferme seront à ce point contaminés qu'ils ne seront plus comestibles. Les eaux deviendront de plus en plus polluées! D'énormes crevasses s'ouvriront sous vos villes et engloutiront vos maisons, vos voitures, vos familles et... vous-même!

Après un silence, il ajouta :

-J'ai terminé ma présentation. Si vous ignorez mon avertissement, c'est que vous faites partie du problème et mériterez le châtiement qui vous sera imposé. Mais si vous avez foi en mes mots... agissez contre les tyrans de ce monde. La destinée de l'humanité repose entre vos mains. Prévenez vos concitoyens. Remplacez les gouvernements qui se laissent dominer par les infâmes que sont les véritables leaders de ce monde. Je vous en supplie... au nom des membres de vos familles respectives, au nom de vos enfants, faites face à vos responsabilités ! Sauvez l'humanité ! Donnez un demain à vos enfants.

Bill quitta la scène, déambula lentement le long de l'allée centrale et rejoignit ses amis. Certains membres l'applaudirent, tandis que d'autres restèrent silencieux, se contentant de le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il quitte la salle. Quelques secondes plus tard, le quatuor quitta l'édifice des Nations Unies. Gizella marchait à la droite du prophète et le tenait par le bras tandis que Peter et Carl marchaient à sa gauche. Sans mot dire, ils descendirent le grand escalier menant sur la Cinquième avenue. À mi-chemin, ils entendirent :

-Hey... Morrison ? Tourne-toi qu'on voit ta sale gueule !

Les quatre se retournèrent. D'un rapide coup d'œil, Bill aperçut un homme armé d'une petite mitraillette. Il éloigna sa compagne en la poussant

avec une telle force, qu'elle perdit pied et déboula les escaliers jusqu'au trottoir. Il fit de même avec Peter et Carl qui sans tomber, se retrouvèrent suffisamment loin pour éviter les nombreux projectiles qui pénétrèrent dans la poitrine de leur ami, lequel s'écroula au sol avant de contempler le ciel et murmurer:

-Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font!

Un épais nuage noir, venant de l'ouest, apparut alors dans le ciel bleu. Puis un violent coup de tonnerre suivit l'éclair qui frappa l'assassin de plein fouet. Un deuxième éclair atteignit la façade avant de l'édifice des Nations Unies et y laissa une empreinte noire. Jamais les New-Yorkais n'avaient entendu un coup de tonnerre d'une telle tonalité et d'une telle ampleur. Le sang du prophète s'écoulait par cinq petits orifices. Son corps s'agitait involontairement, secoué par de fortes contractions musculaires. La terre trembla, ce qui ne fut pas sans effrayer les témoins de la scène. Gizella, Peter et Carl se ruèrent vers leur ami alors que le cadavre calciné du tueur à gages dévalait les escaliers.

-Bill... non... non! Ne meurs pas! Ne me laisse pas! cria Gizella devenue complètement hystérique.

-Je t'aime! lui murmura-t-il tendrement.

Il se tut brièvement et ajouta:

-Peter, Carl... poursuivez notre mission, Gizella...

Avant qu'il ne puisse terminer, la jeune femme plaça ses lèvres contre les siennes et captura son dernier soupir.

CHAPITRE 34

Hier, aujourd'hui ou demain?

CONCLUSION

C'était un merveilleux matin d'automne. La grosse et impressionnante boule de feu se levait à l'horizon et déployait ses flamboyants tons de rouge sur l'océan. Un vent du nord-est poussait sans peine le voilier sur une mer calme. La voile avant était totalement étendue alors que la grand-voile reposait encore sur la bôme. La brise était froide, mais ne parvenait pas à affecter l'état d'esprit de l'assistante du capitaine, tellement elle était hypnotisée par une telle splendeur naturelle.

-C'est tellement beau! Maintenant je comprends!

Elle but un peu de son café, observa la voile avant et vérifia le pilote automatique.

-SeaLove, tu es vraiment un magnifique voilier! s'exclama-t-elle. Je comprends maintenant pourquoi il t'aime tant.

Depuis le début de la nuit, le long mat du voilier penchait légèrement vers tribord, c'est-à-dire vers la droite. Comme s'il avait entendu le compliment qui venait d'être adressé au bateau, le mat emprunta une position verticale puis retourna dans sa position originale.

-SeaLove... aurais-tu compris ce que j'ai dit, par hasard? C'est comme si tu m'avais saluée pour me dire merci?

Lorsque l'indicateur électronique indiqua six heures, elle éteignit les feux de navigation et jeta un œil sur le compas, lequel indiquait une direction de 172 degrés. Elle s'appuya contre le dossier de la chaise du capitaine et prit une autre gorgée de café.

-Bill devrait se réveiller sous peu.

Elle ferma les yeux et se reposa quelques secondes.

-Non... je ne devrais pas; je risque de m'endormir. Il ne reste que trente minutes avant que mon capitaine prenne la relève!

Elle entendit soudain un hurlement provenant de l'intérieur du voilier.

-Ouf... j'ai eu peur! Mais qu'est-ce que c'est que ce cri?

Elle se leva, ouvrit le panneau donnant accès à l'intérieur, descendit les marches et posa le pied dans les appartements du voilier. Elle entendit le son sifflant et irrégulier d'une personne éprouvant de la difficulté à respirer. Elle entra dans la cabine du capitaine pour très vite s'apercevoir qu'il suait à grosses gouttes tout en murmurant des mots inaudibles.

-Réveille-toi, Bill. Tu fais un cauchemar!

Elle le secoua vigoureusement, jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux.

-Ça va... dit-il. Je suis réveillé! Comme c'est bon de voir ton visage!

-De quoi rêvais-tu?

-On m'a tué... un terroriste m'a assassiné!

Elle rit, plaça un léger baiser sur ses lèvres et déclara d'un ton moqueur:

-Bien... peut-être que tu es mort et que moi, je suis le petit diable qui t'accueille en enfer.

-Très drôle! De toute façon, je ne peux pas être en enfer puisque tu es un ange.

-Non, tu as raison... tu n'es pas en enfer. Après tout, tu n'es pas un si mauvais garçon.

Tandis qu'ils se souriaient, Bill prit la main de sa compagne et demanda:

-Alors... où suis-je, mon cher ange fatal?

-Tu es au purgatoire. Je vais faire de toi un homme bon et par la suite, je t'enverrai au paradis.

-Combien de temps devrai-je demeurer au purgatoire?

-Pas trop longtemps! Après ton départ pour le paradis, je devrai aider un autre mauvais garçon comme toi.

-Il n'en est pas question! Purgatoire ou non, je reste ici. Tu es mon ange et je trouverai mon paradis dans tes bras... ou...

-Ou?

-Entre tes jambes!

-Tu es tellement charmant. Ça va, je te garde!

Ils échangèrent un autre sourire et s'embrassèrent brièvement.

-Je t'aime! murmura-t-elle.

-Je t'aime aussi.

Sans mot dire, elle se laissa tomber contre lui. Quelques minutes plus tard, il demanda:

-Comment est la température à l'extérieur?

-Il fait très beau. C'est un peu frais, mais dans l'ensemble, tout va bien.

-Et que fais-tu dans ma cabine alors que tu es censée être sur le pont?

-Je m'occupe de mon capitaine. C'est ma première obligation, autant sur ce voilier que dans ma vie.

Bill se donna un air sérieux et reprit:

-Je vois... Maintenant, fournis-moi un rapport détaillé.

-Oui, mon capitaine! Nous naviguons toujours sur un cap de 172 degrés, la brise souffle du nord-est, et notre vitesse est stable à 5 ou 6 nœuds.

-Très bien. On devrait atteindre notre but d'ici deux ou trois jours.

Avec une voix de petite fille, elle répliqua:

-Quel que soit notre but, je ne voudrais jamais laisser SeaLove!

Elle posa tendrement ses lèvres sur le front du capitaine, se leva et quitta la cabine pour retourner derrière la roue du gouvernail.

-Je te rejoins sous peu! lança Bill.

-Prends ton temps, fit Gizella.

Mot de l'auteur

Il y a un problème: c'est à se demander ce qui se passe! Bill est mort, assassiné à New York. Alors comment peut-il se retrouver sur son voilier?

Peut-être bien que cette aventure n'était qu'un rêve qu'il fait à bord son voilier. Solution plausible, mais...?

Eh oui! Il y a un mais... s'il rêvait à bord son voilier, pourquoi... mais pourquoi le dernier mot du texte est-il: Gizella et non Cynthia?

Hum...

La réponse dans: La peur du futur, à paraître sous peu.

